NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
872
NAPOLI
IOTECA PROVIN
Armadio XXXX
Num.° d' ordine
33925

Digitized by Google

12439

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de M.**.

TOME TROISIE'ME.

Enrichie de Figures en Taille-douce

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A AMSTERDAM,
Chez E. J. LEDET & Compagnie.
M. DCC. XXXIX.

LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE I.

1541. 1542. 1543. 1544.

ARGUMENT

ORdre du Pape de lui faire une Relation de l'entrepriſe d'Alger. Memoires fournis à l'Auteur par ſes amis. Relation envoyée au Pape par le Secretaire Magnalotti. Recit du debarquement de l'Armée à Alger. Charles la range en bataille. Incommoditez cauſées par les Arabes. Signal de la bataille. Grand nombre de Chevaliers de Malte accourent à

cette Entrepriſe. L'Armée Chrétienne inveſtit Alger. Deſcription de cette ville. On commence à l'aſſieger. On fait couper la tête à un Eſpion. Grande pluye & froid. Action courageuſe de Colonne & de Spinola. Des Chevaliers de Malte. On veut ſurprendre Alger. Les Turcs par leur diligence font manquer l'entrepriſe. Carnage qu'ils font des Chrétiens. Les Chevaliers en grand peril, ſont ſecourus. Chevaliers & Soldats de leur Religion tüés. Tempeſte furieuſe. Les Galeres ſouffrent plus que les vaiſſeaux & pourquoi. Reſolution temeraire. Exemple de la Galere de Malte, nommée la Baſtarde. Nombre des vaiſſeaux perdus & des gens tües par les Arabes en cette occaſion. Grands objets de compaſſion. Galeres de Doria coulées à fonds. Courage de Charles V. dans les diſgraces. Action de ce Prince digne d'une éternelle memoire. Action de Doria pleine de zele pour l'Empereur. Lettre qu'il lui écrit. Charles ſuit les avis qu'il lui donne. Il fait tüer les chevaux pour donner à manger aux Soldats qui mouroient de faim. Marche de l'Empereur & de l'Armée. Combien ce voyage fût perilleux & incommode. Il s'embarque avec l'Armée. Autre tempeſte, & perte. Il arrive à Bugia. Le Roy de Cuco l'envoye viſiter. Il arrive en Eſpagne. Apprend que Perpignan eſt aſſiegé. Envoye le Prince Philippe ſon fils pour le ſecourir. Levée du ſiege. Deplaiſir

plaiſir des François. François I. envoye un Ambaſſadeur au Turc pour le ſolliciter à la guerre. Charles V. arrive à Madrid. Lettre qu'il écrit au Pape. Termes de ſa reponſe. Octave Farneſe va en Eſpagne. Inſtances de l'Empereur au Pape pour l'aſſemblée d'un Concile. On le publie pour la ville de Trente. Particularitez. Charles remet le Gouvernement de l'Eſpagne à ſon fils Philippe. Il travaille à le marier avec Marie Infante de Portugal. Part pour Italie. Honneurs qu'on lui fait à Genes La Ducheſſe de Parme ſa fille le va trouver, & careſſes qu'il lui fait. Le Cardinal va à Genes. Il traite avec l'Empereur des affaires de ſon Oncle. Abouchement du Pape & de l'Empereur. Suites de la conference. Plaintes de l'Empereur au Pape contre François I. Du Pape contre Charles. Ils ſe radouciſſent & puis ſe ſeparent. Charles V. arrive à Spire. Muley-Aſſen lui demande du ſecours. Réponſe qu'il lui fait. Son Armée contre le Duc de Cleves. Il va aſſieger Duren. Priſe de cette ville avec pluſieurs particularitez. Le Duc recourt au pardon de l'Empereur, l'obtient & comment. Ligue entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre. Barberouſſe ſe met en mer. Lettre de Solyman à François I. Courſes & priſes des Turcs ſur les côtes d'Italie. Donne l'alarme à Rome. L'Ambaſſadeur de France accompagne Barberouſſe. Remarque ſur l'alarme des Romains. Barberouſſe

conduit ſon Armée à Marſeille. François I. le careſſe & le regale. Les François & les Turcs aſſiegent enſemble Nice. Levent le ſiege. Les Genois prenent l'épouvante. Les François fort blâmez & de quoi. Noces du Prince Philippe. Siege de Landrecy. Secours de François I. Charles ſe diſpoſe à donner bataille. Fait lever le ſiege. Retraite honorable. Paſquinade curieuſe contre ces deux Princes. Veritables deſſeins de Charles. Il va à Cambrai, & à quelle intention, à Spire pour la Diete. Reſolution qu'on y prit contre François I. Lutheriens contens d'un Decret publié en leur faveur. Catholiques mécontens. Charles & François également accuſez de perfidie. Barberouſſe part de France avec ſon Armée. Il eſt careſſé des Genois par politique. Dommages faits au Prince de Piombino par les Turcs : autres dommages en d'autres lieux. Barberouſſe va attaquer Salerne. Il eſt battu de la tempeſte. Saccage la ville de Lipari, & celle de Policaſtro. S'en retourne à Conſtantinople chargé de dépoüilles & meurt. Guerre de l'Empereur & du Roy d'Angleterre contre la France. Dequoi Charles eſt accuſé. Sujets de crainte qu'il donne de tous côtez. Prelude de la Paix ; fort agreable à François I. & pourquoi. Charles ſigne la paix. Parole conſiderable de ce Prince. Opinions differentes, & réjoüiſſances au ſujet de cette Paix. Sedition au Perou,

avec

avec plusieurs particularitez. Deroute du Marquis du Guast dans le Milanois. Amours de Charles avec la Plombes, qui fut mére de Don Juan d'Aûtriche, avec plusieurs remarques curieuses. L'Amour des femmes en un Prince Jusqu'où cette passion peut être permise. Comment les Princes se rendent malheureux, Exemples loüables de Charles.

LE Pape Paul III. avoit chargé *Antonio Magnalotti* qui étoit allé en Affrique en qualité de Secretaire du Legat à *Latere* qui devoit accompagner l'Empereur à l'entrepriſe d'Alger, de faire un journal exact de tout ce qui s'y paſſeroit pour lui en donner avis. Magnalotti avoit été Capitaine de Cavalerie & avoit fait cinq Campagnes lors des Guerres d'Italie, avec la reputation de bon Soldat; mais ſoit qu'il ne trouvât pas dans cette profeſſion la fortune qu'il cherchoit, ou qu'il crût y parvenir plûtôt par la Croix que par l'épée, ou qu'il voulût reprendre ſes études où il avoit fait d'aſſez grands progrès, ou par quelque autre raiſon, il quitta la profeſſion des Armes, & embraſſa l'Etât Eccleſiaſtique, quoi qu'il n'en eût pas encore pris l'habit quand il fit ce voyage. Le Pape avoit fait choix de lui pour accompagner le Legat en Afrique perſuadé qu'il ne pouvoit trouver perſonne qui fût plus capable de lui faire une bonne relation de tout ce qui s'y paſſeroit, parce qu'il ſavoit & les termes de l'art militaire, & le ſtile du Cabinet.

Ordre du Pape pour un journal exact de cette entrepriſe, 1541.

Memoires envoyez à l'Auteur.

Lors que je pris la resolution de donner au public l'Histoire de Philippe II. & pendant que je travaillois à cét ouvrage, j'écrivis à plusieurs de mes amis, pour les prier de vouloir m'aider à rendre service au public en me donnant quelques lumieres. Un de ceux à qui je m'adressai fût Don Emanüel *Panealbo* de Turin, qui entre autres memoires me donna celui dont je me sers aujourd'huy, que je n'ay pas trouvé occasion d'employer dans l'Histoire de Philippe II. Il m'assura le tenir d'une main desintereſſée, & qu'il avoit été tiré des Archives du Duc de Savoye. J'ay douté si je me devois servir de ce seul memoire sur ce fait, mais ayant consideré qu'il contient des choses de consequence, & des plus considerables, de la vie de Charles V. quoi que le succès ne lui en ait pas été favorable; & que l'on a diversement écrit sur ce sujet, j'ay crû en devoir donner toute la connoissance possible à mon Lecteur. Ce que j'ai écrit dans un autre Livre touchant le succès de l'Entrepriſe de Charles en Afrique, je l'ay pris de divers Auteurs. Ce que j'en rapporte ici, n'est autre chose que la relation même que j'ay reçüe du Seigneur Panealbo. Au fonds j'ay crû ne devoir pas m'en rapporter à cette seule Relation, & qu'il y falloit joindre ce que j'en ai dit ailleurs. Je suis persuadé que la diversité qui se trouvera entre l'une & l'autre, ne deplaira pas à mes Lecteurs, parce que chacune a des choses particulieres. Les Evangelistes, (cela soit dit sans profanation) quoi que parfaitement d'accord quant au fond, ne laissent pas de

de rapporter chacun des choſes differentes.

RELATION

Du ſuccès de l'entrepriſe de Charles-Quint ſur Alger l'an 1541. envoyée au Pape Paul III. par le Secretaire Antonio Magnalotti.

TRés-ſaint Pere. Aprés avoir baiſé les pieds de vôtre Sainteté avec la plus profonde humiliation de mon cœur, je lui dirai que la premiere choſe que nous avons faite, Monſeigneur le Legat & moi, après être arrivez moitié morts en cette ville de Cartagene, ç'a été de rendre grace à Dieu de nous avoir ſauvez d'un ſi profond abyme de malheurs; & enſuite de mettre la main à la plume, non ſans larmes, pour ſatisfaire à nôtre devoir envers V. S., en lui faiſant ſavoir ce qui ſe paſſe en ces païs éloignez, ce que je ne doute pas qu'elle n'attende avec impatience. Ainſi me remettant à ce qu'en apprendra V. S. par les lettres de Monſeigneur le Legat, je ne vous parlerai que du ſuccès de l'Armée navale deſtinée contre Alger. Il eſt certain que la mer n'en avoit jamais vû juſques ici de plus nombreuſe, de plus floriſſante, ni qui eût de plus grands Capitaines & de meilleurs Soldats. Armée qui meritoit d'être commandée par un Empereur tel qu'eſt l'Invincible & très-pieux Charles V. Prince 1541.

digne d'une meilleure fortune, & qui l'auroit eû ſans doute, ſi Dieu, dont les jugemens nous ſont cachez, n'en avoit autrement diſpoſé.

Debarquement. Je dirai donc à V. S. que l'Armée étant arrivée près d'Alger que l'on vouloit attaquer, fût accueillie d'une tempeſte des plus terribles que l'on ait jamais vû, & obligée de combattre contre des vents contraires & furieux, pendant deux jours entiers & ſans relâche. Au troiſiéme la mer s'étant un peu appaiſée, on commença à débarquer les Troupes en bon ordre, au Levant de la ville. Le Prince Doria, homme de grande experience, commanda de faire avancer 60. Galeres ſoutenües par les plus grands Vaiſſeaux, pour recevoir les ſoldats qui y étoient, ne portant que leurs armes, & peu de munitions pour les mouſquetaires, ſans vivres, ni bagage pour éviter l'embarras. Ainſi on les porta plus facilement à terre ſur des eſquifs, & des barques. Cela fut heureuſement executé, & la Cavalerie Arabe qui d'ordinaire n'eſt point armée, & qui s'étoit avancée pour s'oppoſer à la deſcente, fût attaquée par les nôtres, qui d'abord en jetterent pluſieurs à terre à coups de mouſquet; les autres prirent l'épouvante, & loin de faire aucune reſiſtance ſe ſauverent dans les montagnes voiſines. Mais quoi que les nôtres euſſent la deſcente libre, ils ne pûrent pourtant pas gagner la terre ferme, où ils puſſent marcher à pied ſec dans ces marais, & ils furent obligez de ſe mettre dans l'eau juſqu'au genou pour les plus grands, parce que les Barques ne pouvoient

voient pas s'approcher assez de la terre. Nos soldats passerent pourtant avec tant de courage & d'adresse, que l'Empereur qui les voyoit aller, se mit à leur crier du grand plaisir qu'ils lui faisoient, *courage, courage mes chers Compagnons, vous aurez les premiers la gloire de cette action, & nôtre premiere recompense.* Il n'étoit pas possible que ces soldats ne fissent bien leur devoir, étant animez par l'exemple du Chevalier frere George Schiling grand Baillif d'Allemagne, qui étoit à leur teste.

Charles met l'Armée en bataille. 1541.

Ce commencement de bon succès fit concevoir de grandes esperances. L'Empereur laissant le soin de l'Armée navale à Doria, prit pour lui celui de l'Armée de terre. Il ne fût pas plûtôt debarqué qu'il monta à cheval, avec les principaux Seigneurs de sa suite, ayant à sa gauche Don Ferrante Gonzague, qui faisoit la fonction de Lieutenant General de sa Majesté Imperiale. Il rangea l'Armée par Nations en 3. corps, pour empêcher les jalousies ordinaires en telles occasions. Le premier fut composé d'Italiens, auxquels l'Empereur voulut que fussent incorporez les Chevaliers & soldats de Malte commandez par le Grand Baillif, qui faisoient en tout dix mille hommes de pied. Le 2. étoit composé d'Espagnols, tout bons & vieux Soldats, la plûpart pris des Troupes de Naples, de Milan, & de Sicile, aussi au nombre de 10000. Le 3. étoit composé d'Allemans, au nombre de sept mille, mais comme on y joignit jusques à quatre mille Bourguignons volontaires, & autres gens qui étoient à la suite de

la Cour, il ſe trouva que ce corps fût plus nombreux que les autres.

Incommoditez cauſées par les Arabes.

Les Cavaliers montoient à cheval à meſure qu'ils étoient debarquez. Chacun de ces Corps d'Armée avoit trois pieces de Campagne, pour épouvanter & battre les Arabes, qui ne manquerent pas de faire des courſes, & d'incommoder beaucoup les Chrétiens. Il ne fût pas poſſible d'achever en ce ſeul jour le debarquement des hommes & des chevaux; cependant avant que l'obſcurité de la nuit fût arrivée, il y eut 25. mille hommes à terre, qui furent obligez de paſſer la nuit ſous les armes, à cauſe des courſes des Arabes qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Gonzague voyant que l'Empereur craignoit qu'il n'arrivat du deſordre, paſſa la nuit ſous les armes comme les autres, & alla pluſieurs fois à la tête d'une compagnie d'arquebuſiers à la pourſuite des Arabes dont il fit un grand carnage. Le lendemain au point du jour, on commença à mettre à terre le reſte de l'Armée, avec tant de diligence, que les hommes & les vivres furent debarquez avant midy; & pendant que les ſoldats ſe raffraîchiſſoient un peu, on travailla à debarquer l'artillerie & les munitions, pour commencer le ſiege de la place, que l'on avoit donné ordre d'inveſtir.

Signal de bataille.

Les Eſpagnols avoient l'avant-garde. Les Italiens le corps de bataille, où eſtoit l'Empereur avec les gens de ſa Cour & un grand nombre de Gentils-hommes volontaires. Les Allemans faiſoient l'arriere-garde.

Les Arabes de leur côté ſe mirent en bataille

taille auſſi, & faiſoient connoître qu'ils la vouloient donner, ſe confians ſur ce qu'ils étoient plus forts en nombre. En même temps ceux de la ville ſortirent, & ſe camperent ſur une colline, avec quelques pieces de canon. Je ne dois pas oublier de dire ici à V. S. quoi que je ſuppoſe qu'elle en eſt déja informée, qu'il y eut un ſi grand nombre de Chevaliers de Malte volontaires qui accoururent à cette expedition, que le Grand-Maître & le Chapître furent obligez de nommer des Commiſſaires pour choiſir ceux qui devoient aller à cette guerre. On en choiſit 4. cens des plus courageux, chacun ayant deux valets capables de porter les armes. Si on ne ſe fût ſervi de ce moyen, ils y ſeroient tous accourus, & la Religion auroit été deſertée.

L'Empereur ordonna que le corps des Chevaliers s'étendît le long de l'Eſcadron à la gauche du corps de bataille, pour faire front à la Cavalerie ennemie. Ils étoient armés les uns de cuiraſſes, les autres de corſelets, les autres de bons caſques, ou de piques. Ils portoient de belles manches à franges d'or & de ſoye, avec des éguilletes ferrées proprement. Ils étoient tous habillés d'une même maniere, de Satin, de Damas, ou de velours cramoiſi, avec la Croix blanche de l'Ordre ſur l'habit, ce qui faiſoit un objet fort agreable. Ainſi veſtus, & rangez en bon ordre au flanc de la bataille, & à la vüe des ennemis, ils faiſoient briller leur croix, & faiſoient paroître un certain air de majeſté, qui jettoit la terreur

Chevaliers de Malte.

terreur dans le cœur des Barbares autant qu'il encourageoit les Chrétiens.

L'Armée autour d'Alger.

Quoi que les Arabes fiſſent tous leurs efforts pour incommoder nos Troupes par leur artillerie, cependant on y donnoit ſi bon ordre, qu'ils ne leur faiſoient pas beaucoup de mal. L'avant-garde Eſpagnole s'avançoit courageuſement vers la montagne ſur laquelle les Turcs & les Maures, qui étoient ſortis de la ville, s'étoient poſtez. Ceux-ci voyant que leur deſſein ne réüſſiſſoit pas, ſe retirerent dans la ville par ordre d'Aſſan-Aga qui les commandoit, & qui vouloit reſerver ſes troupes pour la deffenſe de la place. Cependant l'Armée Imperiale s'alloit camper autour d'Alger, qui avoit des deux côtez deux grands & profonds foſſez naturels que deux rapides torrens, qui deſcendent des montagnes voiſines, & qui ſe vont jetter dans la mer, avoient creuſés: & ces foſſés étoient ſi profonds, que l'on ne les pouvoit paſſer à pied, ni à cheval. De l'autre côté l'Armée étoit couverte de la montagne, laquelle étant bien gardée lui ſervoit de rempart. Il ne ſera pas inutile que je faſſe ici à V. S. une petite deſcription de la ville d'Alger.

Deſcription d'Alger.

Cette ville appellée par les Anciens *Julia Ceſarea*, eſt ſituée ſur le bord de la mer d'Afrique ou de Lybie, aux côtes de la Barbarie, vis à vis de l'Eſpagne, entre le * vent Grec & la Tramontane. La mer lave les murailles de

* *C'eſt ce qu'on appelle ſur l'Ocean*, Nord-Eſt.

de la ville de ce côté-là, qui s'éleve vers la montagne, entre le vent *a* Grec & le *b* Lebeche. La montagne eſt rude & inacceſſible, & rend la ville imprenable de ce côté-là, étant d'ailleurs fortifiée par une muraille, en forme de dents ſaillantes, qui la deffendent contre la petite artillerie, la groſſe n'en pouvant approcher. Cette muraille s'étend le long de la quatriéme partie de la ville du *Maeſtral* au *Siroc*, depuis un Baſtion juſques à l'autre, & forme ainſi avec les autres murailles, qui regardent vers la montagne une eſpece de Citadelle, appellée par les Arabes *Alcazaba*, ou comme d'autres l'écrivent Alcazara, c'eſt-à-dire, *Château*. Au couchant il y a une grande tour en forme de clocher, où le Vice-Roy, ou le Gouverneur fait ſa demeure. Tout auprés il y a une porte, deſtinée à faire entrer du ſecours dans la place en cas de beſoin. La Citadelle eſt flanquée de deux Baſtions bien armez & bien deffendus, l'un au *Maeſtral*, & l'autre au *Syroc*.

Depuis l'un de ces Baſtions qui regarde le *Maeſtral*, ou Nord, la muraille de la ville s'étend la plûpart du côté du midy, juſques à la mer. Elle eſt encore flanquée de deux autres Baſtions, l'un vers le millieu, & l'autre vers

Continuation. 1541.

a *Termes uſitez ſur la Mediterranée, ſur l'Ocean on appelle ce vent Nord, ou ſelon d'autres, Nord-eſt.* b Lebeche *vent de Lybie ou d'Afrique, qu'on appelle ſur l'Ocean Sud-Oüeſt. Voyez les Relations du Levant, Thevenot &c.*

vers l'angle de la muraille du côté de la mer. Au milieu des deux Baſtions eſt la principale porte de la ville, appellée par les Maures *Bebelvet*, d'où on ſort au *a Maeſtral*. L'autre partie des murailles s'étend depuis le Baſtion d'Alcazaba au *b Syroc*, flanquée auſſi de deux Baſtions, entre leſquels il y a une autre porte nommée Beb-Azon. Là eſt le plus grand concours de gens à cauſe que le marché s'y tient. Il y a enfin la muraille du côté de la mer, qui va en droite ligne du *Syroc* au *Maeſtral*. Au milieu preſque de cette muraille, il y a un bras de mer, à l'embouchûre duquel la terre s'élargit un peu, & fait un coude qui forme comme une preſqu'Ile. C'eſt là le port, ou le Mole d'Alger, que l'on a fait avec beaucoup de travail, & la preſqu'Ile lui ſert d'Arſenal. Ceux qui vont par mer à Alger, voyent la ville de bien loin, dans une fort belle perſpective, en forme de triangle, dont le plus grand angle s'étend le long du bord de la mer, l'autre vers la terre ferme, & le troiſieme fait un angle obtus en s'élevant vers la montagne.

Commencement du ſiege.

L'Empereur ayant aſſemblé ſon Armée autour de la Place, ſes Ingenieurs l'aſſurerent qu'il l'emporteroit en peu de temps infailliblement en la battant du côté de la mer; à cauſe que les Turcs manquoient de gros Canon pour mettre ſur les Vaiſſeaux, & que les Chrétiens en avoient de ſi grands qu'ils pouvoient faire de larges breches aux murailles. Les Eſpagnols furent poſtez au haut de la

a *Nord-Oüeſt, voyez voyages de Thevenot, ſur l'Ocean.*

la montagne, qui eſt comme au dos de la Place. Les Allemands prirent leur camp dans les petites montagnes qui ſont vers le millieu, à côté de la Tente de l'Empereur. Les Italiens parmi leſquels étoient, comme nous l'avons dit, les Chevaliers de Malte, qui étoient commandez par la perſonne même de l'Empereur, furent poſtez du côté de la mer, où ils étoient derriere une élevation de terre, qui les couvroit du Canon de la Place. Tout ce premier jour fût employé à ſe camper & ſe loger avec beaucoup d'incommoditez & perte même des Eſpagnols qui étoient ſans ceſſe harcelez par les Arabes, qui étoient dans des lieux élevez au deſſus d'eux, juſques-à ce que le courage de Don Alvaro de Sande les en chaſſa, & les obligea à s'éloigner.

Le même jour fût découvert un Eſpion venant d'Alger qui demanda avec empreſſement d'être conduit devant l'Empereur. Quand il fût auprès de lui, il lui dit qu'il étoit là pour lui donner avis qu'il ne devoit pas aſſieger la ville de tous côtez, mais ſe contenter de l'attaquer du côté de la mer, afin de donner occaſion aux Mores d'executer le deſſein qu'ils avoient fait d'abandonner Aſſan-Aga qu'ils n'aimoient pas, & de s'enfuïr du côté de la terre. Mais les Interpretes reconnurent par ſes diſcours qu'il y avoit de la trahiſon en cét homme-là: Sur cela le Conſeil de guerre lui fit donner la queſtion. Il avoüa ſans ſe faire beaucoup tourmenter qu'il avoit été envoyé par Aſſan-Aga, après quoi on le fit étrangler aux pieds de Gonzague, & on lui coupa la teſte que l'on mit au haut d'une pique à la vüe de la ville. Eſpion.

Vers

Pluye froide. Vers la minuit, & comme l'Armée n'avoit pour toute couverture que le Ciel, il ſe leva un orage terrible. L'air s'obſcurcit en un moment. On ne voyoit que tonnerres & éclairs, & il tomba une groſſe grêle pendant plus de demi-heure, qui cauſa un des plus grands froids qu'il puiſſe faire; l'Empereur lui même en fût fort incommodé, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de debarquer les Tentes. L'Armée navale ſouffrit beaucoup auſſi de cét orage, car cette pluye froide comme glace, avec un vent extrémement froid durerent toute la nuit. Les Arabes en eurent leur part. Cependant trois Compagnies que l'on avoit poſtées pour garder un pont de pierre, qui aboutiſſoit à une des portes de la ville, ne pouvant reſiſter au froid qu'il faiſoit, tomberent preſque toutes tranſies de froid à terre. Les Turcs & les Mores s'en étant appercûs au point du jour, firent une ſortie, attaquerent ces Soldats à l'improviſte, & en firent un ſi grand carnage qu'il ne s'en ſauva que bien peu, & ſans qu'il leur en coûtât rien. Les plus courageux d'entre eux, ou les plus temeraires, au nombre d'environ 300. oſerent bien aller juſques aux flancs de la garde qui étoit autour de l'Empereur, ce qui jetta l'épouvante bien chaude par tout, parce qu'on n'étoit pas en eſtat de faire aucune reſiſtance, à cauſe que la grande pluye avoit eſteint les méches & mouillé la poudre dans les charges; & tellement de trempé la terre, qu'il y avoit de la boüe juſqu'à demi jambe.

Action hardie. Cela n'empêcha pourtant pas Camille

mille Colonna, & Auguſtin Spinola, tous deux Colonels, voyant que la perſonne de l'Empereur étoit en grand danger, & que l'armée entiere alloit perir, d'aſſembler les Troupes Italienes de leurs Regimens, de monter à cheval, & d'animer ſi bien les Soldats, que malgré la grande incommodité des boües ls marcherent vers l'ennemi, le pourſuivirent, & en firent retirer la plus grande partie. Car les ennemis qui n'étoient pas moins ncommodez que les autres du froid ne pouvoient pas, non plus que les autres gouverner eurs chevaux. Les Chevaliers de Malte qui ombattoient à pied, & qui étoient, comne nous l'avons dit, incorporez parmi les Itaiens, coururent les premiers pour ſoutenir la ſolution courageuſe des deux Colonels, & ſe firent avec tant de valeur, que s'étant mez parmi la Cavalerie ennemie, leurs Enignes à la tête, avec leur lances & leur piues ils en tuerent pluſieurs, & en demonrent d'autres pour leur ſauver la vie. Entre ıtres l'action d'un Chevalier François, nomé F. Nicolas de Villegagnon, fut digne 'une particuliere loüange. Voulant ouvrir paſſage aux autres, par une impetuoſité naırelle à ſa Nation, un Turc bien monté couıt à lui, & le bleſſa d'un coup de Lance au ras gauche. Villegagnon ayant manqué ſon oup de pique contre lui, ſans perdre courae, & pendant que le Turc vouloit tourner n cheval pour lui donner un ſecond coup, i qui étoit grand de ſtature, & extremeent fort, voyant que le cheval de ſon enemi s'étoit engagé dans les boües, ſauta hardi-

hardiment ſur ſa croupe, jetta le Turc à bas, & le poignarda, ce qui ſervit d'exemple aux autres à faire la même choſe, de ſorte qu'on fit un grand carnage des ennemis.

Diſcours de Gonzague. 1541.

Pendant que les Chevaliers & les Soldats de Malte étoient occupez à cette action glorieuſe, le Vice-Roy Don Ferrante Gonzague ayant reçu avis de ce qui ſe paſſoit, donna des éperons & courut en diligence vers le grand Baillif Schiling, & le Commandeur de Savignac Enſeigne de la Religion, & ſe mit à crier, *à vous, à vous Meſſieurs les Chevaliers, animez d'une ardeur ſi heroïque. Conſiderez qu'il ſe preſente ici une occaſion de faire en preſence de l'Empereur, une des plus glorieuſes actions que l'on ait jamais vû, ou plûtôt de continüer celle que vous commençâtes l'année paſſée, lors que vous entrâtes dans un Couvent pele-mêle avec les Infidelles vos ennemis. Il ne s'agit plus de les attendre ni de les battre ici, il faut les pourſuivre, & entrer dans Alger en ſe battant avec eux. Vous ne ſauriez jamais rien faire de ſi capable de rendre immortelle la reputation de vôtre Ordre, que de finir ainſi une telle guerre contre les Barbares, ſans Artillerie & preſque ſans armes, aujourd'hui que l'agitation violente de la mer ne nous permet pas de les pouvoir débarquer, & que le mauvais temps empêche nos ennemis de ſe ſervir des leurs.*

On veut ſurprendre Alger.

Les Chevaliers animez par ce diſcours ſe mirent à crier, *Vive Dieu, Vive Charles, Vive la Religion de Malte*, & pleins d'ardeur & de feu, ils marcherent gayement, l'enſeigne de la Croix blanche devant eux, vers la porte d'Al-

l'Alger, pêle-mêle avec les Turcs qu'ils me-
ierent toûjours battant. Gonzague depêcha
e Regiment de Colonne, pour combattre
n cette occaſion ſous les Enſeignes de Mal-
e, afin que les ennemis, à cauſe du grand
ombre ne s'apperçuſſent pas du deſſein, &
e la reſolution des Chrétiens qui étoit d'entrer
ans la ville, & qu'ils ne s'aviſaſſent de fer-
ier la porte avant que les Chevaliers s'en fuſ-
nt rendus maîtres.

Le Vice-Roy avoit reſolu d'aller en per- Deſſein
nne avec le reſte de l'Armée pour leur donner évanoüi.
i ſecours dès qu'ils ſeroient arrivez à la por-
, & tout étoit preſt pour cela; mais le ruſé
Ian-Aga ſçût lui rompre ſes meſures, car
ant reconnu de loin les Chevaliers à leurs
bits, il fit lever le pont Levis & fermer la
rte, ſe mettant peu en peine de laiſſer de-
rs tant de malheureux Turcs, qu'il ſacrifia
a fureur des Chrétiens. Action digne d'un
nd Capitaine, puis qu'il vaut bien mieux
dre quelques Soldats que de laiſſer perir
e ville entiere. On ferma la porte juſte-
nt lors que les Chevaliers y étoient déja
ivez, & l'on dit même qu'ils la pouſſerent
c leurs piques, & leurs halebardes lors
on la fermoit; je ne cacherai pas à V. S.
: l'on aſſure même que le Chevalier F.
nce de Bilinguer Sieur de Savignac Fran-
s de Nation, planta ſon poignard dans
orte, action bien hardie.

Aſſan-Aga s'étant apperceu que le nombre Carnage
Chrétiens n'étoit pas grand crût qu'il en des Chré-
oit bon marché s'il attaquoit vigoureuſe- tiens.
nt leur Arriere-garde, & comme la
pluye

pluye avoit ceſſé & que le vent ſec & froid de Septentrion étoit renforcé, il eut moyen de ſe ſervir de l'Artillerie qui étoit ſur les murailles de la ville. Il en fit conduire la plus grande partie vers le pont, & ainſi, non ſeulement il incommoda la retraite des nôtres mais il en fit même un grand carnage; car ayant armé ſes meilleurs Soldats Turcs & Maures d'Arbaleſtes de fer (arme très-utile parce qu'on peut s'en ſervir même en temps de pluye) il ſortit à cheval à leur tête pour les mieux encourager, donna une terrible attaque à nos Gens, & fît un grand carnage des Chrétiens, qui étoient en tel deſordre qu'ils ne ſe reconnoiſſoient plus les uns les autres, & ne ſavoient plus qu'étoient devenües leurs Enſeignes.

On va au ſecours des Chevaliers.

L'Empereur averti que la pluſpart des Italiens, qui étoient des Troupes nouvelles, ſe laiſſoient tüer ſans ſe deffendre, ou qu'ils prenoient la fuite & que par là les Chevaliers demeuroient expoſez à la boucherie des Barbares, envoya les Allemans pour les ſecourir. Leſquels animez par les diſcours de l'Empereur, firent les derniers efforts pour ſe tirer des boües, avec d'autant plus de courage qu'ils commençoient à ſe pouvoir ſervir de leurs Arquebuſes, avec leſquelles ils repouſſerent les Turcs avec perte de leur gens, & delivrerent les Chevaliers qu'ils voyoient preſts d'être accablez par le grand nombre des ennemis. Le Baillif Schiling qui étoit Alleman, ravi de ce que ceux de ſa Nation avoient fait une ſi belle action, les encouragea davantage, & pourſuivît les ennemis ſi vigoureuſement qu'il

qu'il crût pouvoir entrer dans la ville pêle-mêle avec Aſſan-Aga qui avoit donné ordre de laiſſer ouverte la porte par laquelle il étoit ſorti; mais il fût ſi fin, qu'il courut en toute diligence vers la porte, & commanda aux plus agiles de le ſuivre. Il ne fut pas plûtôt entré, qu'il la fit fermer, ſe ſouciant fort peu de ſacrifier encore juſques à 300. hommes de ſes Troupes qu'il laiſſa dehors.

Quoi que la perte que firent les Turcs & les Arabes en cette occaſion fût bien grande, Perte des Chevaliers. elle que fit l'Armée Chrêtienne, ſur tout à égard des Chevaliers, le fût bien davantage. ntre les plus conſiderables furent tuez ceux-, Frere Ponce de *Savignac*; Frere Diego *Contreras*, Caſtillan; F. Lopez *Alvarez*, Navarrois; F. Joan di *Pennas* Caſtillan, F. ierre de *Reſſay*, & F. Jean *Babots*, tous eux François: F. Charles de *Gueval*, Pro-ncal: F. Jean *Pinart* François: F. Joſeph *ella Caſa*, Italien: F. Jean-Marie *Cavalcan-*, Italien: De plus trois Chapelains, deux liens, & un Eſpagnol, & plus de 350. ldats, ſans compter ceux qui moururent en te de leurs bleſſures, ou qui furent eſtro-z. On croit enfin qu'il y fut tüé ſoixante quinze Chevaliers.

J'ay du déplaiſir, Très-ſaint Pére, d'être ligé d'affliger encore davantage vôtre Sain-é, par la Relation de la triſte & malheu-ſe journée de l'Entrepriſe d'Alger arrivée 28. Octob. 1541. (telle que je ne ſai ſi Chriſtianiſme en a jamais eu de plus affli-nte) car il ſemble que la Terre, la mer, r & les vents euſſent conſpiré enſemble

pour favoriſer les Barbares, & mortifier les Chrétiens, à cauſe de leurs péchez, & peut être en particulier pour punir l'orgueil, & faire évanoüir les grandes eſperances que l'on avoit fondées ſur nôtre armée; telles que l'on ne s'attendoit pas à moins qu'à remporter la victoire en tous lieux, & planter la Croix de J. Chriſt dans toute l'Affrique, lors que l'on n'y a pas pû acquerir ſeulement un pouce de terre.

Tempeſte. Pendant que les choſes alloient ſi mal ſur la terre, & que le ſang de nos gens formoit d'auſſi gros torrens que les pluyes du Ciel, il ſe forma ſur la mer aprés un quart d'heure d'obſcures tenebres, une ſi horrible & ſi furieuſe tempeſte, que le bon vieillard Doria avoüa qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût jamais eu de ſi grande, en quelque autre mer que ce fût. V. S. pourra juger dans quel découragement devoit être, non ſeulement l'Empereur, mais toute l'Armée Chrêtienne, ſi maltraitée ſur la terre, de voir l'Armée Navale, non pas battüe des vents, & de la tempeſte, mais preſque engloutie & enſevelie ſous les ondes. Tantôt on voyoit les vaiſſeaux élevez juſques aux nües, & un moment aprés abymez dans le centre de la mer, juſques là, que pendant plus de demi-heure, pluſieurs fois on crût tous les vaiſſeaux perdus ſans reſſource; Je puis bien aſſeurer V. S. qu'il y en avoit beaucoup plus de ceux qui recitoient *le de Profundis*, pour ces malheureux, que de ceux qui diſoient un *miſerere mei Deus*, en leur faveur.

Les Galeres ſont plus mal-traitées que les vaiſſeaux 1541. Quoi que la tempeſte affligeât toute l'Armée navale, il eſt pourtant vrai que les Galeres furent plus mal-traitées que les vaiſſeaux, & ſur

& ſur tout ceux de haut bord, qui par la peſanteur de leur Ancres reſiſtoient mieux à l'impetuoſité & à la furie des ondes, au lieu que les Galeres pour être baſſes étoient tantôt couvertes de montagnes d'eau, & puis ſortant de ces abymes elles donnoient de furieuſes eſtrapades à leurs cables, & de grandes ſecouſſes à elles mêmes. Souvent on voyoit des torrens d'eau courir de la poupe à la proüe, & puis ces eaux, battües des vents & de la furie de la mer, alloient ſe rompre, écumer, & devenoient auſſi blanches que la neige. Les Mariniers qui étoient à la Chiourme & ceux des Galeottes, à demi noyez avoient les mains & les nerfs tellement engourdis de froid, qu'ils ne pouvoient donner aucun ſecours, ni être ſecourus des autres, & dans une ſi rude épreuve, ils étoient forcez de ſe voir perir d'une maniere digne de compaſſion.

Grande miſere où elles ſont reduites. 1541.

En un mot les Galeres furent reduites à une telle extrémité, que les Officiers & les Matelots, jugerent qu'il n'étoit plus poſſible de les gouverner, ni de reſiſter plus longtemps à une ſi furieuſe tempeſte, d'autant plus qu'ils voyoient que les cordages leur alloient manquer: & que s'ils venoient à ſe rompre la nuit, il n'y auroit plus aucun moyen de ſauver perſonne de tous ceux qui y étoient, ni de les empêcher d'être miſerablement noyez. On craignoit encore pis, ſavoir que la furie de la mer qui faiſoit de ſes ondes de hautes montagnes ne les allât briſer contre des écueils, & ne mît en mille pieces les vaiſſeaux, les armes & les hommes. Cela ſeroit arrivé auſſi s'ils fuſſent aller donner contre les côtes.

Réſolution temeraire.

C'eſt ce qui força pluſieurs Galeres à prendre la reſolution, pour ſe ſauver au plûtôt, d'ôter les fers aux forçats, de mettre toutes les voiles, & d'aller le long de la côte, afin que la violence du vent, les fit donner à travers quelque endroit plus proche de la terre, & que du moins quelques-uns des plus heureux ſe pûſſent ſauver ſur quelque débris des vaiſſeaux. Cette pernicieuſe & deſeſperée reſolution fut ſuivie par un certain nombre de Galeres, qui perirent toutes miſerablement, & furent briſées contre des écuëils, ou des bancs de ſable où la force terrible des vents les portoit; ainſi pluſieurs innocens, qui n'avoient pas conſenti à une telle reſolution, payerent aux depens de leur vie, la temerité de ceux qui l'avoient priſe.

Exemple de la Galere Baſtarde.

Ce mauvais exemple (ce qui eſt digne d'être remarqué) faillit à être imité par les Matelots de la Galere, appellée la *Baſtarde de Malte*, qui ayant navigé depuis vingt ans, & eſſuyé pluſieurs tempeſtes, avoit été pluſieurs fois reparée & radoubée; mais comme elle étoit vieille, elle étoit par conſequent moins en eſtât que les autres, de reſiſter à l'horrible impetuoſité des ondes de la mer. Frere François d'Azevedo qui la commandoit s'étant apperçu du deſſein des Matelots, mit l'épée à la main, & avec une colere auſſi furieuſe que la tempeſte, dit à haute voix ſur la poupe. *L'épée que je tiens ſera enſanglantée du ſang du premier qui oſera être d'avis d'executer une action ſi temeraire. La Religion m'a donné le commandement de cette Galere, pour la conſerver, & non pas pour la detruire, & il faut*

ou

ou perir par la tempeſte, ou attendre nôtre ſalut de la miſericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en lui. Après quoi ayant remis l'épée au fourreau, il fit de grandes promeſſes de la part de la Religion, & de lui même qui étoit fort riche de recompenſer largement tous ceux qui ſe diſtingueroient dans cette occaſion; & qui auroient aſſez de courage pour reſiſter aux malheurs qui les accabloient. Par cette action glorieuſe il ſauva la Galere, quoi que pendant tout le temps que dura la tempeſte, il eût fallu employer cinquante hommes que l'on relevoit d'heure en heure pour pomper & empêcher qu'elle ne coulât à fonds par la grande quantité d'eau qui y entroit.

Le deſſein des Mariniers & autres perſonnes qui étoient dans les Galeres, de ſauver leurs gens par cette reſolution temeraire ne leur réüſſit pas, je le redirai encore une fois; & l'Empereur s'en étant apperçu, pour empêcher que les autres Galeres & vaiſſeaux, ne ſuiviſſent un ſi mauvais exemple, ſouffrît que tous ceux qui s'étoient jettez à terre par cette voye, fuſſent mis en pieces par la Cavalerie Arabe, qui avoit accouru, & s'étendoit par tout le long des côtes. Il eſt certain qu'il ne ſe ſeroit pas ſauvé un ſeul de ces gens-là, ſi l'Empereur qui voyoit tout ce qui ſe paſſoit, ne ſe fût apperçû que la Galere de Jannetin Doria, neveu d'André (qu'il aimoit comme s'il eût été ſon propre fils) par les ſecouſſes des autres vaiſſeaux qui donnoient tout à travers, avoit déja échoué ſur un banc de ſable, où elle alloit être la victime de la furie des

Perte de gens tuez ſur les côtes par les Arabes.

Barbares: ce qui l'obligéa d'envoyer en diligence Don Antonio d'Arragona avec trois compagnies d'Italiens pour lui donner du ſecours, & le delivrer des mains des Arabes; ce qui réüſſit heureuſement à l'entiere ſatisfaction du Prince, de Doria ſon Oncle, & de ſa Majeſté Imperiale.

Navires perdus. On a déja fait le denombrement des Vaiſſeaux qui ont peri par cette horrible tempête, & on en envoya un extrait hier au ſoir à Monſeigneur le Legat, ſavoir quinze Galeres, & plus de 40. petits vaiſſeaux Eſpagnols, & trois navires des plus grands. Enfin depuis le matin juſqu'au ſoir, on perdit plus de 150. vaiſſeaux, & plus de 7600. hommes noyez, ou tuez par la Cavalerie des Mores ſur les côtes; outre que tous les autres vaiſſeaux furent moitié fracaſſez, & que l'on y perdit encore toute l'Artillerie deſtinée à battre Alger, avec preſque toutes les munitions de guerre & de bouche. Que peut-on ajoûter à cela! ſinon que toute la plage depuis Alger juſqu'à *Corcellis*, étoit couverte de corps morts d'hommes, & de chevaux, & de debris de vaiſſeaux, en telle ſorte que je puis aſſurer V. S. qu'il ſeroit difficile de decider, ſi le Ciel a verſé à proportion plus de pluye, que les yeux ont verſé de larmes à la vüe d'un ſi triſte ſpectacle: & qu'il n'y en a pas un ſeul entre tous ceux qui ſe ſont ſauvez qui n'ait crû être infailliblement perdu; auſſi eſt-il vray que la moitié de ceux qui allerent à cette entrepriſe, y ont peri, ou par la tempeſte, ou par l'épée des Barbares.

Pendant ces trois jours, ou conſuma tous les

les vivres que l'on avoit débarquez, ſans eſperance d'en avoir d'ailleurs, ni quoi que ce fût pour manger, la mer ayant tout englouti! Où eſt-ce que l'on a jamais vû de plus grand objet de compaſſion? Sinon que l'on y ajoûte, que c'en étoit encore un plus grand, de voir plus de 400. mal-heureux plus ou moins dangereuſement bleſſez, qui n'avoient pas de quoi, je ne dirai pas avoir le couvert quelque part, ni de lieu où ſe retirer, mais non pas même où aſſoir le pied ſur un morceau de terre ſeiche. Je puis aſſurer V. S. que j'ay vû languir & perdre leur ſang dans la boüe, lors que nous allions d'un côté & d'autre avec Monſeigneur le Legat à cinq Chevaliers de Malte, & plus de 30. Gentils-hommes volontaires de differentes Nations, ſans leur pouvoir donner aucun ſecours.

Cependant l'épouvante & la crainte d'être encore plus expoſez à la barbarie des Infidéles, avoit ſaiſi le cœur de toute l'Armée, & particulierement des bleſſez, ſe voyant ſans artillerie, ni munitions de guerre ni de bouche, & hors d'eſtat de pouvoir ni ſe deffendre, ni prendre Alger, pour s'y raffraîchir un peu, en ſorte que les plus courageux tomboient dans le deſeſpoir; & il eſt vray que l'Empereur ſeul dans toute l'Armée de terre fit paroître un courage invincible, autant que plein de compaſſion pour les mal-heureux. Il meritoit aſſurement une meilleure fortune, & d'être loüé non ſeulement des hommes, mais des Anges. Il alloit par tout conſoler & encourager tout le monde tantôt à che-

Charles ferme dans les diſgraces.

à cheval, & ſouvent même à pied & dans la boüe, & l'on peut dire que ce fut l'unique conſolation qui reſta à l'Armée, dans l'abyme de mal-heur & de deſeſpoir où elle ſe voyoit.

Une de ſes actions digne de l'immortalité.

Je ſupplie V. S. de me permettre de lui raconter une action de cét Empereur des plus glorieuſes, des plus genereuſes, & des plus dignes d'être imitées, qu'aucun Monarque ait jamais faites. Son Maître d'Hôtel lors qu'on debarquoit les vivres, avoit mis à part pour la Table & la bouche de l'Empereur, certaines proviſions dans des caiſſes & des paniers. Charles ayant appris qu'il ne reſtoit pas même un ſeul morceau de pain, que ce qu'on avoit reſervé pour ſa bouche, voulut aller lui-même avec ſon Maître d'Hôtel voir en quoi cela conſiſtoit : après qu'il l'eut vû, il lui dit, *Miſerable que tu es, comment veux-tu que je me réjoüiſſe, que je mange & que je boive, pendant que tant de mes Compagnons meurent de miſere au milieu des boües?* A l'inſtant il fit porter tous ces vivres devant lui, & les fit diſtribuer à un grand nombre de bleſſez & de malades, ce qui lui attira mille benedictions de tous ceux qui le virent.

Action d'André Doria.

Ce fut encore une action bien glorieuſe, que celle que fit ſur la mer, comme un ſecond Neptune, le courageux & ferme vieillard le Prince André Doria, Capitaine ſans égal dans la marine. Car il demeura toûjours ferme, intrepide, & invincible, contre une ſi terrible & ſi violente tempeſte, ſans avoir jamais perdu de vüe l'Empereur ; en quoi il montra plus que jamais ſa fidelité, & ſon zé-

le

le envers ſon Maître. Il avoit déja prevû la tempeſte pluſieurs heures avant qu'elle arrivât, par la vüe de l'eſtoile de S. Simon, & S. Jude, tant redoutée des Mariniers, ſoit par ſuperſtition, ou que le pronoſtic ſoit fondé ſur une longue experience, de ſorte qu'il auroit pû ſe mettre en lieu de ſeureté, & ſe retirer avec ſes Galeres dans le port voiſin de Bugie. Mais il ne voulut jamais partir du lieu où il avoit jetté les ancres, afin de ne pas abandonner l'Empereur, en le laiſſant à terre à la merci des Infidéles, qui n'auroient pas manqué de l'attaquer & de le mettre en deroute, quand ils auroient vû qu'il n'avoit plus d'eſperance de s'embarquer ſur ſes vaiſſeaux. Auſſi de 18. Galeres perdües, il y en eut douze qui lui appartenoient en propre.

Reſolution de Doria. 1541.

Vers le coucher du ſoleil de cette malheureuſe journée du 29. d'Octobre, Doria voyant que la violence de la mer, & l'impetuoſité des vents commençoit à s'appaiſer peu à peu, qu'on pourroit à force de bras lever les ancres pour mettre à la voile, & qu'à cauſe des grands briſans de la mer il n'y avoit aucune ſorte de barques qui oſât approcher des côtes, ni aucun moyen de faire ſavoir ſes intentions à l'Empereur, s'aviſa de faire mettre à la nage un Matelot courageux, à qui il fit attacher des morceaux de liege, pour lui aider à nager, l'empêcher de s'enfoncer, ou le garentir s'il donnoit contre quelque écueil; on lui attacha la Lettre ſuivante au cou, bien enveloppée dans de la toile cirée.

Au Très-Auguſte & invincible Empereur Charles Quint, mon ſouverain Seigneur, & mon cher fils par l'amour extreme que j'ay pour lui.

TRés-glorieux Empereur, même dans l'infortune. La volonté de Dieu, maîtreſſe des deſſeins & des ſentimens des Princes, a permis que Vôtre Majeſté Imperiale n'ait pas ſuivi mon conſeil au ſujet de cette fatale entrepriſe; mais j'eſpere qu'elle permettra que vous le ſuiviez aujourd'huy dans le grand danger où nous nous trouvons. Mon cher Empereur & Fils, l'amour que j'ay pour vous m'oblige à vous faire ſavoir, que ſi avec toute la diligence poſſible & ſans perdre un ſeul moment, vous ne prenez la reſolution de vous retirer, & de vous ſervir de l'unique moyen que je vous preſente, Vôtre Majeſté ſe met en un danger inévitable de perir, & toute l'Armée avec vous, auſſi bien que les reſtes de l'Armée navale, qui ne ſubſiſte que par miracle. Je vous ſupplie de conſiderer, que ce peu de vaiſſeaux qui nous reſtent, ont été tellement mal-traitez & briſez qu'ils ne ſauroient reſiſter à la moindre tempeſte, & que nous ſommes dans la ſaiſon où il en arrive de ſi grandes, & de ſi frequentes qu'elles ſe ſuivent preſque l'une l'autre. Je prie Vôtre Majeſté, pour laquelle j'ay un vrai amour, de s'en rapporter à ma longue experience, qui me fait connoître par la conſtitution de l'air (conjecture qui ne fut que trop veritable) que le temps

ſe

e prepare à former une tempeſte plus terrible que elle que nous avons ſoufferte. Ainſi je ſupplie vôtre clemence tant vantée, de ne pas s'obſtiner à vouloir combattre contre la rigueur de l'Hiver, la fureur de la mer, la rage des vents, & peut-être encore les decrets du Ciel. On peut remettre cette Entrepriſe à un temps plus favorable, & en attendant, vous retirer en diligence par terre vers le Cap de Matafous, *où je vous irai prendre par mer. C'eſt là mon ſentiment, preſt pourtant à ſuivre les ordres qu'il vous plaira me donner, au peril de mille vies, étant vôtre très-obeiſſant ſerviteur.*

ANDRE DORIA.

Cette Lettre donna beaucoup de joye à l'Empereur. Il ne l'eut pas plûtôt lûe, qu'il ſe mit à penſer combien il lui en avoit coûté de n'avoir pas ſuivi en cette entrepriſe les conſeils d'un homme qu'il faiſoit gloire d'appeller ſon pere. D'ailleurs il ſavoit par experience, combien ce Prince étoit habile à prevoir les tempeſtes. Ainſi il renvoya le même porteur, après lui avoir fait un preſent de douze Ducats, & le chargea d'un petit billet pour Doria, par lequel il approuvoit le conſeil qu'il lui donnoit, & lui faiſoit ſavoir qu'il le vouloit exactement ſuivre. Charles ſe diſpoſe à ſuivre cét avis. 1541.

Cependant l'Empereur faiſant reflexion à ce que l'Armée ſi fatiguée par tant de diſgraces, & par la faim qu'elle avoit ſoufferte, n'auroit pas la force de marcher ſi loin, & que d'ailleurs elle ſeroit expoſée à combattre contre les Turcs & les Arabes, devenus, non ſeulement hardis & inſolens, par le nau- Conſiderations.

frage de l'Armée Chrétienne, mais auſſi plus forts en nombre, par l'eſperance de profiter de ce qui en reſtoit; d'autant plus que pluſieurs des principaux Chefs des Arabes, qui avoient ſecretement promis à Charles-Quint d'embraſſer ſon parti contre les Turcs, quand ils virent qu'il étoit reduit en un ſi miſerable étât, ſe joignirent aux Turcs contre lui par l'eſperance d'y mieux trouver leur compte; conduite ordinaire aux Barbares, & quelque fois auſſi aux Chrétiens, de ſe mettre du côté des plus forts.

Charles fait tüer les Chevaux.

Charles-Quint, émû de compaſſion pour ſes Troupes, chercha par quel moyen il les pourroit un peu raffraîchir, & leur faire reprendre leurs forces, afin qu'elles fuſſent en état de faire le voyage. Il n'en trouva point d'autre, que de commencer par faire tüer tous les chevaux de l'artillerie, & enſuite la plûpart de ceux de l'Armée, que l'on diſtribua aux ſoldats par Compagnies. Les ſoldats étoient ſi affamez qu'ils travaillerent incontinent à les tüer, & les écorcher; ſe ſervant non ſeulement de coûteaux, mais de leurs poignards. Ils firent grand feu pour les faire cuire au plûtôt, avec des debris des vaiſſeaux, qu'ils avoient en abondance. Mais quelque bon feu qu'ils fiſſent, ils étoient ſi affamez que ne pouvant attendre que la chair fût cuite, ils la mangeoient moitié crüe, (il y a bien apparence que la graiſſe des chevaux ne les incommoda pas) cependant ils mangeoient cette viande dégoutante avec tant d'avidité, qu'ils faiſoient voir, qu'ils ſe vouloient vanger par un repas ſi faſtidieux de la faim,

faim, qu'ils avoient ſoufferte. Mais que faire? ils étoient excuſables à ce que tout le monde diſoit, parce que la faim n'a point de Loy.

Marche de l'Armée.

Ces miſerables ſoldats s'étant un peu refaits, l'Empereur ordonna à ſon Lieutenant General Gonzague, de faire battre la marche, & de decamper de devant Alger. On fit marcher l'Armée par le même chemin par lequel elle étoit venüe, & dans le même ordre, c'eſt-à-dire, diviſée en trois Corps, à cela près que ſa Majeſté Imperiale voulut que l'on fît marcher les malades & les bleſſez dans le Corps de bataille: & comme on ne doutoit pas que les Arabes n'attaquaſſent l'Arriere-garde, l'Empereur commanda, que l'on fît mettre dans les rangs les plus expoſez à l'ennemi de l'Arriere-garde les ſoldats les mieux armez de corſelets, de cuiraſſes & de piques, & entre autres les Chevaliers de Malte, & les ſoldats de la Religion, qui furent fort mal-traitez par Aſſan-Aga, lequel fut inceſſamment à leurs trouſſes avec ſa Cavalerie, quoi que nos ſoldats tuaſſent de temps en temps ceux des ſiens qui avoient la temerité de s'approcher de trop près.

On fait alte.

On marcha en cét ordre pendant cinq milles, toûjours ſur les côtes de la mer, tirant vers le Levant, juſques à ce qu'on arriva au bord d'un torrent nommé *Alcaras*, qui s'étoit extrémement enflé non ſeulement par les grandes & continuelles pluyes qui étoient tombées, mais ſur tout par les ondes de la mer, qui étant pouſſées par les vents, arrêtoient le cours des eaux du torrent, & l'em-

l'empeſchoient de ſe décharger. On fit ſonder les guays, & on trouva qu'il étoit impoſſible de les paſſer à pied, ni à cheval ce jour-là. Ce qui obligea l'Empereur, de faire camper l'Armée ſur le bord, en forme de triangle, du mieux qu'il ſe pourroit, ſelon la nature du lieu. Ils étoient couverts d'un côté de la mer, & de l'autre du torrent lui-même. Je ne dois pas oublier de dire que pluſieurs des nôtres qui furent aſſez hardis pour entreprendre de paſſer à gué, furent entrainez par la rapidité du torrent, & miſerablement noyez.

On paſſe le torrent.

Mais comme les Arabes harceloient continüellement nos Troupes de leur côté, nos Arquebuſiers ſe tenoient auſſi ſur leurs gardes, & s'aquirent beaucoup de reputation: car non ſeulement ils firent reculer les Arabes par leurs eſcarmouches, mais ils en tuerent beaucoup ſans perdre que peu des leurs; & ce fût une choſe étonnante, que les Turcs, les Arabes, & les Maures, pour le moins quatre fois plus forts en nombre que les autres, d'ailleurs tous gens frais, connoiſſant fort bien le païs, & forts en Cavalerie, ne fiſſent plus d'effort contre eux, & plus de mal, ou plûtôt, qu'ils ne les deffiſſent entierement; il eſt vrai qu'ils ne le pouvoient pas, parce que ceux-ci étoient protégez du Ciel. Cependant les Ingenieurs & les Travailleurs furent occupez toute la nuit, à choiſir parmi ce debris des vaiſſeaux, des pieces qui leur pûſſent ſervir, comme des vergues, & des mats qui étoient ſur la plage, avec quoi ils firent un pont, ſur lequel on fit paſſer

er assez commodement le jour suivant, les taliens & les Allemans. Les Espagnols, yant trouvé un gué un peu plus haut, pas- erent le torrent.

Assan-Aga averti que l'Empereur passoit e torrent avec son Armée, rappella ses Turcs, aissant aux Arabes & aux Maures le soin de ourſuivre les Chrêtiens, ce qu'ils firent endant quelques heures, mais voyant qu'ils e faisoient pas de progrès, ils se retirerent omme les autres. Le soir de ce jour-là l'Ar- ıée arriva au bord d'un autre torrent qu'elle assa sans beaucoup de peine, parce qu'il n'é- ›it pas si enflé que l'autre, mais comme la uit étoit déja venüe quand ils eurent passé, Armée campa à l'autre bord, laissant le fleu- e derriere elle, ce qui leur donna quelque pos de corps & d'esprit, quoi qu'il fît grand ›id, parce que les ennemis s'en étant re- urnez sur leurs pas, comme nous l'avons t, ils n'avoient plus rien à craindre, que ›ur la nuit suivante, en allant vers la mer, i ils se devoient reposer quoi qu'avec beau- up d'incommodité. Le lendemain troisié- e jour de leur marche ils arriverent au camp Matafus, où la joye de l'Armée de terre fut ande de se rejoindre avec l'Armée navale. On ît les camps & les logemens au bord de la er. Mais la nuit les Chrêtiens furent fort ›nnez d'entendre un grand trepignement de evaux. On découvrit que c'étoient les Ara- s, qui revenoient pour tâcher de les har- er lors de l'embarquement, & d'attraper qu'ils pourroient.

On arrive à vüe de l'Armée Navale.

Doria n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il

Embarquement.

qu'il courut faire la reverence à l'Empereur, qui le reçut & l'embraſſa comme ſi c'eût été ſon frere. Il fit porter avec lui des vivres, dont l'Empereur, & les plus grands Seigneurs de ſa Cour avoient ſi grand beſoin, qu'ils n'avoient preſque rien mangé depuis trois jours. Mais on leur porta dequoi ſe rafraîchir, & ſe dedommager des fatigues & de la ſouffrance de leur voyage. Cependant Doria s'en retourna donner les ordres neceſſaires pour l'embarquement, que l'on commença ce jour-là même, & qui dura juſques au ſoir du lendemain. Les Eſpagnols, & les Chevaliers de Malte furent les derniers à s'embarquer; comme c'étoient les plus vieilles & courageuſes Troupes, il fallût les oppoſer aux Arabes, contre leſquels ils ſe deffendirent ſi bien, qu'ils les forcerent de ſe retirer, après quoi les Eſpagnols & les Chevaliers s'embarquerent. L'Empereur ne fût pas plûtôt embarqué, que voyant qu'il n'y avoit plus de place, il fit jetter tous les chevaux dans la mer, & commença par les ſiens pour donner exemple, ce qui ne laiſſa pas de lui faire de la peine, parce qu'il en avoit de très-beaux, & de grand prix.

L'embarquement eſt achevé, & depart.

A peine l'Armée fût-elle embarquée, qu'un peu plus d'une heure aprés le ſoleil couché, il ſe leva des vents de * *Ponent* & *Maeſtral*, qui firent beaucoup craindre les Pilotes & les Matelots, parce que l'Armée étoit alors juſtement prête à doubler le Cap de Matafus où les Vaiſſeaux ſont en ſeureté contre toute ſorte

* c'eſt d'Oüeſt, & de Nord ou Nord Oüeſt.

rte de vents hors ces deux-là, parce qu'ils y nt couverts par une longue ſuite de rochers rt hauts, en forme d'arc, en tirant vers le ord. Cependant ils furent plus heureux l'ils ne l'avoient eſperé, en ce que la plus ande impetuoſité des vents s'alloit rompre briſer contre des baſſes qui ne paroiſſoient s, & qu'ainſi ils ne leur faiſoient pas d'au- mal, que celui de cauſer une groſſe marée i les incommodoit pourtant beaucoup.

L'Empereur aprés avoir tenu conſeil avec ria ſur le ſujet du voyage, commanda de ttre à la voile, ayant préalablement fait e les prieres ordinaires par ſon Chapelain. Prince ne perdit pas un moment à execu- cét ordre, parce qu'il lui tardoit beaucoup s'éloigner de ces plages dangereuſes & en- nies. Mais comme l'Armée commençoit ɔguer, il arriva qu'un des plus grands na- s alla donner contre un écueil qui ne pa- ſoit pas, vers la pointe du Cap de Mata- . Le vent qui étoit violent le pouſſa avec de force, que le vaiſſeau ſe mit en pie- & que tout l'équipage compoſé de plus oo. perſonnes fût noyé, ſans qu'on en pût er un ſeul. Ce qui faiſoit grand' pitié à ceux étoient dans les autres vaiſſeaux de voir eurs de ces mal-heureux monter ſur les ons, ſur quelque debris du vaiſſeau, & aut des mats, criant miſericorde, & ſe- s. L'Empereur fit bien détacher quel- Brigantins, mais ils n'y furent pas à s, & ils furent tous noyez & abymez la mer avant qu'on pût les ſecourir; ce enouvella le ſouvenir du crüel naufrage

On met à la voile & on part.

que

que l'Armée avoit fait quelque temps auparavant devant Alger, où ce navire ſeul ſe pouvoit vanter de n'avoir point été maltraité.

Peril d'une Galere.

Bien peu s'en fallut que la Galere de la Religion de Malte nommée la *Catarinetta* commandée par frere Jean *Barientos*, ne tombât dans un ſemblable malheur, car un violent coup de mer lui rompit le timon & l'obligea de baiſſer ſes voiles; & comme le vaiſſeau ſans timon étoit preſt de donner contre la terre, Dieu le ſauva comme par miracle, par le moyen de deux hardis matelots qui deſcendirent dans l'eau tous nuds & attachez avec des cordes, quoi qu'il fît un froid horrible; ils remirent un autre Timon qu'on avoit de reſerve, faiſant entrer avec leurs mains, avec beaucoup de peine & peril de leur vie le crampon du Timon, dans les pitons. Barientos qui la commandoit encore donna douze Ducatons d'Hongrie à chacun de ces Matelots, & enſuite les preſenta au grand Maître & au Chapitre, qui leur donnerent des emplois, qui étoient au deſſus de leur condition, mais beaucoup au deſſous de ce qu'avoit merité une action ſi genereuſe.

Autres pertes.

Enſuite les vents ſe renforcerent tellement qu'ils changerent la marée en une ſi furieuſe tempeſte, qu'ils crûrent être tous perdus ſans reſſource, & que les Officiers même n'en voyoient point d'autre en une telle occaſion, que d'implorer la miſericorde de Dieu. Juſques-là que l'on entendit dire à Doria toûjours intrepide dans les plus grands perils,

)erils, *Seigneur je ne vous recommande que la ſeule vie de l'Empereur mon maître.* On perdit :n cette occaſion un gros vaiſſeau de Genes ıommé *la Caracca Fornara*, chargé de vivres, ans qu'on en pût rien ſauver ; ce qui in-:ommoda beaucoup les autres vaiſſeaux, qui urent contraints d'eſſuyer la tempeſte, & uoi qu'il n'y eût pas d'autre perte que celle ont nous venons de parler, il n'y eut point le vaiſſeau qui ne fût beaucoup endommagé, ⁊ la pluſpart eurent leurs Mats rompus, & leurs oiles déchirées.

Aprés tant de revers de fortune, & toû- Charles arrive à Bugia & eſt viſité.
)urs en crainte de ſe voir à tout moment)ymés dans la mer, finalement ſa Majeſté nperiale, avec des petits reſtes de cette Ar-ıée Navale, compoſée de vaiſſeaux, & de ens ſans nombre lors qu'il étoit allé ſur les ages d'Alger, arriva au Port de Bugia où oient déja venües trois Galeres de Malte à :mi briſées. Il alla loger au Château, en at-ndant que les vents s'appaiſaſſent. Pendant ıe ſa Majeſté Imperiale y étoit, avec ces iſtes reſtes de ſon Armée, le Roy de *Cucco*, ın de ces petits Seigneurs des Montagnes : Mauritanie, qu'ils appellent Rois en leur ıgue, & qui à peine ſeroient appellés Barons ns la nôtre) envoya offrir à l'Empereur un and ſecours de munitions de guerre & de)uche, d'argent, & de Troupes, s'il vou-it avec ſon armée retourner à Alger lui fai-la guerre & l'aſſieger. Il promettoit de)nner ce ſecours en peu de jours, & de le ntinüer juſques à ce que la ville fût iſe.

L'Em-

Ambaſſadeurs de Cucco, Gonzague.

L'Empereur faiſant reflexion au peu de foy que l'on pouvoit ajoûter aux Maures, & que ce n'étoit que la paſſion qu'ils avoient de chaſſer les Turcs d'Alger qui les obligeoit à promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir, outre que ce qui lui reſtoit de ſon Armée n'étoit pas en eſtât d'entreprendre un tel Siege, renvoya ces Ambaſſadeurs, aprés les avoir bien careſſez, & regalez. Déja le jour precedent, il avoit congedié Don Ferrant Gonzague Vice-Roy de Sicile, avec ordre de s'en retourner avec les trois Galeres de Sicile. Il avoit auſſi congedié le Grand Baillif d'Allemagne qui commandoit les Galeres de Malte, qui firent le voyage enſemble juſques à Trapani.

Il arrive en Eſpagne.

Quand la mer fut calmée, & par un bon vent ſa Majeſté Imperiale ordonna l'embarquement qui ſe fit le 16. Novembre, que l'on mit à la voile pour aller à Cartagene. Le voyage fût trop heureux pour ne les faire pas ſouvenir des diſgraces du premier. L'Empereur ne s'arrêta qu'un ſeul jour à Cartagene, par l'impatience où il étoit d'aller à Occagna, pour y voir ſes filles. Il partit le lendemain pour y aller, aprés avoir donné congé, avec les plus grandes demonſtrations de tendreſſe, à Doria, qui devoit prendre le chemin de Madrid avec Monſeigneur le Legat, où ſa Majeſté Imperiale ſe rendra en ſon temps, & cependant nous ne partirons d'ici de trois jours. Voilà, Saint Pére, ce que j'ay crû vous devoir écrire pour ſatisfaire à l'ordre que vous m'aviez donné, de vous faire la relation de cette Entrepriſe, je ſuis, en me proſternant aux

ux pieds de vôtre Sainteté, avec toute l'hu-
nilité dont je ſuis capable.

De vôtre Sainteté.

Le très-fidelle & très-obeïſſant

ANTONIO MAGNALOTTI.

De Cartagene le 19. Novembre 1541.

Je ne doute pas que mon Lecteur ne ſoit bien e d'avoir vû la Relation cy-deſſus, s'il veut endre la peine de la confronter, avec ce que n ai dit à la fin de la 2. partie de cét Ou-age. Cependant je lui dirai, que L'Empe-ur allant d'Occagna à Madrid, trouva en emin un Courrier qui lui portoit la nouvel-, que François I. pendant qu'il étoit en rique avoit aſſemblé de grande forces pour ieger Perpignan, avec reſolution d'attaquer ville & la Citadelle en même temps, comp-it qu'il les trouveroit dépourvües, l'une & utre, parce que l'Empereur en avoit tiré les illes Troupes Eſpagnoles pour ſon entre-ſe, & y en avoit mis de nouvelles & moins il n'y en avoit auparavant. Cette nouvel-lonna tant de déplaiſir à ce grand Monar-e, qu'il ne fit pas difficulté de dire, que ction de François I. de s'être prevalu de abſence & d'une telle occaſion pour lui e la guerre, & de ſe vanger de lui com-il l'avoit fait autrefois, l'affligeoit plus, toutes les diſgraces que Dieu avoit mis qui lui fuſſent arrivées dans ſon en-riſe. Perpignan. 1541.

Fran-

Assiegé & secouru. François I. avoit fait dessein de faire executer cette entreprise par le Dauphin son fils, & de lui donner absolument le commandement du siege. Mais comme il n'avoit pas beaucoup d'experience dans les armes, il le fit accompagner de ses plus grands Capitaines. L'Empereur ayant appris que le siege étoit formé & que la place étoit vigoureusement attaquée, fut sur le point, à cause de son importance, de l'aller secourir en personne; mais après y avoir mieux pensé il jugea qu'il suffisoit d'y envoyer Philippe son fils, quoi qu'unique, voulant qu'il apprît de bonne heure le métier de la guerre. Ce Prince qui n'avoit pas encore quinze ans, fut accompagné dans cette première expedition militaire de plus de 800. Gentils-hommes volontaires, de six Grands d'Espagne, & de 14. Barons qualifiez; de sorte qu'on ne pouvoit comprendre comment on avoit pû assembler en si peu de temps un si grand nombre de personnes de qualité. Le Prince partit suivi de toute cette Noblesse, avec 2000. Chevaux & 5000. hommes de pied. A peine fût-il arrivé au voisinage de cette place avec ce secours, que le Dauphin après avoir tenu Conseil de guerre, resolut de se retirer, & de ne pas se commettre avec des Troupes fraîches. La honte de cét affront que les François reçeurent devant Perpignan, modera un peu la joye qu'ils témoignoient de celui, comme ils disoient, que l'Empereur avoit receu devant Alger. Mais ces deux cas étoient bien differens, car le Dauphin recût cét affront de Philippe, & des Espagnols au lieu que celui de Charles-Quint,

Quint, fût un coup du ciel & des vents, & eſt aſſuré que ſans la tempeſte, il auroit pris lger, & fait bien d'autres progrès.

Quoi qu'il en ſoit de ce qui arriva à Per- ignan, il eſt vray que Charles reçut autant e joye, de voir de ſi heureux commence- ens des Armes du Prince ſon fils, que les rançois en eurent de chagrin. Il faut qu'il t été grand, puis que Dupleix, qui ſemble r ſa longue Hiſtoire n'avoir voulu faire 'une ſatyre continüelle contre Charles- uint, & un continuel Panegyrique de ançois I. n'a pû trouver de couleurs pour uvrir la honte de cette Action, car il dit s propres paroles en parlant du ſiege en eſtion; *ſa Majeſté trompée par ſon eſperance, voya ordre au Dauphin de lever le ſiege, & de n retourner en France, après avoir demeuré viron deux mois devant la Place, y avoir per- un grand nombre de bons Soldats, & avoir t inutilement de groſſes dépenſes, ſuccès or- aire aux entrepriſes mal digerées.* Avec tout a il ne laiſſe pas de dorer la pillule; car erité eſt que ce ſiege fut levé, non par lre de François I. mais par le ſecours que Prince Philippe y conduiſit, qui obligea Dauphin à décamper au plus vîte, comme s les autres Auteurs le diſent. Au fond ces ix Monarques qui étoient en concurrence, ritoient chacun ce revers de fortune pour r apprendre à mettre des bornes à leur vai- ambition.

Déplaiſir des François.

Cependant l'Empereur fit aſſembler les ts d'Arragon dans la ville de *Mouſon*, où Prince Philippe fût reconnu ſeul legitime heri-

Proviſions de guerre.

heritier du Royaume, & en prit incontinent la qualité de Gouverneur. Charles-Quint paſſa toute cette année en Eſpagne, non pas comme autrefois en Fêtes, Joûtes, & Tournois, mais à donner les ordres neceſſaires dans tous ſes Royaumes & Etâts, pour faire les préparatifs neceſſaires pour la guerre qu'il alloit avoir, non ſeulement contre François I. mais auſſi contre le Turc, qui vouloit profiter du malheur qu'il avoit eu à Alger; & déja les pauvres Napolitains, & Siciliens ſe préparoient à ſe voir engloutir par Aſſan-Aga.

Ambaſſadeur à la Porte. François I. ne penſoit à autre choſe qu'à faire la guerre à Charles V. & à chercher les moyens de ſe vanger de l'affront qu'il avoit reçû en la perſonne de ſes Ambaſſadeurs qui avoient été tüez. Pour cét effet il envoya en Ambaſſade à la Porte, *Antonio Polino* Italien, homme d'un eſprit ſubtil, intriguant, maître paſſé à trouver des tours & detours, avec ordre de porter Solyman, à attaquer vigoureuſement par mer & par terre les Etâts de l'Empereur, ſelon le Traité qu'ils en avoient fait. Polino eut ordre de paſſer à Veniſe, pour tâcher de mettre la Republique dans les Intereſts de ſon Maître. Cet Ambaſſadeur obtint tout ce qu'il voulut à Conſtantinople, mais le grand Viſir ne pût s'empêcher de lui dire, *qu'il ne comprenoit pas comment il pouvoit naître des haines ſi grandes entre les Princes Chrêtiens, que pour ſe vanger les uns des autres, ils vouluſſent d'un ennemi tel que le Turc.*

Charles arrive à Madrid. L'Empereur hâta ſon voyage de Madrid, pour y chercher les moyens de repa-

rer

rer du mieux qu'il ſeroit poſſible, les bréches qui avoient été faites à ſon Armée navale, qui avoit couté des ſommes immenſes, & épuiſé ſes Magaſins, ſes Arſenaux, ſes Revenus, & ſes Garniſons; & comme il voyoit que la guerre que le Turc & François I. étoient preſts à lui faire ſeroit fort violente des deux côtez, & que ſes peuples étoient épuiſez d'argent, il fut obligé de chercher les moyens d'y pourvoir adroitement, ce qu'il fit heureuſement, en donnant les ordres neceſſaires. Il crût cependant être obligé, avant toutes choſes, de témoigner au Pape l'affection filiale qu'il avoit pour lui, ce qu'il fit en lui envoyant un Gentil-homme, pour l'informer de toutes les funeſtes diſgraces qu'il avoit eü dans ſon entrepriſe; il choiſit pour cela *Don Indico della Cuerta*, Gentil-homme ordinaire de ſa Chambre, qui avoit toûjours été auprés de lui pendant l'entrepriſe, afin de le mieux informer de bouche de tout ce qui s'étoit paſſé. Il lui ordonna de partir de Madrid le 2. de Janvier, & d'aller en poſte avec toute la diligence poſſible porter la lettre ſuivante au Pape.

A ſa Saintété nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de Jeſus-Chriſt en Terre.

Charles par la divine miſericorde Empereur des Romains &c. Lui ſouhaite Salut & longue vie.

TRès-ſaint Pére. *J'envoye à vôtre Sainteté, avec cette très-humble lettre, Don Indico del-*

la Cuerta Gentil-homme auquel j'ay beaucoup de confiance, afin qu'il ait l'honneur de baiſer vos très-ſaints pieds de ma part, & qu'il vous rende compte du malheureux ſuccès de mon Armée navale, comme en ayant été temoin occulaire. Cependant je ſupplie V. S. d'être perſuadée, que ſi parmi les Chrétiens, les bonnes & ſinceres intentions ſont priſes pour l'effet, comme je n'en doute pas, je puis au millieu des plus grandes diſgraces qui me ſont arrivées, avoir la conſolation, & me donner, ſans vanité, la gloire, non ſeulement d'en avoir eu de bonnes & de droites, & un zele peu commun en cette entrepriſe; mais encore de n'avoir eu autre vüe que d'aider à la propagation de la Foy, & de travailler au bien general de toute la Chretienté; qui ne refuſera pas, comme j'eſpere, de me rendre ce témoignage, puis que l'experience a fait voir, que les effets ont répondu à mes bonnes intentions, par les depenſes immenſes que j'ay faites, pour les proviſions neceſſaires à une telle entrepriſe. Dieu n'a pas voulu que ma volonté fût faite, mais la ſienne, à laquelle je me ſoumets humblement. De mon côté je remercie vôtre Sainteté de ce qu'elle a bien voulu tant contribüer par ſon zele, & par des effets réels à un Armement ſi conſiderable, & je prens beaucoup de part à l'affliction qu'elle a reſſentie de ce malheur commun, en qualité de Pére univerſel, aux pieds ſacrez duquel je m'humilie demeurant. De Madrid le 1. Janvier 1542. Vôtre très-devot, & très-obeïſſant ſerviteur & fils.

CHARLES.

* Déja

Déja le Pape avoit été informé du malheureux & funeſte ſuccès de l'Empereur en Afrique, par Don Pietro de Toledo Vice-Roy de Naples qui l'avoit apris par un vaiſſeau qui s'étoit ſauvé de la Tempeſte. De ſorte que le Pape n'eut pas plûtôt appris par cét Envoyé à Rome ces fâcheuſes nouvelles, qu'il avoit reſolu d'envoyer en Ambaſſade en Eſpagne vers l'Empereur ſon petit neveu Ottavio Farneſe, Gendre de Charles Q. pour lui témoigner l'affliction qu'il avoit reſſentie & la part qu'il prenoit au malheur arrivé à toute la Chretienté, aprés tant de depenſes, de fatigues, & de perils évidens de la vie & ſacrée perſonne de l'Empereur. Ottavio partit effectivement bien-tôt aprés; la Lettre du Pape à ſa Majeſté Imperiale contenoit entre autres choſes, celles-cy. *Si les Princes pouvoient accomplir tous leurs deſſeins, ils oublieroient qu'ils dependent d'une Providence, qui ſe reſerve à diſpoſer de tout ce que les hommes projetent ſur la Terre. Vôtre Majeſté Imperiale a fait tout ce qu'un Empereur pieux, Chrétien, & Protecteur de la Foy, pouvoit faire contre des Infidelles; & cette action, mon bien aimé fils, quoi qu'elle ait eu un ſuccès fâcheux & ſiniſtre ne laiſſera pas de faire beaucoup d'honneur à vôtre zele. Au fonds Dieu ſeul eſt Maître des vents, & peut ſeul mettre un frein, ou l'ôter aux flots de la mer: & nous devons le remercier du bien qu'il nous fait, & pour l'amour ou bien, du mal même quand il nous l'envoye.* Sangro ajoûte, qu'entre autres choſes que le Pape diſoit à Charles-Quint dans ſa lettre avec beaucoup de tendreſſe pour le conſoler du mauvais ſuccès de l'Entrepriſe d'Alger, il y avoit ceci, *Je rends graces très-humbles*

Lettre du Pape à Charles V. 1542.

bles à ce grand Dieu, d'avoir ſauvé & garanti d'un ſi horrible naufrage, vôtre Invincible perſonne tant neceſſaire à l'Egliſe & à la Chrétienté.

Octavio Farneſe va en Eſpagne.

Quant à ce qui regarde Ottavio Farneſe en particulier, pluſieurs Auteurs ont dit qu'il n'alla point en Eſpagne de la part du Pape ſon Oncle, pour faire compliment de ſa part à l'Empereur ſur le mauvais ſuccès de ſon Entrepriſe, où ſa perſonne avoit couru tant de dangers; mais qu'au premier avis qu'il eut de ce malheur, il creut être obligé d'aller en Eſpagne, tant pour lui même, que de la part de ſon Epouſe, pour viſiter leur pére dans cette triſte occaſion. Sandoval, Ulloa, Sangro, & Paul Jove, aſſeurent, que le Pape ſe ſervit de cette occaſion pour faire faire ſon compliment à Charles-Quint, qui trouva fort mauvais, à ce que dit Sangro, que le Pape ne lui eût pas envoyé un Legat exprès dans une ſi triſte conjoncture. Quoi qu'il en ſoit l'Empereur reçût avec beaucoup de joye ſon Gendre, qu'il aimoit beaucoup, & lui fit mille careſſes quoi qu'il fût venu avec une ſuite de cent perſonnes, ce qui eſt hors de ſaiſon en de telles occaſions. Il fit ſavoir aux gens de ſa Cour, aux Officiers, & aux grands, qu'ils lui feroient plaiſir, de lui rendre les plus grands honneurs, honneurs qui ſont dûs au Gendre d'un Empereur, & au neveu d'un Pape.

Charles preſſe la tenüe d'un Concile. 1542.

Les Auteurs ne ſont pas d'accord auſſi, au ſujet du Gentil-homme que l'Empereur envoya au Pape, ni quant au motif de ſon envoy. Car les uns diſent, au regard de la perſonne, que ce Gentil-homme s'appelloit Alvaro

Alvaro Semigola; d'autres Dom Pietro Pimentes : d'autres comme je l'ai dit, & comme les Auteurs les plus approuvez le nomment: d'autres ne le nomment pas. Quant au deſſein de ſon envoy, on pretend que ce Gentil-homme ne fût pas envoyé par l'Empereur au Pape pour lui faire part du mauvais ſuccès de l'entrepriſe, parce qu'il ſavoit que Legat le lui avoit aſſez fait ſavoir, outre qu'il n'auroit pas été neceſſaire de le lui faire ſavoir par autre que par ſon Ambaſſadeur reſident à Rome; mais qu'il avoit été envoyé à Rome en toute diligence, afin de ſolliciter de bouche le Pape, conjointement avec l'Ambaſſadeur, de vouloir publier ſans plus differer une Bulle pour la convocation du Concile. Cependant la Lettre de l'Empereur au Pape, ne contient rien de cela; je veux pourtant bien croire qu'il fût envoyé pour l'une & l'autre de ces deux raiſons; ce qui eſt aſſez apparent.

Il eſt pourtant très-certain, que Charles avoit fort à cœur cette Aſſemblée du Concile. Car il voyoit approcher la fin du terme de la Tréve qu'il avoit faite avec les Lutheriens, par laquelle il leur avoit promis qu'il procureroit au plûtôt la convocation d'un Concile, pour mettre fin à tous les differens de Religion; & ainſi il falloit qu'il cherchât de bonne heure les moyens de les contenter, pour éviter de plus grands troubles. D'ailleurs à ſon arrivée en Eſpagne, il avoit trouvé des Lettres fort preſſantes du Roy Ferdinand ſon frére, des Electeurs, & de pluſieurs autres Princes, par leſquelles ils le prioient inſtam- Raiſons.

ment, de vouloir employer ſon credit auprés du Pape pour la convocation du Concile ſans y apporter plus de delai; puis qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de donner une entiere tranquillité à l'Allemagne & à l'Egliſe, qui autrement demeureroient expoſées plus que jamais aux plus grands deſordres.

Le Pape ſe determine à le contenter 1542.

L'Empereur qui ſavoit cela mieux que perſonne, & qui étoit entierement porté pour le Concile, fit tout ce qu'il pût auprès du Pape pour l'obtenir, & comme il ſe devoit aſſembler une Diete à Spire pour les affaires de l'Empire, il pria ſa Sainteté en même temps de lui envoyer la Bulle de convocation du Concile, afin qu'il la fît publier dans la Diete: Il lui fit ſavoir auſſi, que les Lutheriens vouloient abſolument que ce Concile s'aſſemblât dans une ville Imperiale, & qu'il jugeoit que la plus propre ſeroit la ville de Trente qui étoit comme au millieu, entre l'Italie & l'Allemagne, & que l'on y parle les deux langues. Le Pape pour faire plaiſir à l'Empereur, ou pour ne pas l'affliger davantage, ou plûtôt pour ne le pas joüer plus long-temps, comme il l'avoit fait juſqu'alors, par des delais d'un mois à autre, & d'un an à autre; ayant d'ailleurs appris qu'il ſe preparoit à aller en Italie reſolût de le contenter, du moins en apparence, s'il n'avoit pas l'intention ſincere de tenir ce qu'il lui promettoit; il publia donc la Bulle de la convocation du Concile le premier de Juin 1542. afin que l'ouverture en fût faite dans la ville de Trente, au premier de Novembre ſuivant.

Le

Le Pape envoya deux originaux de cette Bulle l'une au Roy des Romains, qui avoit en main l'autorité de l'Empereur en Allemagne, afin qu'il en donnât avis à tous les Princes & villes libres de l'une & de l'autre communion; & avec ordre de nommer les Deputez qui y devoient assister de leur part. L'autre original fut envoyé à Charles-Quint, qui tenoit le timon de cette affaire, & qui à la verité avoit un peu trop depuis plusieurs années, ému les eaux de cét étang. Le Pape pour s'aquerir davantage l'affection de Charles témoigna souhaiter avec beaucoup de passion la tenüe du Concile, & faisoit semblant de solliciter l'Empereur d'inviter sans perdre du temps, selon qu'il étoit porté par la Bulle, tous les Princes Chrétiens, pour les obliger, autant qu'il seroit possible, de se trouver en personne au Concile, ou que du moins ils ne fissent pas difficulté d'y envoyer leurs Archevêques, Evêques, Abbez, & autres Ecclesiastiques de temps, en temps, & en nombre, pour donner leur advis sur les affaires de la Religion. Par cette Bulle le Pape invitoit, particulierement, l'Empereur le Roy de France, & le Roy des Romains. On envoya à ce dernier une Bulle en original. Toute la Chrétienté se réjouït de la convocation du Concile.

On envoye les Bulles.

On ne sauroit desavoüer que cette convocation du Concile ne fît beaucoup de plaisir à Charles-Quint, d'autant plus qu'il voyoit, que les Lutheriens n'y pourroient plus apporter d'obstacle, puis qu'il se devoit assembler à Trente. Cette ville est située dans l'endroit

Ville de Trente.

où la Marche Treviſane Province appartenant à la Sereniſſime Republique de Veniſe, & l'Allemagne ſont jointes enſemble par le moyen des Alpes. Elle eſt ſituée dans un large & beau vallon, qui en rend la perſpective fort agreable. Au ſeptentrion elle eſt arroſée de la riviere d'Adige, qui tombant des montagnes forme ſon lit dans la plaine, & puis reprenant ſa rapidité, elle paſſe entre d'autres montagnes, & ſe va rendre à Veronne, où aprés avoir fait le tour du valon, une partie paſſe au millieu de la Ville, & l'autre auprés. Ainſi cette ville eſt comme une des portes de l'Allemagne, & c'eſt auſſi le nom qu'elle ſe donne, également eſtimée des deux Nations, & l'on y parle communément les deux Langues l'Allemande & l'Italiene. Elle n'a qu'un peu plus d'un mille de circüit. La Citadelle n'eſt guere plus que mediocre, & il eſt ſurprenant qu'il y ait dans un ſi petit eſpace tant de Palais conſiderables, & de Convents. A l'Orient il y entre un petit ruiſſeau, ſur lequel il y a pluſieurs moulins à Soye, & à Bled. L'hyver le froid y eſt extrémement rude, à cauſe des glaces continüelles; & l'eſté les chaleurs y ſont exceſſives, à cauſe que le ſoleil donnant ſur des rochers, il ſe fait une reverberation, ſur tout vers le midi, qui embraſe l'air d'alentour.

Legats & Ambaſſadeurs.

La Pape pour faire plus de plaiſir à Charles V. y envoya trois Legats qui devoient faire l'ouverture du Concile, ſavoir le Cardinal Pariſio, Polo, & Morane qui avoit été élevé depuis

depuis peu à la Pourpre. Ils y arriverent le 20. Novemb. 1543. Peu de jours après arriverent les Ambaſſadeurs de l'Empereur, Monſieur de Granvele, & ſon fils qui étoit Evêque d'Arras, Don Diego Mendozza alors Ambaſſadeur de ſa Majeſté Imperiale à Veniſe, & Don Jean d'Aguilar Ambaſſadeur auſſi de l'Empereur à Rome. Arrivez à Trente, ils furent fort ſurpris d'y trouver ſi peu de perſonnes de ceux qui devoient avoir voix dans le Concile. Ils s'en plaignirent beaucoup au Legat, & le firent ſavoir à Charles-Quint, qui entra en quelque ſoupçon contre le Pape, croyant qu'il n'agiſſoit pas avec droiture & ſincerité, quand il s'agiſſoit d'obliger les Prelats de ſe trouver au Concile. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur ne voyant point arriver, non ſeulement les Evêques d'Eſpagne, qui étoient fort éloignez, mais non pas même ceux d'Italie qui étoient voiſins, s'en retournerent, & dirent tout fâchez, qu'ils n'avoient pas été envoyez à Trente pour y aſſiſter à un Synode, mais à un Concile. La tromperie du Pape ſe découvrit bien-tôt aprés, par la Bulle qu'il publia, qu'à cauſe de la guerre entre l'Empereur & François I. il ne jugeoit pas à propos de tenir le Concile, ordonnant aux Legats & aux Evêques qui y étoient de s'en retourner, & à ceux qui étoient en chemin pour y aller, de ne pas paſſer outre.

Charles pour être mieux à portée de s'oppoſer aux deſſeins & attentats de François I. qui lui avoit fait declarer la guerre à ſon de Trompe, en des termes fletriſſans, & injurieux

Charles va en Italie.

rieux à ſa reputation, prit la reſolution d'aller en Italie, au commencement de Mai 1543. Pour cét effet il declara ſon fils Philippe Gouverneur de tous ſes Royaumes en Eſpagne; & quoi que pendant quatre mois qu'il le garda auprès de lui, où il l'occupa dans des affaires difficiles, il le reconnût prudent, ſage, & de bon ſens, bien qu'il n'eût que ſeize ans, il ne laiſſa pas de lui donner trois Miniſtres & principaux Conſeillers, pour gouverner le Royaume avec lui, ſavoir le Cardinal de *Tavera* Archevêque de Tolede, le *Duc d'Albe*, & le Commandeur *Don Franciſco de los Cebos*. Il leur recommanda de travailler en ſon abſence, comme à la principale affaire à conclure au plûtôt qu'il ſeroit poſſible le mariage du Prince Philippe ſon fils avec D. Marie de Portugal, fille de D. Jean troiſiéme ſon couſin germain. Aprés avoir donné ces ordres il alla s'embarquer à Barcelone, où il avoit fait venir une nombreuſe Armée navale, commandée par Jannetin Doria. Il emmena avecque lui Ottavio Farneſe ſon Gendre, avec pluſieurs Grands, & Gentils-hommes volontaires.

Il eſt reçû & viſité à Genes.

La mer fût plus favorable à l'Empereur en ce voyage qu'en celui d'Alger. A Genes le grand André Doria le reçût dans ſon Palais, avec une magnificence Royale, ſelon ſa coûtume. Le Senat lui fit tous les honneurs poſſibles, car il fût en corps, le Doge à leur tête, le viſiter, & lui offrir tout ce qu'il pourroit ſouhaiter d'eux, & qui ſeroit au pouvoir du Senat. Il trouva à Genes *Pierre Loüys Farneſe* fils du Pape, qui l'avoit envoyé là pour lui faire

faire la reverence, & qui l'attendoit depuis cinq jours; avecque lui étoit venüe auſſi Marguerite, pour embraſſer ſon pere, & aller au devant de ſon Epoux. L'Empereur lui donna beaucoup de marques de tendreſſe, & lui fit connoître par les riches & conſiderables preſens qu'il lui fit, combien il avoit de joye de la voir. Quand il ſe ſepara d'elle, on dit, (du moins le manuſcript que m'a donné D. Pietro Ronquillo le dit ainſi) que l'Empereur lui fit ce diſcours, *Ma fille, je vous ai mariée avec un homme qui n'eſt pas Prince, mais je le trouve fort honeſte homme, & ſon humeur eſt fort à mon gré*; à quoi Marguerite répondit, *mon cher Empereur & pere, la qualité de Prince eſt bonne pour l'oſtentation, mais elle ne fait pas le plaiſir du mariage.* Je ne doute pas que l'Empereur n'entendît ce que cela vouloit dire, & qu'il n'en fît quelque petit ſouris.

Le Cardinal Farneſe ſollicite l'Empereut.

Peu de temps aprés arriva à Genes le Cardinal Alexandre Farneſe neveu du Pape, avec une ſuite pompeuſe de Prelats & Gentils-hommes, en qualité de Legat à Latere pour faire compliment à l'Empereur de la part de ſon Oncle, & lui parler des Decimes qu'on levoit ſur les Eccleſiaſtiques, qui devoient être envoyées au Roy Ferdinand, ſelon que le Pape l'avoit fait promettre par ſon Nonce dans la Diete de Spire, pour s'en ſervir dans la guerre contre les Turcs. Mais la principale affaire du Legat étoit de negocier un abouchement entre le Pape & l'Empereur; il lui proteſta que ſon Oncle ſouhaitoit avec paſſion de conferer avec lui de bouche ſur

les affaires de la Chrétienté & du Concile, & qu'il jugeoit cette conference ſi neceſſaire qu'il croyoit que ſa Majeſté Imperiale ne lui refuſeroit pas cette ſatisfaction; que pour lui il le ſouhaitoit tant, que nonobſtant ſa vieilleſſe, il ne laiſſeroit pas de le venir trouver à Boulogne.

Réponſe de Charles.

L'Empereur n'eût pas de peine à s'appercevoir que le Pape ne demandoit cette conference, que pour tâcher de le detourner par quelques propoſitions de paix, de la guerre contre François I. & le Duc de Cleves, dequoi il ne vouloit oüir parler, qu'aprés avoir déchargé ſa colere ſur eux, qui avoient été les aggreſſeurs, & qui l'avoient ſenſiblement offenſé en ſon honneur. Pour donc empêcher cette conference, l'Empereur répondit aux inſtances preſſantes du Cardinal, qu'il étoit ſi preſſé de faire le voyage d'Allemagne, qu'il ne pouvoit ſe détourner aucunement de ſon chemin juſqu'à Boulogne; mais que pour lui montrer qu'il ne refuſoit pas la conference par aucun mépris, ou autre raiſon ſemblable, qu'il vouloit bien donner cette ſatisfaction à ſa Sainteté, & ne lui pas refuſer ce qu'elle demandoit, pourvû qu'elle voulût bien ſe rendre en quelque lieu qui fût ſur ſa route.

Abouchement du Pape & de l'Empereur.

Le Pape n'eut pas plûtôt reçû cét avis par un Courrier, qu'il accepta l'offre de l'Empereur; il fut convenu que leur abouchement ſe feroit dans un village du Dioceſe de Cremone appellé *Boſſeto*, où Charles devoit neceſſairement paſſer. Ainſi le bon Pape ſans conſiderer le tort qu'il faiſoit à ſa dignité, qu'il

qu'il aviliſſoit par cette demarche, puis que c'étoit un Pére qui couroit aprés ſon Fils; ſans avoir égard à ſa vieilleſſe, ni à la longueur du chemin, ni aux grandes chaleurs qu'il faiſoit, laiſſant le ſoin du Gouvernement de Rome entre les mains du Cardinal Carpi, s'en alla à Boſſeto avec une moindre ſuite que le Cardinal ſon neveu n'en avoit quand il alla à Genes. Il y arriva au temps dont on étoit convenu, de même que l'Empereur, accompagné du Cardinal Farneſe, qui avoit déja envoyé à Boulogne la plus grande partie de ſon équipage.

Ces deux Monarques arriverent au lieu marqué le 23. Juin, le Pape le matin & l'Empereur le ſoir, & logerent dans un même Palais, ce qui fût trouvé à propos pour une plus grande commodité, quoi qu'ils y fuſſent logez à l'étroit. Le lendemain jour de S. Jean Baptiſte, le Pape celebra la Meſſe, & l'Empereur lui preſenta de l'eau avec beaucoup d'humilité. Aprés la Meſſe ils allerent dans l'appartement du Pape, où ils eurent leur premiere conference, dans laquelle Charles-Quint reconnut bien-tôt la verité de ce qu'il avoit ſoupçonné, que le Pape n'avoit d'autre deſſein que de le porter à faire la paix avec François I. car ce fût la premiere choſe qu'il mit ſur le tapis. Le Cardinal Grimani, plus ardent que le Pape, qu'il avoit mené avecque lui comme un homme fort habile dans les affaires, y fit tout ce qu'il pût. Mais l'Empereur pour couper court lui declara, *qu'il n'y avoit point de conſideration qui le pût obliger de pardonner à un homme qui avoit voulu uſer* Conference.

uſer de ſurpriſe contre lui, lors qu'il venoit de combattre pour l'intereſt commun de la Chrétienté, non ſeulement contre les Turcs, mais même contre les veuts.

Plaintes contre François I.

L'Empereur s'étendit beaucoup ſur les ſujets de plainte qu'il avoit contre François I. même avec une certaine aigreur qui faiſoit voir qu'il étoit fort éloigné de tout accommodement. Il ſe plaignoit particulierement, de ce que ce Prince avoit fait tous ſes efforts par ruſes, cabales, & argent, pour corrompre les Princes d'Allemagne, même ceux qui lui étoient les plus affectionnez, pour les obliger à quitter ſon parti, & à prendre les armes contre lui, en leur propoſant des Traitez fort avantageux; comme il y avoit réüſſi à l'égard du Duc de Cleves, avec lequel il fit alliance, & pour le mieux mettre dans ſes intereſts, & le porter ſans raiſon à ruïner ſes propres affaires en Flandres, il lui donna une penſion. Il ajoûta, que pour montrer la perfidie de ce Prince, il ſuffiſoit de conſiderer l'alliance qu'il avoit faite avec le Turc, dont les Infidéles même avoient été ſcandaliſez.

Contre le Pape.

Aprés cela, il s'étendit ſur les ſujets de plainte qu'il avoit contre le Pape lui-même, en ce que quoi que ſa Sainteté fût bien informée des Traitez que ce Roy avoit faits avec Solyman, & qu'il en eût vû les pernicieux effets, & les dommages irreparables que la Chrétienté en avoit ſoufferts; au lieu de les avoir en horreur, & de publier par tout la juſte indignation qu'il en avoit, il lui avoit envoyé des Legats avec beaucoup de pompe,

ſous

ſous pretexte de parler de paix, mais qui n'avoient ſervi qu'à faire croire aux gens qu'il approuvoit cette iniquité : & l'on n'en pouvoit penſer autrement, puis qu'on voyoit le Vicaire de Jeſus-Chriſt fermer les yeux aux actions d'un Roy ſi contraire aux intereſts de l'Egliſe.

Le Pape piqué juſqu'au vif par ces reproches, ne pût s'empêcher de lui dire tout ce qui pouvoit le diſculper, entre autres choſes, que voulant reprendre une faute contre laquelle il declamoit tant, il l'avoit lui-même imitée ou fait pis, puis qu'il avoit fait une étroite alliance avec le plus fier & le plus criiel ennemi de l'Egliſe, & du Pape, Henry VIII. Roy d'Angleterre, & qu'il tenoit lui-même pour tel, en le ſollicitant de prendre avec lui les armes contre le Roy de France. Ce qui étoit d'autant plus ſcandaleux, qu'il avoit été lui-même le principal inſtigateur auprès de Clement VII. pour le porter à uſer de la derniere rigueur contre lui, juſques à le faire excommunier ; que cependant, il avoit enſuite fait alliance avecque lui, ce qui avoit contribué à le rendre plus obſtiné dans ſon apoſtaſie & fait perdre au S. Siege toute eſperance de pouvoir jamais recouvrer l'Angleterre. Qu'il ſembloit même que ſa Majeſté Imperiale travailloit encore à faire perdre à l'Egliſe le Royaume de Hongrie, puis qu'au lieu de joindre ſes forces avec celles du Roy Ferdinand, il donnoit lieu au Turc d'entreprendre davantage, & lui ouvroit un chemin pour ſoumettre un ſi conſiderable Royaume à la Tyrannie.

Plaintes du Pape contre Charles V. 1543.

Le

Il ſe radoucit. Le Pape avoit prononcé ce diſcours avec quelques marques de colere, mais ne voulant pourtant pas que l'Empereur ſe ſeparât mal ſatisfait de lui, tant à cauſe de l'intereſt general, que pour celui de ſa famille en particulier, à laquelle il ne vouloit pas laiſſer, dans l'âge où il étoit un ennemi, auſſi jeune que l'Empereur, il changea de ton, quitta toute aigreur, & pria Charles V. avec beaucoup de douceur, de vouloir par ſon auguſte generoſité conſiderer, qu'il ne pouvoit jamais faire d'action plus glorieuſe, ni plus utile à la Chrétienté que de pardonner genereuſement à un ennemi, qu'il avoit ſi ſouvent vaincu, & par ſes armes & par ſa magnanimité. Quelles benedictions, ajoûtoit-il en pleurant, toute la Chrétienté ne vous donnera-t'elle pas, ſi elle voit que vous lui donniez la paix? Quelle gloire ne vous aquerrez vous pas dans toute la terre, ſi au lieu de porter les armes contre les Chrétiens, vous les tournez contre les Turcs! Quel triomphe n'en feront pas les Anges mêmes dans le Ciel, ſi par vôtre moyen ils entendent chanter parmi les hommes les douces & melodieuſes paroles qu'ils ont autrefois chantées, *In terra pax hominibus, Paix en terre parmi les hommes.*

Charles va à Spire. 1543. L'eſprit de Charles V. étoit trop irrité pour écouter de telles propoſitions. Ainſi ces conferences ſe rompirent ſans rien conclurre ſur ce qui regardoit la France, mais ils ſe ſeparerent contens l'un de l'autre ſur toutes les autres affaires qu'ils traiterent. L'Empereur partit pour l'Allemagne par le chemin le plus

plus court, qui eſt celui de Trente, & ſans s'arrêter en aucun lieu, il alla droit à Spire, après avoir donné ordre aux Officiers de ſon Armée, qu'on avoit envoyez de tous côtez pour lever des Troupes, de ſe rendre à Bonne, où il vouloit faire la revûë de l'Armée deſtinée contre le Duc de Cleves, dans la campagne voiſine de cette ville, & où il avoit ordonné à toutes les milices qui venoient d'Eſpagne & de Naples de ſe rendre.

Trois jours aprés qu'il fut arrivé à Spire, il reçût un Courrier qui lui avoit été depêché par *Muleaſſen* Roy de Tunis, que l'Empereur avoit rétabli dans ſon Royaume, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Mais Barberouſſe ſe prevalant de la perte que l'Empereur avoit faite à Alger, qu'il croyoit irreparable, & par conſequent qu'il ne ſeroit pas en état de ſecourir ce Prince, il l'attaqua & le chaſſa en peu de temps de ſon Royaume. L'infortuné Muleaſſen, aprés avoir couru grand danger par une tempête, arriva en Eſpagne, où il alloit demander du ſecours à Charles-Quint; mais il le trouva parti pour l'Italie, & comme on lui dit qu'il pourroit encore le trouver à Genes, il y alla, mais ne l'y ayant pas trouvé, preſſé par l'état de ſes affaires, il s'en retourna en Afrique, après lui avoir envoyé un Courrier de Genes, ou comme d'autres veulent, de Naples, avec une longue lettre en Eſpagnol, dans laquelle il l'inſtruiſoit de tout ce qui s'étoit paſſé dans la guerre que lui avoit faite Barberouſſe, & comment il l'avoit chaſſé de ſes Etâts, après avoir fait

Muleaſſen demande du ſecours.

fait un grand carnage des Eſpagnols qui y étoient en garniſon, & le prioit de lui donner du ſecours, lui repreſentant qu'il étoit de l'intereſt & de la gloire de ſa Majeſté Imperiale de le maintenir dans un Royaume, d'où il avoit chaſſé Barberouſſe, pour lequel il avoit fait tant de dépenſes, été en perſonne en Afrique, & qui étoit devenu fief de la Couronne d'Eſpagne par un Traité ſi avantageux aux Chrêtiens. Mais l'Empereur, qui venoit de recevoir un ſi grand échec ſur mer, ne penſa qu'à la guerre qu'il avoit ſur terre, & répondit à Muleaſſen en peu de paroles, *qu'il étoit très-fâché de ſa diſgrace, & de l'impoſſibilité où il étoit de pouvoir faire alors ce qu'il ſouhaitoit.*

Armée contre le Duc de Cleves. 1543.

Cependant l'Armée deſtinée contre le Duc de Cleves, ſelon les ordres de l'Empereur, ſe trouva au temps marqué aux environs de Bonne, ville ſituée ſur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Dès que Charles ſçût qu'elle étoit arrivée, il y alla en perſonne; & comme le bruit s'étoit répandu que ſa Majeſté Imperiale vouloit faire la revûë d'une Armée floriſſante, il y accourût une foule de gens de toutes parts. L'Empereur fit cette revûë à la ſatisfaction de tous ceux qui la virent; & il voulut que les ſoldats reçeuſſent la premiere montre en ſa preſence. L'Armée étoit compoſée de 4000. hommes de pied Italiens, levez par Don Camille Colonne, & Antoine Doria. Trois mille cinq cens Eſpagnols qui avoient été tirez des Troupes de Naples & de Sicile, & qui devoient être commandez par les Meſtres de

de Camp *D. Loüys Pérez de Vargas*, & *D. Alvaro de Sande*. Quinze mille Allemans choisis du Comté de Tirol. Deux mille chevaux Allemans, n'ayant pas esté possible d'en trouver davantage, parce qu'ils ne vouloient pas porter les armes contre le Duc de Cleves, & que presque toute la Cavalerie avoit marché en Hongrie pour la guerre contre le Turc. Six cens Chevaux-legers Italiens & Albanois, commandez par François d'Este frere du Duc de Ferrare, avec tous les autres chevaux venus d'Espagne à la suite de l'Empereur, & quantité de Noblesse de Castille & d'Arragon. Cela faisoit ensemble le nombre de 25700. hommes, sans y comprendre 500. volontaires. A cette Armée il s'en joignit une autre que le Prince d'Orange mena des Païs-Bas, forte de 14000. hommes de pied, & 4000. chevaux. Ainsi les deux Armées jointes pour cette entreprise, faisoient 7600. chevaux compris les volontaires, & 36. mille hommes de pied. L'Empereur la commandoit en personne, & avoit sous lui trois Generaux, savoir *D. Ferrante Gonzaga* son Lieutenant General, *D. Stephano Colonna* Mestre de Camp General, & le *Marquis de Marignan* General de l'Artillerie.

L'Empereur partit de Bonne le 20. Aoust à la tête de cette floriſſante Armée, marchant vers Duren à dix mille de Bonne. C'est une petite ville, mais extremement bien fortifiée, ce qui fit qu'on jugea necessaire de s'en rendre maître : & comme l'Ingenieur qui avoit été envoyé pour la reconnoître rapporta qu'il seroit trés-difficile, & presque impossible d'en

On marche vers Bonne.

d'en venir à bout, la pluſpart des Officiers furent d'avis, quelque beſoin qu'on eût de cette place, de la laiſſer & de ne pas ſe perdre en tentant l'impoſſible; Mais l'Empereur declara *qu'il vouloit l'attaquer, quand il lui en devroit coûter la vie.*

Siege de Duren. Aprés avoir campé ſon Armée autour de la ville, il commença par envoyer un Heraut au Seigneur de Flattes qui en étoit Gouverneur, lui faiſant offrir un Traité & des conditions honnorables, s'il vouloit lui remettre la place avant qu'il l'aſſiegeât. Mais Flattes qui étoit homme de courage & qui voyoit que la Place étoit forte, qu'elle avoit une bonne garniſon, & qu'elle étoit pourvüe des choſes neceſſaires, répondit fierement, *qu'il avoit du deplaiſir que l'Empereur connût ſi peu ſon courage, que de lui propoſer une telle lâcheté; qu'il étoit reſolu de le faire paroître en repandant ſon ſang pour le ſervice de ſon Maître, & pour la deffenſe de la place.* Charles-Quint reçût cette réponſe avec moderation, & ſe contenta de dire, *que cela étoit bien dit, mais qu'il ne ſavoit pas s'il ſeroit bien-fait.* En même temps il prit avec lui ſon Lieutenant General Gonzague, & fût avec lui reconnoître la place, & pour ne perdre pas un moment, le ſoir même il fit ouvrir la Tranchée, & conduire les approches avec tant de diligence, que cette même nuit les batteries furent dreſſées: l'artillerie commença à joüer le lendemain au point du jour, mais avec peu de ſuccès, par ce que les Digues couvroient en telle ſorte les murailles, qui étoient de Terre depuis la moitié de la hauteur, que les coups de

de Canon ne les pouvoient preſque pas toucher.

Cependant ſur le ſoir, au rapport de Paul Jove, les Italiens & les Eſpagnols qui avoient été commandez pour l'aſſaut, las d'attendre davantage, s'avancerent vers la bréche, avec tant de courage ou de temerité, comptant pour rien d'avoir paſſé le premier foſſé ſur la digue, qu'ils ſe jetterent dans le ſecond où il y avoit tant d'eau, que les Soldats de mediocre taille en avoient juſqu'au col: mais c'étoit le moindre obſtacle à ſurmonter, en comparaiſon de la peine qu'il y avoit de s'approcher ſur les rüines qui étoient fort hautes & deffendües avec beaucoup de courage par Flattes & ſes gens. Les Officiers qui furent de cette attaque ont avoüé n'en avoir jamais vû de ſi vigoureuſe. On ne voyoit que feu de tous côtez, par les decharges continüelles de l'artillerie & de la mouſqueterie, des Grenades, & d'un nombre infini de Bombes que l'on faiſoit jouër. D'ailleurs le bruit & la confuſion des cris lugubres empêchoit qu'on ne pût diſcerner la voix de ceux qui demandoient du ſecours, & qui periſſoient dans l'eau ou par le feu ou par les bleſſures; & les Officiers ne laiſſoient pas au millieu de ces triſtes fruits de la guerre d'animer inceſſamment les Soldats, promettant de grandes recompenſes aux braves, & menaçant les lâches des plus grands châtimens. Aſſauts & attaques.

Les Officiers avoient pris beaucoup de plaiſir, à ce qu'ils ont dit depuis, de voir ces deux Nations l'Italiene & l'Eſpagnole ſe diſputer en preſence de l'Empereur, à qui temoi- Priſes ſac, incendies. 1543.

temoigneroit plus de courage, & de mepris de la vie, animés par la propre bouche de Charles-Quint, qui promettoit une bonne recompenſe à tous ceux qui ſe diſtingueroient en cette occaſion ; ce qui ne contribüa pas peu, à leur faire vaincre des difficultez d'ailleurs inſurmontables. Mais enfin ils emporterent la place par la mort de Flattes qui fût écraſé ſous les ruïnes d'une maiſon, & aprés y avoir perdu au delà de 600. hommes tant Italiens qu'Eſpagnols, car la perte fût à peu près égale entre ces deux Nations. Adriani dit pourtant qu'il n'y eut que 200. Soldats de tuez en cette occaſion. Les Soldats outrez de ce qu'on avoit tüé tant de leurs camarades entrerent dans la place avec tant de furie, qu'ils paſſerent tous les habitans au fil de l'épée, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge, & aſſouvirent leur avidité par le pillage. Le lendemain matin il s'alluma, on ne ſait comment, un feu ſi grand, qu'en peu d'heures à cauſe du grand vent qu'il faiſoit il conſuma tout, même la pluſpart de ce que les Soldats avoient pillé, quoi que l'Empereur y fût accouru en perſonne pour le faire éteindre.

Le païs ſe ſoumet. Adriani ſeul entre les Hiſtoriens, avance que l'incendie étoit arrivée par ordre de l'Empereur, qui voulant jetter la terreur dans toutes les Terres du Duc avoit ordonné de mettre le feu à la ville. Il eſt vray que les habitans de Juillers capitale de la Duché, au voiſinage de Duren, envoyerent douze deputez à l'Empereur pour lui preſenter avec la plus grande ſoumiſſion du monde les clefs de leur

leur ville, ce que firent auſſi tous les autres lieux d'alentour. Il n'y eut que les ſeules villes de Ruremonde & de Venlo qui ne le firent pas d'abord: Mais l'Empereur n'eut pas plûtôt fait dreſſer ſes batteries contre ces places, que pour éviter le malheureux ſort de Duren, elles ſe remirent à ſa clemence. Ceux de Venlo demanderent ſeulement cinq jours pour en donner avis au Duc leur Maître, ce qui leur fût accordé, & le Duc qui avoit reſolu de recourir luy-même au pardon de l'Empereur, leur ordonna de lui porter les clefs, & de le reconnoître pour Maître.

Ce pauvre Duc mal conſeillé ſe voyant ainſi preſſé, & ſa Duché aux abois reſolut de faire comme ces vieux pécheurs obſtinez, qui ne recourent à Dieu que lors qu'ils ont la mort ſur les levres. Accompagné du Duc Henry de Brunſwic, & des Ambaſſadeurs de l'Electeur de Cologne, qui ayant pitié de luy s'offrirent de le preſenter à l'Empereur, & de lui obtenir ſa grace, alla au camp. L'Empereur le reçût aſſis & couvert, & avec un viſage ſevere & émû. Le Duc ſe preſenta devant le Trône de Charles V. en habit de ſimple Gentil-homme, ſe mit à genoux, & fondant en larmes lui dit ces paroles, *Très-Auguſte Empereur, je viens me jetter à vos pieds ou pour recevoir le châtiment, qu'il plaira à vôtre juſte reſſentiment de faire de mes fautes, ou pour reçevoir de vôtre clemence quelque rayon de grace & de pardon.* Le Duc recourt au pardon.

Il n'y eût perſonne de ceux qui aſſiſterent à cette action, qui étoient tous gens de la pre- Il obtient ſon pardon.

premiere qualité, en grand nombre, & particulierement entre les Princes, qui ne verſât des larmes, de voir l'horrible chute de ce malheureux Prince ; voyant en lui une image de ce qui leur pouvoit arriver. Et comment auroient-ils peu voir, ſans en être touchez & penetrez juſqu'au fond de l'ame, un tel objet? Un Duc ſi puiſſant qui avoit de ſi grandes alliances, ſi courageux, & ſi conſiderable entre les plus grands Princes, ſoumis & proſterné aux pieds de l'Empereur, ou plûtôt de ſon ennemi? Lui qui un peu auparavant, avoit publié des manifeſtes ſi fiers & ſi orgueilleux contre lui, & qui aprés avoir aſſemblé des forces ſi conſiderables, apuyé par d'autres Puiſſances l'avoit menacé de le reduire à une fortune mediocre, contraint aprés cela de mendier avec tant de ſoumiſſion ſa grace auprés de lui? Qui pouvoit voir cela ſans être penetré de compaſſion?

Réponſe de Charles.

Pendant que le Duc prononçoit les paroles cy-deſſus à genoux, & pleurant de confuſion de voir les yeux de tant de Princes attachez ſur lui ; l'Empereur contre ſa coûtume lui répondit d'un air fier & dedaigneux, *ſi vôtre faute n'étoit auſſi grande qu'elle eſt, & que tout le monde le ſcait, la clemence qui m'eſt naturelle, ne me permetroit pas de vous voir ſi humilié & mortifié à mes pieds ſans en être touché de quelque compaſſion. Vous pouvez juger vous même combien vôtre faute m'a offenſé, puis qu'elle m'avoit obligé de faire ſerment en preſence de mes Officiers, de ne vous pardonner jamais ; non pas par un motif de vengeance, mais pour ſatisfaire à l'obligation où je ſuis de ſoutenir l'honneur & la Ma-*

Majesté de l'Empire, que vous avez tant offensée, & la gloire de la Nation Allemande, afin d'ôter à l'avenir aux autres l'envie d'imiter jamais vôtre exemple. Cependant je veux bien manquer plûtôt à mon serment, que de ne pas exercer ma Clemence, envers vous, quoi que je n'eusse rien fait contre la Justice quand j'aurois exercé sur vous ma vengeance. Jugés combien est grande la Clemence que j'exerce aujourd'huy envers vous, puis qu'exact observateur de ma parole, je puis me resoudre à violer mon serment.

Aprés avoir prononcé ces paroles l'Empereur se leva, & reprit cét air de Majesté doux & gratieux qui lui étoit naturel. Le Duc s'aprocha, & lui embrassa & baisa les genoux: l'Empereur lui tendit avec beaucoup de bonté la main pour le relever, & lui permit de la baiser, ce qu'il fit pourtant à genoux. En même temps on entendit crier par tout dans la grand' sale où ils étoient! *Vive nôtre très-Auguste Empereur! Vive la Clemence de nôtre invincible Cesar!* Cette action se passa environ midy, le 7. Septembre: mais le soir auparavant le Duc avoit signé les articles du Traité suivant. Fin de cette ceremonie.

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Invincible Empereur Charles-Quint, & Guillaume Seigneur & Duc de Cleves, le 7. Septembre 1543.

I. QUe Sa Majesté Imperiale avoit bien voulu par sa Clemence naturelle accorder

corder le pardon au Seigneur Guillaume Duc de Cleves, tant pour lui que pour les ſiens.

II. *Qu'il declaroit avoir été porté à le lui accorder à la recommandation, & par les preſſantes ſollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henry Duc de Brunſwic qui l'en avoient prié.*

III. *Que pour faire davantage jouïr le Duc Guillaume des effets de ſa Clemence, & montrer auxdits Seigneurs Electeurs, & Duc de Brunſwic le cas qu'il faiſoit de leur recommandation, ſa Majeſté Imperiale vouloit oublier entierement toutes les offenſes qu'il avoit reçües dudit Duc, deſquelles il témoignoit avoir tant de repentir.*

IV. *Que ledit Duc Guillaume feroit à l'avenir une profeſſion conſtante de la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine, dans laquelle avoient vécu tous ſes predeceſſeurs.*

V. *Que s'il étoit ſurvenu quelque changement dans ſon païs, il s'obligeoit de bonne foy à remettre toutes choſes en leur premier eſtât.*

VI. *Que ledit Seigneur Duc Guillaume, promettoit pour toûjours, tant pour lui que pour ſes deſcendans, obeïſſance & fidelité, comme les autres Princes à l'Empire, à ſa Majeſté Im-*

Imperiale, & au Roy des Romains, ſans leur donner à l'avenir aucun ſujet de mécontentement.

VII. *Qu'il promettoit de renoncer à preſent & à l'avenir, à l'alliance qu'il avoit faite avec les Roys de France & de Danemarc, & à toute autre qu'il pourroit avoir faite, & de n'en faire plus à l'avenir.*

VIII. *Qu'il ne feroit jamais de Ligue avec quelque Prince que ce fût ſans en donner avis à ſa Majeſté Imperiale, & au Roy des Romains, & ſans les y comprendre.*

IX. *Qu'il renonçoit alors & pour toûjours tant en ſon nom, que de ſes ſucceſſeurs & heritiers, à toutes pretentions de quelque nature qu'elles fuſſent ſur la Duché de Gueldres.*

X. *Qu'il s'engageoit d'aſſiſter l'Empereur de toutes ſes forces, pour reduire toutes les villes & lieux de ladite Duché de Gueldre, qui ne voudroient pas lui rendre l'obeïſſance qu'elles lui devoient.*

XI. *Finalement que les deux Fortereſſes de Heinberg, & de Siſtard, demeureroient au pouvoir de l'Empereur ou du Roy des Romains pendant le temps de dix ans, aprés quoi elles ſeront reſtituées audit Duc.*

En vertu de ce Traité, que quelques-uns diſent avoir été ſigné non pas devant, mais aprés la ceremonie du pardon, l'Empereur rendit Charles. Roy d'Angleterre.

rendit au Duc ſa Duché & tous ſes païs hors les deux fortereſſes de Heinberg & de Siſtard que ſa Majeſté Imperiale trouva à propos de retenir, conformement au dernier article du Traité, comme un gage de la fidelité du Duc. Mais avant que d'aller plus avant, il ne ſera pas hors de propos, de retourner un peu ſur nos pas pour dire une choſe dont l'intelligence eſt neceſſaire à ce que nous avons à dire enſuite. Déja l'Empereur avant que de quitter l'Eſpagne, pour affoiblir ſon ennemi François I. & ſe rendre plus puiſſant lui-même, avoit travaillé ſourdement, & par les intrigues des principaux Miniſtres de ſa Cour (gens toûjours preſts à faire ce que veulent leurs Maîtres) à detacher le Roy d'Angleterre de l'amitié & de l'Alliance qu'il avoit faite avec François I. ce qui lui reüſſit.

Font alliance enſemble.

Charles-Quint trouvant Henry diſpoſé à faire ce qu'il ſouhaitoit, ne fit aucune difficulté de ſe liguer avec lui, nonobſtant l'affront qu'il lui avoit fait, de repudier honteuſement ſa Tante, & le ſerment qu'il avoit fait au Pape de ne ſe reconcilier jamais avec lui, qu'il ne fût rentré dans le ſein de l'Egliſe Romaine. Mais la verité eſt que les ſermens des Princes ont toûjours une porte de derriere, pour s'en tirer quand il leur plaît; outre que le deſir de la vengeance, & l'ambition de faire des conqueſtes, l'emportent beaucoup chez eux ſur les droits de la Conſcience. Ces deux Princes demeurerent donc d'accord d'attaquer la France en perſonne. Que l'Empereur entreroit par la Champagne avec les plus grandes forces qu'il pourroit mettre

MARGUERITE D'AUTRICHE
Ducheſse de Parme.

mettre ſur pied, & le Roy d'Angleterre par la Picardie, auſſi avec ſes plus grandes forces. Quoi que ce Traité eût été négotié fort ſecretement, François I. ne laiſſa pas d'en avoir connoiſſance, & qu'ils ſe préparoient à entrer vigoureuſement en France par deux endroits differens; auſſi répondit-il quand on lui donna cét avis, *qu'il croyoit bien que l'Empereur, & le Roy d'Angleterre avoient fait deſſein d'entrer dans ſon Royaume, mais qu'ils n'avoient pas juré d'en ſortir honteuſement.*

Barberouſſe en mer.

Pendant que l'Empereur aſſembloit ſes forces, comme nous venons de le dire & qu'il fit ce que nous venons de rapporter de ſes affaires avec le Duc de Cleves, Antoine Paulin Baron de la Garde, Ambaſſadeur de François I. à la Porte, y faiſoit tous ſes efforts par ſes ſollicitations preſſantes pour obliger l'Armée Ottomane de ſe mettre en mer, d'autant plus qu'il étoit fort careſſé des Turcs qui le traitoient fort ſouvent; auſſi ne faiſoit-il pas ſcrupule de s'accommoder à leur maniere de vivre. Finalement l'Armée navale compoſée de cent dix Galeres, & 40 grandes Fuſtes, étant bien pourvüe de toutes choſes neceſſaires, & preſte à partir, mit à la mer, commandée par *Ariadene Barberouſſe.* L'Ambaſſadeur Paulin, s'embarqua avec lui ſur l'Amirale, aprés avoir reçu du Grand Seigneur un preſent de deux riches Veſtes à la Turque, & de huit beaux Chevaux. Il le chargea de la réponſe qu'il faiſoit à François I. de la teneur ſuivante, hors les longs Titres que les Empereurs Turcs ſe donnent en de ſemblables occaſions.

Lettre de Solyman à François I.

A ta priere, j'ay accordé avec une fraternelle generoſité à Paulin ton Miniſtre ma puiſſante Armée, pourvüe de toutes choſes neceſſaires. J'ay ordonné auſſi à Ariadene mon Amiral, de ſuivre tes avis & tes Conſeils, & de conduire ſes entrepriſes, contre tes ennemis. Tu auras ſoin de ton coſté, aprés avoir heureuſement executé tes Entrepriſes, de renvoyer mon Armée à Conſtantinople avant la rigueur de l'hyver. Pren garde que ton ennemi ne te trompe. Il n'aura jamais de paix aveque toy, que lors qu'il t'aura reconnu par experience, capable de lui faire une bonne guerre. Dieu veuille rendre heureux tous ceux qui font cas de mon amitié.

Barberouſſe prend Regge. 1543.

A la teſte de cette formidable Armée, Barberouſſe mit à la voile le 25. Avril; étant arrivé au Fare de Meſſine, aprés avoir jeté l'épouvante dans la Poüille, il donna auſſi l'alarme à la ville même de Meſſine. Il ne lui fit pourtant pas de mal, car il porta ſes armes contre Regge capitale de la Calabre; & l'ayant trouvée abandonnée de ſes habitans, il la fit brûler. Enſuite il prit & ſaccagea le Château, & à la ſollicitation de Paulin, il donna la liberté à ſoixante Eſpagnols qui le gardoient & particulierement à D. Diego Gaëtano, qui en étoit Gouverneur, & à toute ſa famille; mais ayant jetté les yeux ſur une de ſes filles, qui n'avoit que 17. ans, il la trouva fort à ſon gré, & la reſerva pour aſſouvir ſa volupté; enſuite il l'obligea à embraſſer la Religion Mahometane, & l'épouſa. Le pere de la fille ayant appris cela, alla la voir à Portococollo, où il fût ſplendidemment reçeu & reconnu pour beau-pére de Barberouſſe, qui

qui le renvoya chargé de preſens, & qui ſçait ſi cét homme ne fût pas bien aiſe de voir que ſa fille eût fait une ſi belle fortune?

Barberouſſe partit de Regge, paſſa l'embouchеure de l'Iſle de Capri le 24. Juin, & fit des courſes ſur toutes les côtes. Lors qu'il fût vers Gaete & Oſtie, il jetta une ſi grande conſternation dans tout le Royaume, que les habitans ne ſe croyoient pas en ſeureté même ſur les Monts Apennins, où ils tranſporterent leurs meubles avec beaucoup de precipitation. Mais la conſternation fût plus grande à Rome que nulle part ailleurs. Tout le Peuple étoit reſolu de prendre la fuite, & l'on n'entendoit qu'une confuſion de cris de voix de ceux qui emportoient leurs meubles. Durant cette conſternation le Cardinal Carpi, Gouverneur de Rome en l'abſence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur à Boſſette, reçût une lettre de l'Ambaſſadeur Paulin qui raſſura les plus timides. Par cette lettre il prioit le Cardinal d'aſſûrer les Romains, qu'ils n'avoient rien à craindre. Que l'Amiral du Grand Seigneur ne pouvoit rien faire ſans ſon avis, que lui, (Paulin) avoit ordre du Roy ſon Maître de ne faire aucun mal qu'aux ſeuls ennemis de la France; & que loin de vouloir rien entreprendre contre les ſujets de ſa Sainteté, & du S. Siege, le Roy ſon Maître étoit preſt de répandre ſon ſang pour leur deffenſe. Carpi ayant reçû cette lettre monta à cheval, & la portant dans la main, alla dans toutes les rües de la ville, aſſeurant le peuple qu'ils n'avoient rien à craindre, qu'ils étoient en ſeureté autant qu'ils

Il fait des courſes juſques à Naples, & donne l'allarme à Rome.

l'euſſent jamais été, & qu'on n'en vouloit aucunement aux ſujets de ſa Sainteté, comme le Roy de France venoit de l'en faire aſſeurer; ainſi les plus timides reprirent courage, & la conſternation ceſſa.

Nouvelle crainte. Mais ce calme ne dura que la moitié d'un jour & une nuit, car le lendemain au matin ſans que l'on ait jamais pû ſavoir ſur quoi fondé, il ſe répandit un bruit de toutes parts, que la ſeureté que leur avoit promiſe l'Ambaſſadeur Paulin n'étoit qu'un artifice pour les tromper, & les endormir afin de les ſurprendre plus facilement; de ſorte qu'il y eut plus de conſternation & de confuſion que jamais; juſques là que l'on diſoit hautement que le Cardinal Carpi les trahiſſoit, dequoi il fut ſi effrayé que, de peur d'inſulte, il n'oſa plus ſe montrer en public. On voyoit les femmes prendre confuſement la fuite, emportant leurs petits enfans ſur les bras, ou les menant par la main, pour s'aller refugier à Sabine, Tivoli, & aux montagnes voiſines, les hommes portoient les meubles. Les Religieuſes ſortoient de leurs Couvents, pour aller chercher quelque ſeureté dans les Montagnes, & les Barons Romains aſſembloient tout ce qu'ils pouvoient de gens capables de porter les armes, pour ſe deffendre contre les Barbares. Il y a des Hiſtoriens qui diſent que cette ſeconde allarme commença juſtement lors que l'Armée Turque étoit entrée dans l'embouchûre du Tybre, pour faire proviſion d'eau, dont ils manquoient.

Barberouſſe arrive à Marſeille. Aprés avoir fait proviſion d'eau ils remirent à la voile pour Marſeille, où Barberouſſe fût reçû

reçû avec tant de magnificence, que hors la maiſon du Roy, les honneurs qu'on lui fit n'étoient en rien moindres, que ceux que l'on fit à l'Empereur Charles V. il fut même logé dans le même appartement, que ce Prince avoit occupé paſſant à Marſeille. Paulin alla en poſte à Paris pour apprendre de la propre bouche du Roy, ce qu'il vouloit que l'on executât. François I. envoya une magnifique Ambaſſade à Barberouſſe, & lui fit preſent d'un grand buffet garni de vaſes d'argent. Barberouſſe envoya vers le Roy ſon Lieutenant Agaſan, & pour preſent un cheval de fort grand prix, avec des harnois à la Turque fort riches. De toutes les Provinces il accourût une foule incroyable de gens à Marſeille pour voir, non ſeulement l'Armée navale, la plus belle que la mer eût jamais vûe, mais auſſi, le faſte & la magnificence de Barberouſſe, qui avoit à ſa ſuite plus de cinquante Officiers ou Gentils-hommes, ſuperbement habillez à la Turque, avec de riches Turbans ſur la tête, & plus de 30. Pages. Outre le cheval, il fit encore preſent au Roy de huit Mores parfaitement beaux à leur maniere, qui plûrent beaucoup à la Reine.

Paulin de retour de Paris porta les Inſtructions & les ordres pour tout ce qu'on devoit entreprendre, ſavoir, que l'Armée navale Chrêtienne, conſiſtant en 22. Galeres & 18. Vaiſſeaux, ſe devoit joindre à la Turque, pour aller attaquer enſemble la ville de Nice. C'eſt une ville en Provence qui appartient au Duc de Savoye, mais depuis long-

Priſe de Nice. 1543.

long-temps enviée & muguetée par les François, parce qu'elle eſt une des clefs de leur païs de ce côté-là. Barberouſſe commandoit en chef les deux Armées, quoi que la Françoiſe fût ordinairement commandée par ſon Amiral & Paulin. Cette formidable Armée qui couvroit tellement la mer qu'on auroit dit que c'étoit une ville mouvante, étant arrivée devant Nice, jetta une telle conſternation parmi les habitans, que voyant bien qu'ils n'étoient pas en état de ſe défendre, ils s'enfuïrent vers les montagnes plus éloignées, de ſorte que les François & les Turcs y entrerent, & la ſaccagerent à l'envi, avec beaucoup de barbarie.

On aſſiege la Citadelle.

Mais François I. n'en vouloit pas tant à la ville mal fortifiée, & deffenduë par une méchante garniſon, qu'à la Citadelle qui paſſoit pour imprenable. Il crût pourtant en venir à bout, la croyant mal pourvüe, & incapable de reſiſter aux efforts de deux ſi puiſſantes Armées navales. Le Roy n'eût pas ſujet de ſe plaindre des Turcs, ni des François qui l'aſſiegerent vigoureuſement, & commencerent à la battre par mer & par terre avec tant de furie, qu'il ſembloit qu'ils vouloient enlever les montagnes de rocher, ſur leſquelles elle eſt bâtie. Mais ils trouverent une ſi vigoureuſe reſiſtance, que le ſiege traîna en longueur, parce que Barberouſſe n'en vouloit pas avoir le dementi, & que François I. avoit ordonné de la prendre à quelque prix que ce fût. Cependant le Marquis du Guaſt, Gouverneur de Milan, qui ſavoit de quelle importance étoit à l'Empereur cette

place,

place, & qui avoit ſur pied une formidable Armée, courût en perſonne à ſon ſecours. Dès que les Turcs & les François le virent approcher, de rage ils mirent le feu à la ville, aprés l'avoir entierement pillée, ſe rembarquerent & s'en retournerent à Marſeille, & à Toulon, où la plus grande partie de l'Armée ſe retira. André Doria & D. Gartia de Toledo, qui avoient joint les deux flottes l'Italienne & l'Eſpagnole, ſe preſenterent comme s'ils euſſent eu deſſein de donner bataille, mais ils ne firent qu'eſcarmoucher, ce qui confirma les ſoupçons qu'on avoit repandus, que Barberouſſe & Doria étoient d'intelligence: quoi qu'il en ſoit, ils auroient pû ſe battre & ne le firent pas.

Barberouſſe de retour à Marſeille, où il fût bien reçû & bien logé, demanda qu'on lui donnât au printemps les munitions de bouche & de guerre neceſſaires pour l'Eſté ſuivant, ce que l'on fit largement. Ainſi on fit de nouveaux projets pour la campagne ſuivante. Quoi que Paulin eût aſſûré la ville de Genes qu'elle n'avoit rien à craindre, elle ne laiſſa pas de vivre dans de continuelles allarmes, & de faire les proviſions neceſſaires pour ſe deffendre en cas de beſoin, car il leur fâchoit de voir l'Armée Turque paſſer l'hyver à Toulon. Genes allarmée.

Cependant on parloit diverſement là-deſſus dans toute l'Europe. Les Eſpagnols & partiſans de Charles V. crioient comme des enragez contre François I. On publioit même des écrits atroces contre une telle iniquité & impieté d'avoir appellé les Turcs à leur Plaintes generales.

ſecours, de les avoir reçûs, & logez dans leurs ports, pour donner l'allarme, opprimer, & ruïner la Chrêtienté. Les François de leur côté accuſoient violemment l'Empereur, d'avoir l'avidité d'engloutir la France, d'avoir fait alliance avec un Roy perſecuteur du Saint Siege, afin de mieux réüſſir dans ſon deſſein, & d'avoir reduit le Roy Très-Chrêtien à la neceſſité de demander du ſecours au Turc, aucun Prince Chrêtien n'oſant lui en donner, de peur de devenir la victime de l'Empereur qui travailloit à ruïner la France, afin de pouvoir plus facilement élever la Maiſon d'Aûtriche à la cinquiéme Monarchie du monde. Mais les perſonnes deſintereſſées, & tant de peuples, qui ſe voyoient ruïner & mettre en pieces par les brigandages des Turcs, de Charles V. & de François I. donnerent mille maledictions aux diſſenſions, inimitiez, querelles, ambition, avidité, guerre, peu de foy & de conſcience de l'un & de l'autre, qui ruïnoient l'Egliſe & toute la Chrêtienté.

Les François même la blâment. 1543.

Les Hiſtoriens François, bien que naturellement idolatres de leur Nation, & de leur Monarchie, qui à la verité meritent infiniment d'être eſtimées, & qui ont accoûtumé de pallier adroitement & de couvrir d'une belle apparence juſqu'à leurs plus grands deffauts, (entre leſquels excelle Dupleix) ne laiſſent pas de deſaprouver cette action; car aprés avoir parlé de la Ligue de l'Empereur avec les Anglois & les Allemans Lutheriens, pour faire la guerre à la France, & de ce que François I. avoit envoyé à Conſtantinople

MULEY HASSEN
Roi de Tunis

EMANUELE III. BIBLIOTECA

ple le Baron de la Garde, pour y conclurre une Ligue avec le Turc, il fait là-deſſus la reflexion ſuivante. *Voilà une belle conduite du Roy très-Chrêtien, & du Roy Catholique: pendant que celui-ci fait des Traitez avec les Heretiques Anglois & Allemans pour faire la guerre à la France, l'autre ſe Ligue avec le Turc contre l'Empereur. Tels furent les fruits de leurs paſſions, mais ils n'étoient l'un & l'autre que des inſtrumens en la main de Dieu, pour les châtier l'un par l'autre.*

François I. plus blâmable que Charles V.

Il eſt vray que cét Ecrivain, qui en cela parle en Theologien, ne lâche ce mot de cenſure contre François I. que pour avoir lieu de rendre plus odieux Charles V. Je crois pourtant, pour dire la verité, qu'il ſavoit mieux qu'il ne diſoit, car enfin la perfidie de François I. ne peut pas être comparée à celle de Charles, que je ne pretends pas entierement diſculper. Il eſt certain que le Roy d'Angleterre n'auroit jamais penſé à ſe ſeparer de l'Egliſe Romaine, s'il n'avoit été aſſuré que François I. ſe ligueroit avecque lui; & que les Lutheriens n'auroient jamais tant fait les fiers avec l'Empereur leur Maître en Allemagne, s'ils n'avoient été aſſurez de l'appuy, du ſecours, & de la protection de François I. Et ſi ces deux Princes euſſent été bien unis enſemble, les Lutheriens & les Calviniſtes auroient été auſſi-toſt detruits que nez, & les Turcs n'auroient jamais fait de ſi grands progrès ſur les Chrêtiens. Mais il faut avoir la bouche fermée, & laiſſer faire la Providence. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas faire plus de hon-

te

te à la memoire d'un auſſi grand Prince que François I; mais on ne ſçauroit jamais approuver l'alliance qu'il fit avec les Turcs, ni empêcher qu'elle ne faſſe du tort à ſa memoire. Les hommes ſe peuvent ſervir pour leur deffenſe des autres hommes, mais il ne faut jamais y employer les ennemis de Dieu.

Nôces du Prince Philippe.

Il ſembloit que l'Eſpagne ignorât les afflictions & les diſgraces dont l'Allemagne, l'Italie, & la France étoient accablées; car on ne penſoit qu'à celebrer les nôces du Prince Philippe, alors âgé de ſeize ans, ſelon l'ordre que l'Empereur en avoit donné. Elles furent celebrées à Salamanque le 15. Novembre. L'élite de la Nobleſſe & des Grands de Caſtille & de Portugal y aſſiſta. L'Epouſe étoit Donna Maria, fille de Don Jean III. Roy de Portugal, couſine germaine du Prince Philippe ſon époux, & il y eut cela de particulier en ce mariage, que l'on n'a peut-être jamais plus vû, ou du moins fort rarement, que l'Epoux & l'Epouſe étoient nez en une même année, en un même mois, en un même jour, & en une même heure, choſe très-rare. Le Pape donna la diſpenſe pour la parenté, D. Ferdinand Alvarez de Tolede fût envoyé ſur les Frontieres du Royaume, pour reçevoir la Princeſſe, accompagné de deux Grands, 24. Comtes, Marquis ou Vicomtes, & 40. Gentils-hommes, qui avoient chacun leur train particulier.

Siege de Landrecy.

Cependant l'Empereur en Allemagne, penſoit bien plus à la guerre qu'aux réjoüiſſances d'Eſpagne; car aprés avoir donné la paix au Duc de Cleves, aux conditions cy-deſſus

GUILLAUME DUC
De Cleve.

BIBLIOTECA "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

deſſus rapportées, il envoya incontinent ſon Armée, commandée en chef par Gonzague ſon Lieutenant, pour aſſieger Landrecy, & il alla à Cambray en attendre l'évenement. Le ſiege fût commencé fort vigoureuſement. On dreſſa trois batteries qui firent un grand effet ſur les fortifications, qui étoient nouvelles & faciles à s'ébouler. Mais comme la garniſon étoit extrémement forte, & que le jour qui préceda le ſiege les Ducs de Nevers & d'Aumale, avec pluſieurs autres Capitaines de réputation, s'étoient jettez dans la Place pour la deffendre, & que d'ailleurs l'hyver approchoit, le ſiege traîna ſi fort en longueur, qu'on eût le temps de lui donner du ſecours.

François I. va à ſon ſecours.

Cependant François I. avoit déja aſſemblé un bon corps d'Armée, pour envoyer du ſecours au Duc de Cleves, qu'il croyoit preſt à ſe bien deffendre. Il croyoit d'ailleurs qu'il ſeroit appuyé par quelques Princes d'Allemagne. Mais quand il vit que tout cela avoit ſi mal réuſſi, & qu'il eut appris le ſiege de Landrecy, il groſſit ſon Armée, & y alla lui-même en perſonne, s'aſſurant de faire lever le ſiege, fondé ſur ce qu'il y conduiſoit des Troupes fraîches, & courageuſes, & que celles de l'Empereur étoient fort fatiguées. L'Armée étoit forte de 37. mille hommes, ſavoir, douze mille Suiſſes, cinq mille Allemans, douze mille François, & huit mille hommes de Cavalerie, en l'ordre ſuivant. François de Bourbon Comte de S. Pol, & l'Amiral commandoient l'avant-garde, dans laquelle étoient une partie des Suiſſes & des Alle-

Allemans. Dans le corps de bataille, qui étoit le plus conſiderable, étoient le Roy & le Dauphin. L'arriere-garde étoit commandée par les Ducs de Vandôme & de Guiſe. Il n'y eut point de poſte marqué pour la Cavalerie legere, qui couroit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour découvrir la marche des ennemis.

Charles ſe prépare à donner bataille.

L'Empereur, qui étoit à Cambray, n'eut pas plûtôt appris le deſſein de François I. qu'il alla ſe mettre à la teſte de ſon Armée devant Landrecy, avec une ferme reſolution de donner bataille, croyant bien que François I. venoit pour le même deſſein. Il fût encouragé à l'entreprendre, par un renfort de cinq mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui avoit menez. Les Auteurs Eſpagnols & d'autres aſſûrent, que l'Empereur s'étoit approché un jour de François I. & lui avoit preſenté la bataille, mais qu'il ne l'avoit pas voulu accepter. Paul Jove, au contraire, Mezerai, & autres Ecrivains François, & entre autres Monluc, qui commandoit un Regiment de Cavalerie dans l'Armée de François I. ſoûtiennent que ce fut François I. qui la preſenta à Charles V. qui ne fût pas d'humeur de l'accepter, en quoi il y a de l'abus, ou de la flatterie.

Le ſiege levé.

Autant que j'en ai pû découvrir la verité dans les Auteurs deſintereſſez, François I. eſtima qu'il devoit être content, d'avoir obligé un ſi puiſſant ennemi à lever honteuſement le ſiege. Le Roy voyant donc que les Imperiaux avoient travaillé toute la nuit à la conſtruction d'un Pont ſur la riviere, pour le

le pouvoir attaquer plus facilement, aprés avoir mieux penſé à tout, prit la reſolution de partir cette même nuit-là, ou du moins une heure avant le jour du lendemain, ce qu'il executa avec ſi peu de bruit, qu'il s'aquit plus de gloire par cette retraite que par le ſecours qu'il avoit donné à Landrecy, & pour avoir forcé une ſi puiſſante Armée à decamper de devant cette Place aprés ſix ſemaines de ſiege. En effet il prit ſi bien ſon temps & trompa ſi bien l'Armée de l'Empereur, qu'il ſe retira à la face des Imperiaux, choſe qu'ils croyoient du tout impoſſible. Mais parce qu'on a parlé de cette retraite comme d'un miracle, je crois être obligé d'en rapporter quelques particularitez.

Retraite glorieuſe.

François I. fit ſemblant toute la nuit de faire faire des travaux pour ſe fortifier dans ſon camp. Pour mieux tromper l'ennemi il fit allumer des feux en pluſieurs endroits, en ſorte qu'il ſembloit à la lueur du feu, que les pieces de bois qu'il avoit fait planter pour les ſoûtenir, étoient autant de ſoldats. Le Capitaine Salazar qui avoit été envoyé pour reconnoître les François y fût trompé lui-même, au rapport de Paul Jove qui loüe beaucoup ce ſtratagême. Le ſoir le Roy fit mettre en état l'artillerie & le bagage avec une grande diligence. On ôta les ſonnetes des mulets de charge, & ſans trompettes ni tambours, on les fit marcher ſans bruit vers Guiſe. A minuit, on fit partir l'Infanterie avec beaucoup de prudence, aprés avoir recommandé aux Capitaines de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Une heure avant le jour

la Cavalerie ſuivit à grands pas, & l'on garda un renfort conſiderable pour l'arriere-garde. Il eſt certain que cette retraite fût fort glorieuſe à François I. & que les Eſpagnols même ne pûrent s'empêcher de lui donner des éloges, d'avoir executé ſon deſſein de faire lever le ſiege à la face de l'Empereur, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, & d'avoir ſçû s'en retourner ſi habilement chez lui ſans avoir perdu un ſeul homme. C'eſt ici la ſixiéme fois que Charles V. a eû la honte d'avoir manqué ſes entrepriſes, depuis qu'il étoit Empereur juſques à l'année preſente.

Paſquinade curieuſe.

Toute l'Europe fût dans l'étonnement d'apprendre ce qui venoit d'arriver en cette occaſion, chacun faiſoit le ſigne de la Croix, comme parlent les Catholiques, par la ſurpriſe où il étoit: & perſonne ne pouvoit comprendre comment il étoit poſſible, que ces deux grands Monarques, qui avoient diſputé de l'Empire, qui avoient vécu en continüelle jalouſie l'un de l'autre pendant 24. ans. Qui n'avoient jamais manqué de ſujets de diſputes & de querelles, qui n'avoient jamais rien tant ſouhaité que de ſe faire le plus qu'ils pourroient de mal l'un à l'autre. Qui faiſoient un jeu de devenir parjures & perfides l'un envers l'autre dans tous les Traitez qu'ils faiſoient enſemble. Qui ne cherchoient jamais que les moyens de ſe tromper reciproquement. Qui ſe menaçoient tant l'un l'autre, & ſe diffamoient par des calomnies & des écrits publics. Qui s'étoient fait la guerre en tant de lieux. Qui ſembloient être nez

nez pour diſputer à qui auroit le premier rang entre les gens courageux. Qui de loin s'étoient ſi ſouvent donnez des deffis pour ſe battre en düel, & qui étoient alors ſi proche l'un de l'autre, & chacun à la tête d'une formidable Armée, ſe fuſſent ainſi ſeparez ſans donner un ſeul coup, je ne dirai pas d'épée, mais non pas même de poing en l'air, pour faire voir du moins aux Etoiles qu'ils avoient des mains. Auſſi Paſquin accoûtumé depuis long-temps à decouvrir au public les méchancetez les plus cachées, dit là-deſſus une choſe qui plût à tout le monde, car interrogé par Marphorio pour quelle raiſon l'Empereur & François I. ne s'étoient pas donné bataille devant Landrecy: répondit, *& pourquoi voulez-vous que les Maîtres ſe battent ſur terre, puis que leurs ſerviteurs André Doria, & Ariadene Barberouſſe ont fait ſerment à S. George, & à Mahomet de ne ſe point battre ſur mer?*

Il eſt certain, autant qu'on peut compter ſur ce que diſent les Auteurs, que l'Empereur témoigna un fort grand deplaiſir de ce mauvais ſuccès, & qu'il accuſa avec beaucoup de reſſentiment tous ſes Officiers de lâcheté. Il y en a pourtant qui aſſurent que cette cenſure apparente n'étoit qu'une feinte, & qu'au fonds l'Empereur étoit bien aiſe de ce qui étoit arrivé, parce que ſon principal deſſein étoit bien de tenter la priſe de cette place, mais de ne rien riſquer ayant beſoin de ſes Troupes pour donner du ſecours au Roy Ferdinand ſon Frere, qui étoit opprimé plûtôt qu'attaqué par la fureur des Armes de Solyman en Hongrie, où il avoit déja perdu tant d'hommes

Veritable deſſein de Charles V.

mes & de Places, & laſſé toute la Chrêtienté; qu'ainſi il ne jugea pas à propos de donner, ni d'accepter la bataille, dont l'évenement eſt toûjours incertain; & quand il auroit remporté la Victoire, cela ne ſe pouvoit faire ſans répandre beaucoup de ſang de ſes propres Troupes, ce qui auroit animé davantage le Turc contre le Roy Ferdinand, quand il auroit vû qu'il ne pouvoit en attendre de ſecours.

Charles va à Cambray.

Quoi qu'il en ſoit l'Empereur voyant bien qu'il ne pouvoit plus rien faire dans cette Campagne, licentia une partie de ſes Troupes, partit le 1 Novembre pour Cambray, & alla aſſouvir le chagrin qui le devoroit contre les pauvres habitans de cette ville, fâché contre eux, de ce qu'ils avoient favoriſé les François en pluſieurs occaſions, quoi qu'ils alleguaſſent qu'ils y avoient été obligez par l'Evêque leur Seigneur. Mais ſans avoir égard à leurs remontrances il les condanna à entretenir à leurs dépens une bonne garniſon dans la ville, juſques à ce que pour ſe mieux aſſûrer d'eux il eût fait bâtir une Citadelle, qu'il donna ordre de commencer inceſſamment. Monſr. de Langé en parle pourtant d'une autre maniere, car il prétend que ce fût Monſieur de Croüy qui en étoit Eveque qui porta l'Empereur à faire bâtir la Citadelle, afin de pouvoir mieux tenir en bride des ſujets, qui refuſoient ſouvent de lui obeïr; quoi qu'il en ſoit la Citadelle fût bâtie.

A Spire pour la Diete.

L'Empereur ne demeura qu'un mois à Cambrai, parce qu'ayant indiqué la Diete à Spire pour le commencement de Fevrier, il

il reſolut de s'y rendre de bonne heure, pour mettre les affaires en état; il y arriva en effet le 9. Janvier. Le jour marqué pour l'ouverture de la Diete étant venu, l'Empereur la commença par déclamer avec beaucoup de paſſion contre François I. Il exagera beaucoup l'alliance qu'il avoit faite avec Solyman, & fit voir que c'étoit une conduite indigne d'un Prince Chrêtien. Il parla de l'union de ſon Armée Navale avec celle du Turc. Des grands dommages qu'elle avoit cauſez à la Chrêtienté. Il rapporta le Sac & l'Incendie de Nice. La deſolation cauſée par Barberouſſe qui avoit depeuplé tant de païs pour en emmener Eſclaves les habitans. Il exagera ſur tout l'action de François I. d'avoir gardé pendant tout l'hyver l'Armée de Barberouſſe à Marſeille, & de lui avoir fourni toutes les choſes neceſſaires, afin d'achever de ruïner au Printemps ſuivant toutes les côtes Chrêtiennes de la Mediterranée.

La Diete iritée contre François I. 1544.

Ce diſcours de Charles V. prononcé d'une maniere touchante, & comme en pleurant, accompagné de ſoupirs qui ſembloient venir du fond d'un cœur navré de douleur, & non pas d'une paſſion de vengeance, fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de toute la Diete, qu'ils ſe mirent tous à crier contre François I. l'appellant *Scite, Renegat, Barbare, Ennemi de J. Chriſt & de l'Egliſe*; & tant Catholiques que Proteſtans, ils prirent tous unanimement la reſolution d'aſſiſter l'Empereur de toutes leurs forces pour abbatre, & ruïner la France; on y delibera même de ne lui plus donner la qualité de Roy. Auſſi lors que ce Prince

ce envoya ſes Ambaſſadeurs à la Diete pour juſtifier ſa conduite, ils refuſerent, non ſeulement de laiſſer entrer dans ce lieu ſacré les Miniſtres d'un Prince qu'ils appelloient Renegat, mais de plus ils firent mille outrages au Gentil-homme que les Ambaſſadeurs avoient envoyé pour demander des paſſeports. On fit encore publier des deffenſes ſur peine de la vie, à tous les naturels Allemans, ou autres qui auroient été naturaliſés en Allemagne, de porter les Armes au ſervice du Roy de France.

Decret en faveur des Lutheriens.

L'Empereur voyant que le Parti des Lutheriens étoit de beaucoup accrû, & qu'il en pouvoit tirer de grands ſecours, reſolut de leur faire plaiſir pour la ſeconde fois. Pour cét effet il fit publier un ample Decret, par lequel il ſuſpendoit de nouveau l'éxecution de l'Edit d'Ausbourg, avec deffenſes expreſſes d'inquieter perſonne pour cauſe de Religion. Il ordonnoit de plus que juſques à un Concile libre, general, ou National, qui s'aſſembleroit en Allemagne on remettroit la deciſion de tous differens à la prochaine Diete. Que chacun des deux partis jouïroit paiſiblement des Biens Eccleſiaſtiques dont il étoit en poſſeſſion; que la Chambre Imperiale ſeroit mipartie, c'eſt à dire que la moitié de ceux qui la compoſeroient ſeroient Catholiques, & l'autre moitié Lutheriens, à commencer du premier jour auquel on a accoutumé de renouveller les Juges.

Combien ils en ſont contens.

Ce Decret fût infiniment agréable aux Lutheriens ou Proteſtans, qui ſe mirent à prôner Charles V. comme le plus juſte, & le plus zelé Empereur pour le bien public que l'on eût

eût jamais vû. L'Electeur Jean Frederic de Saxe, en fût plus content que perſonne, en qualité de Chef des Proteſtans. Il alla d'abord en remercier l'Empereur, & fit un Traité particulier avec lui, par lequel il s'obligea de reconnoître le Roy des Romains, & de lui envoyer pour cét effet un Ambaſſadeur, ce qu'il fit, & tous les autres Proteſtans qui l'avoient refuſé juſques-là le firent auſſi à ſon imitation. De ſon côté l'Empereur, confirma à l'Electeur, le traité reciproque qu'il avoit fait avec le Duc de Cleves pour la ſucceſſion des deux Maiſons, de l'une à l'autre quand elles viendroient à manquer.

Les mêmes raiſons pour leſquelles les Proteſtans s'étoient tant rejouïs du Decret, firent que les Catholiques en furent extrémement affligez. Ils s'en plaignirent hautement, particuliérement les Eccleſiaſtiques qui en firent grand bruit, & le Nonce alla juſqu'à faire ſes proteſtations de nullité contre le Decret; Mais l'Empereur qui ne manquoit pas d'habiles gens pour deffendre ſes Intereſts, les contenta en leûr faiſant dire, *Qu'il avoit eu de grandes raiſons de faire un Decret. Qu'il avoit conſideré, qu'autrement il avoit à craindre que les Lutheriens dont les ſuffrages l'emportoient de beaucoup ſur ceux des Catholiques, ne l'obligeaſſent à faire encore pis, & qu'au fonds le Decret ne contenoit autre choſe, ſinon que la deciſion des differens de la Religion, ſeroit renvoyée à la prochaine Diete.* Raiſons qui firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Catholiques, que non ſeulement ils donnerent des louanges au zele de l'Empereur, mais qu'ils don-

Catholiques mal-contens. 1544.

donnerent même leur consentement au Decret, quoi qu'ils le jugeassent fort préjudiciable.

Charles & François également blâmez.

Les François ne manquerent pas de prendre droit sur ce Decret de l'Empereur pour disculper leur Roy, en faisant voir le prejudice qu'un tel Decret faisoit aux interests de l'Eglise, du S. Siege, & des pauvres Catholiques, & combien il étoit favorable aux Lutheriens, disant que ceux qui aimoient la nouveauté, & qui n'étoient pas bien fermes dans la Foy, ne manqueroient pas d'embrasser hardiment l'heresie, la voyant appuyée & protegée par l'Empereur. On fit même à Paris un petit ouvrage latin, dans lequel on faisoit voir que l'Empereur en soutenant l'heresie au lieu de l'abbatre & de l'opprimer, faisoit plus de mal à l'Eglise de Jesus-Christ, que le Roy François I. d'avoir fait alliance avec le Turc, par la necessité indispensable de se deffendre, parce que le mal que faisoit en cela le Roy n'étoit au fonds que pour un peu de temps, & les dommages arrivez à cette occasion, ne tomboient que sur un petit nombre de particuliers; au lieu que l'Empereur, ruïnoit l'Eglise entiere, & le S. Siege pour toûjours. Au fonds on crioit generallement contre l'un & contre l'autre dans toute l'Europe, de ce que l'un ruïnoit & scandalisoit toute la Chrêtienté, par une foy flottante entre Jesus-Christ & Mahomet, & que l'on ne pouvoit bien juger si l'autre étoit disciple de Jesus-Christ, ou de Luther; Il est vray qu'à en juger par les dehors ces deux Monarques n'étoient *ni à Dieu, ni à Mammon* en de telles circonstances & occasions.

Bar-

Barberouſſe ayant paſſé l'hyver à Toulon & à Marſeille, au grand profit des habitans de ces deux villes, qui lui acheterent à bon marché le butin qu'il avoit fait, mit à la voile le 23. Avril, après avoir fait toutes les proviſions neceſſaires aux dépens du Roy, avoir été bien regalé lui & les Officiers de ſon armée, avoir fait mettre en liberté tous les forçats Turcs qui étoient ſur les galeres du Roy, & avoir promis de faire tout le mal qu'il pourroit ſur les Côtes des Païs appartenans à l'Empereur. En deux jours il arriva à Va, port qui eſt au voiſinage de Savonne, où la Seigneurie de Genes envoya deux Galeres avec quatre Senateurs pour lui faire compliment de leur part, & lui faire preſent de cent pieces de Drap, & de velours, & de beaucoup de raffraîchiſſemens, que Barberouſſe reçeut fort honeſtement, & leur promit de ne cauſer aucun dommage à leurs Etâts, ce qu'il executa ponctuellement. De là il alla à l'Ile d'Elbe.

Barberouſſe paſſe par Genes. 1544.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il écrivit une lettre forthonneſte à Jaques Appian Seigneur de Piombino, qu'il lui envoya par un de ſes Gentils-hommes, avec ordre de le prier encore de bouche de lui faire la grace de lui donner un jeune eſclave qui étoit en ſon pouvoir, fils de Sinam, Juif qui s'étoit fait Chrêtien, ſon grand ami, & qui avoit été pris à la guerre de Tunis, lui promettant qu'il reconnoîtroit ce plaiſir, & ne cauſeroit aucun dommage à ſes Terres. Appian ayant pris conſeil de ſes Eccleſiaſtiques, qui lui dirent qu'il ne pouvoit faire cela en conſcience, lui

Dommages cauſez au Prince de Piombino.

fit reponſe qu'il ne pouvoit lui accorder ſa demande, parce que ce jeune garçon s'étant fait Chrétien, les Loix de ſa Religion ne lui permettoient pas de le lui rendre. Il ne laiſſa pas de lui envoyer beaucoup de raffraîchiſſemens. Barberouſſe conçût tant de colere de ce refus qu'il fit jetter dans la mer les preſens du Prince de Piombino, & mettre à terre ſix mille Soldats Turcs avec ordre de faire tous les ravages poſſibles dans l'Ile, qu'ils ſaccagérent avec plus de fureur que ſi c'euſſent êté des Ours & des Lions. Ils emporterent un riche butin, & firent juſqu'à 800. eſclaves. Appian voyant la faute qu'il avoit faite, de perdre tant d'Ames pour en ſauver une ſeule, & pour éviter qu'il ne lui arrivât pis prit le parti d'appaiſer Barberouſſe en lui envoyant le jeune garçon, magnifiquement habillé à la maniere d'Italie, aprés quoi il s'en alla, chargé de butin & d'eſclaves. Arrivé à Talamon, il fit debarquer l'Artillerie avec toute la diligence poſſible & mit ce village en cendres. Mais s'étant reſſouvenu, qu'il y avoit eu un fameux Corſaire, nommé Barthelemi Talamon, qui commandant les Galeres du Pape avoit fait une deſcente dans l'Ile de Leſbos, où il avoit ruïné tout le bien que ſon Pére y poſſedoit, que c'étoit le même qui étoit mort il n'y avoit pas long-temps, & qu'il avoit été mis dans un tombeau honnorable, il le fit deterrer, brûler, & jetter ſes cendres au vent.

Pluſieurs dommages. 1544. Enſuite ſes gens s'étant avancez plus loin dans le païs, ſe rendirent maîtres d'un lieu nommé Montano, qu'ils ruïnerent, ſaccagerent

gerent, & en emmenerent eſclaves preſque tous les habitans, au nombre de plus de ſix cens. De là ils furent à Porto-Ercole, ſitué dans un bon païs qu'ils ſaccagerent auſſi, & emmenerent pluſieurs eſclaves. Il voulut en faire autant à Orbitello, mais il trouva ce lieu ſi bien gardé qu'il n'oſa l'attaquer. Enſuite il alla en perſonne à Iſchia, lieu appartenant au Marquis du Guaſt, contre lequel il étoit irrité, à cauſe qu'il avoit été en perſonne lui faire lever le ſiege de Nice, de ſorte que pour ſe vanger il ſaccagea & brûla *Tarino*, *Pauſa*, *Varano*, & autres lieux appartenants à ce Marquis, où il fit 2230. Eſclaves de l'un ou de l'autre ſexe; cela arriva le 22. Juin. Il eſſaya de prendre Iſchia, mais il trouva la place trop forte de ſituation, étant bâtie ſur une haute, colline flanquée de murailles. Il prit encore & ſaccagea *Procida*, mais il y trouva peu de butin, & point d'habitans, leſquels ayant été avertis, s'en étoient enfuïs, & avoient emporté tout ce qu'ils avoient pû de leurs meilleurs effets.

Il arriva au matin du 25. du même mois devant la fameuſe & delicieuſe ville de Pouzzol. Il fit mettre à terre ſes meilleures Troupes & l'artillerie, & commença à battre la ville avec une furie infernale, encouragez qu'ils étoient par l'eſperance de faire un grand butin dans un lieu auſſi riche que celui-là. Comme il n'y avoit qu'une petite garniſon dans la place, il fut ſur le point de l'emporter, lorsque D. Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, arriva avec l'élite des troupes, & de la Nobleſſe du païs, & l'obligea à ſe retirer. Autres.

rer. D. Pietro agiſſoit bien en cela pour le bien public, mais il étoit encore particulierement intereſſé à la conſervation de Pouzzol, où il avoit un magnifique Palais & un jardin delicieux, qu'il appelloit, *Mio-cuore*, ſon cœur, outre que cette ville en general eſt appellée *les delices de Naples*. Cependant Barberouſſe eut l'habileté de retirer ſes troupes & d'embarquer ſon Canon ſans avoir rien perdu. Le 26. Juin il en partit & alla droit au Cap de Maſſa. Jannetin Doria eſtant ſorti avec 25. Galeres du Canal de *Nizita*, le pourſuivit & fit tirer quelque coups d'Artillerie ſur ſon arriere-garde, mais il ſembloit que Barberouſſe s'en moquoit, comme s'il eût crû, qu'il n'avoit pas deſſein de lui faire du mal, eſtant neveu d'André Doria, dont il connoiſſoit les Intentions, ſelon le bruit qui en couroit.

Barberouſſe ſur les côtes d'Amalfi. 1544.

Tous ces deſordres, ces dommages, la terreur & la conſternation que Barberouſſe avoit jettée dans la plus grande partie de l'Italie, par ſes pirateries, ne furent pas capables, d'aſſouvir l'avidité de ce Barbare. Fâché qu'un auſſi grand Monarque que Solyman, accoûtumé à faire des progrès & des Conquêtes, eût mis une ſi puiſſante Armée en mer, ſous ſon Commandement, & avec de ſi grandes dépenſes, ſans avoir fait aucune priſe conſiderable: craignant d'ailleurs de retourner à Conſtantinople, avec ſi peu de butin, il doubla le Cap *Della Campagna*, avec reſolution d'inſulter la côte d'Amalfi, & particulierement la ville de Salerne, où il eſperoit de faire un riche butin, & où il avoit reſolu de faire un grand carnage. Il communiqua ſon deſſein à ſon Conſeil de guerre,

guerre, & comme tous ceux qui le compoſoient, étoient âpres à la proye, il n'y en eût pas un ſeul qui ne l'approuvât, & ne lui offrît d'y faire de ſon mieux.

Cette formidable & Barbare Armée arriva donc le vendredy 27. Juin au point du jour à la vüe de Salerne, s'approchant du Port & de la Plage lentement, comme ſi elle fût arrivée dans ſes Terres, les Enſeignes deployées, & au bruit, des Trompettes & des Tambours. Les pauvres habitans éveillez par le bruit, & conſternez de voir leur mer couverte de tant de vaiſſeaux Infidelles, & les plus courageux même jugeant qu'ils n'étoient pas en eſtat de ſe deffendre, ſans achever de s'habiller, loin de pouvoir mettre en ſeureté ce qu'ils avoient de plus précieux, ſortirent en foule par la porte de derriere qui regarde la terre, & ſe ſauverent dans les montagnes voiſines, pendant que Barberouſſe, faiſoit debarquer ſes troupes ſur la plage: Mais lorsque le ſecours des hommes manqua à cette miſerable ville, celui du Ciel la ſauva. Car dans le moment que les Galeres plus avancées, ſe preparoient à jetter l'Ancre, on vit l'air s'obſcurcir, avec des éclairs & des Tonnerres, & ſe lever un ſi furieux vent du côté de la terre, qu'en un moment il ſe forma une tempeſte ſi terrible, que toute l'Armée Navale des Turcs fût obligée de gagner le large, s'éloigner de la plage, & s'abandonner au gré des vents, avec beaucoup de perte. Entre autres ils y perdirent deux Galeres dans leſquelles il y avoit beaucoup de Chrêtiens. Les habitans ayant vû, ou eu avis de ce qui étoit arrivé,

Il eſt ſurpris par la tempeſte à Salerne

rivé, ſe mirent à rendre graces à Dieu, & aux Saints leurs Patrons. Ainſi fût ſauvée cette ville, dans laquelle il y avoit plus de cinquante mille ames, & à laquelle on a appliqué le Proverbe, *Civitas nobilis quam ædificaverunt Sem, Cham, & Japhet*, la grande ville, bâtie par Sem, Cham, & Japhet. *Bomi*, qui a écrit un Livre *in quarto* ſur cét évenement, en attribuë tout le bon ſuccès aux glorieuſes Reliques de Saint Matthieu Patron de la ville, & aux Corps des ſaints Martyrs *Fortunat*, *Caïa*, & *Anteo*, & à Saint *Grammatico* premier Evêque de cette ville, & il aſſûre que ce fût l'interceſſion de ces Saints qui ſouleva cette tempête, parce qu'ils étoient tous du Païs : mais ſi cela eſt, il me ſemble qu'ils la devoient rendre un peu plus forte, afin de ruïner ſans reſſource cette Armée, & de ſauver tant de lieux & de gens, qu'elle a fait perir depuis comme nous le verrons cy-aprés.

Policaſtro & Lippari. 1544.

Barberouſſe ainſi battu, & tranſporté par la tempeſte, qui ne dura pourtant qu'un peu plus de demi quart d'heure, ne voulut plus penſer à Salerne, croyant que les habitans auroient eu le temps de ſe préparer à ſe défendre. Ainſi il alla moüiller l'ancre devant Policaſtro, ville Epiſcopale, qu'il ſaccagea, & y fit pluſieurs eſclaves. Il avoit dans ſa Capitane un Renegat de cette ville-là, qui y ayant été châtié pour quelque mauvaiſe action, la haiſſoit tellement, qu'il pria avec grande inſtance ce General de la brûler aprés l'avoir pillée. Ce qu'il ne voulut pas permettre, diſant, *qu'il falloit garder quelque choſe pour une autre*

autre fois. Chargé d'un gros butin, il en partit pour aller à l'Ile de Lippari, pour reparer ce qu'il avoit ſouffert devant Salerne; & pour n'être pas oiſeux en attendant, il fit mettre à terre 40. pieces de Canon, avec quoi il aſſiegea la ville de Lippari Metropole de l'Ile. Les habitans ſe deffendirent vigoureuſement pendant quinze jours, & ſe ſeroient deffendus encore plus long-temps ſans la poltronnerie d'un de leurs Citoyens, qui commandoit dans la ville pendant le ſiege, & qui alla en perſonne traiter de la reddition de la place, mais il n'obtint autre choſe que la vie & la liberté pour lui ſeul. Ainſi les Turcs entrerent dans la ville, la ſaccagerent, & firent tous les habitans eſclaves au nombre de 7000. Barberouſſe fit pourtant un acte d'humanité, car ayant trouvé entre les priſonniers juſques à vingt perſonnes, agées de 80. ans chacune de l'un ou de l'autre ſexe, il ordonna qu'on les laiſsât dans la ville, & qu'on leur donnât des meubles & des vivres.

Barberouſſe s'en retourne & meurt.

De cette Ile Barberouſſe alla en droiture dans le païs de *Cariati*, grand & bien peuplé, où il fit encore pluſieurs deſordres, qui mirent fin à ſon avidité & à ſon deſir inſatiable de faire du mal, par l'impoſſibilité de pouvoir plus rien mettre dans ſes vaiſſeaux, ſi remplis de butin, que dans la propre chambre de cét Infidéle, il ne reſtoit plus de place ſeulement pour eſtendre le Tapis ſur lequel il mangeoit. Ce qu'il y eût de plus crüel encore, fût que les eſclaves furent contraints de ſe tenir toûjours debout & fort ſerrez les uns contre les autres. Ainſi entra Barberouſ-

ſe dans Conſtantinople, & pendant huit jours on ne fit autre choſe que décharger les voleries & brigandages dont il étoit chargé, & les expoſer en vente. L'Ambaſſadeur de France, le Baile de Veniſe, & quelques marchands Catholiques acheterent les Croix, les Calices, les Reliquaires, & les Images des SS. L'Infidelle ne joüit pas long-temps de l'applaudiſſement qu'il reçût à ſon retour, & de la reputation qu'il avoit acquiſe parmi le peuple d'avoir ruïné la plus grande partie de l'Italie, car ſix mois aprés ſon retour à Conſtantinople il fût attaqué d'une fievre, dont il mourut âgé de 71. ans, & qui le fit aller rendre compte à Dieu de tant de mal qu'il avoit fait pendant ſa vie. On dit qu'il temoigna un grand regret de mourir dans ſon lit, parce qu'il ſouhaitoit avec paſſion de mourir ſur mer en faiſant la guerre aux Chrêtiens.

Henry & Charles contre la France. 1544.

Quant à l'Empereur, aprés avoir mis ordre à ſes affaires, & obtenu tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter de la Diete, il la congedia, & partit, pour aller ſe mettre en état d'executer les deſſeins qu'il avoit projettez avec le Roy d'Angleterre contre la France, qui étoient de l'attaquer en même temps & tous deux en perſonne, chacun avec une puiſſante Armée: de ſe trouver tous deux, à un certain jour marqué, devant Paris, de l'attaquer avec leurs forces jointes enſemble, de ſaccager cette ville, & d'en faire de même juſques à la riviere de Loire. Comme ces deux Princes avoient fait ce Traité pour ruïner la France il y avoit plus de dix mois, ils eurent

eurent ſuffiſamment du temps pour faire tous les preparatifs neceſſaires à cette guerre.

Roy d'Angleterre.

Conformément à ce Traité Henry VIII. partit d'Angleterre au commencement de Juin de cette année, à la tête de trente mille hommes, entre leſquels il y avoit vingt mille chevaux, qu'il debarqua à Calais, & ſans perdre du temps s'avança vers la Picardie, quoi qu'on lui eût conſeillé d'aller plûtôt deſcendre en Normandie. Il trouva à Calais le Comte de Buren avec 800. hommes, & le Comte de Reux avec 4000. chevaux que l'Empereur envoyoit des Païs-Bas à Henry VIII. pour rendre leur victoire immanquable. Ce Prince ſe voyant ainſi renforcé prit la reſolution d'aſſieger en même temps Boulogne & Montreüil. Il envoya pour aſſieger cette ſeconde place le Duc de Nortfolk & les Comtes de Buren, & de Reux, & alla lui-même aſſieger Boulogne. En peu de jours il l'emporta par une capitulation fort avantageuſe aux François, & puis s'en retourna à Londres. Pour ce qui eſt de Montreüil, on en leva le ſiege quelque temps aprés, à cauſe que les Troupes de l'Empereur ſe retirerent, quand elles apprirent qu'il avoit fait la paix avec le Roy de France.

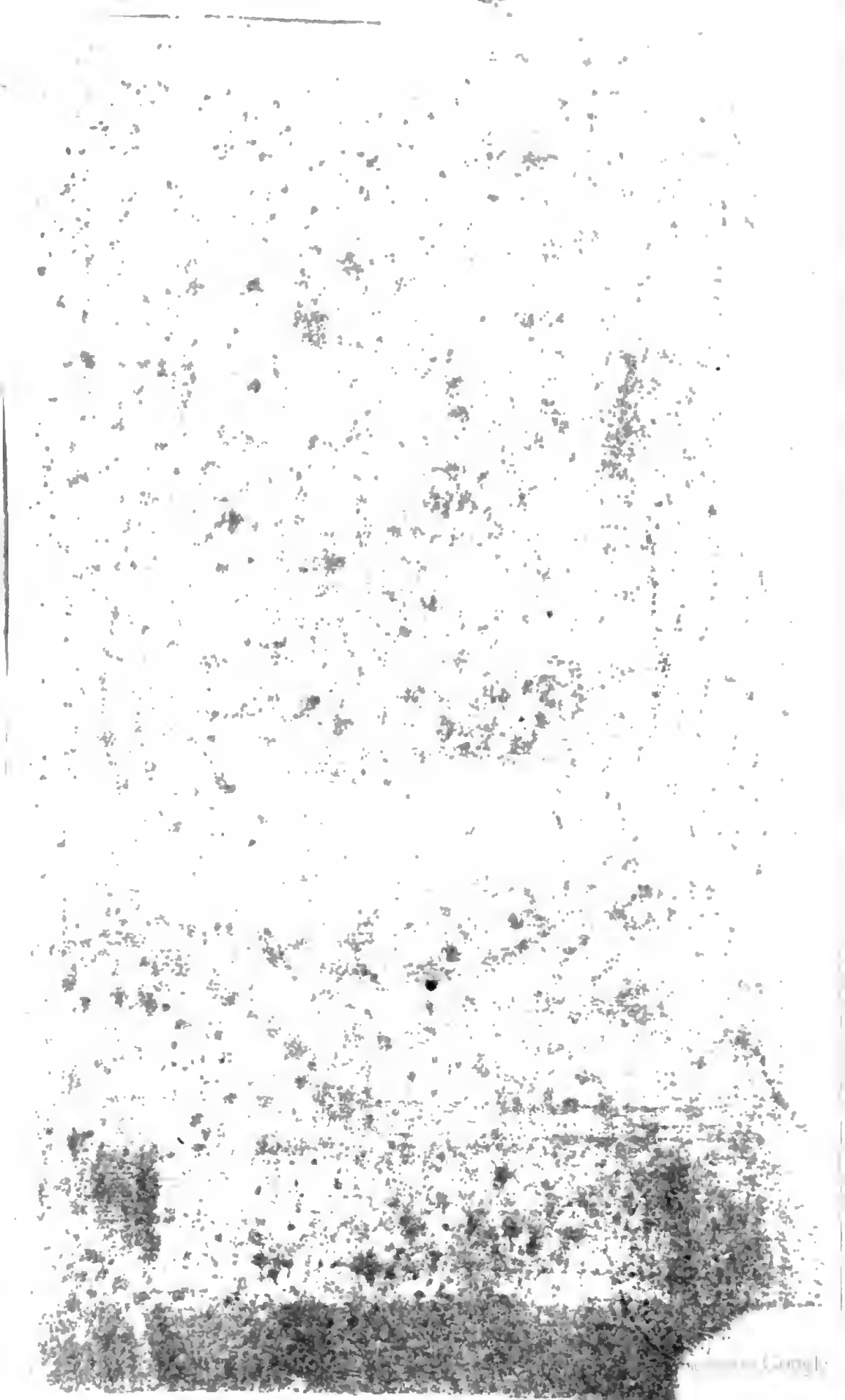
Progrez de Charles V.

En même temps, & vers le commencement d'Avril, Charles V. penſa à profiter de la conjoncture pour reprendre tout ce que le Roy de France lui avoit pris dans le Luxembourg, & avoir ainſi ſa revenche, des avantages que le Duc d'Enguien avoit remportez en Piémont contre le Marquis du Guaſt à la bataille de Ceriſolles, que celui-ci perdit.

dit. Pour cét effet il s'avança dans la plaine de Mets, où après y avoir fait la revüe de ſon Armée il alla aſſieger Luxembourg, qu'il prit aprés trois ſemaines de ſiege, le dernier jour de Mai. Il prit encore Ligni en Barrois & S. Didier. Mais comme il devoit attaquer le cœur de la France en même temps que le Roy d'Angleterre, il s'avança avec ſon Armée vers Châlon, qu'il laiſſa pour paſſer à Chateau-Thierry. La conſternation fut ſi grande à Paris d'apprendre que l'Empereur à la tête d'une puiſſante Armée étoit ſi près d'eux, que tous ceux qui pouvoient ſe retirer ailleurs s'enfuirent, juſques aux écoliers, qui n'avoient à perdre que quelques méchans livres.

Dequoi l'Empereur eſt blâmé.

Cela n'empêcha pas que la plûpart des plus celebres Hiſtoriens, même les plus affectionnez à la Maiſon d'Aûtriche, n'ayent blâmé la conduite de l'Empereur en cette occaſion, d'avoir entrepris le ſiege de Luxembourg, contre toutes les bonnes maximes de la guerre, ſeulement par vanité & pour reparer l'affront qu'il avoit reçû l'année precedente au ſiege de Landrecy, que François I. lui fit honteuſement lever. En effet, au lieu de s'amuſer à Luxembourg il devoit marcher à grandes journées, pour ſe joindre avec le Roy d'Angleterre, qui n'aſſiegea Boulogne, qu'en attendant l'Empereur, qui avoit mis le ſiege devant Luxembourg. Il eſt certain que ſi ces deux Monarques ſe fuſſent d'abord joints, & qu'avec toutes leurs forces ils fuſſent allez aſſieger Paris, ils auroient obligé François I. ou à donner bataille, ou à s'enfuïr de Paris, & leur



DON FERDINAND
Marquis de Pesquaire

leur abandonner la Capitale de ſon Royaume, qu'ils auroient enrichi leurs Armées du pillage de cette grande ville, & que cela auroit tellement encouragé les ſoldats, que la ruïne de la France s'en ſeroit enſuivie. Que ſi François I. ſe fût preſenté pour donner bataille (ce qu'il n'auroit aſſûrément pas fait,) ils pouvoient être aſſûrez de le battre, & de remporter infailliblement la victoire ſur lui; car les deux Monarques enſemble avoient plus de ſoixante mille hommes de pied, & vingt & deux mille chevaux, preſque tous vieilles Troupes, au lieu que le Roy de France avoit à peine treize mille chevaux, & vingt quatre mille hommes de pied, tous preſque gens nouvellement levez dans le païs. Mais diſons mieux, les guerres ne finiroient jamais, ſi ceux qui commandent les Armées ne faiſoient ſouvent des fautes.

Cependant les grands progrez de Charles V. qui reduiſoient François I. ou plûtôt l'Europe entiere à l'agonie, ne plaiſoient guere aux meilleurs Politiques, & faiſoient de la peine generalement à tous; juſques-là que la haine que l'on avoit conçû dans toute la Chrêtienté contre François I. à cauſe des dommages que les Turcs y avoient faits, de les avoir appellez à ſon ſecours, ſoutenus, & pourvûs des choſes neceſſaires, commença à ſe changer en compaſſion, & les grandes loüanges qu'on avoit données à l'Empereur en autant de ſujets de crainte. Chacun voyoit bien la neceſſité qu'il y avoit de tenir les affaires en un certain équilibre, & que trop de puiſſance en un ſeul avoit toûjours Craintes.

été dangereuſe. Les propres ſujets de la Maiſon d'Aûtriche n'approuvoient pas, que l'Empereur aprés avoir pris des païs conſiderables, fût allé avec des Armées formidables, & par vanité juſques dans le cœur de la France, fondez ſur ce que plus il faiſoit de conqueſtes & devenoit puiſſant, & plus il traiteroit ſes ſujets avec orgueil, & les rendroit plus eſclaves. L'exemple de Cambray, qu'il venoit de brider par une garniſon & une Citadelle, leur faiſoit trop mal au cœur, pour ne ſe pas deffier de lui. Et generalement tous les Princes d'Allemagne & d'Italie, ſe diſoient les uns aux autres, par maniere d'entretien, & pour s'exciter les uns les autres à travailler à leur intereſt commun, combien ils avoient raiſon de ne pas negliger tant de ſujets de crainte que leur donnoit l'Empereur.

Preludes de la paix.

Les plus ſages, & ceux qui avoient le plus de part aux affaires, ſe mirent à negotier ſecretement un Traité de paix, & comme on ne doutoit pas qu'on ne trouvât beaucoup de diſpoſition à cela du côté de François I. reduit en tel état, qu'il devoit, pour ainſi dire, recevoir la paix du Vainqueur, c'eſt-à-dire, la faire à quelque condition que ce fût, on fit tous les plus grands efforts du côté de l'Empereur. Le Pere *Garcia*, Dominicain & Confeſſeur du Roy Ferdinand, y travailla avec beaucoup d'application, ſoit qu'il eût été ſollicité à le faire, ou que ſachant la crainte qu'avoit ce Prince, qui aprés avoir perdu preſque toute la Hongrie, ſe voyoit encore menacé par Solyman de lui enlever l'Auſtriche,

che, il voulut le raſſurer par la concluſion de la paix, aprés laquelle il pourroit être ſecouru de toutes les forces de l'Empereur ſon frere. D'autres diſent que la Reine Eleonor épouſe de François I. voyant le Roy dans de ſi triſtes conjonctures en écrivit au Pére Guſman Confeſſeur de Charles V. & au Pére Garcia, leſquels agirent conjointement auprès de Granvelle premier Miniſtre de l'Empereur, qui y contribua beaucoup, pour faire plaiſir au Pape, duquel il eſperoit un Chapeau, ſachant qu'il ſouhaitoit beaucoup la paix, & qu'il avoit envoyé à ce deſſein le Cardinal Polus en qualité de Legat à Latere, qui y contribua plus que perſonne; auſſi un jour qu'il la demandoit à l'Empereur avec beaucoup d'inſtance, il en reçût cette réponſe favorable, qu'il étoit preſt de ſacrifier ſes intereſts, d'oublier pour toûjours les offenſes qu'il avoit reçûes, & de conſentir à une paix, plus honorable qu'avantageuſe, au milieu de ſes victoires, pour le ſervice & la gloire de Dieu, & pour le bien general de la Chrêtienté.

On commença par une ſuſpenſion d'armes pour un mois, d'autres diſent ſeulement douze jours, pour faciliter davantage l'ouverture de la negotiation. On choiſit pour le lieu de la conference l'Abbaye de Saint Jean des Vignes, au Fauxbourg de Soiſſons; la plûpart des Hiſtoriens diſent que ce fût dans une petite ville nommée Crêpi, ou S. Creſpin, dans le Territoire de Laon; & comme c'eſt ainſi que le diſent les François qui le doivent mieux ſavoir que perſonne, nous nous en tien- On la conclut.

drons à cela. Les Plenipotentiaires de l'Empereur étoient D. Ferrante Gonzaga ſon Lieutenant General, & Granvelle ſon premier Miniſtre; & de la part du Roy de France, il y eut l'Amiral Annebault, & Chemans Garde des Sceaux, quelques-uns y ajoûtent Vitri, & tous ſe rendirent à Crêpi. Ces deux Monarques envoyerent auſſi des Ambaſſadeurs au Roy d'Angleterre, pour le porter à intervenir à cette paix: & comme les diſpoſitions y étoient grandes des deux côtez, elle fût concluë en moins d'un mois, ſçavoir le 14. Septembre, en la maniere ſuivante.

ARTICLES

Du Traité de Paix conclu entre l'Empereur Charles V. & François I. à Crêpi le 14. Septembre 1544.

I. *QU'il y auroit à l'avenir une paix perpetuelle entre l'Empereur Charles V. & le Roi de France, & leurs ſujets tant deça que delà les Monts.*

II. *Que Charles Duc d'Orleans & dernier fils de François I. épouſeroit la fille de l'Empereur, ou celle du Roi des Romains ſa niece, avant la fin de l'an* 1549.

III. *Qu'il ſeroit au choix de l'Empereur de*

de lui donner l'une ou l'autre de ces deux Princeſſes.

IV. *Que pour la conſtitution du dot de l'une ou de l'autre de ces Princeſſes, l'Empereur donneroit audit Duc d'Orleans l'inveſtiture du Duché de Milan, immediatement aprés la concluſion du mariage, ou à faute de celui-là les Comtez de Flandres, & de Charolois, ou la Franche Comté, au choix encore de l'Empereur, & que moyenant l'inveſtiture de l'une ou l'autre, le Roi renonçeroit à toute pretention ſur le Royaume de Naples.*

V. *Qu'en cas que l'Empereur donnât l'inveſtiture du Duché de Milan, il garderoit en ſon pouvoir les Châteaux de Milan & de Cremone, juſques à ce qu'il nâquit un fils de ce mariage.*

VI. *Que le Roi reſtitueroit en cette même année, tout ce qu'il avoit pris ſur lui deçà & delà les Monts, mais qu'il pourroit garder les Châteaux des places, s'il vouloit, juſques au temps que l'Empereur remettroit ceux de Milan & de Cremone.*

VII. *Que l'Empereur & le Roi garderoient chacun tout ce qu'ils avoient pris l'un ſur l'autre depuis la Treve faite à Nice.*

VIII. *Que le Roi donneroit à ſon fils Charles une penſion anniielle de cent mille livres Tournois, à prendre ſur les Duchez d'Orleans, de Berry, & d'Angoulême, & ſi ces Du-*

Duchez ne ſuffiſoient pas pour la payer, qu'on la prendroit ſur le Duché d'Alençon.

IX. *Qu'en cas de ſurvivance la fille de l'Empereur auroit quarante mille Francs de penſion tous les ans, & ſi c'étoit la niece de ſa Majeſté Imperiale trente mille.*

X. *Que le Roi ſeroit obligé de donner un bon nombre de Troupes à l'Empereur, pour ſervir dans la guerre contre les Turcs en Hongrie.*

XI. *Que pour ce qui regarde les intereſts de la Religion, ils s'en accorderoient.*

François I. & ſa Maîtreſſe.

François de Beaucaire Evêque de Mets, Auteur contemporain dit que le Roy fut porté à ſigner un Traité ſi avantageux à l'Empereur, & ſi honteux & préjudiciable pour lui, par les perſuaſions d'Anne de Piſeleu Dame d'Eſtampes, Maîtreſſe de François I. qu'il aimoit avec paſſion, & qui depuis qu'elle avoit reçû en preſent un Diamant de la part de Charles V. avoit toûjours appuyé ſes intereſts, & ſur tout en cette occaſion, eſperant de recevoir de lui des preſens encore plus conſiderables, comme cela ne lui manqua pas. François I. fit beaucoup de difficulté de ſigner le Traité, avant que l'Empereur eût fait ſortir ſon Armée de ſes Terres, ce qui ayant été rapporté à Charles V. il dit, *que ſon Armée ne ſortiroit de France que quand le Roy l'en chaſſeroit ou avec l'épée, ou avec la plume.*

L'Amiral Annebaut, qui avoit negotié la paix,

paix, fut envoyé à Bruxelles, accompagné d'une ſuite pompeuſe pour être preſent lors que le Traité ſeroit ſigné. Il trouva l'Empereur ſi affligé de la goute à la main droite, qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme il appuyoit ſa main droite ſur la gauche pour pouvoir ſigner, il dit à l'Amiral avec un grand air de Majeſté en prenant la plume qu'on lui preſentoit, *qu'il le prioit de remarquer par ce qu'il voyoit, ſi on pouvoit douter qu'il ne tînt ce qu'il promettoit par ces Articles de paix, & ſi ne pouvant en temps de paix tenir une plume, il ſeroit en état de ſe ſervir de l'épée en temps de guerre?* Avec l'Amiral entrerent dans la Chambre de l'Empereur, pour lui voir ſigner les Articles de paix plus de 40. Gentils-hommes François, outre les Pages & Valets de chambre qui ſe mêlerent parmi les autres, n'ayant pas d'autre occaſion de voir l'Empereur qui gardoit le lit. Quand ils furent entrez pour mieux voir l'Empereur, ils monterent à la Françoiſe ſur les Tables, Chaiſes & autres meubles, gâtant & détruiſant tout, juſques-là que le Chambellan fût obligé de leur crier à haute voix, qu'ils euſſent un peu plus de reſpect pour le lieu où ils étoient; à quoi ils répondirent civilement & honneſtement, *eh de grace, Monſieur, laiſſez-nous voir à plaiſir, le plus courageux, & le plus grand Prince du monde!* D'autres leur font dire la choſe un peu autrement, & cela eſt aſſez vraiſemblable, en cette maniere, *eh de grace laiſſez-nous voir à plaiſir ce grand Empereur qui nous a fait juſques ici tant de mal, & qui aujourd'huy nous veut faire tant de bien!*

Cette

Réjouissances pour la paix.

Cette paix fut suivie de toutes les demonstrations de joye accoûtumées en telles occasions. Les Imperiaux s'en rejouïrent avec raison, parce qu'elle étoit glorieuse & avantageuse à l'Empereur. Les François la solennisérent avec encore plus d'ostentation, pour dissiper le chagrin qu'ils avoient de voir conclurre une paix si avantageuse à leur ennemi, aprés s'être épuisez & ruïnez par les guerres precedentes, ou plûtôt pour faire croire aux gens qu'ils en avoient beaucoup de joye. Mais le Pape la fit solenniser à Rome avec plus de Pompe que nulle part ailleurs, en la maniere accoûtumée en cette cour, savoir par des Processions, des Messes, & des publications d'Indulgences. Cependant toute l'Europe demeura surprise, de voir que pour en feliciter les deux Monarques, sa Sainteté n'eût envoyé vers eux que de simples Nonces, savoir à l'Empereur *Jean-François Sfondrato* Evêque d'Amalfi, & au Roy de France Dandino son Secretaire, cependant pour les exorter à la paix il leur avoit envoyé des Legats à *Latere*, & même pour les feliciter de la Tréve. Il avoit encore envoyé des Legats à l'Empereur, & des Legats Cardinaux, pour lui rendre de simples visites, au lieu qu'en cette occasion il s'étoit contenté lors qu'il s'agissoit d'une paix Generale, de leur envoyer deux simples Prelats. Aussi furent-ils assez mal reçûs par l'un & l'autre de ces deux Monarques. C'est apparemment ce qui a donné occasion à Adriani de dire que le Pape s'étoit piqué de ce que les deux Princes firent l'assemblée, & conclurrent même la paix, avant qu'il

qu'il eût reçû les lettres par leſquelles on lui donnoit avis du lieu où l'on ſe devoit aſſembler, loin d'attendre qu'il leur fît donner des avis, au ſujet de cette paix, pour laquelle il avoit tant travaillé & fait des depenſes ſi conſiderables.

Il eſt certain que jamais on n'a tant & ſi differemment parlé de paix ni de guerre que de celle-ci. Les uns ont raiſonné ſur les Articles & conditions, reputées par eux pour ridicules en toutes leurs circonſtances. D'autres ne pouvoient comprendre que Charles V, Victorieux comme il étoit, eût pû ſe reſoudre de promettre la Duché de Milan, ou la Flandre à un fils de François I. aprés avoir dépenſé tant de treſors, & verſé tant de ſang pour la conſervation de ces Païs. Pluſieurs blâmoient François I. d'avoir fait la paix avec tant de précipitation; car on aſſeure que les Conferences ne durerent pas huit jours. Il y en a même qui diſent, que l'Empereur ne penſoit point du tout à ſe dépoüiller du Duché de Milan, ni du Comté de Flandres, mais qu'il les promit ſeulement (comme je le crois auſſi) pour endormir le Roy de France, avoir les ſix ans qu'il s'étoit reſervez pour remedier aux affaires de la Religion en Allemagne, & mettre le Roy des Romains ſon frére en eſtât de recouvrer ſon Royaume de Hongrie. Diverſité d'opinions.

En un mot chacun à voulu donner un coup de dent à cette paix, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, le peuple l'attaqua par la langue, & les Auteurs avec la plume. La verité eſt que ces deux Monarques fûrent contraints François obligez à faire la paix.

traints de faire la Paix, s'il faut ainſi dire, les yeux fermez. Premierement François ſe voyoit attaqué par deux puiſſans ennemis, & avec des forces formidables. D'un côté le Roy d'Angleterre avoit aſſiegé tout à la fois deux villes qui étoient deux clefs de ſon Royaume, Boulogne & Montreüil, & de l'autre Charles V. faiſoit des progrez conſiderables ſur ſes Terres. D'ailleurs il voyoit ſon Royaume quoi que fort & abondant, entierement épuiſé, & ſes ſujets ſi ruïnez qu'il n'en pouvoit plus tirer dequoi ſoutenir plus long-temps la guerre contre ſes ennemis.

Charles y étoit auſſi forcé.

Charles n'avoit pas moins de raiſon que lui de ſouhaiter la Paix; car il voyoit les Etâts de ſon Frere le Roy des Romains, preſts à être engloutis d'un moment à l'autre par Soliman. Les diviſions au ſujet de la Religion, ſur le point de ruiner l'Allemagne, & tous les autres Princes, devenus jaloux de ſes Victoires, murmurer de ce qu'il laiſſoit les Turcs, & les Lutheriens triompher, par la paſſion qu'il avoit de ſe vanger de la France. En un mot, il voyoit l'Eſpagne manquant de toutes choſes, le Duché de Milan & les Royaumes de Naples & de Sicile entierement hors d'eſtat de ſe ſoutenir davantage, & ces deux Royaumes particulierement, ruïnez non ſeulement par les contributions, qu'on y avoit exigées, mais entierement épuiſez par les voleries & les Brigandages du Turc.

Sedition au Perou.

Deux autres choſes encore preſſoient Charles de faire la paix, ſavoir premierement la nouvelle qu'il avoit eü de la ſedition arrivée au Perou, de laquelle je dirai quelques particularitez.

tez. Pendant que les affaires de l'Empereur étoient en l'eſtat que nous venons de dire en Europe, il ſurvint dans la Province du Perou, d'où venoient ſes plus grandes richeſſes, des conteſtations pour le Gouvernement entre *D. François Pizzaro*, qui le premier avoit conquis ce païs, comme je l'ai dit dans le premier volume de cét ouvrage, & *D. Diego Altrago*, un de ceux qui accompagnerent Pizzaro à cette conqueſte. Conteſtations qui furent fort préjudiciables à ce païs-là, & qui firent verſer le ſang des meilleurs Officiers & Soldats Eſpagnols; Diviſions qui ne furent pas moindres que celles qui arriverent à Rome, entre Marius & Sylla, ou entre Pompée & Ceſar, & qui peut-être firent verſer encore plus de ſang. Les Eſpagnols qui étoient au Perou ſe partagerent entre l'un & l'autre. Avec ce renfort ils commencerent à ſe faire la guerre, & comme ſi le Perou n'eût pas été aſſez grand pour contenter leur avidité, ils diſputerent des Frontieres. Pendant quelque temps la fortune ſembloit être neutre, favoriſant tantôt l'un, & tantôt l'autre parti dans les occaſions où ils ſe trouvoient aux priſes, ce qui arrivoit aſſez ſouvent.

Action indigne de Pizzaro.

Finalement il arriva que dans un combat Hernando Pizzaro, frére de François, fit priſonnier Almagro, & puis le mena à Cuzco où il le fit mourir publiquement, action Barbare & qui déplût beaucoup à l'Empereur, car il étoit arrivé un peu auparavant qu'Almagro ayant pris priſonier Hernando, lui avoit donné la liberté le plus honneſtement du monde, au lieu que celui-cy payoit un ſi grand

grand bien-fait par une perfide ingratitude. Ulloa dit, qu'Almagro ayant oüi la ſentence de mort qu'on lui prononça, ne pût s'empêcher de dire *je ne me repens pas d'avoir uſé de Clemence & d'humanité envers Hernando Pizzaro, & de lui avoir donné la liberté, lors que tous mes gens me ſollicitoient de le faire mourir; mais je ſuis fâché d'avoir vêcu aſſez long-temps, pour avoir vû une ingratitude auſſi grande, que celle de me voir condanné à la mort par celui qui avoit reçeu de moy un ſi grand bien-fait.*

Vengeance d'Almagro. Cependant D. Diego d'Almagro ſon fils deffunct & d'une Italiene, deſirant de vanger la mort de ſon pere, & ne le pouvant faire ſur la perſonne d'Hernando qui l'avoit fait mourir, parce qu'il étoit parti pour l'Europe afin d'informer l'Empereur de l'état des affaires du Perou, alla de nuit dans la Maiſon de François Pizzaro, fils d'Hernando, dans la ville de *los Reies*, & le poignarda dans ſon lit. La mort de cét homme qui avoit beaucoup de courage & d'autorité donna l'allarme à toute la Province. En même temps ayant pris les armes avec 400. Eſpagnols de ſon parti il ſe fit proclamer Seigneur de la ville, & ſon parti ſe fortifiant peu à peu, il ſe fit reconnoître pour Gouverneur & Seigneur du Perou, ſe battant ſouvent contre Gonzales Pizzaro, frére de celui qu'il avoit tüé, & qui lui faiſoit encore tête. L'Empereur étant preſt à partir pour l'Allemagne apprit ces nouvelles, & envoya en diligence au Perou *D. Antonio Vacco de Caſtro*, avec beaucoup de troupes, & ayant appris qu'Hernando Pizzaro étoit

étoit arrivé en Eſpagne avec d'immenſes richeſſes, il le fit mettre en priſon, pour lui faire rendre compte de la mort d'Almagro, qui étoit reputé innocent.

Vacco di Caſtro ne fut pas plûtôt arrivé au Perou, qu'il fit la guerre au rebelle D. Diego, deffit ſes Troupes, le prit priſonier, & lui fit incontinent couper la tête, quoi qu'il fût fort aimé pour ſes belles actions & ſa generoſité. Il ne ſe contenta pas de faire couper la tête au Chef, il fit encore crüellement mourir plus de ſix cens hommes de ſon parti. L'Empereur informé de tout cela, envoya au Perou en qualité de Vice-Roy *D. Blaſco Nugnes Vela*, avec des Loix ſeveres, qui portoient que toux ceux qui avoient ſuivi le parti de Pizzaro, & celui de D. Diego Almagro, fuſſent punis comme ſeditieux, & leurs biens confiſquez à l'Empereur, auſſi bien des uns comme des autres. De ſorte que comme ils étoient tous Eſpagnols du païs, il n'en reſta plus d'autres que ceux qui étoient arrivez depuis peu, ce qui cauſa un grand murmure, entre ceux qui devoient être ainſi châtiez. Loix envoyées par Charles.

Ces malheureux firent tout ce qu'ils peurent, pour obliger le nouveau Vice-Roy, de ſurſeoir à l'execution des Loix qu'il avoit apportées, juſques à ce qu'on eût mieux informé l'Empereur, ce qu'il ne voulut jamais accorder, au contraire il les fit executer, quoi que lui pût alleguer pour l'en détourner Vacco di Caſtro. Irrité même de ce qu'il s'oppoſoit à l'execution ſevere des Loix de l'Empereur, il le fit arrêter, & trois jours aprés lui fit couper la tête comme à un traître. Cette Le Vice-Roy eſt tüé. 1544.

ſeve-

ſeverité trop grande du Vice-Roy obligea les mécontens à prendre les armes contre lui. Ils éleurent pour leur General Gonzalo Pizzaro frere de François, & aprés quelques combats, où le Vice-Roy eût quelque avantage, finalement, il fût deffait en une bataille, & pris lui-même priſonnier prés de la ville de *Quito*, où il fût conduit, & comme tout le monde crioit *qu'il meure, qu'il meure ce crüel*, Pizzaro ſans autre forme de procez lui fit couper la tête, & ſe rendit ainſi maître du gouvernement. Charles V. reçeut ces nouvelles au ſiege de Luxembourg, & comme il jugeoit que la conſervation de ce païs lui étoit d'une grande conſequence, il reſolut d'y envoyer des forces ſi conſiderables, qu'elles auroient abſorbé la plus grande partie des revenus de l'Eſpagne. Il ne faut pas trouver étrange que cette affaire l'obligeât encore à faire la paix.

Deffaite du Marquis de Guaſt.

Charles en eut encore une autre raiſon auſſi conſiderable que celle-là, & que je rapporterai en peu de mots. François I. avoit envoyé en Piémont le Duc d'Enguien de la Maiſon de Vendôme, à la tête de vingt mille hommes, au mois de Mars 1544. A peine y fut-il arrivé qu'il alla aſſieger Carignan. Pierre Colonne en étoit Gouverneur, qui deffendit courageuſement la place avec une bonne garniſon qu'il y avoit dedans. Mais ayant appris que le Marquis du Guaſt Gouverneur de Milan s'approchoit pour ſecourir la place, & voyant qu'il avoit des forces égales aux ſiennes, ſon Armée étant compoſée de 7000. hommes de pied, Allemans, 6000.

6000. Italiens tous vieilles troupes, 4000. Eſpagnols, & 900. chevaux, il leva le Siege & lui alla au devant pour lui donner bataille (d'autres diſent que le Marquis la preſenta au Duc) la bataille commença avec furie de part & d'autre chacun mettant le tout pour le tout, auprés de Ceriſoles, comme nous l'avons dit en paſſant. Mais aprés cinq heures de combat les Imperiaux furent defaits par la valeur & la bonne fortune du Duc d'Enghien. La pluſpart des Imperiaux demeurerent morts ſur la place. On fit grand nombre de priſonniers, & le reſte prit la fuite. Cette bataille fût donnée le 13. Avril 1544. & fût ſi ſanglante, qu'il y eût plus de 6000. Allemans de tuez. Le Marquis du Guaſt qui avoit été bleſſé à la cuiſſe d'un coup d'Arquebuſe, ſe fit porter à Aſti, où ſe retirerent auſſi la pluſpart des fuyards, enſuite les priſonniers furent échangez avec les François que le Marquis avoit pris. Les François profiterent beaucoup de cette deffaite, car ils prirent tout le bagage des Imperiaux, leur Canon, & la dépouille des morts.

La nouvelle de cette deffaite que Charles-Quint reçeut pendant qu'il aſſiegeoit Luxembourg, lui fût fort ſenſible, auſſi bien, qu'une autre qu'il reçût huit jours aprés, par laquelle le Marquis du Guaſt lui faiſoit ſavoir que les Milanois faiſoient grand bruit de cette diſgrace, voyant bien qu'ils ne pourroient éviter d'être accablez de nouveaux Impoſts, pour retablir l'Armée perdüe: & comme ils étoient déja ſi chargez qu'ils ne pouvoient plus ſe ſoutenir, ils parloient ſi hautement, Motif de la paix.

que le Marquis n'oſoit plus ſortir de Milan, qu'accompagné de beaucoup de Troupes pour retenir les mécontens dans leur devoir & les empêcher de faire quelque ſoulevement. Il y a beaucoup d'apparence que la perte de cette bataille, un ennemi victorieux ſi voiſin, l'état d'un peuple tel que celui de Milan naturellement porté à la revolte, & qui paroiſſoit ſi mécontent qu'il ſembloit être preſt à prendre quelque méchante reſolution, furent autant de motifs conſiderables qui porterent l'Empereur à faire la Paix.

Perte des Imperiaux.

Une autre mauvais ſuccez qu'il eut, & que je vai raconter ne l'y obligea pas moins. Aprés le Siege de Luxembourg Charles V. étoit allé, comme nous l'avons dit, aſſieger Saint Diſier, place très-forte, de laquelle étoit Gouverneur le Comte de Sancerre, lequel avoit pour Lieutenant la Lande brave Capitaine, qui par ſa valeur, & ſes vigoureuſes ſorties coûta beaucoup de ſang aux Imperiaux, & y perdit lui même la vie. Il y fut tüé plus de 800. Allemans, 2500. Flamands, & 600 Eſpagnols, & entre ceux-là plus de 30. braves Capitaines & Officiers. Mais ce qui affligea le plus l'Empereur ce fût la mort de *René Prince d'Orange* General de l'Infanterie Flamande tüé d'un coup de Canon, pendant qu'il couroit d'un côté & d'autre pour encourager les ſoldats à repouſſer la Lande qui avoit fait une ſortie. Charles V. aimoit tant ce jeune Prince, qu'il ne pût s'empêcher de dire, *que quand il n'auroit pas d'autre raiſon de faire la paix, la ſeule mort du Prince d'Orange l'y obligeroit.*

Mais

Mais puis que la paix eſt faite, il eſt temps de laiſſer un peu les armes en repos, pour parler des Amours de Charles V. Nous avons déja parlé des Amours de ce Prince avec la mere de la Princeſſe Marguerite que ce Prince éleva juſques à la faire Ducheſſe de Florence, & nous n'en dirons pas davantage pour parler des amours de ce Prince avec *Eliodore de Plombes*, Démoiſelle Allemande, des environs de Ratisbonne. C'étoit une des plus belles perſonnes qu'il ſoit poſſible de voir, & auſſi belle qu'une fille puiſſe ſouhaiter d'être, quoi qu'il y en ait fort peu qui y parviennent; & l'on voyoit en elle l'agrément avec la beauté ſe diſputer à qui l'emporteroient. L'un & l'autre toucherent ſi fort le cœur de Charles V. & il aima cette perſonne avec tant de paſſion, qu'il ne garda plus aucune meſure comme il avoit acoutumé de le faire pour éviter l'éclat, & le ſcandale & pour ſauver les apparences. Peut-être ceux qui liront cét Ouvrage ne ſeront-ils pas fâchez de ſavoir l'Hiſtoire de ces amours de Charles V.

Amours de Charles V. & de la Plombes.

Pendant que ce Prince étoit à Cambray un peu avant la paix, une Dame nommée Catherine, veuve de Ferrante de Plombes, mére d'Eliodore dont je viens de parler, vint trouver l'Empereur accompagnée de ſa fille. S'étant miſes à genoux l'une & l'autre devant lui, elles lui preſenterent un Placet, ou plûtôt la mere pour mieux faire réuſſir ſon deſſein, voulût que ce fût ſa fille qui le preſentât de ſa propre main. L'Empereur qui n'étoit pas inſenſible, voyant cette belle fille à ſes pieds, lui tendit la main, la releva,

Premiere occaſion. 1544.

& fit ſigne auſſi à la mere de ſe lever, & ſans lire le Placet, il demanda à la fille pour la faire parler de ce qu'il contenoit. A quoi elle répondit. *Très-beau, & très-glorieux Empereur. Mon pére eſtant venu à mourir, a laiſſé ma mére veuve & chargée de trois enfans, avec fort peu de bien, deux filles dont je ſuis l'aînée & un fils jeune, courageux, qui ne reſpiroit qu'aprés la guerre, & capable de faire fortune, ſur lequel étoit fondée toute l'eſperance de la famille; mais nôtre malheur a voulu qu'il ait été tüé il n'y a pas long-temps au Siege de Duren, au ſervice de vôtre Majeſté, & lors qu'il étoit à quelques pas de vôtre perſonne.*

Artifice merveilleux.

Là cette jeune fille s'arrêta, & pleura, apparamment afin que ſes larmes fuſſent un charme pour gagner le cœur de ce Prince, qui lui répondit incontinent, *ne pleurez point, belle fille, on pourvoira à tout. La mort de vôtre frére m'oblige à être de vos amis. Je m'en vais donner ordre qu'on donne une penſion de* 500. *Ducats par an à vôtre mére & à vôtre ſœur. Pour ce qui vous regarde, je me reſerve d'en avoir ſoin moy même, ſi vous l'agrées.* La fille lui repliqua, avec une ſage & agréable modeſtie, *Je n'ai pas aſſez de merite, grand Empereur, pour eſperer de vous cette grace, mais j'ay un cœur fort reconnoiſſant pour l'accepter.* Aprés quoi elles ſe retirerent. La mére fût extrémement contente, & de la penſion qui lui avoit été donnée, & de la bonne diſpoſition qu'elle voyoit, à venir à bout de ſes deſirs, qui étoient de voir ſa fille, aimée & Maitreſſe d'un ſi grand Empereur. Deux jours aprés la Gouvernante de Cambray ayant ordonné un Bal pour

pour divertir l'Empereur fit en ſorte que cette fille y fût priée, elle s'excuſa d'abord ſur ce qu'étant étrangere & en voyage, elle n'avoit pas des habits propres pour de telles occaſions, mais ayant appris que l'Empereur y aſſiſteroit, elle s'ajuſta du mieux qu'il lui fût poſſible & y alla. Ce fût en ce bal (occaſion toûjours fatale aux amours de l'Empereur) que cette paſſion donna le dernier aſſaut au cœur du Prince, de ſorte, que le même ſoir, il fit un ſaut du bal au lit; elle étoit alors âgée de 22. ans au plus.

Mais comme ce devoient être les dernieres Inclinations de Charles V. elles épuiſerent auſſi toute ſa paſſion amoureuſe. Il avoüoit qu'il n'avoit jamais rien aimé avec tant de paſſion. Il eſt vray que cette fille y contribuoit beaucoup par ſa beauté, ſon agrément, & ſes charmes, auſſi bien que par les bonnes inſtructions qu'elle avoit reçü de ſa mere pour ſe rendre maitreſſe du cœur de ce Prince: & ce n'eſt pas choſe rare qu'un homme de 44. ans ſe laiſſe gagner le cœur, à une fille de 22. auſſi belle que celle-là. Peu de temps aprés l'Empereur eſtant obligé de commencer la Campagne ſuivante, envoya la Plombes, ſa chere favorite, avec ſa mére à Bruxelles, où il avoit fait deſſein d'aller, comme il fit aprés la Campagne. Cependant la belle favorite alla deux fois voir l'Empereur dans ſon camp habillée en homme; pour lui témoigner l'amour qu'elle avoit pour lui: Elle fut pourtant cauſe qu'il fût plus affligé de la Goute, qu'il ne l'étoit d'ordinaire, car lors qu'il en fût attaqué à Bruxelles & obligé

Violence d'amour 1544.

de garder le lit elle étoit preſque toûjours auprès de lui, lui parloit de la part qu'elle prenoit à ſon mal, & lui baiſoit les endroits où il ſentoit plus de douleur : careſſes qui ne ſervent en un homme qui aime, qu'à jetter, comme on dit de l'huyle dans le feu, auſſi fût-il obligé d'éprouver ce qu'on dit, *que les femmes ſont contraires à la Goute.*

Paroles conſiderables de Charles V.

On ne peut pas diſconvenir que Charles V. n'aimât les plaiſirs ſenſüels, mais ils ne lui firent pourtant jamais perdre la raiſon, & il garda même toûjours, comme je l'ay dit, les apparences. Il diſoit ſouvent, *que les Princes ne pouvoient guere s'empêcher de ſatisfaire leurs plaiſirs, parce qu'ils en avoient plus d'occaſions que les autres hommes; mais qu'ils étoient auſſi plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le ſcandale, pour ne pas faire de tort à leur dignité, & que ceux qui étoient élevez aux plus grands Emplois, ayant plus ſouvent les occaſions de ſe ſatisfaire, devoient auſſi, montrer plus de Prudence, pour empêcher le ſcandale qui en pourroit arriver.* Pendant qu'il étoit à Paris, un Gentil-homme de ſa Cour lui offrit un jour, de mener dans ſa Chambre ce ſoir là même, une noble & jeune fille, digne de l'amour d'un Empereur, mais il en eût pour réponſe, *que ce n'étoit point là une propoſition à faire à un Empereur, qui ne doit avoir en vüe que la reconnoiſſance, que d'ôter en ſecret l'honneur à quelqu'un, dans cette ville Capitale, pendant qu'on lui faiſoit tant d'honneur en public.* Et comme ce Gentil-homme lui repliqua, *que les Princes au lieu d'ôter l'honneur par de telles galanteries, en faiſoient beaucoup aux perſonnes qu'ils aimoient.*

Cela

Cela ſeroit vray, lui répondit l'Empereur, *ſi chacun avoit la même opinion de ſon honneur, que vous avez du vôtre.* A un autre à Naples, qui lui offroit la femme d'un Capitaine de ſon Armée qui étoit parfaitement belle, il répondit, *à Dieu ne plaiſe, que j'offenſe l'honneur d'une femme, dont le mary deffend l'épée à la main le mien.*

Ce que c'eſt que le péché de l'amour à l'égard des Princes.

Il eſt certain que Charles V. aimoit le ſexe, & qu'il en donna plus de marques à Naples qu'ailleurs, mais il ſe faiſoit un plaiſir de ſauver les apparences, c'eſt ce qui le portoit à faire ſouvent de ſemblables réponſes, ſur tout lors qu'il avoit déja quelque autre occaſion en main. Diſons la verité, s'il eſt vray qu'il ſoit difficile de trouver un Prince ſans deffauts, il faut avoüer que le moindre qu'on puiſſe trouver en eux, c'eſt l'amour des femmes, parce en un mot, que s'il fait par cette paſſion du tort à quelque famille particuliere, cette même paſſion ſert à faire du bien à cent autres. Pour moi j'appelle deffaut, j'appelle vices en un Prince ceux qui font du tort au peuple & qui le ruïnent, comme l'ambition, la vengeance, l'avidité, l'avarice, l'orgueil, la vanité, la tyrannie, & autres, qui portent les Princes à ſurcharger leurs ſujets, & qui leur attirent la haine de tout le monde. Mais qu'importe-t'il à un peuple que ſon Prince, ſoit vierge, ou qu'il ne le ſoit pas: chaſte ou incontinent; adultere ou fidelle à ſa femme, pourvû que d'ailleurs il ſoit doux, bon, genereux, humain, juſte, qu'il employe tous ſes ſoins, à maintenir la tranquillité publique, & la Religion,

& à charger ſes peuples le moins qu'il lui eſt poſſible.

ce qu'il y a de tolerable.

Je ne veux pourtant pas dire par là, qu'un Prince doive être voluptueux, & adultere, ce n'eſt pas là mon deſſein, mais ſeulement qu'entre tous les deffauts d'un Prince, l'amour des femmes eſt celui qui fait le moins de tort à ſes ſujets, pourvû toutefois qu'il ait la prudence de Charles V. à ſauver les apparences. Car ce Prince avoit encore cela de particulier, que non-ſeulement il a evité d'uſer de violence envers quelque femme que ce fût, mais qu'il a été même fort reſervé dans les occaſions qu'on lui offroit. Cette paſſion produit deux effets fort differens en un Prince. Quand elle eſt gouvernée avec prudence, & diſcretion, telle qu'elle l'étoit en Charles V. elle rend le cœur du Prince humain, & affable, parce que les douceurs de l'amour ſervent à adoucir le courage: quoi que pourtant ceux qui aiment que les Princes ſoient fiers, courageux, & belliqueux, ne manquent pas de dire, qu'un tel Prince eſt mol & effeminé. Mais cette même paſſion cauſe quelque fois des malheurs, capables de faire horreur non ſeulement à leurs peuples, mais même à l'enfer. Telle fût celle des Tarquins à Rome, des Nerons, des Heliogabales, des Caligulas, & de tant d'autres Princes & Rois, en tant d'autres Etâts & Royaumes. Gens qui ſe faiſoient un plaiſir de faire de cette paſſion une Tyrannie qui alloit juſques à enlever par force les plus chaſtes femmes, & les filles qui aimoient le plus leur virginité, forçant & obligeant leurs Peuples à preſenter

ter des ſacrifices publics à leurs concubines, ſe faiſant même honneur de paſſer les journées entieres dans des lieux infames: en ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de lire l'Hiſtoire & les actions ſcandaleuſes de ces Princes, ſans conçevoir de l'horreur contre la Nature elle-même d'avoir produit de tels hommes.

Cependant cela n'a pas empêché que de tels Princes, ou pour mieux dire, de tels Tyrans, engendrez, pour ainſi dire, par la Luxure elle-même, n'ayent eu leurs admirateurs, je dirai même leurs adorateurs, & leurs Sacrificateurs, qui ont approuvé, loüé, & ſacrifié même à leurs actions. Mal qui n'eſt que trop commun dans les Cours, & qui ſouvent rend les Princes méchans & Tyrans. On lit de Neron que tant qu'il mena une vie privée, quoi qu'il fût jeune & beau, & qu'il eût des manieres & des agrémens capables de gagner le cœur des Dames, il fût pourtant un exemple, de douceur, de modeſtie, & de continence, & on ne trouve pas qu'il ait jamais fait aucun tort à ſon prochain. Mais il n'eût pas plûtôt mis le pied ſur le Trône de l'Empire, qu'il n'y eût debauche, méchanceté, ni crüauté qu'il ne pratiquât. Et d'où peut-être venu un changement ſi ſubit de la vertu au vice? du bien au mal: & de la continence à la debauche? C'eſt, comme dit le Proverbe, *que l'occaſion fait le larron.* Ce ſont ſes Sujets, ſes Courtiſans, ſes Favoris qui l'ont rendu tel. Quand Neron commença à regner il ne ſavoit pas, pour ainſi dire, s'il y avoit à Rome des filles ni des femmes; mais ceux qui vouloient s'inſinüer dans ſes bonnes

Comment les Princes deviennent malheureux.

graces, trouverent bien moyen de le lui apprendre ſuffiſamment.

Exemples loüables.

Sur ce ſujet nôtre Charles-Quint eſt aſſûrement digne d'une gloire immortelle; car il a toûjours abhorré la flatterie que ſes Courtiſans avoient pour ſes deffauts. Sangro dans ſon *Parfait Empereur* en rapporte pluſieurs exemples conſiderables. Entre autres, que ſe plaiſant ſouvent à demander ce que l'on diſoit de quelques-unes de ſes actions, il demanda un jour, étant à Naples, à un Gentil-homme de ſa maiſon, *ce que l'on diſoit de l'amitié qu'il avoit pour la Princeſſe de Biſignano?* Le Gentilhomme lui répondit, *que tout le monde approuvoit & admiroit l'amour qu'il avoit pour elle.* A quoi il repliqua, *cela eſt bien dit; mais ſi on loüe & ſi on admire ainſi le vice, combien plus loüeroit-on & admireroit-on en moi la vertu ſi je n'entretenois pas cette amitié?* Il répondit auſſi à un Courtiſan, qui lui avoit ſervi à debaucher Marguerite Vangeſt, & qui lui parloit un jour d'une autre belle jeune fille, *Contentez-vous d'avoir fait une fois le métier de maquereau, ce ſeroit un peu trop que d'en contracter l'habitude en le faiſant une ſeconde fois.* En voici encore un plus remarquable; mais il faut avertir premierement que les Napolitains ont tellement dans la bouche cette parole *Domenedio*, c'eſt à dire, Dieu, qu'ils l'employent même aux plus grandes profanations. L'Empereur étant à Salerne, vit de ſa feneſtre un Gentil-homme de la ville qui parloit dans la place avec une fort belle Bourgeoiſe, il le fit appeller, & lui demanda, ſans doute pour l'éprouver, *comment il pourroit*

roit faire, pour avoir cette fille en ſon pouvoir. Ce Gentil-homme lui répondit, *qu'il avoit tant d'horreur pour le maquerelage, qu'il ne le feroit pas quand Dieu le lui commanderoit.* Cette réponſe plût beaucoup à l'Empereur, qui s'écria, *plût à Dieu que tous les Courtiſans des Princes fuſſent de vôtre humeur!* & lui fit preſent d'une trés-belle chaîne d'or.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE II.

Contenant les Années 1545. 1546. 1547.

ARGUMENT.

CE que c'eſt que l'ambition & la modeſtie des Princes. L'ambition plus naturelle à l'homme que la modeſtie. Eſt née avec le genre humain. Le Pape Paul ordonne la publication du Concile. Ses intentions. Marques de groſſeſſe dans la Maîtreſſe de l'Empereur. Il part pour la Diete de Wormes. Deſſein des Lutheriens. Leurs Princes ne vont point

point en perſonne à la Diete. Couches de la Princeſſe Marie épouſe du Prince Philippe, & naiſſance d'un fils. La mere meurt. A quoi on attribue ſa mort. Ce qu'en a écrit Meteren. Couches de la Plombes Maîtreſſe de l'Empereur. Pourquoi on appella Jean le fils dont elle accoucha. Combien Charles V. l'aimoit. Mort du Duc d'Orleans. François I. preſſe la ratification de la paix. On envoye des Ambaſſadeurs pour cela. Mort de l'Archevêque de Tolede, & affliction qu'en reſſentit Charles. Nouveaux Religionaires en France. Avec quelle rigueur ils ſont perſecutez. Executions cruelles. Soupçons des Lutheriens en Allemagne. Meſures qu'ils prenent. On delibere ſur pluſieurs choſes en leur faveur. Reſolution qu'on prit. Ils rompent pour la premiere fois avec l'Empereur. Opinion d'Ulloa là deſſus. L'Electeur Palatin ſe declare Lutherien. Mort de M. Luther. Charles tient la Diete, & ce qu'il fait. Ligue du Pape avec l'Empereur pour faire la guerre aux Lutheriens. Manifeſte de l'Empereur contre les Lutheriens. Craintes des deux Partis. Grande hardieſſe des Lutheriens. Leur Manifeſte contre l'Empereur. Proteſtans, & la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Charles les met au Ban de l'Empire. On conſulte s'il faut donner l'Electorat de Saxe à un autre Prince & l'ôter à Jean Frederic. Deſſein de l'Empereur

en

en cela. Il veut le donner à un ſien neveu. Son Favori l'en detourne. Pretentions du Pape ſur l'Electorat. Maurice Duc de Saxe y pretend pour lui-même. Il en obtient la nomination de l'Empereur. La goutte ſurvenuë à ce Prince prolonge les affaires. Entrepriſe de Maurice contre ſon couſin l'Electeur de Saxe. Celui-là le chaſſe de ce qu'il avoit gagné ſur lui. Charles reçoit avis de la conſpiration des Fieſques à Genes. Crainte qu'il a du préjudice qu'il en peut recevoir. Mort d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, ſon éloge, ſes deffauts & vices. Mort de François I. ſes vertus & ſes deffauts. Quelles furent les penſées de Charles ſur la mort de ces deux Princes. Le Duc de Wittemberg reſolu de recourir à la grace de l'Empereur. Grande humiliation en ſa preſence. Diſcours qu'il lui fait devant ſon Trône. Réponſe de l'Empereur. La ville de Strasbourg envoye demander pardon à l'Empereur. Les eſperances de l'Electeur Jean Frederic ſur quoi fondées. S'évanoüiſſent. Crainte que cela lui donne. Charles part pour l'Armée. Les Lutheriens laiſſent perdre une belle occaſion. Charles en profite à leurs dépens. Diſgrace arrivée aux Lutheriens. Ils reſolvent de recourir au pardon de l'Empereur. Ils en ſont detournez, & par quelles raiſons. Ils s'encouragent à faire la guerre. Sont les premiers à la declarer, avec

avec quelles formalitez. Comment leur Cartel eſt reçû. Faute où ils tombent ſur l'eſtat de l'Armée. Bataille entre les Catholiques & les Lutheriens. Ceux-ci la perdent. Actions dignes d'être remarquées. Jean Frederic Electeur de Saxe eſt fait priſonnier. Conduit à Charles par le Duc d'Albe. Comment il fut reçû de ce Prince. Paroles de l'Electeur à l'Empereur, la réponſe de celui-cy, & pluſieurs particularitez conſiderables. Gloire que Charles s'eſt acquiſe. Il veut ſe rendre maître de la ville de Wittemberg. Il s'en approche avec ſon Armée. Lettre de la Ducheſſe Electrice à ſon époux priſonier. Réponſe de l'Electeur. Charles aſſiege Wittemberg. Obſtination de l'Electeur à ne vouloir pas ceder cette Place. Sentence de mort prononcée contre lui. Avec quelle fermeté d'eſprit il l'entendit prononcer. L'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Cleves intercedent pour lui. On demande ſa grace & ſa vie & on l'obtient. Conditions ſous leſquelles on accorde ſa grace. Méchante conduite de l'Electeur Jean Frederic. La Ducheſſe Sibylle va rendre viſite à l'Empereur, & comment elle eſt reçûe. Diſcours qu'elle lui fait. Réponſe de Charles. Elle va voir ſon mari en priſon. Charles lui rend viſite. On cherche les moyens d'introduire l'Inquiſition à Naples. On la propoſe au peuple. Diſcours des chefs de la Bourgeoiſie au Vice-

Roy

Roy là-dessus. Sedition que cela cause. Lettre de l'Empereur au Pape sur la victoire contre les Lutheriens, & réponse du Pape.

Ambition & modestie. 1545.

ON verra dans ce Livre des choses capables de faire dresser les cheveux à la tête, sçavoir une ambition effrénée & capable de changer la face de l'Europe & de l'Asie, opprimée & avillie aux pieds de cét Empereur Charles V. dont on croyoit la perte irreparable, mais qui en peu de temps s'est vû victorieux & triomphant. Aussi après toutes les victoires surprenantes de ce Prince sur les Lutheriens, qui entraînerent avec elles presque l'entiere ruïne de ceux-cy, le Pére Cardon très-celebre Predicateur entre les Dominicains fit un sermon, qui a été imprimé depuis, sur les bienfaits que l'Eglise avoit reçûs de Charles-Quint, où il prit pour sujet ces paroles, *Dieu resiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles.* Là il disoit que par ces *humbles* il falloit entendre Charles V. & par les *orgueilleux* les Lutheriens. Mais on a vû en suite, comme nous le dirons au livre suivant, que les humbles sont devenus orgueilleux par les victoires, & les orgueilleux humbles par les disgraces. Il est arrivé un nouveau changement de scene, par lequel il n'a pas moins paru, *que Dieu resiste aux orgueilleux, & qu'il fait grace aux humbles.*

L'Ambition naturelle à l'homme.

L'ambition de regner, de s'agrandir, & de s'accrediter est si grande dans les hommes, que souvent la modestie qu'ils font paroître au dehors ne sert qu'à la cacher: elle est si naturelle aux hommes qu'ils ne s'en dépoüillent

lent jamais, particulierement les Princes, parce qu'ils ont plus de moyens que les autres d'en tirer des avantages. Au lieu que l'humilité & la moderation ſont des vertus angeliques, qui ſe rencontrent rarement dans les hommes, & qu'en ceux-là même qui ſemblent les poſſeder naturellement, c'eſt plûtôt bêtiſe, que modeſtie & moderation. La raiſon en eſt que la Nature a ainſi fait l'homme, qu'elle lui a donné un deſir inſatiable de tout avoir, croyant que tout lui appartient, ce qui eſt au fonds veritable. D'où vient, qu'il n'y a pas juſques aux femmelettes mêmes, qui ne diſent, que la Nature avoit fort bien partagé toutes choſes, mais que l'avidité des hommes a tout renverſé; peut-être n'a-t'on pas tant de tort de le dire. Quoi qu'il en ſoit venons à l'Hiſtoire.

Concile. Diete.

Le Pape voyant la neceſſité qu'il y avoit d'aſſembler un Concile, s'étoit enfin reſolu tout de bon de le faire. Auſſi n'eût-il pas plûtôt appris la publication de la paix entre Charles & François I. dont la guerre en avoit toûjours été l'obſtacle, qu'il en ordonna la convocation pour le mois de Mars ſuivant dans la ville de Trente, par une Bulle. L'Empereur qui avoit une continuelle correſpondance de Lettres avec ſa Sainteté, avoit auſſi convenu avec le Pape d'aſſembler une Diete en même temps, afin de mieux diſpoſer les Princes Proteſtans pour le Concile, qui fût effectivement indiquée pour le même mois de Mars à Wormes. Le Pape, aſſûré par l'Empereur que cette Diete ne devoit ſervir à autre choſe, qu'à prendre des meſures raiſonnables

ſonnables avec les Princes & Eſtâts de l'Empire, pour faire ceſſer les troubles qui s'augmentoient de jour en jour dans les affaires de la Religion, à rétablir la Juſtice qui avoit été broüillée, & aprés avoir donné la paix à l'Allemagne faire la guerre au Turc, reſolût d'y envoyer le Cardinal Alexandre Farneſe ſon neveu, pour y aſſiſter de ſa part en qualité de Legat *à Latere*.

Charles va à la Diete.

Charles gueri de ſa goute, avoit reſolu de partir de Bruxelles pour la Diete au commencement de Fevrier. Mais comme ſa belle Eliodore ne ſe poſſedoit pas de joye de ſe voir groſſe, & que l'Empereur lui faiſoit auſſi plus de careſſes par la joye qu'il en avoit, il arriva que ces careſſes lui firent revenir la goute. Du moins les Medecins ne l'ont attribué qu'à cela, l'Empereur étant ſobre & moderé en toute autre choſe. Quoi qu'il en ſoit, il fût obligé de renvoyer la Diete au commencement du mois de Mai ſuivant. On en fit de même du Concile. Ainſi l'Empereur partit de Bruxelles le 12. d'Avril, & arriva à Wormes à petites journées au commencement de Mai. Le Legat y arriva en même temps. Mais l'Empereur ſe trouva bien loin de ſon compte, s'étant promis que les Lutheriens auroient des ſentimens plus moderez, quand il s'agiroit de faire des Réglemens ſur les affaires de la Religion; au lieu qu'il les trouva fiers & obſtinez à declarer qu'ils vouloient un Concile libre, en une ville au cœur de l'Allemagne, où l'autorité du Pape ne pût donner aucune ombre de jalouſie à perſonne; prétendant outre cela

que

que d'autres n'y peuſſent preſider que les Ambaſſadeurs de l'Empereur, ou le grand Chancelier de l'Empire. L'Empereur connût bien qu'il y avoit quelque deſſein caché, voyant qu'aucun des Princes Proteſtans n'y paroiſſoit en perſonne, ni autrement que par des Deputez: de ſorte qu'il ne fit autre choſe que de congedier cette Diete, & en indiquer une autre à Ratisbonne, pour le commencement de l'année ſuivante. Il fit écrire par le Grand Chancelier des Lettres fort preſſantes à tous les Princes de ſe vouloir trouver en perſonne, autant qu'il ſeroit poſſible, à cette aſſemblée. Aprés quoi il prit congé du Cardinal Farneſe, qui prit le chemin de Rome, & lui s'en retourna à Bruxelles.

Naiſſance du Prince Charles 1545.

Quelques jours aprés être arrivé à Bruxelles, il reçût la nouvelle de la naiſſance d'un Prince, dont avoit accouché la Princeſſe Marie épouſe du Prince Philippe, dans la Ville de Valladolid, le ſoir du 9. Juillet. Il fût nommé Charles au Baptême en conſideration du nom de ſon Grand-Pere. Ce fût ce Prince infortuné, dont la mort, ſignée de la propre main de ſon pere, a éte la matiere de tant d'Hiſtoires & même de Romans. Cette nouvelle donna veritablement une fort grande joye à Charles, & toute la Nobleſſe du Païs fit à cette occaſion de magnifiques Tournois, feux de joye, Joûtes, Bals, & autres Feſtes & réjouïſſances.

Mort de la mere.

Mais il ſembloit que la fortune de Charles-Quint, ſe plaiſoit à faire un continüel changement de ſcene, tantôt du mal au bien, & tantôt

tantôt du bien au mal. On en vit un exemple en cette occaſion ; car pendant qu'on faiſoit ces préparatifs, toute cette joye ſe changea en une grande triſteſſe, par l'arrivée d'un Courrier, qui apporta la nouvelle de la mort de la Princeſſe Marie arrivée quatre jours aprés ſes couches. Cette mort affligea ſenſiblement l'Empereur, quoi qu'il n'eût jamais vû ſa belle fille. Mais ce qui paroiſſoit l'affliger le plus, c'étoit de voir la fatalité de ſa Couronne, à l'égard des aînez de ſa famille, qui l'obligeoit à faire de plus grands préparatifs, pour des funerailles, que pour les rejouiſſances ordinaires dans de telles occaſions. Cette Princeſſe fut effectivement fort regretée à la Cour d'Eſpagne & pleurée de tout le monde, tant à cauſe des rares vertus qu'elle poſſedoit, que pour la conſequence, & par la compaſſion de la voir mourir à l'âge de 18. ans, non encore accomplis, & aprés de ſi beaux commencemens d'une heureuſe fécondité.

A quoi attribuée.

Mr. de Meteren, d'ailleurs Hiſtorien celebre des guerres de Flandres & bon Calviniſte, attribüe la cauſe de la mort de cette Princeſſe à l'Imprudence, des Dames qui la ſervoient; je dirai en peu de mots ſon ſentiment. Il pretend que le jour même de la mort de la Reine, on faiſoit l'éxecution de quelques Lutheriens qui avoient été condannez au feu par l'Inquiſition. Que toutes les Dames & les gens de ſervice accoururent pour voir ce Spectacle, & que la Reine eſtant demeurée ſeule vit des fruits qu'on avoit laiſſez ſur ſa table, ſe leva du lit pour en prendre

dre & en mangea, & particulierement d'un melon, ce qui la fit mourir bien-tôt aprés. Pour dire la verité, je croy que Meteren a été fort mal informé; car 1. ce n'eſt pas un grand miracle de voir une femme mourir dans les premiers jours de ſes couches. D'ailleurs il n'eſt pas poſſible, & on ne ſcauroit ſe perſuader, que la Ducheſſe d'Albe la principale des Dames qui avoient ſoin de la Reine, femme d'ailleurs d'un âge aſſez avancé, eût eu l'indiſcretion de l'abandonner & de permettre que toutes les autres la laiſſaſſent auſſi; d'autant plus que le lieu où ſe faiſoit cette execution étoit éloigné de plus d'un mille du Palais où étoit la Reine. Quoi qu'il en ſoit, aprés qu'elle fût morte on la fit embaumer, & on porta ſon corps accompagné d'une magnifique Pompe funebre à Grenade, où elle fût enterrée dans la Chapelle Royale.

Couches de la Plombes 1545.

Mais pour conſoler Charles-Quint, il arriva que ſa Maitreſſe Plombes accoucha au mois de Septembre chez ſa mére auprès de Ratisbonne, où elle s'étoit retirée lors que l'Empereur partit pour la Diete, & que ſa groſſeſſe commençoit à ſe decouvrir, car Charles la vouloit cacher comme celle de Marguerite: & comme il avoit recommandé avec beaucoup de tendreſſe & d'empreſſement à la mere de cette fille de la faire bien ſervir pendant ſa groſſeſſe & dans ſes couches, il eût auſſi une fort grande joye d'apprendre par un Courrier qu'on lui envoya à Bruges qu'elle avoit accouché; & ſa joye fût encore plus grande d'apprendre que c'étoit d'un fils.

Il

Il voulut qu'on lui donnât le nom de Jean ; & en écrivit une lettre fort honneſte à l'accouchée. Il ordonna qu'on l'elevât avec tout le ſoin poſſible, mais avec le moins d'éclat qui ſe pourroit faire. Outre divers preſens qu'il fit à la mere, il lui aſſigna une penſion annüelle de deux mille Ducats, & lui en envoya autant en argent comptant, ce qui en vaudroit au double en ce temps-cy.

Combien il aima cét enfant.

On a regardé comme une choſe extraordinaire en cét Empereur la grande tendreſſe qu'il a fait paroître pour tous ſes enfans, tant naturels que légitimes. On l'accuſoit même de donner dans l'excez. Mais ſi on a eu lieu de le blâmer ſur ce ſujet, ç'a été particulierement à l'égard de celui-cy, pour lequel il témoigna une affection ſinguliere. Il le fit bien connoître à Philippe ſon fils lors qu'il lui remit ſes Royaumes, car en lui parlant, il lui dit entre autres choſes touchant ce fils. *Je vous le recommande de toute mon affection, parce que je l'ay toûjours aimé avec paſſion.* Cependant il ne declara qu'à peu de perſonnes qu'il le reconnût pour ſon fils, ce qui a donné lieu aux Hiſtoriens d'en parler diverſement. Le bruit courût auſſi que la Plombes avoit accouché d'une fille aprés ce fils, & qu'elle étoit morte dans le premier mois de ſa naiſſance. Depuis il ne s'eſt plus parlé d'elle, quoi que certain Auteur aſſeure qu'aprés que l'Empereur eut renoncé à ſes Royaumes, & qu'il ſe fut retiré en Eſpagne, elle ſe maria avec un Capitaine de Fortune qui étoit au ſervice de l'Empereur Ferdinand, ce qui n'eſt nul-

nullement certain. Ce fils a été *Don Juan d'Autriche* ſi fameux dans les Hiſtoires.

Cependant le Duc d'Orleans ſecond fils de François I. dont il a été parlé dans le Traité de paix, vint à mourir le 8. Septembre à l'âge de 22. ans; perte dont ce Monarque ne pût ſe conſoler, & l'on a crû que l'affliction d'avoir perdu deux Princes en un temps où ils commençoient d'être en eſtât de le ſoulager de ſes Travaux, avoit abregé ſes jours. On a crû pourtant que les François les plus politiques n'avoient pas regretté cette perte, comme elle le meritoit, prevoyant que ſi ce Prince eût vecû, & que ſon mariage avec la niece de l'Empereur ſe fût accompli, le pretexte de cette alliance auroit ſans doute donné beaucoup d'inquietude à ſon frére. D'autres diſent tout le contraire, & veulent que ce jeune Prince fût generallement regretté, non ſeulement des François, mais même de tous les Princes Catholiques, qui auroient toûjours demeuré bien unis, par le moyen du mariage de ce Prince avec la fille ou la niece de l'Empereur, au lieu que la mort de ce Prince ne manqueroit pas d'être bien-tôt ſuivie de la guerre, la mort rompant toutes les Alliances. L'Empereur qui étoit alors à Bruges, ne ſe contenta pas de faire faire des complimens de condoleance au Roy ſur la mort de ſon fils, par ſon Ambaſſadeur ordinaire à Paris, mais il y envoya encore Don Antonio Mendozza en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. François I. envoya dans ce même mois ſon Chancelier & l'Amiral à l'Empereur, pour le prier de ratifier la paix nonobſtant la

Mort du Duc d'Orleans. 1545.

mort

mort de ſon fils, pour empêcher le monde de parler; mais ces Ambaſſadeurs s'en retournerent ſans rien conclure, & avec cette ſeule réponſe que leur fit l'Empereur de bouche. *Le Roy vôtre Maître ne voudra pas faire la guerre à un Prince goutteux, & aſſurement un Empereur goutteux ne la lui fera pas non plus.*

L'Archevêque de Tolede. En même temps mourut à Tolede l'Archevêque de cette ville, nommé *D. Jean Tavera*, que Charles-Quint avoit accoûtumé d'appeller *l'œil de l'Empereur, & le bras de Philippe.* Il étoit effectivement le bras droit de ce Prince dans le Gouvernement, & l'Empereur l'avoit très-particuliérement recommandé à la prudence & à l'experience de ce Prelât. On dit qu'il tomba malade le propre jour que l'on faiſoit les funerailles de la Princeſſe Marie; parce qu'ayant été obligé d'être pendant long-temps revêtu d'habits Pontificaux fort peſans, il en prit une fievre ſi maligne, (quoi qu'il n'eût pas encore ſoixante ans) qu'il en mourut cinq jours aprés. Il fut regretté de toute l'Eſpagne, parce que c'étoit effectivement un Prelat d'un merite extraordinaire. L'Empereur, quand il apprit ſa mort, dit, *qu'il étoit plus affligé de la mort du Cardinal de Tavera, que de celle de la Princeſſe Marie, parce qu'il ſeroit plus aiſé à ſon fils de trouver une autre femme comme celle-là, qu'à lui de trouver un Conſeiller tel que Tavera.*

Nouveaux Religionaires en France. En cette même année, malgré les rigoureuſes defenſes que le Pape & François I. avoient fait publier, on ne laiſſa pas de voir en Provence, & dans la Comté d'Avignon

pas

paroître des partis de Lutheriens & Calviniſtes, qui ſe repandoient en pluſieurs lieux; ce qui fit de la peine au Pape & au Roy. Le nombre s'en accrût particulierement à Merindol en Provence au delà de la montagne d'Oppede, & à Cabrieres dans le Comté Venesin, ſous la Montagne de Vaucluſe, dont ils s'étoit en emparez par force, & malgré le Seigneur, & où ils avoient fait bâtir deux Egliſes pour les exercices de leur Religion, qu'on appelloit les Egliſes de Cabrieres, & de Merindol, & qui s'augmenterent beaucoup, parce que la nouveauté y attiroit des Prêtres & des Moines de toutes parts, ſous divers pretextes. Antoine Trivulce Legat d'Avignon, qui par ce moyen gagna un chappeau de Cardinal, comme ces lieux dependoient du S. Siege obtint 1600. hommes de pied que François I. lui donna, & en ayant levé quatre cens avec l'argent de l'Egliſe, les envoya tous contre ces Religionaires, ſous le commandement *Malanno* qui en fut le Chef pour le ſervice du Pape. Celui-ci ne fût pas plûtôt ſur les lieux avec ces Troupes qu'il les diviſa en deux corps, & aſſiegea en même temps les deux Egliſes, pendant que ces bonnes gens étoient deſarmez & qu'ils ne penſoient qu'à prier Dieu. Il y en eut quelques-uns qui furent aſſez heureux, que de ſauver leur vie par la fuite, tous les autres au nombre de 400. furent pris & conduits à Avignon, où on les fit tous mourir.

Quelques-uns diſent qu'on les fit mourir de divers genres des ſupplices, ſelon l'age ou Executions.

le ſexe. Que les uns eurent la teſte coupée. Que les autres fûrent pendus, & les autres noyez dans la riviere où on les jetta avec une pierre attachée au cou. Ulloä en parle autrement & dit qu'ils furent tous mis en une maiſon, peût-être en attendant qu'on leur fît leur procez, mais que le Legat ayant apris qu'ils avoient fait une conſpiration pour s'enfuïr, fit mettre le feu à cette maiſon & les fit tous miſerablement brûler & reduire en cendres, parmi des plaintes & des cris pitoyables. Quoi qu'il en ſoit il eſt certain qu'ils perdirent tous la vie par les derniers & les plus rigoureux ſupplices. Par un ordre du Pape qui arriva bien-tôt aprez Cabrieres fût raſé juſqu'aux fondemens, *afin*, ſelon les termes de la ſentence, *qu'elle ſervît d'exemple aux autres lieux, & à la poſterité.* On n'exerça pas une ſi grande rigueur contre Merindol, & l'on ſe contenta de confiſquer les biens de tous ceux qui fûrent ſoupçonnez d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Ulloa dit là-deſſus ces paroles, *ainſi fûrent éteints, & détruits ces ſcelerats, que l'on n'a jamais plus vû en ce païs-là.* En quoi il a été fort méchant Prophete, car bien-tôt aprés en ce païs-là & à l'entour, pour un que l'on avoit preſecuté & fait mourir, on en vît paroître deux ou trois de nouveaux.

Soupçons, & meſures des Proteſtans. 1545.

La prorogation qu'avoit faite l'Empereur, de la Diette de Wormes du mois de Mai 1545. juſques au Commencement de Janvier 1546. à Ratisbonne, donna beaucoup de crainte aux Princes Proteſtans, & acheva de les confirmer dans les ſoupçons qu'ils avoient

avoient déja conçûs que l'Empereur, & le Roy des Romains n'avoient d'autre deſſein, que de les amuſer, pour avoir plus de temps de ſe préparer à leur faire la guerre, & de ſe pourvoir de tout ce qui leur étoit neceſſaire pour les reduire par la force. Ainſi la crainte qui rend les hommes vigilans, leur fit prendre la reſolution d'aſſembler en leur particulier une Diette à Francfort, en même temps que l'Empereur aſſembloit la ſienne à Ratisbonne. Là un grand nombre de Princes, ou leurs Deputez & les Envoyez des villes de leur communion, fûrent fort encouragez par les deux Principaux chefs, Jean Frederic Electeur de Saxe, & Philippe Landgrave de Heſſe. Le premier étoit d'une haute naiſſance, d'un grand courage, & fort puiſſant; ce qui lui avoit aquis beaucoup d'autorité; l'autre étoit un Prince, d'une valeur extraordinaire, adroit, habile, & tout-à-fait propre à ſe faire des partiſans.

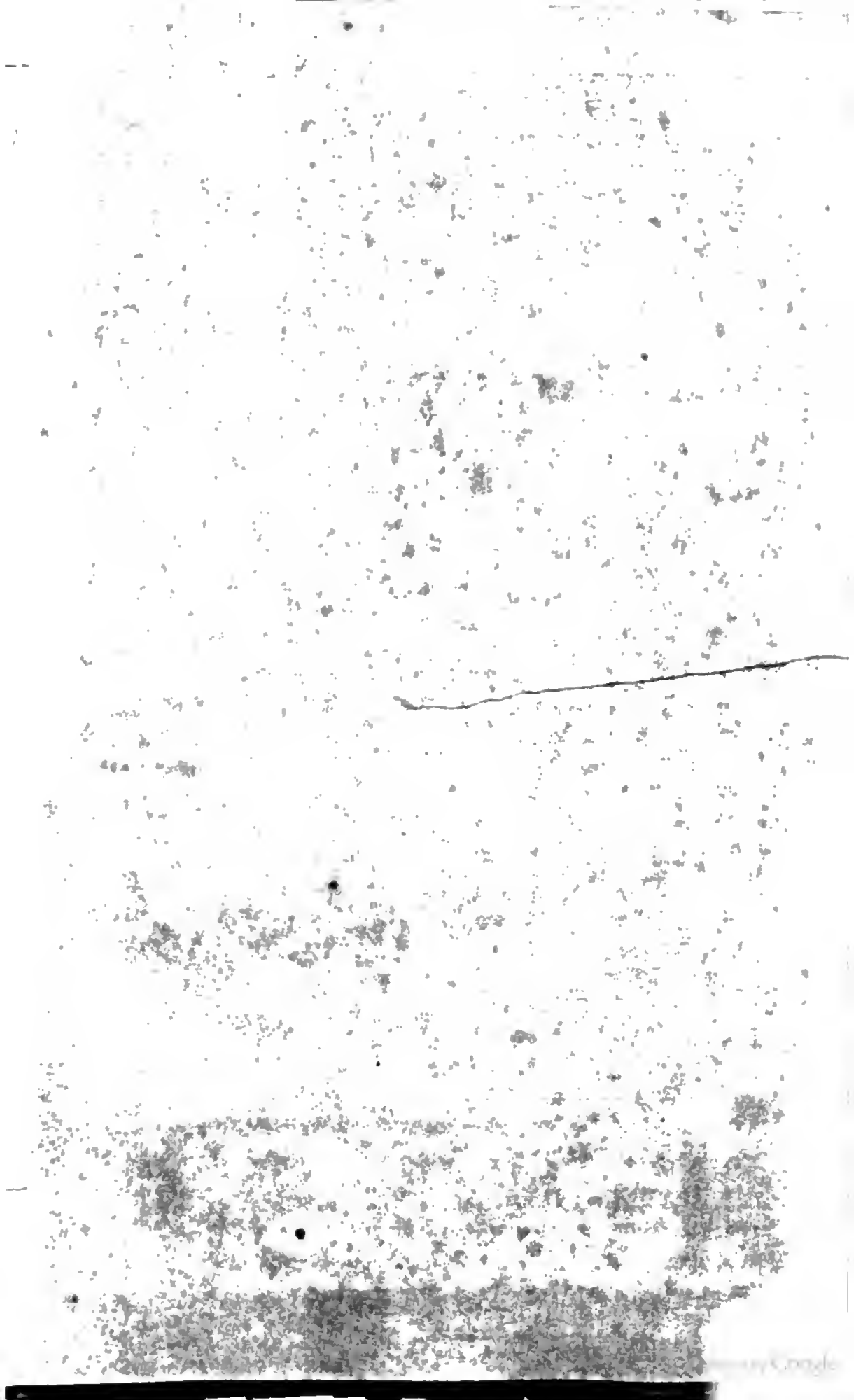
Ces deux chefs fîrent donc repreſenter à la Diette par le Chancelier de l'Electeur, la neceſſité qu'il y avoit de prendre des meſures, pour remedier aux continüelles & rigoureuſes executions que faiſoit la Chambre Imperiale de Spire, & à tant d'autres maux dont ils étoient viſiblement menacez; & que ſi on laiſſoit faire l'Empereur & les Catholiques; ils deviendroient bien-tôt ſi puiſſans, animez par la lenteur des Proteſtants à ſa deffendre, qu'ils leur feroient plus de mal qu'ils ne ſouhaitoient de leur en faire, quoi qu'ils deſiraſſent de leur en faire beaucoup. Conſultation.

Il y eut pluſieurs avis là-deſſus dans l'Aſ- Reſolution.

ſemblée, & pluſieurs differens moyens y furent propoſez, mais l'advis des deux Chefs l'emporta, qui étoit de s'unir enſemble plus étroitement que jamais, par une bonne confederation, de jurer de ne la jamais rompre, & de ſe préparer courageuſement à la guerre. Cette reſolution priſe, on nomma des Commiſſaires pour faire le departement des ſommes & des Troupes que chacun devoit fournir, ce qui fût reglé en peu de jours; & arreſté que chacun auroit preſt ou l'argent ou les Troupes de ſon département pour la fin du mois de Mars, au plus tard. Il fût arreſté auſſi que l'Armée ſeroit commandée en Chef par l'Electeur de Saxe, & par le Landgrave de Heſſe en qualité de Lieutenant General. Mais les plus moderez étoient d'advis qu'avant que de rompre avec l'Empereur, on ſçeût de lui quelle ſatisfaction il pretendoit leur donner, des injuſtices qui leur étoient faites tous les jours par la Chambre de Spire, & quel ordre il vouloit mettre aux affaires de la Religion.

Les Proteſtans commencent la rupture. 1545.

Les Catholiques accuſent les Proteſtans d'avoir été les premiers à prendre les Armes contre l'Empereur, ce que les Proteſtans ont toûjours nié, & ils ne ſont pas ſi ſots que de faire autrement. Mais ſi on conſidere cette aſſemblée qu'ils firent à Francfort, quatre mois avant la Diette, & la Reſolution qu'on y prit en la maniere que je viens de le dire, de prendre vigoureuſement les armes, on ne peut croire autrement, ſinon, qu'ils ont été effectivement les premiers qui ont fait la rupture. Ouy, mais dira-t-on, le Pape, l'Empereur,



FRANÇOIS PIZZARO
Conquérant du Perou

pereur, & le Roy des Romains, tramoient entre eux une Ligue contre les Lutheriens. Il eſt vrai, mais cette Ligue étoit encore à faire, & l'aſſemblée de Francfort étoit actuellement faite, & ce ſeroit une méchante conduite à un Apotiquaire d'attendre à faire proviſion de Drogues dans ſa boutique, pour les remedes neceſſaires, aprés que le medecin en auroit fait l'ordonnance.

Opinion d'Ulloa.

Je ne pretens point m'eriger en Juge d'une affaire de cette importance, je laiſſe cela au Seigneur Ulloa, qui eſt aſſurement Catholique, & très-Catholique, à telles enſeignes que dans tout ſon ouvrage il ne traite jamais les Proteſtans que de *ſcelerats, d'Impies & d'heretiques.* Cet Auteur dans ſon Hiſtoire de Charles-Quint, parlant ſur ce ſujet, n'a pû s'empêcher de dire, *que l'Empereur fût mal ſervi à lui garder le ſecret, puis que les heretiques furent trop toſt avertis de la reſolution qu'il avoit priſe avec le Pape, & le Roy des Romains, ſon frére, de lever une puiſſante Armée, avec laquelle on pût les mettre à la raiſon, puis qu'ils étoient ſi obſtinez qu'ils ne vouloient que ce qui les accommodoit.* Les Proteſtans avoient donc raiſon de prendre l'épée avant qu'on la leur vînt enfoncer dans le ſein avec la derniere cruauté.

L'Electeur Palatin ſe declare Lutherien.

Pendant que les Lutheriens étoient occupez à conſulter & deliberer de leurs affaires dans cette Aſſemblée, ils reçeurent deux avis, l'un qui les remplit de tant de joye qu'ils s'embraſſoient tous les uns les autres pour s'en feliciter. C'étoit que Frederic II. qui avoit ſuccedé à Louïs ſon frére Electeur

Palatin, faute de ſucceſſeurs mâles, n'étoit pas plûtôt entré en poſſeſſion de l'Electorat, qu'il avoit ouvert la porte de ſes Etâts aux Lutheriens, inſtruit qu'il étoit déja de leurs opinions: en avoit banni l'exercice de la Religion Catholique, y avoit appellé pluſieurs Miniſtres Lutheriens, & fait prêcher publiquement la nouvelle Religion dans ſa Capitale d'Heidelberg, & enſuite dans les autres lieux. L'aſſemblée de Francfort lui envoya des Députez, pour le feliciter d'une ſi genereuſe reſolution; auſſi les Proteſtans avoient-ils grande raiſon de ſe réjoüir, de voir leur parti ſi conſiderablement fortifié dans une ſemblable circonſtance.

Mort de Luther. 1546. Mais cette grande joye des Proteſtans ne laiſſa pas d'être mêlée de quelque triſteſſe, comme l'affliction des Catholiques d'avoir perdu cét Electeur ſe changea en joye par la mort de Luther, qui arriva bien-tôt après, ſavoir le 18. Fevrier 1546. dans le village d'Iſlebe, appartenant aux Comtes de Mansfeldt, & qui étoit auſſi le lieu de ſa naiſſance. Les Catholiques eurent en effet ſujet de s'en réjoüir, comme les Lutheriens d'en être affligez, parce que cette mort étoit un grand bien pour les uns, & un grand mal pour les autres. Veritablement Luther a été un homme d'un grand genie, d'une grande fermeté d'eſprit, d'une memoire heureuſe & feconde, & d'une grande éloquence de bouche & par écrit. Hardi, quoi qu'il ne fût pas extremement courageux. Jamais perſonne n'a eu plus de mépris que lui pour les honneurs, même pour les plus grandes dignitez. Si deſintereſſé

intereſſé qu'il a été capable de renverſer la Chrêtienté ſans deſſus-deſſous, ſans en tirer aucun profit pour lui-méme, car il eſt mort ſi pauvre qu'il n'eût pas ſeulement de quoi faire teſtament. Son nom a été en ſi grande veneration pendant ſa vie, qu'il ſera immortel, & plus celebre qu'aucun autre dans la poſterité, quoique d'une reputation fort differente entre les Catholiques qu'entre les Proteſtans. Pour tout comprendre en un mot, il ſuffit de rapporter ce qu'en a dit Soave dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente, *Que Luther n'a été qu'un inſtrument, mais qu'il y avoit des cauſes cachées plus puiſſantes qui le faiſoient agir.* Sentence bien remarquable.

Cependant l'Empereur fût ſi cruellement attaqué de la goutte, ſon incommodité ordinaire, vers la mi-Decembre, qu'il ne ſe ſentit pas en étât de faire le voyage de Ratisbonne; ainſi il renvoya la convocation de la Diete au mois de Mai ſuivant dans la même ville. Il ne s'y rendit pourtant pour en faire l'ouverture que le ſixiéme Juin. Il fût beaucoup mortifié de voir que les Princes Proteſtans euſſent fait ſi peu de cas des inſtances preſſantes qu'on leur avoit fait de ſa part de ſe trouver en perſonne à la Diete, que de n'y aſſiſter que par leurs Députez. Il ne l'étoit pas moins de voir qu'il perdoit toute eſperance de terminer les differens de Religion qui broüilloient toute l'Allemagne par la voye d'un Concile general, depuis que ceux de la Ligue de Smalcade, qui s'étoient aſſemblez à Francfort, avoient témoigné tant de mépris pour le Concile, dont on avoit fait

Charles tient la Diete.

l'ouverture, depuis la fin de l'année precedente, qu'ils avoient rejetté, comme s'ils n'y euſſent eu aucun intereſt : Ce qui obligea l'Empereur de s'en plaindre amerement en pleine Diete, & d'en faire des reproches, juſques à dire qu'à l'avenir il ſe ſerviroit de ſon autorité pour les reduire à la raiſon.

Plaintes. 1546. Il ne ſe contenta pas même de faire connoître à la Diete les juſtes ſujets de plainte qu'il avoit contre les Proteſtans, il en fit encore écrire des Lettres en ſon nom à l'Electeur de Saxe par ſon Miniſtre, il lui fournit même quelques penſées, comme celles-cy, *Qu'il n'étoit pas d'un homme d'honneur après avoir tant ſollicité la tenuë d'un Concile general, pour tâcher conjointement de donner la paix à l'Egliſe, & aprés qu'il avoit diſpoſé les choſes à cela, de montrer qu'il ſe moquoit de lui Empereur, de l'Empire, & de l'Egliſe.* Il chargea particulierement le Baron de *Kraſel*, Miniſtre de l'Electeur, d'écrire à ſon Maître les propres paroles ſuivantes qu'il prononça en Alleman, *Que Jean Frederic n'avoit pas ſujet d'avoir conçû une ſi haute opinion de lui-méme ni de ceux de ſon parti. Qu'il eſt plus aiſé de commettre une faute, que de la reparer. Qu'il feroit bien de faire reflexion, qu'il pourroit ſe laiſſer porter à entrer en une danſe, où le pied lui pourroit facilement manquer, & qu'il feroit bien mieux de marcher droit, & par le bon chemin.*

Charles s'apperçoit des demarches des Lutheriens. Mais Jean Frederic, & le Land-grave Philippe fiers de ſe voir les Chefs d'un Parti ſi conſiderable, & qui s'augmentoit tous les jours, en avoient conçû les plus hautes eſperances.

rances. Déja L'Empereur attentif à ſes intereſts particuliers, & fort éclairé dans ceux du public, avoit bien crû, aprés avoir vû la premiere aſſemblée, & puis celle de la Ligue de Smalcade à Francfort, que ce n'étoit nullement la penſée des Lutheriens, que de chercher quelque accommodement, croyant qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à faire la guerre, qui ſembloit leur promettre mille avantages. C'eſt ce qui les rendoit ſi fiers, & qui faiſoit qu'ils ſe moquoient de la propoſition du Concile, qu'ils avoient auparavant tant ſouhaité.

Charles ſollicite une Ligue avec le Pape.

Tout cela obligea l'Empereur à faire de ſerieuſes reflexions ſur l'état des affaires, & ſur les maux que les apparences devoient faire craindre. Il ne pouvoit voir ſans chagrin les Chefs des Lutheriens montrer tant de zele, & tant d'effronterie, comme il parloit, à chercher tous moyens poſſibles de défendre leur Religion, qui n'étoit que le fruit du caprice d'un ſeul novateur, pendant que lui, Chef de l'Empire demeureroit les bras croiſez. Il envoya donc en toute diligence à Rome le Cardinal Madrucci, Evêque de Trente, pour repreſenter de bouche au Pape, le miſerable état où alloit tomber la Religion Catholique, la liberté de l'Allemagne, & toute la Chrêtienté, ſi on n'y apportoit un prompt remede. Le Cardinal eût ordre auſſi de ſolliciter & de conclurre une Ligue la plus grande & la plus avantageuſe qu'il ſeroit poſſible, pour un prompt armement. L'Empereur lui donna des Lettres non ſeulement pour les Cardinaux, qu'il croyoit les plus zé-

lez au bien de la Chrêtienté, mais auſſi pour pluſieurs Barons Romains, qui avoient le plus de pouvoir ſur l'eſprit du Pape, auquel il écrivit la Lettre ſuivante.

A SA SAINTETÉ,

Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de J. Chriſt en terre, & Paſteur de l'Egliſe univerſelle.

Charles par la miſericorde divine Empereur des Romains &c. lui ſouhaite ſalut & longue vie, pour le bien de la Chrêtienté.

TRès-ſaint Pére. *Quoi que les bruits publics de la fiere & orgüeilleuſe inſolence des perfides & obſtinez ennemis du S. Siege & les miens, leurs ſeditieuſes aſſemblées, les preparatifs & les forces conſiderables qu'ils mettent ſur pied pour deffendre leur ſacrilege Secte par la violence, ſoient des motifs ſuffiſans pour émouvoir la pieté & le zéle ſi connu de vôtre Sainteté, & pour la porter non pas ſeulement à entrer dans une Ligue, contre ces perfides & ces rebelles, mais même, à ſolliciter les autres à la faire. Cependant comme je vois le mal de plus près, & par conſequent la neceſſité qu'il y a de faire une telle Ligue; j'ai pris la reſolution d'envoyer à Rome, avec toute*

toute la diligence que merite un ſi grand beſoin, Monſ. le Cardinal Madrucci, afin qu'il faſſe un recit de bouche à vôtre Sainteté, de l'étât où ſont les affaires d'Allemagne.

Saint Pére, il n'eſt pas neceſſaire que je vous diſe, parce que je ſuis aſſûré que vous le ſavez mieux que moi, que ce n'eſt point mon intereſt particulier qui me porte à vous ſolliciter de faire une bonne Ligue, car il eſt certain que les Lutheriens me ſeroient toûjours fidelles & obéiſſans, ſi je voulois ceſſer de les perſecuter. Il s'agit ſeulement, Saint Pére, de la cauſe de Dieu, de la ſainte & pure Religion Catholique, qui eſt née avec Jeſus-Chriſt, qui a été nourrie & élevée par ſes travaux, arroſée de ſon ſang precieux, & je dirai même de celui du S. Siege, dont vous eſtes le digne Chef, & contre lequel les Heretiques pretendent porter leurs plus dangereux coups, croyant que s'ils pouvoient venir à bout de renverſer cette grande colonne qui ſoutient, & ſert de rempart à toute l'Egliſe Catholique, celle-ci ne pouroit que tomber bien-toſt aprés.

Je n'ignore pas, & vôtre Sainteté le ſçait mieux que moi, que les portes de l'Enfer ne prevaudront jamais contre la veritable Egliſe. Mais cependant Dieu a établi les Princes pour être ſes Protecteurs, & leur a donné des forces & du pouvoir pour la deffendre. Pour

ce qui me regarde, Saint Pére, j'ay reſolu d'employer l'épée que la Providence de Dieu m'a miſe en main, par le moyen des Electeurs de l'Empire, & tout ce que je pourrai tirer de la ſubſtance de mes Sujets, qui par la grace de Dieu ſont tous Catholiques, ſans y épargner mon propre ſang, à deffendre de tout mon pouvoir la gloire & les intereſts de Dieu contre ſes ennemis. Je me promets beaucoup avec l'aide de Dieu, de mon entrepriſe, ſur tout lors que mes forces ſeront jointes à celles de vôtre Sainteté. Le Cardinal Madrucci vous dira quels ſont les plus preſſans beſoins, & toutes les choſes qui regardent cette Ligue, cependant je baiſe les pieds de vôtre Sainteté, avec une humilité profonde, & le zéle le plus ardent de mon cœur. De Wormes le 2. Juin 1546.

Vôtre très-humble Serviteur,
& Fils très obéiſſant,

CHARLES.

Madrucci arrive à Rome. 1546.

Le Cardinal Madrucci ayant pris congé de l'Empereur, partit accompagné ſeulement de quatre domeſtiques, & fit le voyage de Wormes à Rome en dix jours. Il trouva le Pape languiſſant, plus par la crainte que par ſon âge, & toute ſa Cour en grande conſternation à cauſe des nouvelles qui couroient, *que les Heretiques avoient reſolu à Smalcade de lever une Armée de quatre vingt mille hommes de*

de pied, & quarante mille chevaux, avec laquelle ils pretendoient aller droit à Rome. Il y eût des gens qui ſoupçonnerent, que c'étoient les Partiſans de l'Empereur, qui faiſoient eux-mêmes courir ces bruits, pour mieux intimider le Pape, l'obliger à faire ſes plus grands efforts, & à donner à l'Empereur le plus grand ſecours qu'il lui ſeroit poſſible. Je ne crois pas que ce fût hereſie de croire que les Miniſtres de Charles-Quint ne puiſſent avoir eu la penſée de faire courir de tels bruits, avant que le Cardinal Madrucci arrivât à Rome : & s'ils ne l'ont fait, ils le devoient faire, ſelon moy, connoiſſant bien la politique de la Cour de Rome, accoûtumée de tout temps, à regarder les affaires avec des Lunettes de longue vüe, à marcher à pas de plomb, à concevoir des ſoupçons en toute occaſion, à laiſſer meurir long-temps les affaires de plus legere conſequence, craignant toûjours quelque anguille ſous roche, & de renvoyer le plus loin qu'elle peut la deciſion des affaires importantes: de ſorte qu'il étoit de la bonne Politique des Imperiaux de faire courir de tels bruits en un temps ſemblable à celui-là.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain, que le Cardinal Madrucci, qui alla mettre pied à terre à la porte du Vatican pour faire plus de diligence, & où l'Ambaſſadeur de l'Empereur, à qui il l'avoit fait ſavoir, le fût trouver, n'eût pas plûtôt baiſé les pieds du Pape, qui étoit fort ſon ami, qu'il le trouva avant même que d'avoir lû la Lettre de l'Empereur, ſi diſpoſé à ce qu'il ſouhaitoit, qu'il étoit plus en

La Ligue conclue.

en état de le ſolliciter à faire la Ligue, que d'avoir beſoin d'y être ſollicité. Le Pape nomma incontinent deux Cardinaux, l'un deſquels étoit Alexandre Farneſe, ſon neveu, pour conſulter enſemble ſans perdre du temps, & faire le projet d'un Traité de Ligue. Il ne fut pas plûtôt fait qu'on le montra à ſa Sainteté, qui le trouva à ſon gré, de ſorte que le Pape manda le Conſiſtoire pour le lendemain 19. Juin, afin de prendre ſon avis là-deſſus. Le Conſiſtoire l'approuva unanimement, & le Pape s'étant fait donner une plume le ſigna, aprés lui le Cardinal Farneſe, en qualité de premier Miniſtre de ſa Sainteté; enſuite ſignerent le Cardinal Madrucci, & l'Ambaſſadeur de Charles-Quint, en qualité de Plenipotentiaires, & après eux tout le Conſiſtoire, & les principaux Barons de Rome, que l'on y avoit appellez pour cela. Quelques-uns ont dit que cela arriva le 20. de Juin, mais peu importe. Quoi qu'il en ſoit, le Cardinal Madrucci partit le lendemain avec le Traité, & s'en retourna à Wormes par le même chemin, & avec la même diligence, trouver l'Empereur, qui le ſigna ſans l'avoir lû, diſant au Cardinal Madrucci, qu'il ne vouloit pas faire ce tort à la confiance qu'il avoit au Pape & en lui que de le lire. Voici le Traité.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité de la Ligue de ſa Sainteté, nôtre Seigneur le Pape Paul III. & de l'Empereur Charles-Quint, pour la guerre contre les Lutheriens. Concluë à Rome le 19. Juin 1546.

I. *QUe la Ligue tant offenſive que deffenſive entre ſa Sainteté le Pape Paul III. tant en ſon nom, que du S. Siege d'une part, & l'invincible Empereur Charles-Quint tant en ſon nom que de l'Empire, pour la guerre contre les Lutheriens, & autres Heretiques & Rebelles à Dieu, au S. Siege, & à l'Empereur, demeureroit faite & conclüe, des le moment que le preſent Traité ſeroit ſigné.*

II. *Que ſa Majeſté Imperiale, ayant fait connoître par un zéle Chrêtien & genereux, à ſa Sainteté, qu'il étoit reſolu de faire ſes plus grands efforts dans cette guerre, ſa Sainteté promettoit auſſi d'y faire tout ſon poſſible.*

III. *Que ſa Sainteté mettroit ſur pied au plûtôt trois Legions d'Infanterie Italienne, de 4000. hommes chacune, quinze cents Chevaux, & 600. chevaux legers.*

IV. *Que*

IV. *Que ces Troupes ſeroient payées & entreteniües de toutes munitions de guerre & de bouche aux dépens de l'Empereur pendant un an entier, & en cas qu'elles en manquaſſent, ſa Majeſté Imperiale promettoit de leur faire donner des vivres & des munitions à un prix raiſonnable.*

V. *Que ſa Sainteté feroit compter à ſa Majeſté Imperiale ou à ſon ordre 200. mille écus Romains, qu'elle feroit porter à ſes dépens ou remettre par Lettres de change à Ausbourg, en l'eſpace de deux mois au plus tard.*

VI. *Qu'il ſeroit encore permis à ſa Majeſté Imperiale, d'exiger pendant un an dans ſes Royaumes d'Eſpagne, la moitié des revenus Eccleſiaſtiques, tant de l'un que de l'autre ſexe.*

VII. *Que s'il arrivoit, ce que Dieu ne veuille, quelque diſgrace à l'Armée Catholique, & qu'il y eût des raiſons preſſantes de continuer la guerre, ſa Sainteté continueroit à entretenir les mêmes forces, en la maniere ſuſdite, avec le déboursement des 200. mille écus.*

VIII. *Que ſa Sainteté promettoit encore de faire ſon poſſible pour porter les autres Princes d'Italie, à contribuer ſelon leur pouvoir à cette guerre, où ils ont beaucoup d'intereſt; ce que feroit auſſi l'Empereur de ſa part.*

IX. *Que l'Armée de ſa Sainteté auroit ſa*

part

part à proportion, à tout ce qui pourroit être pris ſur les ennemis, en quoi que puſſent conſiſter les avantages qu'on pourroit remporter ſur eux.

X. *Que les Volontaires de l'Eſtât Eccleſiaſtique, qui voudroient ſervir, & ſe ſignaler dans cette entrepriſe, ne ſeroient pas compris entre les Troupes de ſa Sainteté, mais dans le corps d'Armée des Troupes Italiennes de ſa Majeſté Imperiale.*

XI. *Que toutes les Troupes de ſa Sainteté tant d'Infanterie que de Cavalerie, ſeroient commandées par le Seigneur Ottavio Farneſe, neveu de ſa Sainteté, en qualité de General de l'Egliſe, qui ne reçevroit les ordres qu'immediatement de l'Empereur, ou du Duc d'Albe ſon Lieutenant, & que tous les Officiers & Commandans de l'Armée de ſa Sainteté ſeroient élus par lui, & par ledit General.*

XII. *Que quand on aſſigneroit les Poſtes, & les lieux d'honneur, & dans les expeditions, ſa Majeſte Imperiale, ou ſon Lieutenant, auroient pour l'Armée du Pape tous les égards juſtes & raiſonnables.*

XIII. *Que ledit General Ottavio ſeroit appellé dans toutes les deliberations du Conſeil de guerre.*

XIV. *Que ſa Majeſté Imperiale ayant reſolu d'expoſer ſa très-précieuſe vie en cette guerre, & ſa Saintete n'y pouvant aller en perſonne,*

ſonne, comme elle le ſouhaiteroit, s'agiſſant du ſervice & de la gloire de Dieu, tant à cauſe de ſa Dignité ſacrée, que de ſon âge, elle avoit reſolu d'y envoyer le Cardinal Alexandre ſon neveu, quelque beſoin qu'il eût de lui auprez de ſa perſonne, pour être à la ſuite de l'Empereur pendant la guerre, ſans que ce fût à ſes dépens.

Eccleſiaſtiques. Les Eccleſiaſtiques d'Eſpagne ne fûrent guere contens de ce Traité, quant à l'article onereux qui les regardoit, auſſi n'a-t-on jamais vû qu'on ait chargé les Eccleſiaſtiques juſques à les obliger de donner la moitié de leurs revenus. Cela produiſit pluſieurs plaintes; les plus moderez ne pûrent même s'empêcher de faire des imprecations contre le Pape & contre l'Empereur, ſur tout lors qu'ils entendirent publier que ce n'étoit pas une guerre de Religion.

Manifeſte de l'Empereur contre les Lutheriens.

Il proteſta qu'il ne prenoit pas les armes pour cauſe de Religion, comme on en faiſoit courir le bruit, & qu'il pretendoit laiſſer les choſes en l'état où il les avoit miſes par ſes Edits: mais parce qu'il étoit obligé de châtier quelques Rebelles, qui entreprenoient de mepriſer ſes Decrets, & les Loix de la Diete & de l'Empire, & qui ſoulevoient contre lui les Puiſſances étrangeres, qui dépoüilloient

loient les legitimes poſſeſſeurs, de leurs biens, pratiquoient des violences inouïes envers tous, & une Tyrannie capable d'opprimer la liberté publique, & qu'ainſi il étoit obligé de tirer l'épée contre eux, après qu'ils avoient mepriſé ſa Clemence.

Quand la Ligue de l'Empereur avec le Pape, où étoit auſſi compris le Roy des Romains, eût été publiée, elle donna beaucoup de crainte non ſeulement aux Princes Proteſtans d'Allemagne, quoi qu'ils témoignaſſent tant de courage au dehors, qu'on les traitoit de temeraires, mais mêmes aux Catholiques, qui prevoyoient que ſi l'Empereur venoit à remporter quelque ſignalée victoire, (comme cela arriva) il ſe rendroit trop puiſſant. En un mot ce terrible armement, fit craindre les Anglois & les François même, leſquels, las de guerre, ſans autre mediation convinrent de faire la paix, & étant convenus du lieu où on la traiteroit, qui fût un village prés de Campe entre Ardres & Guines, ils y envoyerent leurs Ambaſſadeurs. François I. y envoya de ſa part l'Amiral *Raymond*, premier Preſident de Roüen, & *Guillaume Bouchetel*: & le Roy d'Angleterre y envoya de la ſienne *Guillaume Paget* Amiral d'Angleterre. Le beſoin qu'ils avoient les uns & les autres de faire la paix, fit qu'en peu de jours ils fûrent d'accord, ſavoir le 7. Juin de la preſente année, & comme les François en avoient encore plus de beſoin que les Anglois, les conditions du Traité fûrent auſſi plus avantageuſes à ceux-ci, qu'à ceux-là. Crainte.

L'Al-

Les Proteſtans trop hardies.

L'Allemagne ne s'étoit jamais vüe ſi diviſée, ni ſi engagée dans la guerre, & dans les préparatifs neceſſaires pour la faire, car les deux partis étoient reſolus de mettre le tout pour le tout. Mais les plus ſages blâmerent la conduite des Proteſtans, qui ayant depuis peu refformé les abus de la Religion, ne laiſſoient pas de montrer une confiance temeraire en leurs forces, comme s'ils euſſent eu Dieu en leur diſpoſition, ſe moquant de l'Empereur, de ſes Manifeſtes, des forces des Catholiques, & de celles du Pape. Au commencement de la guerre ils furent un peu plus moderez, & firent un Manifeſte de la teneur ſuivante pour réponſe à celui de l'Empereur.

Manifeſte des Proteſtans.

Que chacun voyoit clairement, que l'Empereur & le Pape, s'étoient liguez pour faire une guerre de Religion & forcer les conſciences. Qu'ayant appris par le Manifeſte que l'Empereur avoit fait publier, qu'il avoit reſolu de prendre les armes pour châtier certains rebelles & leurs infidelles adherens, ils ſouhaitoint de ſavoir quels étoient ces rebelles, afin d'unir leurs armes à celles de ſa Majeſté Imperiale, & lui aider à les châtier; mais que ſi l'Empereur pretendoit faire ces preparatifs de guerre contre eux, qu'ils étoient preſts de ſe juſtifier, & lui faire voir qu'ils n'avoient jamais offenſé ni l'Empereur, ni l'Empire.

Bonne opinion d'eux mêmes.

Mais leur Armée étoit trop puiſſante, & les ſollicitations auſſi de leurs Predicateurs qui les preſſoient inceſſamment de ſe prevaloir de leurs forces, afin de donner la paix à l'Egliſe, & rendre la Religion Lutherienne Dominante en Allemagne, pour ſe contenter de la publication de ce Manifeſte pour toute réponſe

réponſe à l'Empereur. Ils avoient une des plus formidables Armées que l'on eût jamais levé en Allemagne, & qui leur avoit donné une ſi grande confiance de triompher de leurs ennemis, que déja ils formoient le deſſein de faire un Empereur Lutherien, & de bannir la Religion Catholique de l'Empire. Elle étoit effectivement capable de leur donner de grandes eſperances & beaucoup de vanité aux Chefs qui la commandoient. Elle étoit forte de quatre vingt mille hommes de pied, Seize mille chevaux, ſix mille Fourriers, huit mille Dragons, trois mille travailleurs, trois mille chariots de bagage, & de proviſions, deux cent pieces d'artillerie, trois cens barques pour faire des ponts, & ſelon la coûtume d'Allemagne plus de vingt mille femmes ou enfans. Les deviſes de leurs Drappeaux répondoient à la nature de l'Armée, & à ſes grandes eſperances. Celle du Landgrave étoit celle-cy. *La coignée eſt miſe à la racine de l'arbre & celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé & jetté au feu.* Mais celle de l'Electeur étoit modeſte, & digne d'être imitée en ces termes, *Seigneur ſauvez-moy par la vertu de vôtre nom ſaint*! Celle du Roy de Danemarc qui ſuivoit le même parti étoit extrémement orgueilleuſe. *Ta delivrance viendra du Septentrion*, auſſi dépleut-elle à tout le monde.

Cependant l'Empereur avant que de tirer l'épée, voulut faire ſentir l'autorité de ſon Sceptre à ſes ennemis, car il fit publier dans les lieux publics avec les ceremonies accoutumées, qu'il avoit mis au ban de l'Empire comme Traîtres & Rebelles Jean Frederic Electeur

Ban de l'Empire.

Electeur de Saxe & Philippe Land-grave de Hesse; l'acte étoit long & je me contenterai d'en rapporter ici la substance. *Qu'il les declaroit perturbateurs du repos public, violateurs de la Foy qu'ils lui avoient jurée, Rebelles aux Loix inviolables de l'Empire, Usurpateurs, & ravisseurs de biens de l'Eglise, & de Provinces entieres.* Il y avoit encore d'autres accusations de rebellion exprimées comme entre autres les reproches suivans, *que pour mieux couvrir leurs fraudes, ils se servoient du pretexte de la Religion, de la paix, & de la liberté publique d'Allemagne, avec quoi ils avoient seduit & travailloient encore à seduire plusieurs Princes & Estât de l'Empire, n'épargnant aucun artifice pour les tirer de l'obeissance qu'ils devoient à l'Empire: ce qui faisoit connoître jusques où étoit allée leur perfidie leur méchanceté, & leur injuste rebellion contre l'Eglise, & contre l'Etât.*

On parle de donner l'Electorat.

Le Pape qui devoit selon les conditions du Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, être informé jour par jour de tout ce qui se feroit, reçût par un Courrier exprès de l'Empereur une copie de ce Ban, & lui fit une reponse, par laquelle il le loüoit beaucoup de son grand zele à soutenir son autorité & la Gloire de Dieu, & à rendre odieux le nom des Rebelles, & lui recommandoit vivement, qu'il lui plût de faire paroître son grand zéle, en donnant l'Electorat dont il avoit depouïllé le Saxon, qui en étoit decheu par sa rebellion, à quelque Prince Catholique qui eût rendu service à l'Eglise. Le Legat, conformément aux Ordres qu'il avoit reçûs de Rome, proposa un Prince de la maison de Baviere,

viere, mais assez froidement, pour laisser agir les autres qui appuyoient avec chaleur les intentions du Pape, feignant d'être desintereſſé, & disant que le bien public demandoit qu'on eût ces égards pour un Pape si zelé, & qui avoit tant travaillé pour le bien de la Chrétienté. Il est certain que le Pape auroit voulu obtenir l'Electorat, pour Horace son neveu, gendre de l'Empereur, mais il croyoit mieux réussir dans son dessein, en ne témoignant point de passion pour cela, & en faisant agir les autres sous main.

Quelques raisons.

L'Empereur de son côté avoit dessein de donner l'Electorat à son neveu, fils de Ferdinand son frére, qui portoit le titre de Duc d'Austriche, & de l'affecter pour l'avenir à l'Archiduché d'Austriche; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne pouvoit contenter le Pape en le donnant à son neveu, à cause des obstacles insurmontables qui s'y trouvoient, en ce qu'il étoit expressement deffendu par la Bulle d'Or de faire aucun Electeur qui ne fût né en Allemagne, & la Bulle ne se pouvant rompre que dans la Diete generalle, les Princes Allemans n'auroient pas été si sots, que de se laisser ôter leurs droits pour les donner à un étranger, & à un Romain, qui au fond n'étoit né que simple Gentil-homme. Quant à ce qui étoit de donner l'Electorat à l'Archiduc son neveu, cela lui auroit été facile à la verité, tant parce qu'il étoit Prince Alleman, que parce qu'il ne dependoit que de luy, de lui en donner l'investiture, mais il renonça à ce dessein parce qu'il craignit de se rendre odieux à toute l'Allemagne & non pas seulement aux

aux Princes Catholiques, qui n'auroient pas vû ſans chagrin que la Maiſon d'Auſtriche déja ſi puiſſante, accrût ſi conſiderablement ſon autorité. Ce qui le detourna encore de ce deſſein, fût qu'ayant conſulté là-deſſus *Nicolas Granvele* ſon Principal Miniſtre, & qui étoit ſon Oracle pour le Conſeil, il lui avoit répondu, *que la circonſtance des affaires vouloit, qu'on remediât à un mal par un autre peut-être encore pire.*

Son idole. Il fût donc trouvé à propos de donner l'inveſtiture de l'Electorat à *Maurice de Saxe* couſin germain de Jean Frederic que l'on avoit mis au Ban, qui étoit auſſi Lutherien, mais qui demeuroit neutre, pour voir le train que prendroient les affaires avant que de s'y engager. C'étoit un Prince fin & ruſé, & qui avoit prévû que le cas pourroit bien arriver, qu'il pourroit, comme on dit, pêcher en eau trouble; ainſi pendant que d'un côté il ſollicitoit les uns à deffendre la Religion Lutherienne, afin d'allumer davantage le feu, de l'autre il ſe conduiſoit ſi adroitement, qu'il demeuroit fidelle & ami de l'Empereur, ſans ſe rendre ſuſpect aux Lutheriens, à ce que diſent quelques Auteurs.

On lui donne l'Electorat. Après la publication du Ban, l'Empereur envoya par D. Antonio Enriquez di Roſa ſecretaire du Cabinet, une autentique declaration au Duc Maurice, contenant au long les raiſons qui l'avoient obligé de mettre au Ban de l'Empire Jean Frederic ſon Couſin, & celles qu'il avoit eu de lui donner l'inveſtiture de ſon Electorat. Charles-Quint fit cela, pour attirer ce Duc dans ſon parti, lui envoya

envoya les Patentes de l'Inveſtiture, & commenda qu'on le reconnût pour Electeur. Il lui ordonna même d'aſſembler autant de Troupes qu'il pourroit, pour s'aller mettre en poſſeſſion des Etâts de Jean Frederic: & pour aller au devant des obſtacles qui pouvoient ſurvenir, outre qu'il en donna le droit à lui ſeul, il voulut encore qu'il fût aſſiſté par le Roy des Romains dans cette entrepriſe. Il fit faire la même déclaration à Auguſte de Saxe frere de Maurice, & lui fit ſavoir, que ſi ſon frére venoit à mourir ſans enfans mâles, il lui ſuccederoit dans l'Electorat, de ſorte que l'intereſt étoit commun entre les deux freres.

Cependant Charles étoit allé à Ulme, où il admira l'affection des bourgeois de cette ville, qu'ils lui temoignerent par les honneurs extraordinaires qu'on lui fit à ſon entrée, & par un preſent de cinquante mille florins. Là dans le fort de ſes affaires, ou plûtôt de celles du Public, & lors qu'il avoit le plus de beſoin de ſanté, il fut attaqué pour la quatriéme fois en un an & demi, cruellement de la goute: & comme c'eſt un mal, qui rend naturellement melancoliques ceux qui en ſont affligez, & qu'il faut de la joye pour les ſoulager, les douleurs de Charles-Quint, ne pouvoient être que fort violentes dans cette circonſtance où le mauvais eſtat des affaires le rendoit plus que melancolique; craignant que ſon mal ne prolongeât les préparatifs de la guerre, & que ſes ennemis, ne profitaſſent de ce delai; & comme ſes Medecins lui vouloient perſuader de faire quel-

Charles a la goutte.

ques remedes il s'en fâcha, & leur reprocha qu'ils *vouloient l'affoiblir par des remedes, lors qu'il avoit beſoin de prendre de nouvelles forces pour aller combattre ſes ennemis.*

Entrepriſe de Maurice.

Le Duc Maurice, reveſtu du pouvoir & de l'inveſtiture que l'Empereur lui avoit donnée faiſoit cependant des progrez conſiderables dans les Etâts de Jean Frederic ſon couſin, qu'il depouïlla preſque de tout, hors quelques Forteresſes qu'il aſſiegeoit; car outre les Troupes qu'il avoit pû lever dans ſes Etâts, & dans ceux du Duc Auguſte ſon frére, le Roy Ferdinand lui avoit donné à la ſollicitation de Charles-Quint 1500. hommes de pied commandez par *Alprando Madruccio* frere de l'Evêque de Trente, & 500. Chevaux commandez par *George Rensburg* vieux Officier, leſquels joints à ſes autres Troupes faiſoient 7000. hommes, nombre ſuffiſant pour ſe rendre maître d'un païs dépeuplé d'hommes capables de ſe deffendre, par les levées que l'Electeur y avoit faites les plus grandes qu'il avoit pû.

Il eſt chaſſé par ſon Couſin.

Cependant Jean Frederic, informé des ravages que faiſoit Maurice ſon couſin dans ſes Etâts alla en Saxe avec un bon corps d'Armée, favoriſé d'ailleurs & ſecouru par les Peuples du Royaume de Boheme, qui n'aimoient pas le gouvernement de Ferdinand leur Roy frere de l'Empereur, où non ſeulement il recouvra tout ce qu'il avoit perdu, mais chaſſa preſque entierement de ſes Etâts Maurice, & mit toute la Boheme en combuſtion; ce qui obligea l'Empereur, de ſoûtenir de tout ſon pouvoir les intereſts de ſon frére & de ſon ami; il y fût porté auſſi par politique, & pour

pour ne pas donner le temps à ſon ennemi de devenir trop puiſſant. Pour cét effet il envoya en Boheme Albert Marquis de Brandebourg, avec beaucoup de Troupe & d'argent, mais il trouva le feu de la Rebellion tellement allumé dans ce Royaume, qu'il n'oſa y entrer bien avant. Charles-Quint en ayant reçu avis, & preſſé par ſon frére, qui étoit extrémement chagrin de voir ſon Royaume en ſi grand danger, reſolut d'y aller en perſonne, & ordonna que tout fût preſt en peu de jours pour ſon voyage, quittant les remedes qu'on faiſoit à ſon mal.

Conſpirations à Genes.

Mais pendant qu'il ſe preparoit à ce voyage, il arriva de nouvelles affaires qui lui donnerent de l'occupation, & que je rapporterai ici en peu de mots pour changer un peu de matiere. Il n'y avoit point de ville que Charles V. aimât plus que Genes, & il croyoit qu'il étoit d'une indiſpenſable neceſſité, tant à cauſe de l'Empire, & de l'Eſpagne que de ſes Etâts en Italie, & particulierement du Milanez, de conſerver dans ſa liberté une ville qui étoit entierement à la devotion de la maiſon d'Aûtriche. Il arriva donc que Pierre Louïs del *Fieſco*, jaloux de la fortune d'André & de Jeannetin Doria, que l'Empereur avoit élevez à un tel degré de puiſſance & d'autorité, que non ſeulement ils effaçoient toutes les autres familles, mais qu'ils tenoient la ville & la Republique dans une entiere dependance, reſolut de ſe faire lui même Seigneur ſouverain de Genes, en faiſant mourir ces deux hommes-là. Comme il étoit fort riche, il lui fût aiſé de trouver des ſcelerats pour le ſuivre; accompagné de

ces gens-là il attaqua de nuit Jeannetin Doria & le tua d'un coup d'arquebu[illegible] Son oncle André, qui étoit au lit attaqué de la goute, ayant entendu ce tumulte, ſe fit emporter par ſes domeſtiques, & ſe ſauva comme par miracle.

Fait de la peine à Charles.

Deja la ville étoit comme au pouvoir de ces ſeditieux, qui s'étoient ſecretement aſſemblez dans le Palais de Fieſco, en grand nombre, & d'où ils étoient ſortis bien armez. La bonne fortune de Genes voulût, que les forçats des Galeres de Doria, entendant le tumulte qui ſe faiſoit dans la ville, penſerent à ôter leurs chaines & ſe mettre en liberté. Mais Fieſco averti de leur deſſein y accourût, & il arriva que voulant paſſer, d'une Galere à l'autre pour les arrêter, comme c'étoit de nuit, & qu'il étoit peſamment armé, il tomba dans la mer parmi la boüe & les jongs où il demeura ſans que l'on ait pû trouver ſon corps, & ceux de ſon parti ſe voyant ſans chef, prirent l'épouvante & s'enfuïrent les uns d'un côté & les autres d'un autre. L'Empereur fut fort aiſe qu'André ſe fût ſauvé, mais il fut ſenſiblement affligé de la mort de Jeannetin, qui devoit ſucceder à ſon oncle dans la charge de grand Amiral, étant difficile de trouver des gens capables de remplir de tels Emplois: Mais ce qui l'affligea le plus, ce fût d'apprendre que François I. eût eu part à cette action, & que ce fût lui qui eut ſuborné ſecretement Fieſco pour la lui faire entreprendre. Ce qui lui fit ſoupçonner, qu'il avoit deſſein de ſe prévaloir des affaires qu'il avoit avec les Lutheriens, & de lui faire

la

la guerre dans le Duché de Milan. La paix qu'il venoit de faire avec tant de precipitation avec le Roy d'Angleterre, le confirmoit dans cette penſée. Il ne doutoit pas même qu'il n'y eût entre eux un Traité ſecret par lequel le Roy d'Angleterre s'obligeoit de lui donner du ſecours dans cette guerre de Milan, pendant qu'il la feroit aux Lutheriens, mais il fut bien-tôt aprés gueri de ce ſoupçon, qui n'étoit peut-être pas ſi mal fondé.

Mort d'Henry VIII. 1547.

Henry VIII. Roy d'Angleterre mourut à Londres âgé de 57. ans, le 15. Mars. L'Angleterre n'avoit point eu de Roy qui eût regné ſi ſouverainement que lui. Toutes les affaires ſe faiſoient par un Conſeil qu'il avoit lui même choiſi comme il avoit voulu. Les Anglois le laiſſoient faire, perſuadez que ce Prince avoit du ſçavoir, & une ſubtilité d'eſprit capable d'eſtablir & de pratiquer les maximes les plus neceſſaires à un bon gouvernement. Il parla juſques à ſon dernier ſoûpir, avec une entiere liberté & tranquillité d'eſprit, & finit ſa vie par ces paroles, *amiſimus omnia, nous avons tout perdu.* Il étoit infatigable à l'Armée. Il veilloit continüellement ſur les actions des ſes Capitaines & de ſes Courtiſans. Il ſe levoit le premier, & étoit le dernier à ſe coucher. Il vainquit avec beaucoup de gloire les Ecoſſois, qui unis avec les François étoient allez attaquer l'Angleterre. Il tint toûjours la balance entre Charles V. & François I. Il tiroit avantage de tous les deux, & ſe faiſoit aimer & craindre de l'un & de l'autre. Sur la fin de ſa vie on lui entendit

dit dire, qu'il mouroit content d'avoir vecu, dans le ſiecle des trois plus Sages Princes du monde, Solyman, Charles-Quint, & François I.

Ses deffauts. 1543. Mais s'il a poſſedé de grandes Vertus, comme on ne le peut conteſter, il eſt vray qu'il a eu auſſi de grands deffauts qui les ont obſcurcies. Il auroit renverſé le monde entier pour ſatisfaire ſes paſſions. Il n'avoit aucun égard à ſa reputation quand il étoit queſtion de ſatisfaire ſa lubricité, comme cela a paru par ſes Mariages & ſes Divorces. Il fut exceſſivement avare, juſques à être à gages au ſervice de l'Empereur & de François I. & à ſe donner au plus offrant : c'eſt principalement ce qui le porta à ſe rendre Maître des biens Eccleſiaſtiques, & qui l'empêcha de faire jamais aucune generoſité, ſinon à ceux, deſquels il étoit aſſuré de recevoir le double, tel qu'étoit Charles V. C'eſt cette paſſion de l'Avarice qui lui fit toûjours opprimer ſes ſujets. Il étoit plus ſevere que Clement. Il fit mourir les plus grands de ſon Royaume. On croit même qu'il fit empoiſonner la Reine Catherine après ſon divorce. Il fit paroître beaucoup d'inconſtance dans ſes actions, avec cette circonſtance admirable, que ſa legereté lui fut toûjours avantageuſe, & lui ſeruit à l'accompliſſement de ſes deſſeins. On n'avoit point vû de Prince ſi exactement obeï de ſes ſujets, & il eut toûjours le plaiſir de ſe voir fort riche en argent. Il laiſſa de *Catherine* ſa premiere femme, une fille nommée *Marie*. D'Anne de Boulen, *Eliſabeth*; de Jeanne de Seymour, *Edoüard*, qui

qui lui ſuccéda. Marie, à Edoüard, & Elizabeth à Marie.

Si la mort de ce Prince guerit l'eſprit de Charles-Quint des penſées fâcheuſes qui l'agitoient, il eſt certain que celle de François I. arrivée quinze jours aprés, ſçavoir le dernier jour de Mars, acheva de lui redonner ſa tranquillité. Ce Prince mourut d'une fievre lente, cauſée par les deplaiſirs & les chagrins qu'il avoit eus, en grand nombre. Cette fievre s'augmenta peu à peu, & finalement lui ôta la vie à l'âge de 53. ans. Prince qui avoit un air majeſtueux, grand de ſtature, beau de viſage, d'un air fort gracieux, courageux dans les batailles, doux dans la converſation; liberal, bienfaiſant, clement, oubliant facilement les offenſes, Franc & ſincere, & d'une conſtance inébranlable dans l'averſité. Cela s'entend en qualité de Gentil-homme & de particulier, ou comme Prince dans ſes Etâts & hors les affaires étrangeres; car quant au reſte, il fit bien voir dans les affaires qu'il eut avec Charles V. qu'il étoit ennemi irreconciliable, perfide dans ſa parole, inconſtant dans ſes promeſſes, changeant dans ſes Traitez, parjure dans ſes ſermens, & ſi acharné à ſes pretentions & à venir à bout de ſes deſſeins, qu'il n'a jamais fait ſcrupule de troubler la tranquillité de l'Egliſe, & de riſquer la liberté entiere de la Chrétienté & le ſalut des Peuples. Mais il eſt hors de conteſtation, qu'il n'eut jamais ſon ſemblable en generoſité, en ſolidité de jugement, & en heureuſe memoire. Comme il avoit la connoiſſance de pluſieurs ſciences, il ſe montra

Mort de François I. 1547.

toûjours grand amateur des Lettres, & protecteur des Savans. Les Arts liberaux & les ſciences de toutes les ſortes, lui doivent leur établiſſement, non ſeulement en France, mais dans toute l'Europe. Il fonda pluſieurs Colleges pour le Grec, l'Hebreu, & le Latin en France, & pluſieurs autres Princes en firent de même à ſon imitation. Il fut generalement regretté de tous, & Charles-Quint quand il eut appris ſa mort, lui donna cét éloge, *Qu'il étoit mort un Prince d'un ſi grand merite, qu'il ne ſçavoit quand la Nature en pourroit produire un ſemblable.*

Parole remarquable.

Quoi que les ſentimens de Charles-Quint fuſſent tels, & qu'il envoyât de celebres Ambaſſades à Londres & à Paris pour faire des complimens de condoleance aux ſucceſſeurs de ces deux Princes, il eſt pourtant vray que la mort de ces deux Roys en des conjonctures ſemblables, lui tira, comme on dit, une facheuſe épine du pied, & tua ce double ver de jalouſie qui lui rongeoit les entrailles. Sangro dit, que le Duc d'Albe apprenant la mort de François I. aprés celle d'Henry, ne pût s'empêcher de dire, *puis que ces Princes n'étoient pas immortels, & qu'ils devoient mourir un jour, ils ne pouvoient mourir plus à propos, pour le bien des affaires de nôtre Empereur, qu'ils l'ont fait.* Et en une autre occaſion, *Les deux ennemis couverts de l'Empereur ſont tombez, ſes ennemis déclarez en feront bien-tôt de même :* il vouloit parler de Jean Frederic, & du Landgrave.

Duc de Wittemberg. 1547.

Pour revenir à Charles-Quint, je dirai que comme il étoit ſur le point de partir d'Ulme,

d'Ulme, pour s'aller mettre à la tête de son Armée, le Duc Frederic de Wittemberg le fût trouver. Ce Prince, comme bon Lutherien, avoit embrassé le parti du Duc de Saxe & de la Ligue de Smalcade, avec autant d'ardeur contre Charles V. qu'aucun autre, mais son étoile lui fut si favorable, que quoi qu'il vît l'Armée des Lutheriens beaucoup plus forte que celle du parti de l'Empereur, elle lui inspira qu'il se perdroit avec les siens s'il suivoit la fortune de l'Electeur; de sorte que par le moyen de ses amis, il fit demander sa grace à l'Empereur, & ayant appris qu'elle lui seroit accordée, il abandonna les autres, & fut trouver l'Empereur justement le jour qu'il devoit partir pour l'Armée. Charles le reçût assis majestueusement sur un Trône, le Sceptre à la main, ayant à ses pieds au bas du Trône son Marêchal, qui tenoit l'épée nuë à la main, & à ses côtez plusieurs Princes & Grands, & ses principaux Officiers & Capitaines.

Son humiliation.

Avant que l'Empereur montât sur le Trône, le Duc s'étoit placé avec tous ceux qui l'accompagnoient, qui étoient en grand nombre, auprés de la chambre où étoit le Trône. A l'heure marquée l'Empereur, accompagné de ses gardes & de sa Cour, allant dans la Salle où la ceremonie se devoit faire, passa devant le Duc de Wittemberg, & le regarda fixement sans lui ôter le chapeau, ce qui ne fit guere plaisir à ce Prince. Quand il fût assis sur le Trône on fit entrer le Duc, qui parût avec beaucoup de soumission. Dès qu'il approcha du Trône il se mit à genoux, ayant

à ſa droite le grand Chancelier de ſa Duché, & ſon Conſeil d'Etât compoſé de neuf Conſeillers, & à ſa gauche, pluſieurs Barons & Gentils-hommes de ſa ſuite tous à genoux, & dans la plus profonde humiliation du monde. Alors le Grand Chambellan de l'Empereur fit une profonde reverence, & demanda à ſa Majeſté Imperïale s'il vouloit bien écoûter Monſ. le Duc de Wittemberg, à quoi il répondit, *Qu'il parle*, & le Duc à genoux après une reverence convenable lui parla de la ſorte.

Son ſecours. 1547.

Je viens me proſterner aux pieds de vôtre ſacrée Majeſté Imperiale, avec la plus profonde humiliation que puiſſe concevoir un cœur entierement repentant des fautes qu'il a commiſes. Avec ce cœur, qui parle par ma bouche, je vous ſupplie, Invincible Empereur, qu'autant que j'ai merité & provoqué vôtre juſte reſſentiment, il vous plaiſe par la grandeur de vôtre courage heroïque, de faire prevaloir aujourd'huy vôtre clemence, vôtre bonté infinie, & vôtre pardon, vû ma repentance qui eſt très-grande, & qui n'eſt pas moindre que la grandeur de la faute que j'ay commiſe contre vôtre Auguſte Perſonne dans la guerre paſſée. Je ſupplie donc vôtre Majeſté par le nom & les entrailles de la miſericorde de Jeſus-Chriſt, de me vouloir pardonner, & me remettre en ſes précieuſes bonnes graces, attendu qu'ici à genoux & proſterné je vous reconnois pour mon veritable & legitime Prince & Seigneur, & que comme tel, je promets de vous être éternellement fidelle, & de vous rendre toute l'obéiſſance qu'un ſujet doit à ſon Seigneur: & je promets de vous ſervir avec toute l'affection & le zéle

zéle que je vous dois, afin de me rendre digne en quelque maniere de la grace que j'attens de vôtre Majesté. Je m'engage de plus à observer ponctuellement tous les articles que j'ay signez, & qu'on m'a presenté de vôtre part.

Quand il eut achevé de prononcer ce discours il fit une reverence jusqu'à terre, ce que firent aussi tous ceux qui l'accompagnoient, demeurant toûjours à genoux. Alors l'Empereur ordonna à son Chancelier de répondre au Duc de sa part, ce qu'il fit en la maniere suivante. *Sa Majesté Imperiale comme Prince clement, considerant l'humble & respectueuse priere du Duc Olderic, & persuadé de sa repentance, vû la confession des grandes offenses qu'il lui avoit faites, & ayant égard à sa volontaire résolution pour éviter sa juste indignation, de recourir à sa Majesté Imperiale, pour lui demander pardon, au nom des entrailles du Seigneur. Sa Majesté Imperiale pour l'amour de Dieu & pour sa plus grande gloire, porté à cela d'ailleurs par sa clemence naturelle, & particulierement pour empescher un grand peuple de perir, veut bien oublier les offenses reçües, quitter toute colere & tout ressentiment contre ledit Duc, & lui pardonner tout ce qu'il a fait contre l'obéissance & la foy qu'il lui doit, à la charge que le Duc execute de bonne foy tout ce qu'il a promis & promet.* Cela fait Charles-Quint se leva, & fit signe au Duc de se lever, & à tous ceux de sa suite, mais avant que de le faire le Duc pria sa Majesté Imperiale, d'exercer la méme clemence, & la même grace envers tous ceux, presens ou autrement, qui lui avoient été desobéissans comme

Réponse.

lui. *Je le veux, & je vous le promêts*, lui dit l'Empereur, & en lui parlant, il ôta un peu ſon chapeau, le remit, & preſenta ſa main au Duc qui la baiſa à genoux.

Députez de Strasbourg. 1547. L'Empereur s'étant remis ſur ſon Trône, on fit entrer les ſix Députez de la ville de Strasbourg, qui ſe mirent trois fois à genoux, premierement en entrant dans la Sale, puis vers le millieu, & enfin aux pieds du Trône. Celui qui étoit à la tête, fit un diſcours plein de ſoûmiſſion pour demander pardon de la faute que leur ville avoit faite, de ſe détourner de l'obéïſſance qu'elle lui devoit, qui lui fût accordé en la même maniere qu'aux autres villes qui avoient recouru au pardon de l'Empereur, & ſous les mêmes conditions, avec cette ſeule difference pour Strasbourg, qu'elle ne fût pas obligée de recevoir garniſon comme les autres; mais en échange elle fut declarée fief de l'Empire, & Charles V. y fut reconnu, & proclamé Empereur, le premier qui l'ait jamais été.

Motifs de crainte. Il ne ſera pas inutile au Lecteur de ſavoir, que Jean Frederic avoit fondé les grandes eſperances qu'il avoit conçües, qui l'avoient rendu ſi fier, & qui lui promettoient, non ſeulement la victoire, mais la ruïne entiere de l'Empereur, ſur ces deux choſes. Premierement, ſur la promeſſe ſecrete que les Roys d'Angleterre & de France lui avoient faite, de ne le pas abandonner dans ſon entrepriſe, de lui donner du ſecours, & de ſoûtenir ſon parti par des diverſions. Secondement, il ſe fondoit ſur la rebellion de Boheme, s'aſſurant qu'aprés avoir chaſſé les Miniſtres de Ferdinand,

nand, ils pourroient augmenter leur Armée contre Charles-Quint d'un nombre conſiderable de Troupes. Il ne faut pas douter auſſi, que ſi ces deux choſes euſſent eu leur effet, l'Empereur n'eût été perdu ſans reſſource, & que les Lutheriens n'euſſent eu le deſſus en Allemagne. Mais la premiere eſperance s'évanoüit par la mort des deux Roys, & la ſeconde par les bons & prompts remedes qu'y apporta l'Empereur, ayant rompu les meſures de ſes ennemis, en arrêtant la rebellion des Bohemiens. Il y a des Auteurs qui diſent, qu'aprés ces deux fâcheuſes nouvelles, il échappa à l'Electeur de dire au Landgrave, *que la mort du Roy d'Angleterre & de celui de France, jointes à l'eſperance perduë de ſe rendre maîtres de la Boheme ne preſageoient rien de bon, qu'il ne falloit pourtant pas perdre courage, mais eſperer, que ſi la fortune ne leur étoit pas favorable au commencement, qu'elle le pourroit devenir dans la ſuite.*

Charles V. ne fut pas plûtôt allé d'Ulme en Boheme, qu'il appaiſa ſi bien les troubles de ce Royaume, qu'il n'eût plus rien à craindre de ce côté-là. Mais avant que d'y aller il envoya le Duc d'Albe prendre poſſeſſion de Nuremberg, ce qu'il ne pût faire ſans cauſer beaucoup de trouble parmi ce peuple accoûtumé à n'être pas chargé. Cependant quelque temps après l'Empereur y étant allé, ce Peuple lui fit tous les honneurs poſſibles, on lui accorda non ſeulement tout ce que le Duc d'Albe avoit demandé de ſa part, mais encore un preſent de 30. mille Ducats, & beaucoup de raffraîchiſſemens aux gens de

Charles va à l'Armée.

de ſa Cour, outre les charges de la garniſon.

Les Lutheriens perdent une belle occaſion.

Pendant que l'Empereur étoit à Egra avec le Roy des Romains ſon frere, & les deux freres Maurice & Auguſte de Saxe, il reçût avis que les ennemis marchoient à grand pas pour ſe rendre maîtres de *Landſchut*, dans le Duché de Baviere, ſur le chemin de Ratisbonne à Anſpruch, par où devoit paſſer juſtement les Troupes que l'Empereur attendoit d'Italie, par la Foreſt noire, & comme elles ne pouvoient pas paſſer ailleurs, il falloit neceſſairement ſe rendre maître de ce paſſage, ou perdre ces Troupes qui étoient conſiderables, ſi les Lutheriens ſe fuſſent rendus maîtres de l'Ecluſe. Il faut avoüer que la diligence & l'habileté de l'Empereur à ſe rendre maître de ce paſſage, lui ouvrit la porte de la bonne fortune, & la ferma aux Lutheriens: ceux-ci au lieu de marcher nuit & jour pour s'aſſeurer de ce paſſage, trompez par une fauſſe eſperance d'y être toûjours à temps, avant ſeulement que la penſée en vînt à Charles-Quint, marchoient à leur aiſe, & ne s'aperçûrent de la faute qu'ils avoient faite que lors que l'Empereur leur eut coupé chemin, & qu'il ſe fut rendu maître du village, faute qui leur fut autant fatale, qu'il leur auroit été avantageux de l'éviter. Il eſt aſſûré que s'ils euſſent fermé ce paſſage à des troupes auſſi conſiderables, Charles V. n'auroit pû faire autre choſe que de ſe renfermer dans Ratisbonne, où il auroit été obligé de perir en combattant contre une Armée de beaucoup ſuperieure à la ſienne, ou de ſe mettre à la diſcretion de ſes ennemis.

Quelle

Quelle belle occaſion ne perdirent pas alors les Lutheriens ! mais il faut mettre le doit ſur la bouche, lors qu'il eſt queſtion de parler des Decrets du Ciel ſur ce qui doit arriver aux hommes. L'Empereur ſe campa donc en ce lieu-là, en attendant le ſecours qui devoit arriver, qu'il attendoit d'un moment à l'autre, & qui arriva bien-tôt aprés. Il conſiſtoit en dix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux de Troupes du Pape, & 6000. Eſpagnols qui venoient de Milan. Avec cela il ſe mit en étât, non ſeulement de ne rien craindre de ſes ennemis, mais de les aller chercher, quoi que ceux-ci fuſſent plus forts que lui de 15000. hommes de pied, comme on l'a verifié depuis. Il eſt vrai que Charles V. étoit plus fort en cavalerie de deux mille chevaux, ce que les Eſpagnols nient pourtant. Mais la principale difference qu'il y avoit entre ces deux Armées, eſt que celle de l'Empereur étoit commandée par les deux plus grands Capitaines du ſiecle, & un grand nombre d'autres bons Officiers, au lieu que les Lutheriens à peine avoient-ils un bon General, & preſque aucun Officier d'experience. Charles en profite.

L'Empereur avoit encore un autre avantage ſur ſes ennemis, & qui leur étoit funeſte, c'eſt qu'en ſon Armée les conſeils & les deliberations ſur tout ce qu'il falloit entreprendre, dependoient d'un ſeul Chef, qui avoit une autorité abſoluë, qui faiſoit toûjours deliberer ce qui étoit neceſſaire, & qui ſouvent même prenoit des deliberations ſans les communiquer à ſon Conſeil. Au lieu qu'il en étoit Deſavantage des Lutheriens.

étoit bien autrement parmi les Lutheriens, car quoi qu'on eût établi pour Chefs l'Electeur & le Landgrave de Heſſe, il avoit pourtant été reſolu dans l'aſſemblée de Francfort, qu'ils ne pourroient rien entreprendre que par la pluralité des voix du Conſeil, qui étoit mal-heureuſement compoſé de plus de cinquante perſonnes, ce qui faiſoit que la confuſion y regnoit, & que l'on ne concluoit preſque jamais rien. Il faut ajoûter à tout cela l'extréme vigilance de l'Empereur, ſi grande que l'on n'en a jamais vû de ſemblable.

Les Lutheriens demandent grace.

Les Proteſtans faiſant reflexion à tout cela, & ayant appris que pluſieurs villes Imperiales, comme Ulme, Francfort, Strasbourg, Ausbourg, & pluſieurs autres, avoient fait leur accommodement avec l'Empereur, & avoient obtenu leur grace, auſſi bien que le Duc de Wittemberg, voyant d'ailleurs la foibleſſe de leur parti, crûrent qu'ils devoient auſſi chercher quelque moyen de faire leur paix, & envoyerent des Députez à l'Empereur, pour ſavoir s'il vouloit donner les mains à un accommodement. Mais l'Empereur connoiſſant la foibleſſe de ſes ennemis, & ſes forces, leur voulut impoſer des Loix ſi dures, que ç'auroit été une lâcheté que de s'y ſoûmettre, & telles qu'il auroit été impoſſible de les obſerver, quand même on les auroit reçûes, de ſorte qu'il fût reſolu dans leur Conſeil de guerre, qu'il valoit mieux continuer la guerre, & riſquer de tout perdre que de faire une ſi honteuſe paix.

L'Ele-

L'Electeur de Saxe voyant donc, que les Députez des villes étoient d'avis au Conseil de guerre, de travailler à un accommodement, plûtôt que de tout risquer, & de voir les choses aller de mal en pis, aprés avoir consulté un moment avec le Landgrave, ils conclurent ensemble qu'il falloit y apporter du remede avant que le mal devint grand, & que leur Armée diminuât davantage, & delibererent de declarer la guerre. Resolution à la guerre.

Cette resolution fût executée sans aucun delai, car on envoya incontinent un Page à l'Empereur, portant une Lettre de declaration de guerre sur la pointe d'un baston, selon la coûtume d'Allemagne. Le Page, precedé d'un Trompette, fut conduit au Camp de l'Empereur, & justement dans la Tente du Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Armée. Le Duc n'eût pas plûtôt lû la Lettre, contenant la declaration de guerre, qu'il fit venir un Bourreau, & commanda que le Trompette & le Page fussent pendus. Les Generaux qui étoient auprès de lui, le prierent instamment de ne les pas faire mourir, ce qu'ils eurent beaucoup de peine à obtenir. Il se contenta de faire brûler la Lettre en leur presence par la main du Bourreau, & de leur donner pour toute réponse le Ban, qui avoit été publié contre l'Electeur & le Landgrave, & les renvoya. D'autres disent, que le Duc lui-même déchira la Lettre, pour éviter qu'elle ne tombât entre les mains de l'Empereur, à cause des termes injurieux à l'honneur de sa Majesté Imperiale dont elle étoit pleine. Le dessus étoit conçû en Les Lutheriens declarent la guerre. 1547.

en ces termes, *A Charles d'Aûtriche ſoy diſant Empereur.*

Quoi que ce ſoit la coûtume devenüe comme naturelle aux Hiſtoriens, de n'être guere d'accord les uns avec les autres, même ſouvent dans les faits les plus conſiderables, on peut aſſûrer qu'ils ne l'ont jamais été ſi peu qu'au ſujet de l'Hiſtoire de cette guerre, qui eſt devenuë un cahos qu'on ne peut demêler, par la diverſité incroyable des ſentimens differens, particulierement ſur le nombre des deux Armées. Pluſieurs diſent, que l'Armée de Charles V. étoit inferieure à celle des Lutheriens en Infanterie, mais ſuperieure en Cavalerie. D'autres ſoûtiennent qu'elle n'étoit pas la moitié ſi forte en Cavalerie que l'autre. Ulloa dit, que l'Armée de l'Empereur étoit forte de 45000. hommes de pied, 3500. chevaux, & cependant ce même Auteur, une page aprés, la diviſe ainſi; Les Troupes du Pape 1500. La Cavalerie de Naples & de Milan, commandée par Ottavio Farneſe gendre de Charles V. 600. Le Duc de Florence fournit 200. hommes. Le Duc de Ferrare, 120. Le Marquis de Brandebourg, 600. Le Marquis Albert de Brandebourg, 800. Le Grand-Maître de Pruſſe, 200. L'Archiduc, 200. Ainſi toutes ces Troupes auxiliares font enſemble 4200. & où eſt donc la Cavalerie Eſpagnole & Allemande? Mais enfin aprés toutes les recherches poſſibles j'ay trouvé que les Lutheriens avoient 27. mille hommes de pied & 8000. chevaux plus que l'Empereur, mais les Troupes de Charles V. étoient toutes choiſies & bien commandées,

au

au lieu que l'Armée des Lutheriens étoit preſque toute compoſée de payſans, qui a peine ſavoient ſe tenir à cheval, ni porter l'épée, de ſorte qu'un ſoldat de l'Empereur en valoit ſix de ceux de l'Electeur, ce que l'évenement a juſtifié. On aſſûre, qu'on n'avoit jamais vû en aucune autre Armée tant de deviſes ſur les Enſeignes : voici la plus grande partie de celles qui étoient ſur les Drapeaux de l'un & de l'autre parti.

Deviſés qui étoient ſur les Enſeignes des Catholiques.

Sur l'Enſeigne de la Compagnie de ſa Majeſté Imperiale, étoit l'Aigle de l'Empire, portant un Crucifix au millieu des deux teſtes, avec ces paroles *Tu es protector meus, & deffenſor meus*, vous eſtes mon protecteur & mon deffenſeur.

Sur celle du Roy Ferdinand, un aigle qui déchiroit un ſerpent, & ces paroles, *mordente mordior*, je déchiré par celui qui mord.

Sur celle de l'Archevêque de Mayence, un Crucifix, & lui à genoux aux pieds avec pluſieurs autres Eccleſiaſtiques, ayant ces paroles ſur la tête, *ut inimicos ſanctæ Eccleſiæ humiliare digneris. Te rogamus, audinos.* Humiliez les ennemis de la ſainte Egliſe, nous vous en prions, Exaucez-nous.

Sur celle de l'Archevêque Electeur de Cologne, il n'y avoit que ces ſeules paroles au milieu des pieds d'un Crucifix, *non timebo*

mala

mala quoniam Tu mecum es. Je ne craindrai aumal, car vous eſtes aveque moy.

Sur celle de l'Electeur de Treves, une Croix avec ces paroles, *in hoc ſigne vince*, vainquez par ce Signe.

Sur celle du Duc d'Albe, l'Empereur qui lui donnoit le Brevet de Lieutenant General, & au deſſous de tous deux pluſieurs heretiques tourmentez par des Dragons & des ſerpens, & ces paroles, *vous marcherez ſur l'aſpic & le Baſilic, vous foulerez le Lion & le Dragon.*

Sur celle du Duc de Baviere un Jupiter preſt à lancer la foudre, & ces paroles, *frappez les par la foudre de vôtre Puiſſance.*

Sur celle de Don Alvaro di Sandè, il y avoit ces paroles, *engeance de viperes qui vous delivrera de la colere à venir.*

Sur celle d'Ottavio Farneſe General de l'Egliſe, un Chriſt qui donnoit les clefs à S. Pierre, & ces paroles, *les portes d'Enfer ne prevaudront point contre elle.*

Sur celle de l'Evêque de Liege, *celui qui n'entre point par la porte eſt un larron & un brigand.*

Sur celle de la Compagnie de 200. Chevaux levez aux dépens des Cardinaux, Farneſe & de Medicis, un S. Pierre qui preſentoit deux épées à J. Chriſt, & ces paroles, *voici deux épées*, & plus bas, *ils combattront en ton nom.*

Sur celle de Don Pietro Colonna, un Capitaine qui tenoit la Fortune par les cheveux de la main gauche, & de la droite une épée nüe, avec ces paroles, *Je*

ne

ne vous laiſſerai point que vous ne m'ayiez beni,

Sur celle d'Emanüel Philibert Prince de Piémont, l'Empereur qui lui donnoit une épée, qu'il recevoit à genoux, & ces paroles, *aut cum hoc aut in hoc, ou par celle-ci, ou avec celle-cy.*

Sur celle du Comte de Buren Maximilien d'Egmont, l'Empereur à la teſte de l'Armée, & lui à pied à la teſte des troupes qu'il amenoit de Flandres, & ces paroles, *Seigneur je ſuis preſt de vous ſuivre & en priſon & à la mort.*

Sur celle de la Legion de l'Evêque de Munſter commandée par le Seigneur de Krool, Luther avec pluſieurs de ſa ſecte à l'entour de luy, qui preſentoient à l'Empereur la Confeſſion d'Ausbourg, & ces paroles à l'entour, *ils vienent à vous en habit de brebis, mais au dedans ils ſont des Loups raviſſans.* Il y en avoit une infinité d'autres ſemblables.

Deviſes qui étoient ſur les Enſeignes & Etendarts des Lutheriens.

Sur celle du Landgrave, qui commandoit en chef l'Armée, l'Electeur de Saxe lui ayant cedé la place, parce qu'il avoit plus d'experience que lui, & qu'il étoit mieux en eſtât d'agir, il y avoit ces paroles, *la coignée eſt miſe à la racine de l'Arbre, tout arbre donc qui*

qui ne fera pas de bon fruit ſera coupé & jetté au feu.

Sur une autre, ces paroles, *Freres vous avez été appellez à la liberté.*

Sur une autre, *il renverſera les grands de leur Trône, & il élevera les petits.*

Sur un Etendart, celles-ci, *rien pour un Empereur injuſte, tout pour un Empereur qui delivre.*

Sur un autre, *allons & le tuons.*

Sur une Enſeigne, *je ne mourrai point, mais je raconterai les œuvres du Seigneur.*

Sur une autre, *il eſt neceſſaire qu'il arrive des ſcandales, toutefois malheur à celui par qui il en avient.*

Sur une autre, *acheve Seigneur l'œuvre que Tu as commencée.*

Sur un étendart, *Proſtitüée, toutes tes playes viendront en un jour, & tu periras avec tes proſtitutions.*

Sur un autre, *le Soleil ſera changé en tenebres & la Lune en ſang.*

Sur un autre, *voici Babylon tombera, cette grande ville, en la coupe en laquelle elle vous en a verſé, verſez-lui en au double.*

Sur une autre, *pour cela ſommes nous affligez, que nous croyons en Dieu.*

Sur un autre, *la mere des paillardiſes & des abominations perira.*

Sur un autre, *Phoſphore redde diem, quid gaudia noſtra moraris: Aurore donne-nous le jour, pourquoi differes-tu nôtre joye!*

Sur une Enſeigne, *le Seigneur envoyera ſon ange au millieu de ceux qui le craignent, & les delivrera.*

Sur

Google

Sur une autre, *ſa maiſon panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *voici je ſuis entre vos mains, faites tout ce qui vous ſemblera bon.*

Sur une Enſeigne, *le Seigneur Miſericordieux, s'eſt ſouvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *bien-heureux eſt l'homme qui n'eſt point entré dans le Conſeil des méchans.*

Sur une autre, *Dieu a dreſſé ſa table pour nous au millieu de nos ennemis.*

Sur une autre, *je ſerai avec vous juſques à la conſommation des ſiecles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *ô Dieu juge moy, & deffend ma cauſe.*

Pour ne me pas égarer dans une de ces longues deſcriptions que font ſouvent les Hiſtoriens, ſur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immediatement aprés la declaration de guerre les deux partis s'approcherent l'un de l'autre, & s'obſervoient reciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire ſavoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté, & le Duc Maurice avec ſes Arquebuſiers de l'autre. En même temps les Imperiaux ſe detache- Bataille. 1547.

tacherent avec tant de furie de leur côté, qu'ils mirent du premier coup les ennemis en desordre avec beaucoup de perte. La plus part de l'Infanterie prit la fuite, gagna un bois qui est proche de l'Elbe, & abandonna la Cavalerie, qui estant en grand nombre, se deffendit d'abord vigoureusement. Les Hongrois & les Chevaux Legers que commandoit le Roy Ferdinand, se jetterent comme des Demons sur le corps de Bataille des ennemis, aussi bien que la Cavalerie de Charles V. & le menerent battant jusques au bois, où les Lutheriens s'étoient enfermez, pour ôter aux Imperiaux l'honneur de la victoire. Mais il y eut pourtant un nombre infini de blessez & de morts. Les uns furent tuez à coups d'arquebuses, les autres à coups d'épée, & les autres foulez aux pieds des chevaux. Jamais on n'a vû de semblable bataille, car il parût dés le commencement que les Lutheriens perdoient courage, soit qu'il n'eussent pas la hardiesse de regarder en face les Imperiaux, ou qu'ils vouluſſent se laisser tüer, croyant mourir Martyrs.

Les Lutheriens presque tous deffaits.

Les Espagnols & les Italiens, qui s'étoient rencontrez en tant d'autres occasions, ne pouvoient pas comprendre, comment ces gensrlà pouvoient être si lâches, car il y avoit des soldats de ces deux Nations, qui menoient jusques à quinze prisoniers chacun. Les Allemands eux même étoient fâchez de voir une si grande poltronerie parmi ceux de leur Nation: il est vray qu'ils s'en consoloient, sur ce qu'ils croyoient, que Dieu avoit voulu leur ôter tout

tout courage de ſe deffendre. On ne parloit plus parmi les Imperiaux, que de tüer les uns, & de faire priſoniers les autres, comme s'ils n'euſſent eu à faire qu'à des cadavres. On n'entendoit que cris, ou de ceux qui étoient moitié-morts, & qui ſe noyoient dans leur ſang, ou de ceux qui ſe voyoient preſts de tomber ſous l'épée de leurs ennemis, & qui demandoient quartier & grace par les entrailles de la miſericorde de Dieu. Les plus timides, qui ne ſçavoient pas encore ce que c'eſt que le Martyre ne faiſoient pas ſcrupule de ſe dire Catholiques, ſi c'étoit du cœur, ou ſeulement de la langue, c'eſt ce que je ne ſai pas, & ceux qui l'ont écrit les premiers ne le ſavoient pas mieux que moi. Déja on s'étoit avancé juſques au millieu du bois, où l'Empereur eſtant arrivé lui même, commanda qu'on raſſemblât les troupes diſperſées.

Les Principaux Chefs de l'Armée regarderent comme un miracle, que l'Empereur & le Roy des Romains ſon frére, qui pendant plus d'une heure, (la bataille en dura deux) s'étoient expoſez aux plus grands perils, en fuſſent ſortis ſans y être ſeulement bleſſez, & on loüa beaucoup la bonté & la clemence de Charles V. qui couroit l'épée à la main où le combat étoit plus acharné, & crioit d'épargner le ſang, par tout où l'on pourroit vaincre ſans le répandre. Auſſi avoit-il accoûtumé de dire, *qu'il étoit plus glorieux à un Capitaine de compter des priſoniers, que des morts.* Au contraire le Roy des Romains, ſe faiſoit un plaiſir de tremper ſon épée dans Actions remarquables. 1547.

le ſang des ennemis, & on croit qu'il tüa de ſa propre main plus de quinze de ces miſerables Lutheriens. Mais le Duc d'Albe s'expoſa plus que perſonne, car quoi qu'il eût reçû trois bleſſures, qui lui faiſoient perdre beaucoup de ſang, il ne laiſſa pas de pourſuivre les ennemis, juſques à ce qu'il ne vît plus que des priſoniers & des morts dans le camp; tellement qu'on le crût mort pendant plus d'une heure. L'Empereur même & Ferdinand ſon frere qui étoient enſemble au millieu du bois, n'ayant aucune nouvelle du Duc ne douterent pas qu'il ne fût mort, & en étoient déja extrémement affligez, lors qu'il arriva dans ce même moment, fort à propos pour les conſoler.

Jean Frederic eſt fait priſonnier.

Mais la plus grande joye de l'Empereur, fut la nouvelle que lui porta un Capitaine nommé *Sobaſſo*, que l'Electeur étoit priſonnier, & qu'il avoit été pris par lui, & quatre chevaux-legers Eſpagnols & Italiens & un Hongrois. L'Empereur les recompenſa noblement, auſſi le meritoient-ils bien, car ils s'expoſerent beaucoup, ce Prince s'étant defendu avec beaucoup de courage avant que de ſe rendre priſonier, auſſi bien qu'Erneſt Duc de Brunſwyc, qui fut pris auſſi avec l'Electeur, & pluſieurs perſonnes de qualité de la ſuite de l'un & de l'autre. Charles V. ordonna incontinent au Duc d'Albe de l'aller prendre, & de le lui amener, ſouhaitant de le voir dans ce même Bois, mais il s'approcha un peu plus des bords du fleuve d'Elbe, où il fut l'attendre. Bién-tôt après le Duc l'amena eſcorté de 200. Gentils-

tils-hommes volontaires de differentes Nations, qui étoient comme les Gardes de l'Empereur.

On le conduit à Charles.

Jean Frederic montoit un grand cheval Friſon, il portoit une grande cotte de maille pour toute Armure ſans autre deffenſe pour le reſte du corps, & verſant du ſang, par une bleſſure qu'il avoit reçüe à la joüe gauche. Le Duc d'Albe étoit à la droite du priſonnier, que l'on n'appelloit plus ni Electeur, ni Duc depuis le Ban. Le Comte Hypolite d'Eſte étoit à ſa gauche & tenoit la bride de ſon cheval, de la main gauche, & de la droite l'épée du priſonier. On le préſenta en cét eſtât à l'Empereur, eſtant à cheval, au millieu de ſes Officiers & des Grands de ſa Cour, le Roy des Romains étoit à ſa gauche. Aprés cela venoit le Duc de Brunſwyc, le Colonel des Chevaux-legers Eſpagnols tenant la Bride de ſon cheval & portant ſon épée. Enſuite on conduiſit le Duc en priſon, ſans que l'Empereur voulût le voir, que d'un ſeul regard fixe qu'il jetta ſur lui, pendant que le Duc lui parloit; Brunſwyc demeura toûjours découvert.

Il parle à l'Empereur.

Cinq ou ſix pas avant que d'aprocher de l'Empereur le Saxon ôta un de ſes gands pour le ſaluër à la maniere d'Allemagne, & ſe mettoit en eſtât de deſcendre de cheval; mais l'Empereur cria au Duc d'Albe, *qu'on le faſſe demeurer à cheval:* Quelques Hiſtoriens pretendent que ce fut un effet de la bonté & de l'humanité de Charles-Quint, qui ne vouloit pas ſe prevaloir des avantages que lui donnoit la qualité de Vainqueur, ſur ſon pri-

priſonier; mais la verité eſt qu'il ne le fit, qu'à cauſe des bleſſures du Duc qu'il avoit reçües en pluſieurs endroits du corps, & au viſage, & que ſon corps eſtant d'une groſſeur extréme, il n'auroit pû ſans beaucoup d'incommodité deſcendre & remonter à cheval. Ainſi ſans deſcendre, il ôta le chapeau, fit une profonde reverence, autant qu'il le pouvoit faire en cet eſtat, & ſelon la groſſeur de ſa taille, & dit à l'Empereur ces paroles, *Très-puiſſant Empereur, mon Seigneur, & mon couſin, me voici vôtre priſonier.* Quelques Auteurs aſſûrent que Charles-Quint, lui repondit fierement; *je ne tiens pas pour mes couſins, des rebelles.*

Mais Ulloä, Guicchardin, Paul Jove, & pluſieurs autres Hiſtoriens plus celebres, rac-
Plus amplement. content autrement cette entrevüe, & diſent que les paroles du priſonier furent celles-cy, *Très-Puiſſant, & Très-clement Empereur, & mon Seigneur, me voici vôtre priſonier*, & que l'Empereur s'eſtant apperçeu, que le Duc avoit prononcé ces paroles avec trop d'ardeur & preſque d'un ton moqueur, il lui répondit, *il me ſemble que la qualité que vous me donnez à cette heure de vôtre Empereur & Seigneur, eſt bien differente de celle que vous me donniez il n'y a pas long-temps.* Il lui diſoit cela, pour lui reprocher le mepris qu'il avoit fait de lui, car l'Electeur ni le Duc, ne l'appelloient pas autrement dans leurs écrits, que *Charles de Gand ſoy diſant Empereur.* A quoi les Catholiques avoient accoûtumé de répondre, *laiſſez faire Charles de Gand, il vous faira bien voir s'il eſt Empereur.* Charles V. ajoûta à cela avec un air

air de reproche, *qu'il n'avoit à ſe plaindre de l'eſtât où il étoit, qu'à ſa mauvaiſe conduite.* Le Duc repliqua, *qu'il ſupplioit ſa Majeſté, de ne vouloir pas uſer avec colere de ſa fortune & de la puiſſance qu'elle lui donnoit ſur lui, mais d'uſer plûtôt de clemence envers lui, ſans ſe prevaloir du malheur qui l'avoit fait ſon priſonier, & d'avoir égard à ſa naiſſance, & à ſon eſtât.* Quelques-uns veulent encore que l'Empereur ait repliqué ces paroles, *pour trouver doux le traitement que vous recevrez, il vous faut ſouvenir de celui que vous aviez reſolu de me faire, ſi vous euſſiez remporté ſur moy une victoire ſemblable à celle que j'ay remportée ſur vous.* Il y a des Hiſtoriens qui diſent que le Priſonier voyant que l'Empereur ne ſe découvroit pas, remit ſon chapeau & parla couvert. L'Empereur ordonna au Duc d'Albe de le faire conduire au lieu qu'on lui avoit préparé ſur les bords de l'Elbe, & de le faire ſeurement garder, juſqu'à nouvel ordre.

Cette grande Journée qui acquit tant de gloire à Charles-Quint arriva le 24. Avril aprés douze jours de Campagne. La Bataille commença un peu avant midy, ſur les bords de l'Elbe, & dura juſques au coucher du Soleil, quoi que le fort du combat n'ait duré que deux heures; le reſte du jour les Imperiaux l'employerent à pourſuivre les ennemis, plus de neuf milles loin, tüant les uns & faiſant priſoniers les autres; ainſi on peut dire que le Champ de Bataille, tout couvert de corps morts, eût plus de trente milles de circuït. Les Lutheriens perdirent Bagage, Canon, Munitions, & Vivres. Quant au Eſtat de la victoire. 1547.

nombre des morts, les uns le font plus grand & les autres moindre, mais autant que je l'ai pû ſavoir avec certitude, il n'alla pas au delà de dix mille, & 3000. priſoniers, où environ: Car le plus grand nombre des ſoldats Lutheriens eſtant compoſé de païſans, qui n'avoient pas accoûtumé de porter les armes, & la pluſpart de leurs Officiers n'étant pas capables de les commander, ils prirent tous la fuite. Du côté des Imperiaux, il n'y eut pas plus de 300. morts ou bleſſez.

Charles triomphant. A la verité l'Empereur avoit beſoin de remporter une telle victoire, pour acquerir de la gloire, & pour meriter à juſte titre le nom d'Auguſte & d'Invincible; n'ayant pas eu juſques-là d'occaſion, hors celle qu'il eût contre les Barbares à Tunis, de ſe ſignaler par quelque fait d'Armes conſiderable: Mais ce coup d'eſſay, peut paſſer, eu égard aux circonſtances, pour le plus conſiderable qu'aucun Prince ait jamais fait: & l'Egliſe Romaine avoit ſujet aſſûrement, d'en immortaliſer la memoire plus qu'elle ne l'a fait, car elle en a ôté la gloire à Charles-Quint pour la donner aux Saints, & à leurs miracles, & je puis bien croire auſſi que la Providence de Dieu a bien voulu châtier par un miracle la trop fiere proſperité des Lutheriens, qui avoient reſolu de ravir tous les biens Eccleſiaſtiques, non ſeulement d'Allemagne, mais encore de delà les Monts. Ainſi ils eurent bien raiſon de celebrer cette victoire de l'Empereur par des Proceſſions ſolemnelles & generales. Le Pape Paul III. en reſſentit ſur tout une joye extré-

extréme, & comme il avoit auparavant fait publier un Jubilé pour l'extirpation de l'hereſie, il en fit alors publier un nouveau, pour la plus grande gloire de Dieu. Mais quelque joye qu'il eût reſſentie des avantages que l'Egliſe tiroit de cette victoire, il ne laiſſa pas d'être vivement piqué de jalouſie, de voir l'Empereur devenir ſi puiſſant. Il voulut pourtant ſauver les apparences, & reſolut au premier Conſiſtoire d'envoyer le Cardinal Sfondrato en qualité de Legat *à latere* à l'Empereur, tant de ſa part que du S. Siege, pour le féliciter d'une ſi glorieuſe victoire, ce que firent auſſi tous les Princes Catholiques de l'Univers, & particulierement la Republique de Veniſe, qui lui envoya une magnifique Ambaſſade.

Cependant Charles, étoit allé avec ſon Armée chargée de butin, camper devant Wittemberg, ville de la reſidence de l'Electeur, dans laquelle ſon fils, qui avoit reçû deux bleſſures à la bataille, & avoit été fait priſonier, mais qui plus heureux que ſon pere avoit trouvé moyen de ſe ſauver, étoit entré, avec quelques fuyards qu'il avoit ramaſſez, reſolu de la deffendre juſques à la derniere goutte de ſon ſang, dont il avoit perdu une bonne partie par ſes bleſſures; quoi qu'il ne doutât pas que l'Empereur ayant une Armée victorieuſe & formidable, ne voudroit pas permettre que cette place demeurât au pouvoir d'un ennemi vaincu, qu'il vouloit entierement perdre, comme l'évenement l'a bien montré. Cependant *Sybille* fille du Duc de Cleves, & infortunée épouſe de Jean

Charles va à Wittemberg.

Frederic, ayant appris l'entiere deffaite de l'Armée, & que ſon Epoux avoit été fait priſonier, comme c'étoit une femme de beaucoup de courage, avant que de s'abandonner aux larmes, lui envoya pluſieurs raffraîchiſſemens, des habits, du linge, & ſemblables choſes, avec la Lettre ſuivante.

Lettre de Sybille à ſon époux.

MOn Seigneur, & mon très-cher Epoux. J'ay appris de pluſieurs Officiers, & par nôtre fils Jean Frederic, vôtre priſon. Je laiſſe juger à l'amour reciproque que nous avons toûjours eu l'un pour l'autre, avec quelle douleur j'ay appris une telle nouvelle. Mais ma douleur auroit été encore plus grande, ſi une ſi fâcheuſe nouvelle n'eût été accompagnée du plaiſir d'apprendre que vous eſtes en bonne ſanté, nonobſtant la grandeur de vos diſgraces, ce qui a diminué de beaucoup la triſteſſe de mon cœur affligé, qui eſt agité de mille penſées triſtes, comme la mer par des vents contraires. Mais puis que la Providence de Dieu a permis que cela arrivât, il faut ſe ſoûmettre à ſes ordres, & je ne lui demande rien avec tant de zéle, que de vouloir vous conſerver en ſanté, afin que vous ayiez toute la force du corps & de l'eſprit dont vous avez beſoin. Le bon ſens ne me permet pas de vous dire, ce que je devrois vous exprimer en cette occaſion, & je ſuis perſuadée que vous le ſavez ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire que je le diſe. C'eſt tout ce que j'ay à vous dire, mon très-cher Seigneur & Mary, après avoir ſouhaité avec toute l'ardeur poſſible que Dieu vous donne ſa grace, avec laquelle vous puiſſiez ſupporter avec patience ces coups ſi terribles de l'averſité. A Wittemberg le 2. Mai 1547.

Sybille Ducheſſe de Saxe,
Vôtre épouſe affligée.

Cette

Cette Lettre fut portée par un Gentil-homme de la Chambre, & comme c'étoit une Dame fort adroite, elle ne voulût pas la cachetter, ſachant qu'en de telles occaſions on ne permet pas aux priſoniers, ſur tout aux perſonnes de cette qualité, de recevoir des lettres fermées. On mena le Gentil-homme devant l'Empereur, & on lui remit la lettre, mais la voyant ouverte, il jugea qu'elle ne contenoit rien de conſiderable, & ordonna qu'on la portât au Priſonier, avec tout ce que ſon épouſe lui envoyoit. Le Gentil-homme demanda à l'Empereur à genoux la permiſſion de le voir, ce qu'il ne pût obtenir, mais on lui fit ſavoir, que s'il vouloit faire réponſe à ſon épouſe, on la lui feroit tenir: il lui écrivit donc en Allemand la lettre ſuivante. Réponſe.

MA très-chere Epouſe. Je ne ſuis pas affligé de ma priſon, parce que je m'étois préparé à ſupporter avec patience tous les revers de fortune qui me pourroient arriver, ſur tout me voyant priſonier d'un Empereur, dont l'heureuſe valeur à eu pour priſoniers avant moy un des plus grands Roys de la Terre, & un des plus grands Papes que Rome ait jamais eu. Je ne laiſſerois pourtant pas d'être affligé, ma très-chere Epouſe, ſi je n'eſtois aſſuré de la force incomparable de vôtre eſprit, & de l'amour que vous conſervez pour moy dans vôtre cœur, ce qui m'aidera beaucoup, à ſupporter avec fermeté les inconſtances de la fortune. Comme j'entens tout ce que vous pourriez me dire, par vôtre courte lettre, je ſuis perſuadé que vous entendrez auſſi tout ce que je pourrois vous dire, &

que je ne vous dirai pas. Conſolez-vous, comme je me conſole, ſoyez aſſurée que je vous aimerai juſqu'au tombeau, & que je ſuis bien plus le priſonier de vôtre cœur, que celui de mon ennemi.

Jean Frederic,

Vôtre veritable & fidelle époux.

Charles devant Wittemberg.

Cependant Sybille ne perdoit point de temps à faire tous les préparatifs neceſſaires, pour deffendre vigoureuſement la ville de Wittemberg, que l'Electeur avoit fortifiée pendant vingt ans, pour la rendre imprenable. Les Bourgeois étoient auſſi reſolus à ſe bien deffendre. L'Empereur qui croyoit qu'il lui étoit du tout néceſſaire de ſe rendre maître de cette Place, mais qui en voyoit l'entrepriſe fort difficile, ne jugea pas à propos de s'engager à un ſiege qui auroit été long, & l'évenement incertain; il ſe contenta de s'aller camper à un mille, de la faire inveſtir par ſon Armée & de la tenir ſi bien bloquée, que rien n'y pût entrer, afin de lui ôter toute communication avec ceux de dehors. Pour ſe tirer plûtôt d'affaires, il fit agir auprès de Jean Frederic, pour l'obliger à lui remettre la place. Mais le priſonier ne voulût pas écouter de telles propoſitions, & déclara qu'il perdroit plûtôt la vie, que de remettre volontairement Wittemberg.

Sentence de mort contre l'Electeur, 1547.

Charles irrité par cette réponſe, crût être en droit d'acquerir cette Place au dépens de la vie de Jean Frederic, & de le faire mourir à la vûe de la ville, afin que les Bourgeois, qu'il

qu'il avoit ſouvent fait ſolliciter de ſe rendre, viſſent que leur obſtination étoit cauſe, que l'on faiſoit mourir leur Prince infortuné, par un ſpectacle ſi digne de compaſſion. Il fit donc aſſembler le Conſeil de guerre duquel étoit Chef le Duc d'Albe ſon Lieutenant General, homme alteré du ſang humain le plus noble, & qui avoit ſollicité l'Empereur de faire mourir Jean Frederic depuis le premier jour qu'il tomba en ſon pouvoir. Il ne lui fût pas difficile de le faire condamner à la mort dans ce Conſeil, parce qu'ayant été mis au Ban qui le déclaroit rebelle, il n'y avoit perſonne qui eût oſé opiner autrement qu'à la mort, qu'on publia le matin du 4. de Mai à ſon de Trompe par tout le Camp, en ces termes. *Nous Charles Empereur &c. avons ordonné & ordonnons que Jean Frederic, autrefois Electeur de Saxe, aura la tête coupée, pour le crime de Felonie & Rebellion contenüe dans le Ban de l'Empire publié contre lui, peine qu'il a encourüe & meritée, & afin que ſa mort ſoit un exemple de terreur à tous les méchans.*

Ce même jour-là, à trois heures aprés dîné le Secretaire du Conſeil de guerre ſe tranſporta dans la Tente où l'on gardoit le Saxon, qu'il trouva s'entretenant avec le Duc de Brunſwic; il lui prononça la ſentence, & lui declara qu'il ſeroit executé le matin du 6. Mai. Ce fut une choſe digne d'admiration de voir la force inébranlable de l'eſprit de ce Prince qui en écouta la lecture ſans changer de couleur, & répondit de ſang froid au Secretaire, aprés qu'il eût achevé ſa fonction, *L'Empereur à beau faire, il n'aura pas pour cela ma ville de Wittemberg,* Fermeté avec laquelle il la reçût.

temberg. Il prétend en me faiſant mourir ſe deffaire d'un ennemi, mais il trouvera qu'au lieu d'un il s'en fera pluſieurs ; car mes fils reſteront qui deffendront vigoureuſement Wittemberg, & ſeront éternellement ſes ennemis. Puis ſe tournant vers ſon Page, il lui dit ſans témoigner aucune émotion, *de lui aporter un jeu d'eſchecs*, ſe mit incontinent â joüer avec le Duc de Brunſwick, & témoigna de la joye de lui avoir gagné deux parties.

L'Electeur de Brandebourg.

Joachim Electeur de Brandebourg, qui étoit alors à une demi journée de là, averti par la Ducheſſe Sybille de la ſentence qu'on avoit donnée contre ſon époux, ſe rendit incontinent au Camp, & avec toute la diligence poſſible il travailla à obtenir de l'Empereur la grace du priſonier. Jamais Prince n'a témoigné plus d'affection & d'empreſſement pour rendre ſervice à un parent ou à un ami, que celui-ci en cette occaſion. A lui ſe joignit le Duc Guillaume de Cleves, dont l'interceſſion fût encore plus puiſſante auprés de l'Empereur, étant gendre du Roy Ferdinand, & beau-frere de Jean Frederic, & frere de Sybille ſon épouſe; auſſi cette affaire intereſſoit l'honneur de ſa ſœur, & de ſes neveux qui étoient en grand nombre.

On demande ſa grace.

Durant quatre jours entiers ces deux Princes ne firent autre choſe que courir de la Tente de l'Empereur à celle du Priſonier, pour tâcher de trouver des moyens convenables en un tel cas. Ces deux Princes ne demandoient autre choſe que la vie de celui qui avoit été condanné, avec quelque bien pour vivre honeſtement avec ſa famille. Quoi qu'il depen-

dependît de la ſeule autorité de l'Empereur d'accorder cette grace, il ne voulut pourtant rien faire ſans l'avoir communiqué au Conſeil qui avoit condanné le Priſonier, pour temoigner l'eſtime qu'il en faiſoit. Les opinions y furent partagées, les uns étant d'avis d'accorder la grace, & les autres de la refuſer; mais le plus grand obſtacle étoit que le Duc d'Albe, qui y avoit tant de credit, demeuroit ferme à l'execution de la ſentence; diſant que la conjoncture des affaires vouloit, que l'on fît un exemple de ſéverité, pour faire peur à d'autres, qui pourroient entreprendre de ſemblables choſes. Cela n'empêcha pas que l'Empereur ne choiſît l'avis qui alloit à la clemence quant à la vie du priſonier; il eſt vrai qu'il la lui fit acheter bien cherement, & par des conditions auſſi dures, que la ſentence de mort, qui furent accordées & ſignées en la maniere ſuivante le 12. Mai 1547.

CONDITIONS

Sous leſquelles Jean Frederic obtint ſa grace.

1. *QUe Jean Frederic renonçoit dès-lors pour toûjours à la Dignité Electorale, tant pour lui que pour ſes heritiers & ſucceſſeurs, donnant tout pouvoir à l'Empereur d'en diſpoſer à ſa volonté & comme il le trouveroit bon.*

2. *Qu'il*

2. *Qu'il remettroit ce jour-là même entre les mains de l'Empereur la ville de Wittemberg & de Gotta, avec tout le Canon qui y étoit, & le tiers des munitions de bouche; demeurant permis à Jean Frederic de prendre les deux autres tiers pour lui, avec tous les meubles & uſtenciles, & que les garniſons ſortiroient ſans Enſeignes.*

3. *Qu'il obligeroit les Saxons à mettre en liberté Albert Marquis de Brandebourg, auquel on rendroit tout ce qui lui avoit été pris.*

4. *Que de ſon côté ſa Majeſté Imperiale en uſeroit de même à l'égard du Duc Erneſt de Brunſwic & ſon fils.*

5. *Que les Saxons reſtitueroient au Comte de Mansfeldt, & de Solms, comme auſſi au Grand Maître de l'Ordre de S. Jean en Pruſſe, tout ce qui leur avoit été pris pendant cette guerre.*

6. *Que Jean Frederic renonçoit à tous droits qu'il pourroit avoir ſur les villes de Magdebourg, Halberſtat, Halle, avec promeſſe de ſe ſoûmettre à la Chambre Imperiale, & de contribuer à l'entretien des Officiers de cette Chambre.*

7. *Qu'il s'obligeoit de faire donner la liberté au Duc Henry de Brunſwic & à ſon fils, que le Landgrave tenoit priſoniers, ſans qu'il pût rien prétendre, ni entreprendre ſur eux.*

8. *Qu'il renonceroit à toute Alliance, ou*

Traité

Traité fait contre ſa Majeſté Imperiale, avec qui que ce pût être, ou contre le Roy Ferdinand ſon frere, avec ſerment de n'en faire aucune à l'avenir ſans les y comprendre, avec leurs Etâts, & leurs Alliez.

9. *Qu'il lui ſeroit reſervé cinquante mille écus tous les ans, tant pour lui que pour ſes heritiers & deſcendans à perpetuité, à prendre ſur l'Electorat, ou ſur d'autres Terres qui ſeroient remiſes au Duc Maurice.*

10. *Que ſi ſa Majeſté Imperiale y vouloit conſentir, Jean Frederic pourroit reprendre pour lui & pour ſes heritiers la ville de Gotta, à la charge qu'il en démoliroit les fortifications, ſans y en pouvoir jamais faire de nouvelles.*

11. *Que ſous ces clauſes & conditions ſa Majeſté Imperiale vouloit bien uſer de clemence envers lui, & lui faire grace de la vie, lui pardonnant la peine à laquelle il avoit été condanné, & toute autre peine corporelle, à la charge pourtant, qu'il demeureroit au pouvoir de l'Empereur, ou du Prince d'Eſpagne ſon fils, & qu'il ſatisferoit ponctuellement à toutes les conditions du preſent Traité.*

Voilà qu'eſt devenu l'Electeur Jean Frederic, le premier qui avoit embraſſé & profeſſé le Lutheraniſme, & tant aidé à la propagation de la Reformation de Luther en Allemagne. Celui qui ne pouvoit tenir dans

ſa

ſa peau quelque gros qu'il fût, tant il étoit enflé d'orgueil par l'autorité démeſurée où l'avoit élevé la Ligue de Smalcade, dont il étoit le Chef. Celui qui avoit parlé à l'Empereur & aux Dietes avec tant de hardieſſe & de menaces. Celui qui donnoit de la terreur à toute l'Europe, ſe voyant à la tête d'une formidable Armée de cent mille hommes. Un tel homme s'eſt pourtant vû condanné à une mort honteuſe, obligé à acheter ſa grace par tout ſon bien, & reduit à vivre en ſimple Gentil-homme, lui qui étoit deſcendu de tant de Princes.

Sybille va trouver l'Empereur. 1547.

La Ducheſſe Sybille & ſon fils aîné remirent ce jour-là même la ville de Wittemberg au Duc d'Albe, qui y entra pour s'en mettre en poſſeſſion au nom de l'Empereur, avec 300. chevaux, & 500. hommes de pied; la garniſon ſortant par une porte, pendant qu'il entroit par l'autre. Sur le ſoir Sybille alla faire la reverence à l'Empereur, accompagnée de Jean Erneſt ſon beau-frere, de Catherine ſon épouſe, & d'un de ſes fils, les autres étant abſens. Elle fut encore accompagnée de deux fils du Roy des Romains ſes neveux, de l'Electeur de Brandebourg, qui lui donnoit la main, & de pluſieurs autres Princes Allemands. Elle étoit vêtuë ſi modeſtement, qu'elle n'étoit pas même habillée en femme de ſimple Gentil-homme, ſans aucun ornement, ni pierreries. En cét étât elle parût devant l'Empereur, avec la mortification que chacun peut bien penſer. Charles V. lui alla au devant juſqu'à la porte de ſa Tente, lui fit beaucoup d'honneur, & lui

lui témoigna beaucoup d'affection. Elle ſe jetta à genoux à ſes pieds, fondant en larmes ameres, & ſanglots, qui témoignoient une douleur extréme, & qui non ſeulement arracherent des larmes à tous les aſſiſtans, mais à l'Empereur lui-même, qui eut de la peine à la relever, puis la ſoûtenant lui-même ſous les bras, il la conduiſit dans ſa Tente. Là tous deux debout l'un devant l'autre, elle lui parla en ces termes, eſſuyant de temps en temps ſes larmes avec ſon mouchoir.

Son diſcours.

Très-Auguſte Empereur, & très-clement Princee. Je ne doute point que ſi Jean Frederic mon époux eût ſû meſurer, comme il devoit, ſa fortune, avec la puiſſance & la grandeur de vôtre Majeſté, il ne ſeroit pas tombé dans une auſſi grande faute, & n'auroit pas jetté ſa famille dans la derniere deſolation, comme il a fait. Mais je ne laiſſe pas, très-bon & très-clement Empereur, de vous ſupplier, de ne pas uſer de toute la rigueur que mérite ſa faute, en me rendant entierement malheureuſe, & d'avoir plûtôt égard à mon innocence & à vôtre generoſité Auguſte & Royale; moy, qui ſans être coupable, ſuis condannée auſſi bien que mes enfans, qui ſont ici preſens, & ceux qui ſont abſens, aux derniers malheurs. Très-clement Empereur, n'obligez pas ces enfans infortunez à pleurer la faute de leur Pere, ſouvenez-vous plûtôt des ſervices que leurs Prédeceſſeurs ont rendu à l'Empire, & à l'Auguſte Maiſon d'Auſtriche; l'équité dont vous uſerez envers ces innocens, vous acquerra beaucoup de gloire dans le monde, & l'exemple d'une telle clemence & pieté ne ſera jamais oublié dans tous les ſiecles futurs. Aprés avoir dit ces paroles, elle

elle ſe mit encore à genoux, devant l'Empereur pour lui faire une priere particuliere, & ſa Majeſté Imperiale l'ayant relevée, elle lui demanda, de permettre à ſon Epoux de paſſer le reſte de ſes jours avec elle, puis que Dieu les avoit unis pour vivre & mourir enſemble, & que ſa Majeſté lui avoit accordé la vie. L'Empereur lui répondit avec beaucoup de douceur.

Réponſe de l'Empereur. *Qu'il étoit extrémement fâché d'être obligé de l'affliger d'avantage, en lui, diſant, qu'il avoit été en partie cauſe de la grande faute de ſon époux, par la Clemence dont il avoit uſé envers lui, & que la trop grande confiance qu'il avoit eu en luy, l'avoit rendu plus hardy à lui devenir infidelle. Que pour l'amour d'elle & de ſes enfans, il avoit bien voulu, condeſcendre aux inſtantes prieres & ſollicitations qu'on lui avoit faites de lui accorder la vie, qu'il devoit perdre ſelon toutes les Loix, & que d'ailleurs il lui avoit laiſſé de grands revenus capables de le faire vivre honorablement; quant à ce qu'elle lui demandoit de la laiſſer vivre avec ſon Epoux, dans les lieux qu'il lui laiſſoit dans la Saxe, il ne pouvoit lui accorder ſa demande, eſtant neceſſaire alors d'executer les conditions que l'on avoit faites: que cependant ſi elle vouloit ſuivre ſon Epoux qu'il le lui permettoit, & donneroit ordre, qu'on lui rendît tous les honneurs dûs à ſa naiſſance, & qu'on avoit accoûtumé de lui rendre, dans ſon premier Eſtât. Qu'il ſouhaiteroit au reſte que ſon Epoux n'eût pas abuſé de la bien-veillance & de l'affection qu'il lui avoit témoignée, pour pouvoir faire plus qu'il n'avoit fait envers luy, & envers elle tout ce à quoi ſon inclination le porteroit,*

roit, ſi la raiſon & la juſtice ne l'en empêchoient.

Quand elle eut pris congé de l'Empereur, qui lui avoit donné la permiſſion de voir ſon Epoux, elle fût le voir & le conſoler, accompagnée des mêmes Princes, dans le quartier de l'Infanterie Eſpagnole où il étoit. Ils s'embraſſerent ſi étroitement qu'ils ne pouvoient ſe ſeparer. On ne voyoit que larmes répandües, & on n'entendoit que ſoûpirs & ſanglots. On permit à Sybille de parler en ſecret à ſon époux en un coin, & puis aïant pris congé de luy, en répandant de nouvelles larmes, elle s'en retourna dans la ville. Le lendemain aprés dîné l'Empereur y fut rendre viſite à la Ducheſſe, accompagné des Grands de ſa Cour, & Principaux Officiers de ſon Armée, & fût mettre pied à terre devant le Palais Ducal. La Ducheſſe étoit accompagnée des mêmes Princes & Seigneurs qui étoient avec elle le jour precedent lors qu'elle avoit été rendre viſite à l'Empereur. Elle fût avec eux recevoir ſa Majeſté Imperiale au bas de l'eſcalier & juſques dans la Cour. Charles deſcendit de cheval hors de la grand' porte du Palais, & voyant que la Ducheſſe s'avançoit, il doubla le pas pour aller vers elle. Elle étoit habillée comme le jour precedent, fort ſimplement. Eſtant proche de l'Empereur elle ſe mit à genoux, mais il la releva, & la conduiſit par la main dans l'appartemant deſtiné à le recevoir. La viſite de l'Empereur ne dura qu'un peu plus de demi-heure, la converſation ne roula que ſur des choſes indifferentes, & il ne s'y paſſa rien de particulier, ſinon que la

Sibylle rend viſite à ſon Epoux, & en reçoit une de Charles V.

la Ducheſſe en ſe ſeparant de l'Empereur recommanda de nouveau à ſa clemence ſon infortuné époux, elle même, & ſes enfans innocens. L'Empereur lui fit beaucoup de civilité, & ne vouloit pas permettre, non ſeulement qu'elle deſcendît l'eſcalier, mais non pas même qu'elle ſortît au delà de ſa chambre, mais il ne le pût obtenir, ni empêcher qu'elle ne l'accompagnât juſqu'à la porte du Palais. Il ne voulût pas monter à cheval qu'elle ne fût rentrée, & il ordonna aux Grands de ſa Cour de l'accompagner jusques dans ſon appartement, ce qui fût fait par le Duc d'Albe qui lui donna la main.

On tâche d'introduire l'inquiſition à Naples.

L'Empereur eſtant revenu de cette viſite, reçût un Courrier de Don Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, qui lui donnoit avis de la ſedition arrivée en cette ville là à cauſe de l'Inquiſition, nous finirons ce ſecond Livre par une relation courte du ſuccez de cette affaire. Déja depuis long-temps le Pape Paul III. preſſoit l'Empereur d'établir l'Inquiſition à Naples croyant qu'il y alloit de ſon honneur de faire reçevoir dans ce Royaume qui eſt fief de l'Egliſe, & ſi proche voiſin de l'Etât Eccleſiaſtique, ce ſacré Tribunal du ſaint Office, comme il l'appelloit toûjours. L'Empereur s'en étoit excuſé toutes les fois, qu'on lui en avoit fait parler. Mais finalement il en fût tellement ſollicité par le Cardinal Farneſe neveu du Pape, qui étoit, comme nous l'avons dit en Allemagne auprès de l'Empereur pour les affaires de la guerre contre les Lutheriens, que pour le porter davantage à contribüer à cette guerre, il crût être obligé d'avoir

NAPOLI
MAURICE DUC
de Saxe

voir cette complaiſance pour lui. Il eſcrivit des Lettres fort preſſantes au Vice-Roy là-deſſus & lui ordonna, d'établir quoi qu'il en fût, ce Tribunal dans le Royaume, & de le faire de concert avec le Cardinal Reynaud Farneſe Archeveſque de Naples, neveu auſſi de ſa Sainteté. Tolede après avoir reçû ces ordres & en avoir conferé avec le Cardinal, ils conclurent, enſemble qu'il falloit publier dans l'Egliſe Cathedrale un jour de feſte la Bulle du Pape ſur la neceſſité qu'il y avoit d'établir l'Inquiſition, ſans faire autre choſe pour cette premiere fois, pour voir ce que le peuple en diroit. Cela fut executé, & la Bulle fût publiée dans la Cathedrale par *Leonard de Magiſtris* Evêque de Capri, & grand Vicaire du Cardinal Archevêque, le matin du 3. Avril, qui étoit alors le Dimanche des Rameaux.

On la propoſe au peuple.

Le peuple ne fit pas beaucoup de reflexion à cette publication, tant parce qu'elle ne parloit qu'en termes generaux, que parce qu'on étoit alors occupé aux devotions Paſcales de la Semaine ſainte. Cela fit croire au Vice-Roy & à l'Archevêque, qu'ils pourroient facilement & ſans bruit établir ce Tribunal dans la ville & enſuite dans tout le reſte du Royaume, & qu'ainſi il falloit en faire une expreſſe propoſition au peuple. Le Vice-Roy fit aſſembler imprudemment au ſon de la cloche de S. Auguſtin dans la même Egliſe le Parlement general, des Deputez des cinq Sieges, au nombre de ſix de chacun, & des Elûs du peuple ce qui faiſoit une grande aſſemblée. Le Vice-Roy s'y eſtant rendu, declara que l'intention de ſa Majeſté Imperiale,

periale, conformément à celle du Pape, étoit d'établir dans le Royaume le Tribunal du S. Office, que l'on jugeoit très-neceſſaire, pour tenir la ville & le Royaume purgé de toute tache d'Héreſie. Le Parlement ayant oüy cette propoſition du Vice-Roy, qu'il étendit fort au long, commençoit à murmurer, mais il ſe retint, & répondit ſeulement qu'on delibereroit là-deſſus ce jour là, & que l'on rendroit réponſe au Vice-Roy. Le lendemain matin on lui envoya 12. Deputez à la teſte deſquels étoit Antonio Griſone Gentil-homme du Siege de Nido, qui fit la réponſe ſuivante au nom de tous les autres au Vice-Roy.

Diſcours au Vice-Roy.

Très-illuſtre Seigneur. Ce Royaume, & nôtre très-fidelle ville ſe ſont toûjours conſervez depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, purs, ſans tache d'aucune hereſie, & religieuſement attachez à la Foy orthodoxe & Catholique; c'eſt une choſe qu'on peut juſtifier par toutes les Hiſtoires, & que vôtre Seigneurie illuſtriſſime (on ne donnoit pas alors d'autre qualité aux Vice-Roys) n'ignore pas, elle qui nous Gouverne depuis tant d'années. Elle n'ignore pas auſſi que le ſeul nom d'Inquiſition a toûjours paru odieux, aux Napolitains: Quoique l'on en pût donner pluſieurs raiſons, nous nous contenterons d'en alleguer une ſeule, que le Royaume eſtant plein de faux témoins, de ſcelerats, & de gens ſans conſcience, il ſeroit facile de les corrompre par de l'argent & de faire accuſer d'hereſie ſur la moindre choſe, les plus orthodoxes dans la Foy, ce qui depeupleroit en peu de temps ce Royaume. Qu'il ſuffiſe donc, à vôtre Seigneurie illuſtriſſime, de ſavoir, que cette ville au nom de tout

tout le Royaume, dont elle eſt la capitale, vous déclare qu'elle ne veut pas d'un Tribunal, dont le ſeul nom donne de l'épouvante, l'Inquiſition ne ſe devant exercer que dans des païs heretiques, & non pas dans un Royaume, dans lequel il n'y a, par la grace de Dieu que des Catholiques. Nous avons encore une autre raiſon très-forte de n'y pas conſentir, c'eſt que ſi on établiſſoit parmi nous le S. Office, on croiroit que nôtre Royaume ſi pur, ſeroit ſoupçonné d'hereſie, ce qui nous cauſeroit beaucoup d'affliction.

Le Vice-Roy répondit à ce diſcours en ter- Sedition.
mes confus & équivoques, & rompit incontinent l'aſſemblée du Parlement : puis en ayant conferé avec l'Archevêque, ils delibererent de paſſer outre par les voyes Eccleſiaſtiques. Le matin du 4. Mai, ils firent publier un Edit pour l'établiſſement du S. Office, dont le Tribunal ſeroit dreſſé dans le Palais Archiepiſcopal, & on fit afficher l'Edit à la porte de l'Egliſe Cathedrale. A la vüe de cette affiche toute la ville ſe ſouleva, & on ſe mit à crier par tout, *qu'on ferme les boutiques, aux armes, aux armes.* Un certain. Thomas Anello de Surrente ſe fit chef des rebelles, lequel accompagné d'une grande multitude de peuple, courût à l'Egliſe Cathedrale, & déchira l'Edit de ſa propre main, & le Palais Archi-Epiſcopal courût grand riſque d'être pillé. Le Vice-Roy fit ce qu'il pût pour appaiſer la ſedition, mais le peuple proteſta à haute voix qu'il ne quitteroit jamais les armes juſques à ce que ſa Seigneurie illuſtriſſime, en eût écrit à ſa Majeſté Imperiale, & qu'on en eût reçû une favorable réponſe

ponſe. L'Empereur ayant reçû cét avis & ne ſachant, quel pouvoit être l'évenement de la ſedition depuis que le courrier étoit parti, en fût fort effrayé, & renvoya incontinent le même courrier, avec ordre au Vice-Roy, d'aſſûrer de ſa part en termes les plus convenables ſelon ſa prudence, ſon très-fidelle peuple de la ville de Naples, *qu'il donneroit ordre à toutes choſes en temps & lieu*, réponſe, qui eſtant faite au peuple ne lui fût guere agréable, comme nous le verrons au livre ſuivant: cependant mon Lecteur ſe contentera, que je mette pour la fin de celui-cy la Lettre que Charles-Quint écrivit au Pape au ſujet de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Lutheriens, & la réponſe du Pape ſur le même ſujet.

A SA SAINTETÉ,

Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de J. Chriſt en terre.

Charles par la miſericorde divine Empereur des Romains &c. lui ſouhaite ſalut & longue vie, pour le bien de la Chrêtienté.

TRès-ſaint Pére. *Aprés avoir baiſé du cœur, les pieds de vôtre Sainteté, ſelon le devoir d'un fils envers le Vicaire de Jeſus-Chriſt, je rendrai compte à vôtre Sainteté*

pour

pour m'acquiter de ce devoir filial, du ſuccez que Dieu a donné à nos armes dans cette derniere occaſion, quoi que je ne doute pas qu'elle n'en ait deja été plus exactement informée.

Pour n'être pas long, je dirai à V. S. que Dieu a beni les armes des Catholiques, contre cette très-puiſſante & infernale Furie, ce monſtre d'Hereſie, qui croyoit engloutir toute la Chrêtienté, comme elle avoit déja devoré les plus ſaines & les plus nobles familles d'Allemagne. Nôtre Victoire ne pouvant être ni plus conſiderable ni plus glorieuſe, j'ay tout le ſujet du monde de m'humilier devant Dieu, & de benir ſa miſericorde, qui a voulu ſe ſervir de moy dans cette guerre comme d'un inſtrument en ſa main pour procurer un ſi grand bien à l'Egliſe, acquerir un ſi grand repos & ſeureté à la veritable Chrêtienté, tant de Gloire au ſaint Siege, guerre qui eſt d'une ſi grande conſequence à la Religion Catholique, qui ſeule doit être regardée comme nôtre commune mére.

Je ne pretens autre choſe, très-ſaint Pere de tout ce que j'ay fait que la ſeule ſatisfaction, d'avoir été choiſi de la miſericorde de Dieu pour être le Chef, qui a commandé tant de zelez champions de Jeſus-Chriſt, qui ont ſi vaillamment combattu pour la deffenſe de ſa juſte & ſainte cauſe, en un temps, où les heretiques pleins d'orgueil penſoient engloutir l'Europe en-

tiere, comme ils avoient déja fait de la plus grande partie de l'Allemagne. L'Hydre eſt déja abatuë, ſaint Pere, & ſes chefs orgueilleux qui s'étoient ſoulevez contre moy, juſqu'à perdre le reſpect qui m'étoit dû, dans tant de manifeſtes qu'ils ont publiez contre moy, tant ils ſe tenoient aſſurez de la Victoire, ſont maintenant mes priſoniers.

Comme on n'a jamais deffendu de cauſe, plus juſte que celle-cy, & où il s'agiſſe tant de l'intereſt de la gloire de Dieu, on ne pouvoit que s'attendre à une grande Victoire ſur des ennemis qui ne pouvoient être vaincus que par le ſeul bras du Tout puiſſant. Il eſt certain, Très ſaint Pére, que c'eſt à lui ſeul que nous devons tous les biens & avantages, que la ſainte Religion Catholique va tirer de cette Victoire. Sans lui nos forces n'auroient pas été aſſez grandes pour en venir à bout; ces Sectaires Impies ayant mis ſur pied une Armée innombrable de gens de leur parti, tous d'autant plus éclairez, courageux, obſtinez à deffendre leur rebellion contre Dieu & contre moy, qu'ils étoient aveugles quant à la Foy.

Ainſi, avec tout le reſpect filial & le plus grand zele que je dois à vôtre Sainteté, par mon caractere, je vous felicite comme Vicaire de Jeſus-Chriſt, de tous ces grands avantages, que l'Egliſe, dont vôtre Sainteté eſt le digne chef,

chef, & le Paſteur des Paſteurs, vient de remporter ſur les Heretiques. Le zele de vôtre Sainteté, qui a contribué à cette entrepriſe, par une ſi grande profuſion d'or, tant de troupes choiſies, & ſur tout en y envoyant ſon propre ſang, pour être expoſé aux plus grands perils de la guerre, eſt d'un trop grand prix, & d'un trop grand exemple, pour être ſeulement loüé & celebré par les hommes; vôtre Sainteté en doit attendre la recompenſe, par une longue vie, de Dieu, dont il ſoutient avec tant de gloire la qualité de ſon vicaire en terre, & particulierement d'avoir ajoûté à tous ces ſecours tant de Jubilez univerſels, & tant de prieres particulieres, qui nous ont ſans doute principalement attiré une ſi grande benediction.

Je ſuis ſur tout infiniment obligé à V. S. de ce qu'elle a bien voulu par une genereuſe reſolution ſe priver de la perſonne de Monſ. le Cardinal Farneſe ſon neveu, qui lui eſt ſi neceſſaire pour la ſoulager du poids du gouvernement, & de l'avoir envoyé en qualité de Legat, pour m'accompagner en cette Entrepriſe, ce qui m'a été extrémement agreable. Auſſi lui ai-je donné conformément au commandement que vous lui aviez donné ſur vôtre Armée, la part qu'il devoit avoir dans les affaires, où il a fait connoître par de bons effets que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il porte le nom d'Alexandre:

J'ay pris ſouvent plaiſir, de le voir raiſonner avec ſolidité & maturité dans les conjonctures, & les deliberations les plus importantes, où j'ay voulu qu'il aſſiſtât, pour le bien de mes affaires.

Je ne dois pas taire auſſi à V. S. que les trois Legions d'Infanterie, & les 600. chevaux-legers qu'elle a envoyez ſous le commandement du Seigneur Ottavio Farneſe ſon neveu, digne frere d'un tel Cardinal, & l'un & l'autre dignes neveux d'un ſi grand oncle, ont donné beaucoup de ſatisfaction à leurs Officiers, & que les Officiers ont fait admirer leur valeur à tout le monde. Les principaux Officiers de mon Armée, qui ont eu occaſion de les obſerver de plus prez, en parlent avec beaucoup de loüange, & pour moi je donnerai toûjours la qualité de bon & de courageux ſoldat à Ottavio, & vôtre S. doit avoir de la joye, des bons ſervices qu'ils ont rendus l'un & l'autre en cette guerre.

Je me remets de tout ce que V. S. pourroit ſouhaiter de ſavoir de plus particulier ſur cette affaire, aux relations que vous en feront de bouche Meſſieurs vos neveux, qui vous épargneront la fatigue d'une longue lettre. Je n'ay pas encore deliberé ſur les ſuites de cette Victoire, mais je n'entreprendrai rien que pour la Gloire de Dieu, & de l'Egliſe. Cependant humilié avec reſpect devant vous qui eſtes le legiti-

legitime Vicaire de J. Christ, je demeure. Le 26. Avril 1547.

De vôtre Sainteté.

Le très-devoüé serviteur, & fils très-obeissant.

CHARLES.

Charles loüé dans le Consistoire.

L'Ambassadeur de Charles-Quint presenta cette lettre au Pape. A peine avoit-il achevé de la lire, qu'il fit ordonner aux courriers d'aller mander le Consistoire pour le lendemain. Le Pape y alla en personne, & aprés y avoir fait la lecture de cette lettre, il se mit à donner mille loüanges à la modestie & à la clemence de l'Empereur, qu'il qualifia de *très-grand* & *d'invincible*, & il n'y eut sorte de loüange qu'il ne lui donnât. Il y eut pourtant des Cardinaux qui ne manquerent pas de dire ensuite en plusieurs lieux, que sa Sainteté n'avoit pas fait faire la lecture de cette lettre, pour avoir lieu d'exalter les louanges dües à l'Empereur, mais parce qu'elle étoit pleine de celles de sa personne, & de sa famille. Mais que seroit-ce si les actions des Princes n'étoient pas sujettes à être censurées aussi bien que celles des autres? Quoi qu'il en soit, le Pape fit réponse à l'Empereur ce même jour là, & dans ce même Consistoire, il nomma pour Legat à *latere* le Cardinal Sfondrato, pour l'aller feliciter de sa part. Voici la réponse qu'il lui fit.

A nôtre très-cher fils en Jesus-Christ, Charles-Quint, Invincible & très-grand Empereur des Romains.

Le Pape Paul III. Serviteur des Serviteurs, vous souhaite Salut, & la continüation de la benediction du Ciel, sur vous & sur vôtre très-auguste maison.

Bien-aimé, & très-cher fils.

VOtre Lettre nous a donné autant de joye, par la pieté dont elle est remplie, que parce qu'elle nous a appris des grandes benedictions, que le Ciel a versées sur vous. Vôtre humilité, & modestie exemplaire envers le Redempteur du monde & en cette occasion vôtre Liberateur en particulier, vous acquerront plus de gloire, que vos Victoires, quelque considerables qu'elles soient, parce que ces Victoires ne vous feront honneur que devant les hommes, au lieu que vos saintes vertus réjouiront les Anges.

La moindre partie, bien-aimé fils, des Palmes & des Lauriers, que vous venez de cueillir par le zele de vôtre cœur, & la valeur de vôtre épée, suffiroit pour rendre orgueilleux les plus grands Capitaines du siecle; car d'ordinaire on ne combat que pour sa propre gloire, le plus

ſouvent même que pour l'intereſt, au lieu que vous, mon cher fils, aprés n'avoir combattu que contre les ennemis de Dieu, pour deffendre ſa cauſe & celle de l'Egliſe, & pour empêcher que la plus ſaine partie de la Chrêtienté, deja trop infectée en quelques Provinces, ne devint la victime de la fauſſe Hereſie, vous vous dépouillez avec tant d'humilité de tout merite, pour en donner toute la gloire à celui, qui fait tant de cas d'être appellé le Seigneur des Armées, & qui ſeul peut & ſçait donner la Victoire, à qui il veut & comme il le juge à propos, comme il vous l'a donnée en cette occaſion.

Pour vous élever à l'Empire, bien-aimé fils la miſericorde de Dieu a renverſé tous les obſtacles, & paſſé par deſſus les Loix humaines qui s'oppoſoient à vôtre Election. parce qu'elle voyoit déja, avec cet œil divin toûjours ouvert ſur la ſainte Epouſe de Jeſus-Chriſt, combien vôtre perſonne, vôtre valeur, vôtre Prudence, vôtre zele, vôtre bras lui étoient neceſſaires, pour s'oppoſer aux furies Infernales qui commençoient à naître & à pulluler, en même temps que d'autre ſemblables furies parurent contre cette ſainte épouſe, ſavoir l'Impie Martin Luther premiérement pour la corrompre, & Solyman aprés lui pour detruire & déchirer toute la Chrêtienté, à quoi ils n'auroient que trop reuſſi l'un & l'autre, ſi vous n'euſ-

ſiez arrêté leurs deſſeins par la valeur de vôtre épée.

Le Ciel ne pouvoit pas choiſir, bien aimé fils, dans des temps ſemblables, un Empereur plus zélé ni plus grand que vous, pour en faire un autre Jaſon, d'autant moins fabuleux qu'il eſt Chrêtien, pour abbattre ce criüel Dragon, qui a dévoré tant de Royaumes qui appartenoient à l'Egliſe, & tant d'Egliſes dans l'un & l'autre monde; ni un Hercule plus ſaint & plus glorieux, pour couper les méchantes teſtes de cette Hydre, qui ayant pris naiſſance dans l'Egliſe, a enſuite empoiſonné ſa propre Mere. Ce ne fut pas ſans ſujet auſſi, que depuis vôtre enfance, la benediction du Ciel vous deſtinoit tant de Couronnes & d'Etâts, pour vous rendre puiſſant & invincible: aprés quoi il ne faut pas s'étonner ſi vous remportez de ſi grandes victoires.

C'eſt de vous auſſi, Invincible Champion de Jeſus-Chriſt, que l'Egliſe Catholique eſpere, aprés ces glorieux progrez, d'être toûjours triomphante, ſous la protection de vôtre fidéle épée, & de porter ſes conqueſtes rapides & conſiderables dans les Provinces & les villes, d'où elle avoit été bannie par la violence des Infidéles, & par les malignes ſuggeſtions de l'hereſie dans l'eſprit des peuples. Comme nous ne doutons point, de la pieté & de la generoſité de vôtre cœur pour les actions auguſtes, qui

qui intereſſent ſi conſiderablement le ſervice de Dieu, auſſi vous promettons-nous de concourir de nôtre part à ſeconder vos ſaintes reſolutions, & vos pieux deſſeins, non ſeulement par les revenus temporels des Eſtâts du S. Siege, mais auſſi par les dîmes, & autres ſecours ſaints, ſans y épargner nôtre propre ſang, & le peu de bien qu'il y a dans nôtre maiſon.

Cependant nous nous réjoüiſſons, Invincible & grand Empereur, de vos glorieuſes victoires, qui rendront immortel vôtre nom dans tous les ſiecles futurs: & nous eſperons que vos courageuſes actions, qui ſont eſtimées de tout le monde., ſerviront auſſi d'exemple à ceux qui, aprés que le Ciel vous aura donné une vie longue & heureuſe, vous ſuccederont à l'Empire, pour les porter à conſerver avec zéle les grands progrez, que toute la Chrêtienté attend de vôtre bras & de vôtre zéle, à quoi nous ne manquerons pas de contribuer par nos prieres. Cependant nous vous embraſſons paternellement, & vous donnons nôtre benediction, nous remettant du reſte, à ce qui vous ſera dit de bouche par nôtre cher frere le Cardinal Sfondrato, que nous vous envoyons pour Legat. Donné à Rome ſous l'aneau du Peſcheur, le 16. Mai 1547.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE III.

Contenant les Années 1547. & 1548.

ARGUMENT.

Diviſions ſurvenües à l'occaſion de la priſon de Jean Frederic. Les Allemands pretendent le garder & pourquoi. Autres raiſons des mêmes. Action courageuſe de l'Empereur contre les ſoldats mutinez. On travaille à la reconciliation du Landgrave. Elle eſt concluë, & ſous quelles conditions. Combien il les trouve dures. Il ſe preſente devant le

le Trône de Charles V. Avec quelles ſoumiſſions. La honte qu'il eut de ſe voir à genoux au milieu de tant de gens. Diſcours que fit ſon Chancelier pour lui à l'Empereur. Réponſe de ſa Majeſté Imperiale. Il en eſt mortifié. Le Duc d'Albe lui donne à ſouper. L'arrête priſonier. Le Landgrave croit avoir été trompé par les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Ils travaillent inutilement pour ſa liberté. Charles-Quint accuſé de perfidie en cette occaſion. Conſeil donné au Landgrave par les deux Electeurs. L'Empereur mande la Diete à Ausbourg. On y ſollicite la liberté du Landgrave. Le Marquis de Brandebourg bien reçû de l'Empereur. Jean Frederic demande la grace de pouvoir aller pour deux jours à Wittemberg. On la lui accorde & on l'y conduit ſous bonne eſcorte. Les Lutheriens fort affoiblis. Diſcours de l'Empereur dans la Diete. Il donne audience publique au Legat du Pape. Soupçons que prennent les Lutheriens de cette ceremonie. Pourquoi il ne fut pas parlé de Jean Frederic dans la Diete. Diverſes particularitez & remarques là-deſſus. On y parle du Landgrave & pourquoi. Charles-Quint prend des ſoupçons de la Maiſon Farneſe. Eſt mécontent du Pape. Raiſons. Le Pape ſoupçonne l'Empereur. Il croit que celui-ci le veut tromper. Déplaiſir du Pape de voir contremandé le Concile qu'il avoit aſſem-

blé. Procedé de Pierre Loüis Farneſe. Sa conduite eſt mépriſée. Conjuration contre lui avec pluſieurs particularitez. Il eſt tué par les conjurez. Pronoſtics ſur ſa mort. Il neglige quelques avis qu'on lui avoit donnez. Remarques ſur les coups de la Providence. Plus ample deſcription de la conjuration & de ſon execution. Ordres donnez fort à propos. Combien ce deſſein reüſſit avantageuſement dans toutes ſes circonſtances. La conduite des Conjurez loüée. Deux Secretaïres de Pierre Loüis arrêtez. La ville de Plaiſance tombe au pouvoir de Charles V. Déplaiſir feint de l'Empereur ſur cette mort. Il envoye un Ambaſſadeur au Pape, pour lui faire des complimens de condoleance. Legat du Pape à l'Empereur, pour l'exorter à rendre Plaiſance. Réponſes de Charles. Pluſieurs negotiations entre le Pape & l'Empereur. Attachement de l'un & de l'autre à leurs propres ſentimens. Les ſujets de diviſion s'augmentent. Charles envoye proteſter contre les Legats, & le pretendu Concile de Boulogne. Politique de Charles V. ſur ce ſujet. Pretentions du Pape ſur Plaiſance. Réponſes de l'Empereur. Autres Raiſons de l'Empereur, & les réponſes du Pape. Negotiation du Cardinal de Lorraine avec le Pape contre l'Empereur. Propoſitions du Roy de France pour lui faire la guerre. Le Pape les rejette & pourquoi. Seances inutiles de la

Diete

Diete d'Ausbourg donnent du déplaisir à Charles. Il reçoit des Ambassadeurs de plusieurs Princes. Revolte en France. Les rebelles demandent du secours, & la protection de l'Empereur. Generosité de l'Empereur à rejetter cette demande. Plusieurs choses remarquables. Charles sollicité par les siens de se prévaloir de l'occasion & de proteger les rebelles. Il en rejette la proposition, discours qu'il fait là-dessus. Muley Assen va demander du secours à Charles, & comment il est reçû. Il a été mal informé de la Rebellion de Naples. Les Napolitains lui envoyent des Députez. Le Vice-Roy en est fâché. Il écrit afin qu'ils fussent mal reçûs. Mépris que l'Empereur en fait. Discours du Député Sangro à Charles V. Réponse douce qu'il lui fait. Il lui ordonne de s'en retourner. Comment il fut reçû à Naples. Lettre de l'Empereur au Peuple trouvée fort offensante. Nouveau tumulte. Action genereuse du Prieur de Bari. Discours qu'il fait pour appaiser le peuple irrité. Avec quelle habileté il l'appaisa. Sedition entierement calmée. On envoye des Députez pour rendre obéissance au Vice-Roy. On fait un Traité. On publie une amnistie. On en excepte plusieurs Chefs du parti. Charles envoye un Evêque pour informer du tumulte. Le Vice-Roy contraire au peuple. Autres Députez de la ville de Naples à l'Empereur. Il fait publier une nouvelle amnistie.

On

On delivre les priſoniers. Puiſſance & autorité du Vice-Roy. Paſquinade contre Charles V. Eleonor Reine de France fait deſſein d'aller demeurer en Flandre. Le Roy Henry ſon beau-fils lui accorde tout ce qu'il peut. Ligue entre le Roy de France & les Suiſſes.

Differens au ſujet de la priſon de Jean Frederic. 1547.

PEndant que Charles-Quint étoit à Hall en Saxe, occupé à donner les ordres neceſſaires pour l'Armée, il arriva une grande & dangereuſe diſpute entre les Troupes Eſpagnoles & les Allemandes. Les Allemands prétendoient que l'Empereur leur avoit fait un grand affront, d'avoir commis la garde de Jean Frederic aux Eſpagnols, & de l'avoir mis dans leur Quartier, pour y être gardé par un Regiment de leur Nation. Les principaux Officiers Allemands en faiſoient de grandes plaintes, diſant que l'Empereur témoignoit en cela, qu'il doutoit de leur fidelité tant de fois éprouvée à ſon ſervice, & ils en furent ſi irritez, qu'ils firent reſolution de l'enlever aux Eſpagnols. Ceux-ci s'y oppoſerent, & les Chefs de l'une & de l'autre Nation en vinrent aux groſſes injures, reſolurent de terminer leur different par les armes, & deux Regimens, un Eſpagnol & l'autre Allemand ſe rangerent en bataille.

Action de Charles.

Charles-Quint averti de ce deſordre, dont il voyoit les fâcheuſes ſuites qu'il pouvoit avoir, y courût comme un foudre à bride abbatüe. Il arriva juſtement comme ils commençoient à ſe battre, & malgré tout ce que pûrent faire les Officiers & les Gardes qui l'ac-

l'accompagnoient pour le retenir, il ſe jetta avec colere & furie au milieu du combat l'épée à la main, ayant à ſon côté le Duc d'Albe. Il fut obligé de la tremper dans le ſang de deux Officiers qui oſerent lui reſiſter; & d'une voix haute & avec colere, il commanda à tous de mettre les armes bas dans le moment à peine d'être pendus. En même temps il fut obéï, & les deux Regimens jetterent à terre leurs arquebuſes & leurs épées: & après avoir uſé de quelque rigueur envers quelques Officiers, il parla avec beaucoup de douceur à tous, les contenta, & leur fit reprendre les armes, après que les Commandans ſe furent embraſſez. Mais la garde du Priſonier demeura entre les mains des Eſpagnols. Ceux qui en jugerent ſans paſſion, trouverent que les Allemands étoient mal fondez, de prétendre avoir la garde du Priſonier, ſous pretexte qu'il étoit de leur nation, car c'étoit à cauſe de cela même qu'on ne devoit pas le mettre entre leurs mains. Au lieu que les Eſpagnols étoient fondez en raiſon, parce que Jean Frederic avoit été fait priſonier (ce qui étoit eſſentiel) par quatre Eſpagnols.

On travaille à la reconciliation du Landgrave.

Mais comme Jean Frederic & le Landgrave de Heſſe, qui avoit eu le bonheur d'échaper, avoient un intereſt commun en cette affaire, ceux qui s'étoient employez pour le premier trouverent à propos de s'employer auſſi pour l'autre. La verité eſt que le Landgrave avoit été invité au bal, tant pour embraſſer le Lutheraniſme, que pour faire la guerre à l'Empereur, par cét Electeur, de ſorte

te que comme leur disgrace étoit commune, il falloit qu'aprés la tempeste ils eussent aussi un pardon commun de leur faute. Ainsi les mêmes Mediateurs, qui avoient fait la paix de Jean Frederic avec l'Empereur, s'employerent pour obtenir la grace du Landgrave. Mais ils trouverent beaucoup de repugnance dans l'esprit de Charles-Quint, qui leur répondit fierement qu'il ne vouloit pas faire de Traité avec un Rebelle. Ce que les Mediateurs pûrent tirer de sa bouche de plus favorable, ce fûrent ces paroles: *Que le Landgrave vienne me demander pardon, & je promets de lui donner la vie, & que du reste il se remette à ma discretion, & à ma clemence, de tout ce qui se pourra faire au delà en sa faveur.* Chose que les Mediateurs ne vouloient pas faire, & que le Landgrave fier comme il étoit n'auroit jamais fait aussi. Enfin pourtant aprés plusieurs instances & prieres, on fit la paix aux conditions suivantes.

Traité contenant les Conditions sous lesquelles le Landgrave obtint sa grace.

1. *QUe le Landgrave viendroit en personne devant l'Empereur lui demander pardon en public & à genoux.*

2. *Qu'à l'avenir il se comporteroit avec le respect & l'obéissance qu'il devoit à sa Majesté Imperiale.*

3. *Qu'il*

3. *Qu'il obéiroit ponctuellement à toutes les Loix établies pour le bien de l'Empire, & le repos de la Chrêtienté.*

4. *Qu'il ſe ſoumettroit à la Juriſdiction de la Chambre de Spire, & contribueroit de ſa part à la maintenir.*

5. *Qu'il payeroit comme les autres ſa part des fraix neceſſaires pour l'entretien de cette Chambre.*

6. *Qu'il contribueroit auſſi ſa portion pour le ſecours de la guerre contre les Turcs.*

7. *Qu'il renonceroit à toute ſorte de Ligue & de confederation avec qui que ce fût, & particulierement à la Ligue de Smalcade, & qu'il en remettroit une expedition à l'Empereur.*

8. *Qu'il ne feroit à l'avenir aucune Ligue ſans y comprendre l'Empereur & le Roy Ferdinand ſon frere.*

9. *Qu'il ne donneroit jamais paſſage dans ſes Etâts aux ennemis de l'un ni de l'autre.*

10. *Qu'il n'accorderoit ſa protection à aucun de ceux que l'Empereur jugeroit dignes de punition.*

11. *Qu'il ſeroit obligé de châtier ceux de ſes ſujets qui prendroient les armes contre l'Empereur.*

12. *Qu'en cas de beſoin il donneroit paſſage à l'Empereur ou à ſes Troupes dans ſes Etâts.*

13. *Qu'il*

13. *Qu'il rappelleroit tous ceux de ſes ſujets qui ſervoient contre l'Empereur, & qu'en cas de deſobéiſſance il confiſqueroit quinze jours après tous leurs biens au profit de l'Empereur.*

14. *Qu'il compteroit à ſa Majeſté Imperiale, dans l'eſpace de quatre mois la ſomme de* 150000. *écus, pour les fraix de la guerre.*

15. *Qu'il demoliroit entierement toutes les Fortereſſes & Citadelles, hors celles de Caſſel, & de Zingenheim, & obligeroit les garniſons à entrer au ſervice de l'Empereur.*

16. *Qu'il ne pourroit fortifier aucune de ſes Places ſans en avoir une expreſſe permiſſion de ſa Majeſté Imperiale.*

17. *Qu'il remettroit entre les mains de l'Empereur toute ſon Artillerie & tout ce qui peut ſervir à la guerre, & qu'il ſeroit au pouvoir de ſa Majeſté de lui laiſſer ce qu'elle jugeroit neceſſaire pour la deffenſe des deux Fortereſſes cy-deſſus qui lui demeuroient.*

18. *Qu'il mettroit en liberté le Duc Henry de Brunſwic & ſon fils, avec la reſtitution de toutes leurs Terres, & qu'il rendroit libres les ſujets dudit Duc, du ſerment de fidelité qu'il leur avoit fait faire, & traiteroit avec lui des juſtes dommages.*

19. *Qu'il rendroit au pluſtôt tout ce qu'il avoit pris tant ſur l'Ordre des Chevaliers de*

de S. Jean de Jeruſalem, que ſur l'Ordre Teutonique.

20. *Qu'il n'entreprendroit rien contre le Roy de Danemarc, ni contre aucun de ceux qui avoient ſuivi le parti de l'Empereur, ou donné du ſecours audit Roy.*

21. *Qu'il mettroit en liberté tous les priſoniers de guerre ſans en pouvoir prétendre aucune rançon.*

22 *Qu'il répondroit devant tel Tribunal que de raiſon aux demandes qu'on lui pourroit faire en Juſtice.*

23. *Que ces conditions ſeroient approuvées & ratifiées par ſes enfans, comme auſſi par la Nobleſſe, & la Bourgeoiſie, avec obligation de remettre ledit Landgrave entre les mains de l'Empereur, en cas qu'il vînt à manquer d'accomplir tout ce qu'il promettoit par le preſent Traité.*

24. *Que l'Electeur de Brandebourg, & Maurice, nouvel Electeur de Saxe, & le Comte Palatin demeureroient garens & cautions du preſent Traité, avec obligation d'employer leurs forces pour le faire executer, en cas d'infraction.*

Le Landgrave trouva ces conditions dures & inſupportables: Quand il en dit ſon ſentiment au Secretaire d'Etât de l'Electeur de Brandebourg, qui fut les lui porter à Caſſel, il lui répondit, *vôtre Excellence* (on ne don-

Il trouve ces conditions dures.

donnoit pas alors d'autre qualité aux Princes) *entend trop bien les loix de la Guerre pour ne pas ſavoir, que celles d'un vainqueur ſont toûjours dures.* Il fit quelque difficulté d'abord de les ſigner, mais voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de ſe tirer d'affaires, il ſigna. En conſequence de ce Traité on leva le Ban de l'Empire qui avoit été publié contre lui, on lui donna la grace de ſa rebellion, & il fut retabli dans ſes anciens droits, en la maniere que nous le dirons ci après.

Le Landgrave ſe preſente devant l'Empereur. 1547.

Enſuite l'Empereur alla à Hall, comme au lieu le plus commode, & là le Landgrave Philippe le vint trouver le dernier jour de Mai. Il entra dans la ville accompagné de cent hommes à cheval tous magnifiquement mis, & ſur tout le Landgrave, qui portoit un habit ſuperbe, ce qui étoit aſſez mal entendu en une telle occaſion, où il alloit demander pardon, & faire ſatisfaction de ſa faute, de paroître en ſi grand' pompe. Les Eſpagnols le trouverent fort mauvais, & cela ne plût pas à l'Empereur lui même. Il fut loger dans l'appartement de l'Electeur Maurice ſon gendre, & le lendemain il fut accompagné à l'audience par les deux Electeurs de Saxe, & de Brandebourg. L'Empereur l'attendit, aſſis ſur ſon Trône, environné d'une foule de grands Seigneurs de toutes Nations, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir cette ceremonie. Le Landgrave fut ſurpris de trouver là tant de Nobleſſe diſtinguée. Quand il fut devant l'Empereur, le chapeau à la main depuis la porte de la ſalle, il ſe mit à genoux au pied du Trône, à ſa gauche ſe mit

mit auſſi à genoux ſon Chancelier, un peu derriere lui. Mortifié de ſe voir en cette poſture, à genoux, ſans carreau, ni tapis: il ordonna à ſon Chancelier d'expliquer ſes ſentimens à l'Empereur, ce qu'il fit en la maniere ſuivante.

Diſcours du Chancelier.

Sereniſſime, Très-puiſſant, invincible, & très-glorieux Prince, Roy, Empereur, Monarque, & mon très-Clement Seigneur. Philippe Landgrave de Heſſe, ayant grievement offenſé vôtre Majeſté Imperiale dans la guerre preſente, lui ayant donné ſujet de lui faire ſentir ſa juſte colere, & s'étant rendu digne du plus ſevere châtiment: ſa faute eſtant même de beaucoup accrüe, & par conſequent auſſi la punition qu'il a meritée pour avoir ſollicité & induit d'autres perſonnes à tomber dans le même crime; vôtre Majeſté pourroit avec juſtice lui infliger le plus ſevere châtiment: Je vous declare de ſa part avec beaucoup de ſoumiſſion qu'il eſt extrémement fâché de ce qu'il a fait, & que pour l'execution de tout ce qu'il a promis à vôtre Majeſté dans le Traité qu'il a fait avec elle, il ſe remet abſolument entre vos mains, lui, ſes Etâts, & tout ce qu'il poſſede, & vous donne une autorité entiere d'en diſpoſer comme vous le trouverez bon.

Cependant proſterné à vos pieds il ſupplie vôtre magnifique clemence, & vôtre auguſte grandeur d'Ame par les entrailles de la miſericorde du Seigneur, de vouloir lui pardonner, d'uſer de miſericorde & de compaſſion envers lui, & de lever le Ban de l'Empire qui a été juſtement publié contre lui, lui permettant de pouvoir joüir tranquillement de ſes Terres, & de gouverner ſes ſujets, pour leſquels il demande auſſi à vôtre Majeſté Imperiale grace & pardon. Pour lui il declare aujourd'

jourd'huy pour toûjours, qu'il reconnoît vôtre M. J. pour ſon ſeul & Legitime Seigneur, Prince & Empereur, élevé à cette Dignité par la volonté de Dieu, & par une ſacrée & legitime election.

Il promet auſſi d'obeïr à V. M. & de faire tant pour ſon ſervice, que pour celui du S. Empire tout ce à quoi il eſt obligé en qualité de bon ſujet, promettant & jurant de demeurer toute ſa vie dans cette inviolable fidelité, & de ne jamais rien faire de contraire au ſervice de V. M. Il ſouhaiteroit ſeulement d'avoir des forces ſuffiſantes pour lui rendre des ſervices qui repondiſſent à la reconnoiſſance qu'il eſt obligé d'avoir pour elle. V. M. reconnoîtra au reſte par de bons effets que le Landgrave de Heſſe & ſes deſcendans obſerveront ponctuellement tout ce à quoi ils ſe ſont obligez par le Traité, & par les conditions que vous avez voulu leur impoſer. Il confeſſe que ſa faute auroit merité ou une priſon perpetuelle ou la mort, mais il eſpere que V. M. lui pardonnera, & qu'elle lui fera ſentir les effets de ſa ſouveraine clemence.

Pendant que le Chancelier parloit à l'Empereur au nom du Landgrave, tout le monde avoit les yeux arrêtez ſur lui, & chacun reconnût que c'étoit plûtôt par neceſſité qu'il parloit de la ſorte que par le mouvement de ſon cœur. Il ne laiſſa pourtant pas toutes les fois que le Chancelier diſoit, vôtre Majeſté, de faire une profonde reverence. Aprés ce diſcours que l'Empereur écouta avec beaucoup d'attention, il ordonna de demander au Landgrave, s'il confeſſoit du cœur, tout ce que ſon Chancelier avoit dit de bouche, il répondit qu'ouï, aprés quoi il commanda à un de

ſes

ſes Conſeillers Allemands, de lui répondre de ſa part, ce qu'il lui avoit ordonné de lui dire, ce qu'il fit en la maniere ſuivante.

Sa Majeſté Imperiale, nôtre très-clement Seigneur a, oüi tout ce que Philippe Landgrave de Heſſe lui a fait dire de ſa part par ſon Chancelier, & qu'il a auſſi approuvé de ſa propre bouche, ſavoir qu'il confeſſe l'avoir grievement offenſé, & par là de s'être rendu digne du plus ſevere châtiment. Mais ſa Majeſté veut bien avoir plus d'égard à l'humiliation avec laquelle il s'eſt venu jetter à ſes pieds pour lui demander grace, qu'au châtiment qu'il a merité. Elle veut donc par une grace ſpeciale, quelque coupable & digne de châtiment qu'il ſoit uſer de clemence envers lui, en conſideration auſſi, de l'interceſſion que les Princes lui ont faite en ſa faveur. Il lui declare donc qu'il veut bien lui accorder les graces ſuivantes. De lever le Ban de l'Empire juſtement publié contre lui. Lui pardonner la peine de mort qu'il a meritée par ſa rebellion contre la perſonne & la Dignité de ſa Majeſté, même ne le pas condamner à une priſon perpetuelle quoi qu'il l'ait meritée, de ne pas confiſquer ſes biens, & à ſa conſideration faire la même grace à ſes ſujets, & aux Officiers de ſa maiſon, à la charge pourtant, qu'il obſervera tout ce qui eſt contenu dans les articles du Traité. Au reſte ſa Majeſté veut bien croire que le Landgrave & ſes ſujets le ſerviront fidellement à l'avenir, & qu'ils reconnoîtront la clemence dont elle a uſé enverſeux. Réponſe

Nous avons dit que le Landgrave étoit à genoux ſans carreau, ni Tapis, en la preſence de toute cette multitude de Nobleſſe qui le regardoit fixement. C'eſt ce qui obligea le Affront & mortification.

Chan-

Chancelier, (il y avoit interêt auſſi) de ſe hâter & de parler le plus vîte qu'il pouvoit, afin que ſon Maître ſe levât plûtôt. Au contraire l'Officier de l'Empereur, pour faire durer davantage la mortification du Landgrave, & afin que l'affront qu'il recevoit eût le temps de faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit des ſpectateurs, parloit le plus lentement qu'il pouvoit, touſſoit ſouvent, & toutes les fois qu'il nommoit ſa Majeſté Imperiale, faiſoit une profonde reverence, & ſe relevant peu à peu, faiſoit une pauſe avant que de reprendre ſon diſcours, & tout cela afin que le Landgrave demeurât plus long temps à genoux, ayant ordre de le faire ainſi. Quand il eut achevé de parler, l'Empereur, hauſſa ſa main ſans parler, pour faire ſigne au Landgrave de ſe lever. Ce qu'il fit incontinent, & ayant ôté un gand pour ſaluër l'Empereur, il s'avança avec beaucoup de ſoumiſſion pour lui baiſer la main, mais l'Empereur, la retira, & ne voulût pas le lui permettre, ce qui mortifia extremement le Landgrave. Il ne fut pas moins affligé de voir devant ſes yeux Erneſt Duc de Brunſwic qui avoit été ſon priſonier dans les bonnes graces de l'Empereur, pendant qu'il ſe voyoit ſi fort mépriſé.

Il eſt arrêté,

L'Empereur étant ſorti de la ſale, le Duc d'Albe s'approcha du Landgrave, & l'invita fort civilement à ſouper dans ſon appartement, avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & autres Grands, & comme il étoit déja tard il le mena avec lui dans le Château où il logeoit. La Table fut magnifiquement ſervie

&

& on ne manqua pas d'y bien boire à la maniere des Allemans, quoi que le Duc s'en excusât. Mais bien-tôt aprés toute cette joye fût changée en amertume, car aprés être sortis de Table, environ minuit, le Duc en presence des deux Electeurs, & des autres conviez dit au Landgrave qu'il avoit ordre de l'Empereur de l'arrêter, & en même temps ayant fait venir Don Jean de Guevara Colonel du Regiment de Lombardie, il lui ordonna de le bien garder avec ses gens qui étoient Espagnols. Le Landgrave avoit donc bien eu raison de dire à son Chancelier, *que le refus de l Empereur de se laisser baiser la main, ne lui pronostiquoit rien de bon.* S'il fut alors surpris, il le fut encore bien davantage quand il se vit retenu prisonier; une telle perfidie lui deschira le cœur, & il n'en accusa pas seulement l'Empereur, mais aussi les deux Electeurs, qu'il croyoit consentans à cela; en quoi il se trompoit beaucoup, car les Electeurs, en étoient innocens & aussi surpris, & fâchez que lui même de ce qui étoit arrivé, à quoi ils ne s'attendoient pas : ce fût même à cause de cela que Maurice d'ailleurs tant obligé à l'Empereur se revolta ensuite contre lui, comme nous le dirons en son lieu.

On travaille à le faire sortir de prison. 1547.

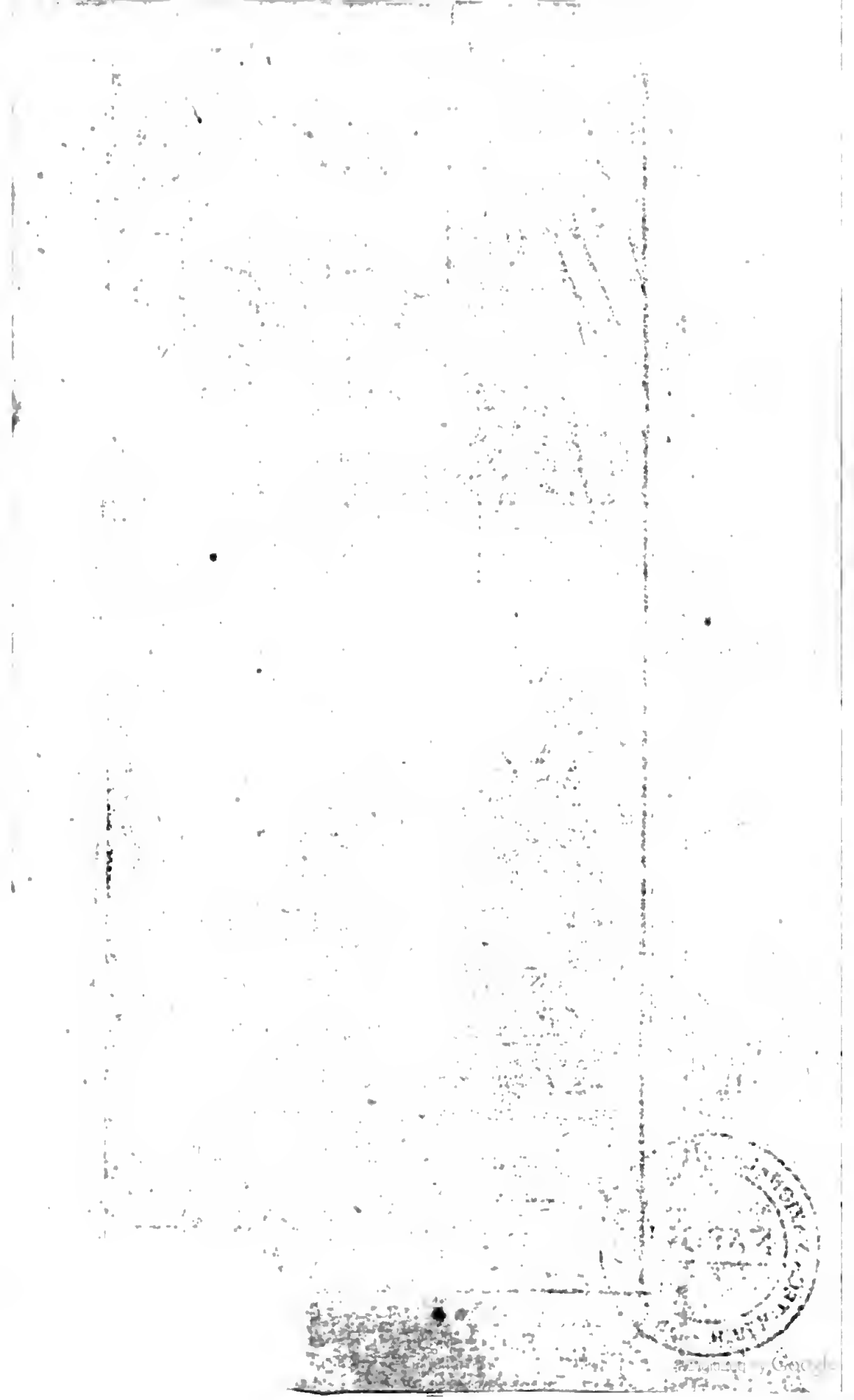
Les Electeurs ne manquerent pas de faire ce qu'ils purent pour l'obliger à mettre son esprit en repos, l'assurer de leur innocence, & lui promettre que regardant sa prison, comme un affront fait à eux mêmes, ils ne quitteroient point l'Empereur qu'ils n'eussent obtenu sa liberté, ce qu'ils lui jurerent l'un & l'autre, par les sermens les plus solemnels de

leur Nation, en l'embraſſant, lors qu'ils prirent congé de lui. Auſſi ne manquerent-ils pas à leur parole, car le lendemain matin ils fûrent enſemble trouver l'Empereur, & le prierent inſtamment, de faire reflexion qu'un tel procedé faiſoit du tort à ſa Gloire, puis qu'il violoit une parole donnée, & qu'ainſi il étoit obligé de mettre le priſonier en liberté. Ils le ſuivirent pendant ſix jours & juſques à Neubourg ſollicitant toujours la liberté du Landgrave. L'Empereur leur répondoit toujours qu'il n'avoit jamais promis de ne le pas faire arrêter, mais ſeulement qu'il ne le condanneroit pas à une priſon perpetuelle. Mais un jour ſe voyant trop importuné là-deſſus, il dit aux Electeurs, *que s'ils lui venoient plus rompre la tête au ſujet de la liberté du Landgrave, la premiere fois qu'ils lui en parleroient, il le fairoit conduire priſonier en Eſpagne*

Charles accuſé. J'ay été informé par des Lettres de pluſieurs ſavans d'Allemagne, dont je n'entens point la langue, que généralement tous leurs Auteurs ont accuſé l'Empereur d'avoir manqué de foy en cette occaſion, & d'avoir trompé & trahi les deux Electeurs & le Landgrave, en donnant un autre ſens à ſes parolles. Mais la verité eſt que le Landgrave qui paſſoit pour le plus fin & le plus ruſé Prince de ſon ſiecle, manqua lui même de lumieres dans cette occaſion, peut-être auſſi que la grandeur de ſa diſgrace lui troubla le jugement, outre qu'il avoit à faire au Duc d'Albe le plus affidé Conſeiller de l'Empereur & qui étoit encore plus adroit, plus fin, & plus ruſé que lui. Il

eſt

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTO
NAPOLI
III - BIBLIOTECA



eſt certain que l'Empereur avoit deſſein de le tromper, & que ce fût pour cela qu'il s'expliqua de cette maniere équivoque, *qu'il lui faiſoit grace de la vie, & qu'il ne le condanneroit pas à une priſon perpetuelle.* Mais enfin qui ne ſe ſeroit apperçû auſſi que cette expreſſion *d'une priſon perpetuelle*, vouloit neceſſairement dire qu'il ſe reſervoit de le mettre en priſon pour un temps? C'eſt ce qui a fait que pluſieurs Auteurs Italiens & Eſpagnols ont juſtifié l'Empereur, quoi qu'à la verité ces équivoques qui ne ſont que trop communes parmi les Princes, ne laiſſent pas d'être une tache à leur gloire. Je croi bien auſſi, que ſi le Landgrave, n'avoit eu ſon eſprit entierement occupé de ſes diſgraces, & de celles de l'Electeur de Saxe, il auroit mieux fait reflexion aux termes de la promeſſe de l'Empereur, mais heureux qui devient ſage aux dépens d'autruy.

Le même jour que l'Empereur arriva à Hall, le Marquis de Brandebourg, à qui il avoit, comme nous l'avons déja dit, donné la liberté, & fait rendre les Enſeignes, & les Etendarts, qu'il avoit perdus, avec toute l'artillerie afin de rendre ſa liberté plus glorieuſe, vint trouver l'Empereur, qui eût un ſi grand plaiſir de le voir, qu'il proteſta, qu'il n'étoit rien arrivé pendant cette guerre, qui lui eût donné tant de ſatisfaction, que d'avoir vû ce jour là ce Prince. Il ne fût pas plûtôt en la preſence de l'Empereur qu'il ſe mit à genoux devant lui, mais il le releva incontinent & l'embraſſa; il ne laiſſa pourtant pas de continuer à lui temoigner avec beaucoup Marquis de Brandebourg.

de ſoumiſſion, qu'il tenoit ſa liberté de la ſeule protection & bonté de ſa M. I. & comme il parloit bon Eſpagnol, il lui dit en cette langue, *Senor yo doy muchas graties à Dios, y à vos.* Seigneur je dois de grandes actions de graces à Dieu & à vous. Deux jours avant que ceci arrivât, pour ne pas oublier cét article, c'eſt à dire avant que l'Empereur partît de Wittemberg, le Roy des Romains étoit parti pour Prague avec 3000. chevaux de ſes Troupes ou de celles de Maurice, & 6000. hommes de pied Allemans.

Jean Frederic. Comme Charles étoit preſt à partir pour Hall, Jean Frederic le fit prier avec beaucoup de ſoumiſſion, de pouvoir aller à Wittemberg, afin de mettre ordre à ce qui lui étoit neceſſaire pour ſuivre la Cour, ſelon la volonté de ſa M. I. ce qui lui fût accordé. Il y fût accompagné par 200. Eſpagnols du Regiment qui l'avoit en garde, commandés par *Don Alphonſe V' es*, qui y alla en perſonne. On a dit comme une choſe veritable, qu'il fit à ce Seigneur là pour ce voyage, un preſent de quatre beaux chevaux, & qu'il fit diſtribüer à ſes ſoldats trois cens Ducats. Il eſt vrai que ce Prince a toûjours fait connoître qu'il étoit liberal, tant dans l'adverſité que dans la proſperité, de la vient, qu'il fût toûjours aimé & reveré non ſeulement de ſes Sujets, mais encore des étrangers. Aprés avoir fini ſes entretiens pleins de douceur & d'amitié avec les Bourgeois de Wittemberg, qui fondoient en larmes de l'avoir perdu, il quitta la ville avec ſa femme, ſes enfans & toute ſa famille, pour s'en retourner à la Cour, & les autres

ſe

ſe ſeparerent de lui en pleurant & ſanglotant, d'avoir perdu un Eſtât, qui avoit été poſſedé par leurs Anceſtres pendant 800. ans, & prirent le chemin de Turinge, avec tous leurs effets.

Doux jours aprés le départ de l'Empereur de Hall, le Landgrave eût ordre de le ſuivre, ce qu'il fit toûjours ſous bonne garde. Quand il fût à Neubourg, pour ſe delivrer des continuelles ſollicitations que les Electeurs, faiſoient ſinon à lui, du moins à ſes Miniſtres il leur ordonna de s'en retourner & de ne paſſer pas plus outre. Ainſi ils fûrent prendre congé du Landgrave, le priant de les excuſer s'ils ne pouvoient ſuivre davantage l'Empereur pour ſolliciter ſa liberté, vû l'ordre qu'on leur avoit donné: mais que cela ne les empêcheroit pas de ſe trouver à la Diete d'Ausbourg, qui ſe devoit tenir au mois de Septembre, & de s'employer de tout leur poſſible en ſa faveur. Que cependant ils croyoient, s'il faiſoit payer au plûtôt à l'Empereur les cinquante mille écus promis, & demolir les fortereſſes conformément au Traité, que cela pourroit beaucoup contribuër à ſa liberté. Le Landgrave qui ſuportoit ſa priſon avec beaucoup d'impatience donna incontinent ordre de faire compter cette ſomme aux Miniſtres de l'Empereur, & de faire demolir ſes places en toute diligence. Mais quoi que les places fuſſent demolies, & l'argent compté, l'Infortuné & trompé Landgrave, ne fût pourtant pas mis en Liberté.

Conſeil donné au Landgrave.

On tâche de procurer ſa liberté dans la Diete.

Le temps de l'aſſemblée de la Diete que l'Empereur avoit indiquée à Ausbourg, comme nous l'avons dit pour le mois de Septembre, eſtant venu, S. M. I. ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure; la Princeſſe Epouſe du Duc s'y rendit auſſi, & chercha tous les moyens d'avoir audience de l'Empereur, ce qu'elle ne pût obtenir, mais ſeulement la permiſſion de voir ſon époux. Aprés l'ouverture de la Diete, comme la priſon du Duc avoit non ſeulement irrité les deux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, mais preſque tous les autres Princes d'Allemagne, il ſembla que la Ducheſſe s'en conſoloit, par l'eſperance qu'elle trouveroit beaucoup de perſonnes dans l'Aſſemblée qui appuyeroient la demande de la liberté de ſon époux qu'elle y vouloit faire. Cependant les deux Electeurs qui avoient promis de s'y trouver en perſonne, ſoit par incommodité ou par politique ſe contenterent d'y envoyer leurs Ambaſſadeurs, avec ordre exprez d'appuyer hautement la demande que devoit faire la Princeſſe de la liberté de ſon époux. Le premier jour de l'ouverture de la Diete, ces deux Ambaſſadeurs, ſoutenus par ceux de pluſieurs autres Princes Lutheriens, repreſenterent la neceſſité qu'il y avoit, de ſolliciter auprés de l'Empereur la liberté du Landgrave, qui étoit membre de l'aſſemblée, & qui avoit ponctuellement executé, tout ce qui étoit contenu dans le Traité ſolemnel qu'il avoit fait avec S. M. Imperiale.

Les Proteſtans affoiblis. 1547.

Mais l'Empereur étoit trop puiſſant, & trop fier de ſa victoire, pour ſe laiſſer ni ébranler

ébranler ni émouvoir, que par ſes paſſions ou ſon intereſt. Le Landgrave n'étoit ſoutenu que par quelques Proteſtans, déja non ſeulement affoiblis & décreditez, mais preſque entierement épuiſez, par les grands efforts qu'ils avoient faits pour un armement, qui ne ſervit qu'à les couvrir de confuſion & à les ruïner. Ainſi la perte d'une ſi malheureuſe Bataille, & de leurs deux Principaux Chefs, & les revenus de leurs Terres épuiſez, les empêchoit d'avoir la moindre penſée de le ſervir, avant qu'ils euſſent le temps de reprendre un peu leurs forces, d'agir par d'autres voyes auprez de l'Empereur, devenu ſi formidable par ſa victoire, que les prieres, qui ne faiſoient pas beaucoup d'impreſſion ſur lui, lors qu'elles n'étoient pas conformes à ſes intentions En effet quelques-uns de ceux qui l'approchoient de plus prez, lui ayant dit un jour que les Lutheriens faiſoient grand bruit de la priſon du Landgrave, il répondit froidement, *parablas & plumaſ el viento le leva*, ce ne ſont que des paroles, autant en emporte le vent. Enfin comme Charles V. ſe voyoit en eſtât de maintenir vigoureuſement ſon autorité, il fit faire par ſon Chancelier, la réponſe ſuivante aux propoſitions que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient faites dans la Diete pour la liberté du Landgrave.

Sa Majeſté Imperiale qui a tant à cœur les intereſts & le bien general de la Chrêtienté & de l'Empire, ne peut comprendre, qu'ayant convoqué cette Diete pour conſulter & deliberer ſur la neceſſite des affaires publiques, qui ſont les plus Diſcours à la Diete.

preſſantes, on veuille commencer par une affaire auſſi peu conſiderable qu'eſt la priſon du Landgrave, que comme il l'avoit fait arrêter parce qu'il l'avoit ainſi trouvé à propos, il dependoit auſſi de lui de le mettre en liberté quand il le trouveroit bon. Ainſi ſa Majeſté ſouhaite, qu'avant que de parler des affaires d'aucun particulier, qui ne doivent être traitées qu'à la fin, l'on commence à deliberer ſur les deux affaires de plus grande importance, pour leſquelles il a convoqué la Diete, & qui regardent directement le bien de l'Empire. La premiere eſt, que chacun témoigne ſon zéle à l'envy, en mettant tout intereſt à part, à chercher & embraſſer les moyens propres à rétablir la paix & l'union des eſprits ſi diviſez, deſunis & alienez ſur le fait de la Religion en Allemagne. Diviſions qui ont tant fait répandre de ſang en deux guerres differentes, & ruïné tant d'Etâts & de familles. L'autre affaire qui n'eſt pas moins importante, eſt de travailler à rétablir le libre exercice de la Juſtice & l'autorité des Loix, qui l'une & l'autre (à la grande honte de la Nation Allemande) ſe trouvent ſinon entierement ruïnées, du moins foulées aux pieds & mépriſées de tous, quoi qu'elles ſoient les baſes fondamentales de la République d'Allemagne.

Audience du Legat.

On ferma la bouche par ce diſcours à ceux qui ſollicitoient la liberté du Landgrave, & unanimement on commença à traiter de ces deux grandes affaires. Cependant l'Empereur donna audience publique au Cardinal Sfondrato, Legat du Pape, qui l'avoit joint pendant qu'il alloit à la Diete, & quoi qu'il eût vû le Cardinal en particulier, il remit à lui donner au-

audience publique à Ausbourg. Cette Legation eut deux fins, l'une de feliciter l'Empereur, comme nous l'avons dit au livre precedent au ſujet de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Lutheriens, tant avantageuſe à toute la Chrêtienté dans toutes ſes circonſtances. Le Cardinal, qui étoit grand Orateur, ne manqua pas en cette occaſion, d'en donner toute la gloire aux ſecours que le Pape avoit donné, & à l'épée invincible de l'Empereur, en termes fort injurieux pour les Lutheriens, qui ont crû que le Legat avoit affecté d'avoir audience en preſence de la Diete, pour les mortifier davantage, ce qui pourroit bien être. Quoi qu'il en ſoit il eſt certain que le Legat joignit l'Empereur lors qu'il étoit en chemin pour aller de Hall à Ausbourg, & qu'il n'y avoit aucune apparence de lui donner audience pendant le voyage. L'autre fin de cette Legation étoit, que le Cardinal fut auprès de l'Empereur pendant la Diete. Il ne pût pourtant pas y demeurer toûjours, ayant été rappellé aprés qu'il eut declaré à l'Empereur les intentions du Pape ſur les affaires du Concile.

C'eſt une choſe ſurprenante qu'il ne ſe ſoit pas trouvé un ſeul de l'Aſſemblée qui ait oſé dire une ſeule parole en faveur de Jean Frederic, qui meritoit pourtant que l'on eût pitié tant de ſon âge que de ſes incommoditez: cependant perſonne ne parla pour lui, afin qu'il fût mis en liberté, & qu'il pût du moins paſſer le reſte de ſes jours avec ſa famille, en l'eſtât preſque de ſimple Gentil-homme, auquel il étoit reduit, pendant que l'on y fit

On n'y parle point de Jean Frederic.

tant de bruit pour la liberté du Landgrave. Cependant ils étoient auſſi coupables l'un que l'autre, également perfides & traîtres tous deux, on ne laiſſa pourtant pas de procurer avec tant de paſſion la liberté du Landgrave, qui n'avoit pas reçû un châtiment égal à ſa faute, puis qu'on lui avoit laiſſé ſes Etâts tout entiers, & d'oublier l'autre. Il y avoit encore ceci à conſiderer, que Charles, qui avoit deſſein de mortifier autant qu'il pourroit le parti Proteſtant, n'auroit pas voulu donner ſi-toſt la liberté au Landgrave, parce qu'étant libre & au même eſtât qu'auparavant, il auroit pû rendre plus fort le parti que l'Empereur vouloit abbaiſſer; au lieu qu'il n'avoit rien à craindre de donner la liberté à Jean Frederic, dépoüillé comme il étoit de ſes biens, & de ſes Etâts; mais il y avoit des raiſons ſecretes de cela, que je m'en vais dire.

Pour. quoi. 1547. Prémierement il faut ſavoir que Jean Frederic n'étoit pas ſeulement aimé, mais adoré des Proteſtans, pour deux raiſons. La premiere, que ce Prince avoit de ſi grandes qualitez qu'il gagnoit l'affection de tous ceux qui avoient à faire à lui, genereux, affable, doux, civil, extrémement liberal, & recompenſant fort bien les ſervices qu'on lui rendoit; qualitez capables de ſe faire des partiſans en tous lieux. La 2. que les Proteſtans avoient de ſi grandes conſiderations pour lui, qu'ils le regardoient comme la baſe & le fondement du Lutheraniſme, ou de la Reformation que Luther avoit faite; car il eſt certain que ſi cét Electeur n'eût protegé Luther,

ne

ne lui eût permis de prêcher publiquement dans ſes Etâts, & ne fût entré lui-même dans ſes ſentimens, Luther n'auroit jamais oſé dire une parole contre Rome, & que s'il l'eût fait, il auroit été perdu ſans reſſource, ſi cét Electeur ne l'eût protegé.

Toutes ces conſiderations auroient fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Lutheriens, s'ils euſſent vû en liberté leur Bienfacteur, & leur appuy ſi conſiderable, & il n'auroit pas manqué auſſi de ſon côté, de ſe ſervir de ſes bonnes qualitez, & de trouver des partiſans en grand nombre, pour faire une cabale capable de le tirer de l'oppreſſion où il étoit, & de le rétablir en ſon premier eſtât. Ainſi Maurice lui-même qui avoit été revêtu de ſes dépoüilles, loin de procurer ſa liberté, ſollicitoit ſecretement au moins la continuation de ſa priſon, parce qu'il y alloit de ſon intereſt. Il en étoit autrement du Landgrave, car il avoit grand intereſt de lui faire rendre la liberté, n'ayant pas de meilleur ami parmi les Lutheriens, ni de plus proche parent, puis qu'il étoit pere de ſon épouſe, & que par conſequent ils étoient unis étroitement par les mêmes intereſts. D'ailleurs le Landgrave étant un Prince habile & ſubtil, il pouvoit être d'un grand ſecours à Maurice, non ſeulement pour le maintenir dans ſon Electorat nouveau, mais pour rendre ſon parti plus fort, & s'accrediter d'avantage parmi les Proteſtans. Voilà les raiſons pourquoi on ne parloit pas de Jean Frederic, & que l'on s'intereſſoit tant pour le Landgrave. L'Empereur qui avoit beaucoup

Autres raiſons pour le Landgrave.

de bon ſens, de bons yeux pour voir de loin, & beaucoup de penetration dans la plus fine politique, voyoit bien qu'il étoit de l'intereſt de Maurice d'en uſer de la ſorte, mais comme il n'ignoroit pas auſſi le ſien, il alloit à ſon bût. Il refuſoit à Maurice la liberté de ſon Beau-pere qu'il lui demandoit, parce qu'il ne vouloit pas qu'il devint trop puiſſant par un ſi grand appuy; il ne vouloit pas auſſi que le parti des Proteſtans ſe fortifiât davantage par l'union du beau-pere avec le gendre. Quant à Jean Frederic les mêmes raiſons qu'avoit Maurice de le laiſſer en priſon, l'Empereur les avoit auſſi pour le retenir. Mais pendant que l'on traitera des affaires de la Diete, dont je ferai part au Lecteur, ne ſera peut-être pas fâché d'apprendre les differens qui arriverent entre l'Empereur & le Pape.

Soupçons de Charles V. des Farneſes. 1547.

Charles-Quint eut beaucoup de chagrin, comme nous l'avons dit en ſon lieu, de la conſpiration de Fieſco contre la République de Genes, & d'André & Jannetin Doria ſes favoris, tant pour la conſequence de cette affaire, qu'à cauſe de la perte qu'il fit d'un auſſi grand homme de mer, qu'étoit Jannetin. Mais il fut bien plus affligé, d'apprendre que Pierre Loüis Farneſe, fils du Pape, avoit eu beaucoup de part à cette conſpiration, car étant ami particulier de Fieſco, il avoit tenu la main à ſes gens, & lui avoit donné des ſeditieux, & des garnemens de ſes Etâ's. Ce qui fit ſoupçonner à Charles V. que non ſeulement le fils, mais le Pape lui-même ſon pere, étoit entré dans cette affaire,

affaire, ou que du moins il en avoit eu connoiſſance, & y avoit donné un conſentement tacite. Peut-être cela n'étoit-il pas vray; car il n'y a pas d'apparence qu'un Pape ſi vieux eût voulu embarraſſer ſon eſprit, ou ſoüiller ſa conſcience par une ſemblable conſpiration; quoi que ſouvent les enfans ayent beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de leurs peres, ſur tout dans la vieilleſſe où l'eſprit n'a plus aſſez de vigueur pour reſiſter aux ſollicitations. Quoi qu'il en ſoit, perſonne n'a mis en doute, que l'on ne l'eût rapporté à Charles, & que cela n'eût fait beaucoup d'impreſſion ſur lui; mais il peut être auſſi que cela venoit de la bouche de quelques envieux, qui ne pouvoient ſouffrir que la Maiſon Farneſe fût montée à une ſi haute élevation.

Andriani, qui eſt de tous les Hiſtoriens le plus diligent à decouvrir les artifices & les tromperies ſecretes, & les reſſorts cachez qui ont fait agir les gens, n'a pas manqué de le faire ſur ce ſujet; car premierement il décrit au long les jalouſies, les differens, & les mécontentemens reciproques de Paul III. & de Charles V. & enſuite il en cherche par le menu les cauſes & les motifs. Outre ce que j'ay déja dit de Fieſco ſoûtenu par Pierre Loüis, il aſſûre que l'Empereur avoit été fort fâché, de ce que le Pape, aprés la Bataille contre les Lutheriens, avoit ſi promptement rappellé ſes Troupes, & dans le temps où l'on en avoit le plus de beſoin, ſans conſiderer que les Lutheriens voyant l'Armée de l'Empereur diminuée d'un nombre conſidera-

Autres raiſons de mécontentement.

ble

ble de bonnes Troupes, pouvoient en prendre ſujet de reprendre courage. Il étoit encore plus fâché de ce que le Pape n'en alleguoit aucune raiſon, & qu'il voyoit bien que cela venoit de ce que ſa Sainteté n'avoit pas auſſi bonne opinion qu'il falloit du ſuccez de la guerre, & ne conſideroit pas aſſez les avantages qu'on en avoit déja tirez, & que c'étoit agir contre le Traité qu'ils avoient fait enſemble. Il ne pouvoit pas ſe conſoler auſſi, de ce qu'ayant preſſé le Pape de lui permettre de prendre la moitié de l'argenterie non ſacrée des Egliſes d'Eſpagne, pour s'en ſervir dans la guerre contre les Turcs & les Lutheriens, il n'avoit jamais voulu le lui accorder, rejettant opiniâtrement toutes les ſollicitations, qu'il lui en avoit fait faire; quoi qu'en ſa conſcience il reconnût la neceſſité qu'il y avoit de s'en ſervir, vû les formidables préparatifs que faiſoient ſes ennemis contre lui, d'autant plus qu'il promettoit de les reſtituer.

Autres encore. Il étoit encore fâché que la jalouſie du Pape fût venuë juſques au point de tenir des diſcours aux Ambaſſadeurs, qui faiſoient connoître que c'étoit le deſſein de l'Empereur de porter la guerre en Italie, & particulierement en Toſcane. Il faiſoit ſur tout valoir cette raiſon, que le zéle qu'il faiſoit paroître pour la protection des Farneſes, n'étoit qu'un pretexte pour faire cette guerre. Auſſi eſt-il vray, que le Pape par un mouvement de jalouſie avoit fait tout ce qu'il avoit pû, pour empêcher que les Siennois ne reçûſſent les 400. Eſpagnols que l'Empereur avoit reſolu de

de leur envoyer pour deffendre leur ville, quoi que ce ne fût que pour l'avoir mieux à ſa diſpoſition ; & que Don Ferrante Gonzaga Gouverneur de Milan, ayant ſçû la jalouſie que le Pape en avoit conçû, & les ſoins qu'il prenoit pour obliger les Siennois à refuſer ces Eſpagnols que l'Empereur avoit deſſein d'envoyer dans leur ville, eût aſſuré le Cardinal Farneſe neveu de ſa Sainteté, des bonnes intentions de ſa Majeſté Imperiale pour le repos de l'Italie, & que c'étoit pour cela même qu'on vouloit envoyer cette garniſon Eſpagnole à Siene.

Charles avoit appris auſſi avec beaucoup de chagrin les mauvais offices que le Pape lui rendoit, pour le rendre ſuſpect aux Princes d'Italie, comme s'il avoit eû deſſein de les opprimer, ce qui ſe découvrit plus clairement dans une autre affaire qui arriva. Don Ferrante dont je viens de parler, ayant appris la mort du Prince de Piombino, qui ne laiſſoit qu'un jeune enfant pour ſucceſſeur ſous la Tutelle de Catherine Salviati ſa veuve & mere de l'enfant, craignant que les François qui muguettoient toûjours l'Italie, ne ſe rendiſſent maîtres de l'eſprit de cette Dame, & ne l'obligeaſſent à recevoir une garniſon Françoiſe à Piombino, avoit prevenu ce deſſein & perſuadé adroitement à la Princeſſe de recevoir une garniſon Eſpagnole : mais comme l'affaire étoit preſte à être concluë le Pape, qui en fut averti, y envoya le Cardinal Salviati frere de cette Dame, qui la fit changer de deſſein. D'autres diſent que Don Ferrante vouloit acheter Piombino pour l'Empereur, Autres encore.

pereur, ce qui auroit infailliblement réüſſi, ſans les ſollicitations contraires que le Pape lui fit faire par Salviati; dequoi Gonzague fit de grandes plaintes à Charles V. contre le Pape, l'aſſurant d'ailleurs qu'il negotioit une Ligue offenſive & deffenſive entre les Princes d'Italie, à l'excluſion de ſa Majeſté Imperiale, accuſée par le Pape d'aſpirer à la monarchie univerſelle de l'Italie.

Raiſon priſe du Concile. 1547. Enfin, ce qui n'aida pas peu à groſſir leurs differens, & qui fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de Charles V. ce furent les plaintes que faiſoit le Pape aux Cardinaux & autres Prelats de ſa Cour contre lui, pour le mettre en mauvaiſe odeur, leur voulant perſuader, qu'il n'avoit rien tant à cœur, que de chercher les moyens de detruire, autant qu'il pourroit, ſon autorité. Adriani dit, que le Pape non ſeulement conçût ces ſoupçons de l'Empereur, qui l'avoit obligé de transferer avec précipitation le Concile de Trente à Boulogne, mais que ce ne fut qu'une feinte que les prétendiies ſeditions arrivées à Trente, qui avoient cauſé la mort d'un Evêque, que la peur avoit fait mourir, & un pretexte afin que le Concile ſe tînt en un lieu de la dépendance du S. Siege, où le Pape étant le maître, il dependît de lui de le continuer, de le prolonger, ou de le rompre, ſelon qu'il le jugeroit à propos.

Motif de mécontentement de Charles V. L'Empereur ne pouvoit s'empeſcher de trouver mauvais, que le Pape après lui avoir écrit & lui avoir envoyé la Bulle de convocation du Concile dans la ville de Trente; en vertu de quoi il en avoit aſſûré de ſa propre bouche

bouche la Diete de Wormes, l'eût enſuite de ſa propre autorité, & ſans lui en donner aucune connoiſſance, transferé à Boulogne. Le Pape fut porté à cette reſolution, par la crainte exceſſive qu'il avoit conçûë, que ſi le Concile ſe tenoit à Trente, où l'Empereur avoit tout pouvoir, on ne vînt à y faire des propoſitions, & des deciſions d'une trop grande, & trop ſevere reformation des coûtumes & abus de la Cour de Rome & de ſes Eccleſiaſtiques: & le Pape avoit d'autant plus de ſujet de le craindre, que dans la derniere conference qu'il avoit eûe avec Charles V. il l'avoit prié au nom de Dieu de vouloir remédier aux abus & deſordres des Eccleſiaſtiques de Rome, qui dévoient ſervir d'exemple & de modelle à ceux des autres païs de la Chrêtienté, ajoûtant que s'il ne le faiſoit lui-même & de ſa propre autorité, il donneroit lieu au Concile de le faire avec plus de rigueur. Irrité donc de cette tranſlation du Concile à Boulogne, il écrivit à Don Diégo Mendozza, ſon Ambaſſadeur à Rome, d'en faire de grandes plaintes au Pape & au Conſiſtoire, & de proteſter des malheurs qui pourroient arriver à la Chrêtienté, & à toute l'Egliſe, s'il ne remettoit le Concile à Trente; mais le Pape ſe moqua de ces remonſtrances.

Quoi qu'il en ſoit, il faut bien que les mécontentemens de l'Empereur & de ſes Miniſtres, contre la Maiſon Farneſe, à cauſe de la maniere d'agir du Pape, ayent été bien grands, puis qu'ils les ont portez à prendre une reſolution ſi violente. Quoi qu'il en ſoit, les

Procedé de Pierre Loüis Farneſe.

les Miniſtres de l'Empereur, qui n'auroient jamais pris une ſi cruelle reſolution ſans ſa participation, aſſouvirent leur haine & leur reſſentiment ſur la perſonne de Pierre Louïs Farneſe fils du Pape, qui lui avoit donné l'inveſtiture de la Principauté de Plaiſance qui étoit fief de l'Egliſe. Ce Prince avant même que d'avoir pris poſſeſſion de la Principauté, fût haï, & mal voulu du peuple. Quoi qu'il fût naturellement fier & ſevere dans ſes mœurs, il crût encore que pour mieux tenir en bride ſes vaſſaux, & ſon Etât plein de nobleſſe orgueilleuſe, accoutumée à vivre en liberté, & à ſe gouverner elle-même; d'ailleurs non accoutumée au fouët, & à la rigueur des Edits ne voulant pas ſur tout ſe ſoumettre à la Cour, & enfin jamais ſujette à la domination que de ſes propres Loix, il crût, dif-je, que pour les mieux tenir en bride, il devoit devenir encore plus ſevere. Ainſi dès qu'il fut en poſſeſſion du Gouvernement, ſe confiant ſur l'autorité de ſon pere, il ſe mit à faire mille extorſions, à caſſer les Privileges de ces gens, à faire executer la juſtice ſans aucune formalité, en un mot, à agir plûtôt en Tyran qu'en bon Prince, & à s'oublier juſques à dire ſouvent, *qu'il ne ſe ſoucioit pas d'être aimé pourvû qu'il fût craint.*

Conjuration & mort de Farneſe. 1548.

Il ne fut pas difficile à Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, conformément aux ordres ſecrets de Charles-Quint, de trouver nombre de Conſpirateurs à choiſir les plus propres, pour faire perdre la vie à ce Prince qui s'étoit toûjours montré ennemi

mi de l'Empereur, & grand partiſan des François. En voici l'occaſion. Ayant appris que ce Prince avoit voulu forcer Madame Lucrece Pallavicino épouſe du Comte Jean Anguiſciola; comme il ſavoit que c'étoit un homme de qualité, & plein de génerosité & de courage, & qu'il ne pouvoit pas ſouffrir de ſe voir enlever de ſon ſein, une femme qu'il adoroit pour ſa beauté & ſes rares qualitez, s'adreſſa à lui le premier. Il le trouva très-diſpoſé à faire perdre la vie à Farneſe, & l'aſſura de la protection de l'Empereur s'il l'entreprenoit: Anguiſciola, aſſuré de cette protection, ſe mit à chercher des gens propres à executer ſon deſſein. Le premier à qui il s'en ouvrit fut Camillo Pallavicino ſon beau-frere, qui fût d'avis de ſe vanger, pour reparer l'affront que Farneſe avoit fait à leur famille. Gonzague lui donna pour ſecond un Milanois nommé *Auguſtin Lande*, homme hardi & courageux, & en qui il avoit beaucoup de confiance. Ces trois hommes-là allerent dans la Chambre de Farneſe, le tuërent à coups de poignard, & ayant jetté ſon corps par les Fenêtres dans les foſſez du Château, ſe mirent à crier *Liberté, Liberté, Vive l'Empire*. En même temps Gonzague averti de ce qui ſe paſſoit, envoya une garniſon qu'il tenoit preſte, ſe mit en poſſeſſion de la ville au nom de l'Empereur & la declara Ville Imperiale. Mais comme cette affaire fit beaucoup de bruit, il ſera bon d'en mieux remarquer les particularitez.

Au ſujet de ce meurtre on aſſûre deux cho- Ponoſtic
ſes 1548.

ſes dignes d'être ſçües. La premiere que Pierre Louïs eſtant averti par ceux de ſes amis qui avoient intereſt à cette affaire, que les Miniſtres de l'Empereur, & particulierement Gonzague, machinoient, non ſeulement contre ſa perſonne, mais auſſi contre ſon Etât, s'en doutant bien auſſi lui même, il fit tout ce qu'il pût pour découvrir les noms des conſpirateurs, même par des voyes illicites, c'eſt-à-dire par le moyen des ſorciers. Mais il n'en pût jamais rien decouvrir de certain, ni avoir d'autre réponſe que celle-cy, *qu'il devoit bien regarder ſa monoye.* A quoi il n'ajoûta point foy croyant que c'étoit une fourberie de ſorciers; cependant aprés ſa mort on reconnût manifeſtement la verité de cette prédiction, qui venoit, comme je croi du Démon: C'eſt-à-dire, qu'au tour de la monoye du Duc il y avoit ces Lettres écrites P. L. A. C: & ces paroles Pet. Aloy. Farn. Plac. Dux. Le nom du lieu où ſe devoit executer la conſpiration contenoit les premieres lettres des conjurez, Palavicini, Landi, Anguiſciola, Confalonieri: & ce lieu étoit auſſi marqué par ces mêmes Lettres PLAC. qui vouloit dire Plaiſance, en Italien.

Un autre encore

L'autre choſe autant & plus admirable peut-être que celle-là fut, que le matin du même jour & peu de temps avant qu'il fût aſſaſſiné. Farneſe reçût un Courrier venant de Milan, qui lui portoit une lettre de la teneur ſuivante. *Vôtre Excellence doit prendre garde à elle, ſans perdre du temps parce qu'on travaille à vous ôter la vie. Je ſuis preſt à vous informer de tout*

ce

ce qui ſe paſſe, quand il vous plaira d'envoyer à Milan une perſonne fidelle à qui je puiſſe confier ce que je ne puis vous faire ſavoir, la prudence ne voulant pas que je mette ſur le papier des choſes d'une ſi dangereuſe conſequence. Le Duc ayant vû cette Lettre dit, *que peut-être c'étoit quelqu'un qui lui vouloit excroquer quelque piſtole.* Il eſt vray qu'il fit ordonner au Capitaine Alexandre de Terni de le venir trouver aprés diné, parce qu'il avoit reſolu de renforcer la garniſon de la Citadelle, & de s'entretenir avec lui d'affaires de la dermiere importance.

Ceux qui feront bien reflexion aux divers évenemens de la vie des hommes pourront bien en eſtre étonnez, mais non pas être les Maîtres de ce qui leur doit arriver. Les Etoiles, ou les Aſtrologues par elles, nous prediſent beaucoup de choſes, mais comme elles ſe trouvent ſouvent fauſſes, il y a beaucoup plus de gens qui les mépriſent, que de ceux qui les croyent. Il eſt vrai, le bon ſens & la prudence, ſervent ſouvent beaucoup pour connoître le mal, mais il y a une main cachée, qui ſeule y peut donner du remede. Les yeux les plus clairvoyans ne voyent pas ſouvent une groſſe pierre devant eux qui les fait tomber & ſe rompre le col, parce que la main qui l'a miſe en cette place, veut accomplir ſes deſſeins, & non pas ceux des autres. Les Théologiens qui parlent tant de la Providence, en parlent le plus ſouvent comme un aveugle des couleurs; & on peut fort bien appliquer ici ce paſſage, *vous avez caché ces choſes aux Sages, & les avez revelées aux petits:* Remarque. 1548.

petits: car quand il s'agit de la Providence, un ſimple Payſan, une femmelette, en ſavent plus par ce ſeul mot, *qu'aucune feuille d'arbre ne ſe meut ſans la volonté de Dieu*, que tous les Théologiens, avec toute leur étude d'école. Quand la Providence a reſolu de nous faire ſouffrir du mal pour nous châtier, ou de nous envoyer du bien, tous moyens humains ſont inutiles pour empêcher l'execution de ſes Decrets, on en voit tous les jours mille exemples. Je m'en vais raconter plus amplement les circonſtances & les ſuites de cét aſſaſſinat, comme je les ai trouvées dans les Auteurs les plus dignes de Foy.

Ordre pour l'execution de la conſpiration.

Anguiſciola ayant diſpoſé toutes les choſes neceſſaires à l'execution de la conſpiration dont il étoit le chef, & trouvé l'occaſion favorable de venir à bout de ſon deſſein, ordonna la maniere de cette execution entre lui & ſes complices en cette ſorte. Le Duc devoit être tüé aprés qu'il auroit diné dans ſa propre chambre, par lui Comte d'Anguiſciola, qui ne devoit être accompagné que des deux hommes affidez & courageux, juſtement lors que les domeſtiques ſe ſeroient retirez çà & là pour dîner. En même temps le Comte Auguſtin Landi, Camillo Pallavicino, Alexandre ſon frere qu'on avoit fait vénir de Turin pour l'execution de ce deſſein avec pluſieurs autres *Braves* dont ils ſeroient accompagnez, ſe devoient rendre maîtres de la porte de la Citadelle, forcer & tuer la garde Allemande, dont la plus grande partie étoit allée ce jour là aux nôces de leur Sergent. Le

Gon-

Gonfalonier accompagné d'autres gens en devoit faire autant des Gardes qui étoient dans la Salle, qui étoient auſſi d'Allemans qui ne s'attendant pas à cela, avoient laiſſé éteindre leurs méches. Tout cela fût exactement executé à la fois, ſavoir lors que le Comte d'Anguiſciola en donna le ſignal avec un mouchoir à la feneſtre de la Chambre du Duc, & tout réüſſit comme ils l'avoient projetté ſans que rien manquât, un jour de Sammedy onziéme Septembre.

Execution. 1548.

Quand on eût appris les circonſtances & les ſuites de cette conſpiration, tout ceux qui la conſidererent en furent étonnez, & demeurerent d'accord qu'on n'en avoit jamais vû de ſemblable dans l'Europe. Et le moyen auſſi de ne pas être dans l'admiration, de voir ſi bien reüſſir une telle conſpiration, ſans aucun empêchement, contre un Prince enfermé dans une bonne Citadelle, qui ſavoit qu'il avoit des ennemis, qui avoit été averti ce jour là même de prendre garde à lui, & dans laquelle étoient entrez plus de 60 Conſpirateurs? L'Europe entiere, & les Conſpirateurs eux mêmes, en furent dans l'étonnement, & l'on n'auroit pû s'imaginer qu'une ſemblable conſpiration eût eu un ſi favorable ſuccez. Camille Pallavicino, qui étoit boiteux, demeura dans la ville pour empêcher le ſoulevement du peuple, & comme il étoit homme d'autorité, parlant fort bien, & ayant beaucoup de partiſans parmi la Nobleſſe il y fût fort utile. Car au premier avis du bruit qui ſe faiſoit au Château, tous les bourgeois prirent les armes, & coururent en furie à lui,

ou

ou à la Citadelle, ſans que perſonne ſçût dequoi il s'agiſſoit.

Bonne conduite. Il eſt certain que les Conjurez auroient couru grand' riſque au commencement, ſi le Comte d'Anguiſciola, n'eût eu l'aviſement, de courir lui même à la porte, & de hauſſer de ſa propre main le pont levis, avec quoi il arrêta la premiere fougue du peuple, & cependant s'étant mis à une feneſtre avec les autres conjurez, ils ſe mirent tous à criër *Liberté, vive l'Empire*, comme nous l'avons dit cy-deſſus, & jettant en même temps par les feneſtres le Corps mort du Duc, ils ajoûterent, ces paroles, *voilà les preuves de nôtre liberté*; *voilà le Tyran qui l'a opprimée juſques ici.* En même temps (tant étoit grande la haine qu'on portoit à ce Duc) on vit tout le peuple plein de joye crier de tous côtez *Vive la Liberté & l'Empire.*

Secretaires. On loüa beaucoup la prudence des conjurez, d'avoir empêché le deſordre, & d'avoir ſi bien conduit cette affaire, qu'il ne fut fait aucun mal à pas un des Courtiſans, laiſſant à chacun la liberté de demeurer dans la ville, ou d'aller où il voudroit. Il eſt vray qu'on arrêta Apollonio Secretaire d'Etât, & Malvi Sous-Secretaire du Cabinet, & que les Conjurez, pour aſſouvir leur vengeance, plûtôt que ſelon les Loix de la juſtice, les firent mettre à la queſtion afin de découvrir les Secrets du Duc, & qu'ils ſe ſaiſirent de tous ſes papiers, juſques à nouvel ordre du Gouverneur de Milan Goſſelin, & quelque autre Auteur qui a ſuivi ſon opinion, aſſeure comme une choſe très-veritable, que Gonzague trama

trama cette conſpiration par ordre de l'Empereur, mais qu'il lui avoit commandé de ſauver la vie au Duc, à quoi il n'y a point d'apparence.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt vrai que le Duc mourut d'un genre de mort auquel il ne s'attendoit pas, non plus que le Pape ſon Pere. Par la mort du Duc, la ville de Plaiſance, que Charles V. muguettoit, & qu'il regardoit comme un beau fleuron de ſa Couronne Ducale de Milan, tomba entre ſes mains. Dès que le Comte d'Anguiſciola vit que le peuple étoit content, il fit faire une décharge de la plus groſſe artillerie, pour avertir, comme ils en étoient convenus, les Troupes que Gonzague avoit envoyées à Cremone ſous le commandement de Don Alvaro di Luna qui en étoit Chatelain, avec ordre de ſe tenir preſtes pour aller à Florence à la premiere décharge de Canon qu'ils entendroient, ce qui fut executé, & cette Soldateſque arriva à Plaiſance, en même temps que 500. hommes d'Infanterie, qui y venoient par Pavie ſur le Po, commandez par le Capitaine Rucchino, & qui devoient ſe mettre en garniſon dans la Citadelle, y arriverent auſſi. Ceux-ci ne furent fâchez que de l'avoir trouvée vuide de meubles, d'argent, de pierreries, & de toute autre argenterie, car les conjurez y avoient mis ordre, l'ayant pillée, & partagé entre eux le butin. Il eſt vray qu'on donna au Gouverneur Gonzague la meilleure partie de l'or, argent, & pierreries qu'on y avoit trouvées. On dit auſſi, que les conjurez eurent pluſieurs differens entre eux au

Plaiſance au pouvoir de Charles V.

ſujet du partage, mais que le Gouverneur de Milan les mit d'accord fort adroitement.

Déplaiſir de cette mort.

Au premier avis que l'Empereur eut de cette execution, dont toutes les circonſtances, & particulierement la ſoldateſque que le Gouverneur de Milan faiſoit tenir preſte, faiſoit voir trop clairement, que la conſpiration avoit été tramée par ſon ordre, il prit le parti de faire l'ignorant. Il verſa des larmes ſur cette mort, & aſſura les Ambaſſadeurs, qui n'en croyoient rien, & les gens de ſa Cour, que la perte de Pierre Louïs ſi cruellement aſſaſſiné l'affligeoit infiniment, & qu'il prenoit beaucoup de part à la douleur qu'en reſſentiroit le Pape, voyant d'ailleurs le prejudice que cela feroit à Ottavio ſon gendre. Il ne ſe contenta pas même de ces demonſtrations feintes d'affliction, il nomma d'abord pour aller en Ambaſſade à Rome vers le Pape Don Jean de Figueroa, homme de grande qualité, auquel il ordonna d'aller inceſſamment à Rome, avec un équipage magnifique de deuïl, pour faire compliment de condoleance au Pape, & à ſon gendre Ottavio. L'Ambaſſadeur qui étoit peut-être innocent de ce qui étoit arrivé, parla devant le Pape en termes capables de faire verſer des larmes, pour mieux perſuader à chacun, que l'Empereur étoit inconſolable de la mort de ce Duc.

Legats du Pape à Charles.

Le Pape tout perſuadé qu'il étoit qu'un tel aſſaſſinat, accompagné de pareilles circonſtances, ne s'étoit pas fait ſans les ordres de l'Empereur, pour ne pas rendre le mal plus grand,

grand, & en tirer quelque bien s'il le pouvoit, ne laiſſa pas de témoigner qu'il recevoit avec plaiſir le compliment de l'Empereur. En même temps, il nomma deux Legats, & leur ordonna de ſe rendre inceſſamment à Ausbourg où étoit Charles V. Il les chargea de trois commiſſions auprés de l'Empereur, la premiere de le remercier de l'obligeante Ambaſſade qu'il lui avoit envoyée pour lui faire compliment de condoleance ſur la mort tragique de ſon cher fils, & lui témoigner la part qu'il y prenoit. La 2. de prier ſa Majeſté Imperiale de remettre la ville de Plaiſance entre les mains d'Ottavio ſon gendre & fils de Pierre Louïs qui avoit été aſſaſſiné, ce qui ſeroit un grand bien pour la Ducheſſe Marguerite ſa fille. Et la derniere de le ſolliciter à ce qu'il conſentît de laiſſer le Concile à Boulogne. Mais il parût que les deux Legats employerent leur Rhetorique beaucoup plus pour les intereſts de la maiſon du Pape, c'eſt-à-dire à faire reſtituer Plaiſance à Octave Farneſe, qu'à toute autre choſe.

L'Empereur s'excuſoit toûjours de donner aucune réponſe ſur ce fait, & ſe tenoit ferme à dire, *que les intereſts publics de la Religion étoient trop conſiderables, pour les abandonner, ou les differer pour des affaires particulieres que l'on pouvoit renvoyer ſans leur faire de tort. Que pour lui, quand il auroit deux cœurs, il les appliqueroit tout entiers à l'unique affaire du Concile, ſur lequel toute la Chrêtienté avoit les yeux ouverts.* Les Legats répondirent preſque tous à la fois, *que d'ordinaire les affaires particulieres*

influoient beaucoup ſur les publiques, lors qu'elles dependent des mêmes occaſions, qui ſervent à établir une bonne union. Mais l'Empereur plus fin que les Legats ſe tira d'affaire en concluant, *qu'il étoit ſorti d'une Maiſon, qui avoit toûjours eu beaucoup de veneration & de reſpect pour le S. Siege, & qu'il en avoit lui même les ſentimens gravez dans le cœur, auſſi bien qu'un grand zele, & une veritable obeïſſance filiale pour lui, & qu'ainſi, il feroit toûjours tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir, & pour le S. Siege & pour la Religion Catholique. Mais que pour ce qui étoit de remettre Plaiſance entre les mains d'Ottavio ſon Gendre & petit fils de ſa Sainteté, il ne pouvoit en aucune maniere rien déterminer là-deſſus, qu'aprés les affaires du Concile. Que ſi le Pape ſollicitoit avec tant de paſſion la reſtitution de Plaiſance, en laquelle il n'avoit pas moins d'intereſt que lui, puis qu'Ottavio étoit ſon gendre, que pour lui ſa conſcience ni ſon honneur ne lui pouvoient pas permettre d'abandonner les Intereſts du Concile, qui étoient inſeparables de ceux de l'Empire, dont il étoit le Chef.*

Raiſons pourquoi le Pape étoit ſi attaché à ſes intereſts.

Jamais Pape ne fût ſi attaché à ſes intereſts particuliers que celui-ci, & jamais Empereur n'a eu plus d'attachement pour ceux du public que Charles V. Il eſt vray que le Pape devoit être excuſé, parce que quoi qu'il fût dans l'âge decrepit, il avoit encore aſſez de force d'eſprit, pour connoître, que s'il ne mettoit en poſſeſſion de la Principauté de Plaiſance, ſon petit fils pendant ſa vie, difficillement y parviendroit-il jamais aprés ſa mort. Mais ce n'étoit en lui que l'effet de la tendreſſe des vieillards & ſur tout de ceux qui

ſont

ſont dans la decreptitude, pour leurs deſcendans, car au fonds il avoit lieu de mettre ſon eſprit en repos là-deſſus, puis qu'Ottavio pour lequel il agiſſoit avec tant d'empreſſement étoit le Mari de Marguerite fille de l'Empereur, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit déja deux enfans: ne ſe pouvânt faire qu'il abandonât les intereſts de ſon gendre & de ſa chere fille; & cette conſideration étant plus puiſſante ſur l'Eſprit de l'Empereur que toutes les ſollicitations du Pape.

Opiniâtreté du Pape & de l'Empereur.

Mais enfin quand ce bon Pape vit qu'il ne pouvoit rien obtenir au ſujet de l'affaire d'Ottavio, il s'opiniâtra ſelon ſa coûtume, à ne vouloir point écoûter les ſollicitations de l'Empereur, à l'égard du Concile, & à vouloir, quoi qu'il en fût, qu'il ſe tînt à Boulogne. Charles V. de ſon côté demeura ferme à vouloir qu'il ſe tînt à Trente. Deux choſes obligeoient le Pape à ne vouloir pas conſentir que le Concile fût tenu ailleurs qu'à Boulogne. La premiere, dont nous avons déja parlé, eſt que craignant qu'on ne diminuât ſon autorité à Trente, & que les Eccleſiaſtiques n'y fuſſent mal-traitez, il vouloit que le Concile fût en lieu, où il fût le maître de le rompre quand il voudroit. La 2. étoit qu'il vouloit faire depit à l'Empereur, & ſe vanger de ſon opiniâtreté à ne vouloir pas lui donner ſatisfaction en mettant Ottavio en poſſeſſion de Plaiſance, par celle de ne vouloir pas remettre le Concile à Trente. La premiere de ces raiſons étoit le fruit de la paſſion du Pape, & la ſeconde de ſon caprice. Mais quant

à l'Empereur, on voyoit fort bien qu'il n'avoit d'autre motif que celui du bien public, ſachant bien, qu'on ne pouvoit donner la paix à la Chrêtienté que par un Concile, & qu'il étoit neceſſaire que ce Concile fût tenu en un lieu où les Catholiques & les Proteſtans pûſſent aller librement. Or ceux-ci declaroient ouvertement qu'ils ne pouvoient aller à Boulogne, & ils avoient raiſon, l'Empereur ne pouvant pas leur donner la ſeureté neceſſaire en une ville qui dependoit du Pape. Ainſi l'obſtination de l'Empereur à vouloir le Concile à Trente, étoit auſſi bien fondée, que celle du Pape à le vouloir à Boulogne étoit peu raiſonable.

Les differens continuent. 1548.

On vit paroître dans toute l'Europe pluſieurs écrits ſur cette obſtination du Pape & de l'Empereur à l'égard du Concile, l'un voulant qu'il fût tenu à Boulogne & l'autre à Trente, les uns en faveur du Pape, & les autres en faveur de Charles-Quint, car chacun avoit ſes partiſans. Mais l'Empereur avoit pour lui la plus grande partie des Catholiques, & tous les Lutheriens & Calviniſtes. Cependant ces deux Monarques ne laiſſoient pas de s'envoyer inceſſamment des Ambaſſadeurs, & des Courriers, avec des Lettres, des Manifeſtes, & des remontrances, pendant que les peuples murmuroient generalement contre le Pape, & paroiſſoient ſcandaliſez de la paſſion demeſurée qu'il faiſoit paroître en cette affaire, perſuadez que ſi l'Empereur eût voulu donner l'inveſtiture de Plaiſance à Ottavio petit fils du Pape, celui-ci auroit incontinent remis le Concile à Trente:

Trente : de ſorte que ce Pape, qui hors la paſſion qu'il avoit pour les intereſts de ſa Maiſon, parût très-digne du Pontificat en toute autre occaſion, s'oublia en celle-ci qui étoit de la derniere importance, negligeant l'intereſt public pour s'attacher à ſon intereſt particulier, comme font d'ordinaire les Eccleſiaſtiques.

Il fait proteſter contre les Prélats à Boulogne.

Il eſt certain que toute la Chrêtienté étoit autant ſcandaliſée de la conduite du Pape, qu'elle étoit édifiée de celle de l'Empereur, parce qu'on étoit perſuadé que ce Prince n'avoit en vûë que l'intereſt public. Cependant l'Empereur trouva moyen de garder toûjours Plaiſance, & de ſoûtenir avec zéle la nullité du Concile que le Pape avoit fait aſſembler à Boulogne. Pour cet effet il fit choix de deux hommes de bonne conduite & de grande experience dans les affaires, courageux, fermes, & hardis, à qui on donna la qualité de Commiſſaires de l'Empire, & Députez de ſa Majeſté Imperiale, vers les Prelats aſſemblez à Boulogne ; d'autres diſent, qu'on leur donna le caractere d'Ambaſſadeurs, ce qui eſt aſſez vrai-ſemblable : c'étoient *Don François Vargas*, Fiſcal general de Caſtille, & *Don Martin Soria Velaſco*. Etant arrivez à Boulogne, ils trouverent que, quoi qu'il n'y eût d'autres Prelats que ceux de l'Etat Eccleſiaſtique & de quelques autres villes d'Italie, ils ne laiſſoient pas de tenir des Seſſions, comme ſi c'eut été un veritable Concile. Ils ſe preſenterent à la Seſſion du 23. Decembre, d'autres diſent que ce fut à celle du 16. Janvier 1549. & aprés avoir été admis

mis dans l'Assemblée, ils y firent la protestation suivante. *Que l'Empereur étant forcé pour le bien de la Religion & le service de l'Eglise, de faire ses protestations contre certaines gens, soi disans Legats Apostoliques, & contre un Conventicule de Prelats assemblez à Boulogne, qui prenoient la qualité de Concile, sans aucune participation, ni consentement de sa Majesté Imperiale, ils étoient là de sa part pour protester de nullité de tout ce qui y seroit fait.*

Maxime de Charles V. 1548.

Mais comme l'Empereur vouloit avoir deux cordes en son arc, en même temps qu'il resolût d'envoyer ces Ambassadeurs, pour faire affront au Concile du Pape, en faisant protester contre lui, il fit entendre à l'Evêque de Fano, Legat du Pape auprés de lui, que pour la décharge de sa conscience, pour se pouvoir justifier dans le monde, & pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de contenter sa Sainteté sans faire de tort à son honneur, il souhaitoit d'être instruit des pretentions que l'Eglise avoit sur les villes de Parme & de Plaisance. L'Empereur fit cette demarche, non pas qu'il ignorât dequoi il s'agissoit, en étant mieux instruit que le Pape lui-même; mais par politique & pour gagner du temps, esperant que le Pape, qui étoit en âge decrepit, pourroit mourir avant que l'on en vînt à la conclusion de ces affaires. Ce pendant dès que le Pape eut été informé des demandes de l'Empereur, il lui fit répondre par le même Nonce, que l'Eglise avoit plusieurs justes pretentions sur ces deux villes, mais qu'il n'étoit pas necessaire de les produire juridiquement,

ment, qu'aprés qu'elle en ſeroit remiſe en poſſeſſion.

Le Legat ayant fait cette réponſe à l'Empereur, deux mois aprés lui fit dire, qu'il n'avoit pas deſſein d'en venir à aucun jugement public, n'ayant demandé cet éclairciſſement que pour ſatisfaire à quelque doute de conſcience, & qu'ainſi ſa Sainteté ne devoit faire aucune difficulté, de lui complaire en une choſe ſi juſte, d'autant plus qu'il ne le faiſoit que pour lui faire plaiſir. Aprés cette nouvelle réponſe de l'Empereur, que le Legat envoya à Rome, le Pape fit aſſembler extraordinairement le Conſiſtoire, & y propoſa la demande de l'Empereur. Les Cardinaux furent d'avis, que non ſeulement il n'y avoit pas lieu de refuſer à l'Empereur ſa demande, mais qu'il étoit de l'honneur du S. Siege de faire connoître à tout le monde ſes droits, & particulierement à l'Empereur. Il fut donc reſolu de lui donner ſatisfaction là-deſſus, & on choiſit des perſonnes entre les plus habiles, pour dreſſer la réponſe qu'on lui devoit faire, qui fut en ſubſtance, que les droits de l'Egliſe ſur Plaiſance étoient fondez ſur une ceſſion que lui en avoit faite l'Empereur Maximilien ayeul paternel de Charles V. en 1511. ſous le Pontificat de Paul II. du conſentement du Roy Catholique ayeul maternel de l'Empereur, qui avoit lui-même confirmé cette ceſſion ſolemnellement par le Traité de 1521. Cette réponſe fut jugée par le Conſiſtoire ſuffiſante, ſans en aller chercher d'autres raiſons plus fortes dans de vieux Regîtres, qui ſouvent deviennent

Pretentions ſur Plaiſance.

inutiles par leur trop grande antiquité.

Réponſe de Charles V. Pour donner plus de ſatisfaction à l'Empereur, on en fit voir les actes autentiques à Mendozza ſon Ambaſſadeur à Rome, qui ne manqua pas d'en faire ſon raport à ſa Majeſté Imperiale. Mais enfin, il fit bien voir lui-même, qu'il n'avoit pas beſoin d'inſtruction ſur ce ſujet, par la réponſe qu'il fit à l'Evêque de Fano Legat, & au Seigneur Jules Urſin, qui avoit été envoyé pour lui aider à negotier cette affaire, conçûë en ces termes. *Que l'on n'avoit montré autun acte pour ſi autentique qu'il fût à ſon Ambaſſadeur à Rome, au ſujet des pretentions de l'Egliſe ſur la Seigneurie de Plaiſance, qu'il ne fut en état d'en faire voir de plus autentiques, & en plus grand nombre en faveur de l'Empire.* Il ajoûta, *que l'Egliſe & l'Empire ayant des pretentions égales ſur Parme & Plaiſance, il étoit content de donner au S. Siege pour ſes pretentions* 40. *mille écus tous les ans, & quelque autre choſe par deſſus.*

Du Pape à l'Empereur. Urſin ayant fait ſavoir à Paul III. cette réponſe de l'Empereur. Ce bon Pape tout âgé qu'il étoit de plus de quatre vingt ans, ſe mit en une ſi grande colere qu'il en étoit tout en feu. Le lendemain il ſe tranſporta au Conſiſtoire, où il fit de grandes plaintes de la maniere d'agir de l'Empereur. Mais comme perſonne ne vouloit s'attirer la haine de ce grand Monarque, & que tous ſavoient que le Pape ne s'échauffoit pas pour les intereſts de l'Egliſe, mais pour ceux de ſa Maiſon, ils lui laiſſerent le ſoin de faire à l'Empereur telle réponſe qu'il jugeroit à propos. Il lui fit donc la ſuivante. *Qu'il avoit reſolu de quitter*

ter & même d'étouffer entierement tous les juſtes ſujets de reſſentiment qu'il venoit de recevoir, étant perſuadé que ſa Majeſté Imperiale ſe dépoüilleroit de toute paſſion, & ſe reconcilieroit avec Dieu d'une maniere convenable. Qu'en cette affaire il étoit la partie offenſée, puis que S. M. I. pretendoit dépoüiller l'Egliſe de ce qui lui appartenoit legitimement. Qu'il ne doutoit pas, ſi ſa Majeſté Imperiale vouloit mettre la main ſur la conſcience, qu'elle ne prît incontinent la reſolution de rendre Parme & Plaiſance au S. Siege. Qu'elle devoit conſiderer comme ſes Prédeceſſeurs l'avoient toûjours fait, qu'un Prince qui entreprend de dépoüiller l'Egliſe de ce qu'elle a de plus précieux, ſouvent même par la force & la violence, ne peut pas eſperer de voir proſperer ſon Regne.

Mauvais offices contre Charles V.

Henry II. Roy de France, voulant dans le commencement de ſon Regne faire quelque entrepriſe, qui lui acquît de la gloire & à ſa Nation dans toute l'Europe, fit deſſein de profiter de la diſcorde qui regnoit entre le Pape & Charles V. Pour cét effet il envoya à Rome le Cardinal de Lorraine, Prélât habile dans la negotiation, & ſachant tous les tours & detours de la politique, afin qu'après avoir fait des complimens de condoleance de ſa part au Pape ſur l'aſſaſſinat & la mort cruelle de ſon fils le Prince Pierre Loüis, il le portât à s'en vanger. Aprés avoir donc fait ſon compliment, il inſinua au Pape que le Roy Henry ſon Maître avoit des avis certains que ce Prince avoit été ſi mal-heureuſement aſſaſſiné par ordre de l'Empereur Charles V. qui avoit fourni les moyens d'executer la conſpiration, dans la ſeule vûë de ſe rendre

maître de Parme & de Plaiſance, pour les incorporer au Duché de Milan : & pour porter davantage l'eſprit du Pape à la vengeance, il lui promit de la part d'Henry, que ſi ſa Sainteté vouloit rompre avec l'Empereur, il iroit en perſonne en Italie, & l'aſſiſteroit de toutes ſes forces. Il fit en un mot tout ce qu'il pût pour l'obliger à lui declarer la guerre en méme temps que le Roy le feroit de ſon côté.

Le Pape refuſe. Henry II. pour mieux faire valoir la negotiation du Cardinal de Loraine, aprés avoir viſité vers la fin d'Avril de la preſente année, les Provinces de Picardie, Champagne, Bourgogne, & la Savoye, paſſa en Piémont, après avoir mis de bonnes garniſons dans toutes les places, & les avoir pourvües de toute ſorte de munitions. Le Cardinal aſſura même le Pape que le Roy étoit déja aux portes du Milanez, mais qu'il n'entreprendroit rien qu'après avoir rétabli la Maiſon Farneſe à Parme & à Plaiſance. Mais le Pape qui étoit fin & ruſé, fit reflexion à ſon grand âge, qui obligeoit déja les Cardinaux à s'approcher de Rome, comme pour l'élection prochaine d'un nouveau Pape, (car déja il en étoit arrivé ſept avec le Cardinal de Lorraine) de ſorte qu'il auroit agi contre ſon propre intereſt, auſſi bien que contre celui de l'Egliſe, d'entreprendre la guerre contre un ſi puiſſant Monarque. D'ailleurs il étoit perſuadé que la moindre parole de Charles V. étoit plus capable de mettre ſa Famille en repos, que toutes les Armées de Henry II. Ainſi il jugea qu'il étoit plus à propos de s'accommoder

der au temps, & aux conjonctures, faiſant entendre adroitement à l'Empereur, que puis qu'il ne vouloit pas rétablir Ottavio ſon petit fils, & gendre de ſa Majeſté Imperiale, dans ſon Etât, comme il l'auroit ſouhaité avec paſſion, il vouloit bien ſe contenter d'une recompenſe honorable, puis que ſa Majeſté Imperiale avoit ſes raiſons, pour ne pas rétablir Octave ſon petit neveu, & gendre de l'Empereur. Cependant on ne conclut rien, chacun croyant trouver ſon avantage à gagner du temps. Ainſi Henry II. voyant qu'il n'avoit plus rien à faire en Italie, repaſſa les monts, & s'en retourna en France.

Quoi que dans la Diete d'Ausbourg on ne fît autre choſe que faire des ſeances inutiles, à cauſe de la diviſion qui regnoit entre le Pape & l'Empereur, celui-ci ne laiſſa pas de recevoir continuellement des Ambaſſades qui lui venoient de toutes parts, pour le feliciter de ſes victoires; entre autres il y vint des Ambaſſadeurs de Moſcovie, de Pologne, & de Suede, avec une ſuite plus grande que l'on n'avoit jamais vû en aucune de ces Nations, ce qui attira une foule incroyable pour les voir paſſer quand ils allerent à l'audience. Lagni aſſure que l'Empereur étoit habillé à la Moſcovite lors qu'il reçût les Ambaſſadeurs de cette nation; à la Polonoiſe, lors qu'il donna audience aux Polonois, & à la maniere des Suedois, lors qu'il écouta les Ambaſſadeurs de Suede. Cependant il fut averti que le Cardinal de Lorraine travailloit non ſeulement à aigrir l'eſprit du Pape contre lui, mais encore à le porter à lui declarer la

Ambaſſades & avis. 1548.

la guerre conjointement avec le Roy ſon Maître, pour rétablir la Maiſon Farneſe à Plaiſance : car quoi que ces affaires ſe traitaſſent fort ſecretement, elles ne laiſſerent pas de venir à la connoiſſance de Charles V. ce qui fait voir qu'il étoit bien ſervi à Rome. Mais quoi que ce Prince eût eu aſſez de ſujet de reſſentiment, & qu'il eût en main des moyens ſuffiſans de ſe vanger, il ne voulut pas ſe prévaloir de l'occaſion, & fit une des plus genereuſes actions que jamais Empereur ait faites. Voici comment.

Action genereuſe.

Henry à ſon avenement à la Couronne avoit fait reſolution de recouvrer Boulogne, que les Anglois lui avoient enlevée dans la derniere guerre, pendant la vie de François I. ſon pere, & de continuer vigoureuſement la guerre contre l'Angleterre. Pour aſſembler l'argent neceſſaire, il fut obligé de mettre ſur ſes ſujets des impoſts inſupportables. Mais ſes peuples déja épuiſez par les guerres précedentes, ne pouvant porter ce nouveau joug, refuſerent de payer les Exacteurs & les gens de la Gabelle, leſquels autoriſez de la Cour faiſoient mille extorſions, qui obligerent le peuple à prendre les armes contre eux en pluſieurs endroits. Les premieres Provinces qui ſe ſouleverent, furent celles de Guienne & de Saintonge. A ces Provinces ſe joignirent les païs voiſins, & particulierement la Gaſcogne, la ville de Bourdeaux, & autres lieux conſiderables ; de ſorte qu'en moins d'un mois de temps il ſe trouva plus de cinquante mille hommes portant les armes contre leur Roy, ce qui menaçoit viſiblement tout le Royau-

Royaume d'un desordre general ; c'étoit justement ce que souhaitoient les Calvinistes qui pulluloient beaucoup en France, croyant de trouver quelque repos parmi la tempeste generale, & il est certain qu'ils profiterent beaucoup de ces desordres.

Les Ministres de l'Empereur, & particulierement le Duc d'Albe, le sollicitoient beaucoup, de ne pas perdre une si belle occasion, ou de faire des conquestes sur la France, ou de la reduire en tel état qu'elle n'en pût jamais faire sur ses Etâts. Ces Ministres lui tenoient ces discours, parce qu'ils savoient que les Rebelles demandoient secretement à l'Empereur de leur donner du secours, lui en promettant de grands avantages ; aussi est-il vrai, que les jalousies, les inimitiez, & l'émulation, qui sont comme naturelles entre les François & les Espagnols, auroient porté tout autre Prince que celui-là, à entretenir & fomenter la rebellion, du moins en faisant des promesses secretes aux Rebelles : & ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est qu'il y avoit de la justice & de la raison, du moins à parler selon les maximes du monde, d'embrasser une telle occasion, puis que cette revolte arriva en France, justement pendant que le Cardinal de Lorraine sollicitoit à Rome une Ligue entre le Pape & le Roy de France, contre l'Empereur, ou du moins qu'il faisoit ce qu'il pouvoit, pour augmenter la division qui étoit entre eux. Mais Charles V. ne voulut point se vanger, ni rendre le mal pour le mal, au contraire en bon Chrêtien, il voulut rendre

Il refuse de donner sa protection aux Rebelles.

le

le bien pour le mal, de ſorte qu'il répondit à ceux qui le ſollicitoient à jetter du bois dans le feu qui s'étoit allumé en France. *Que Dieu lui avoit donné aſſez de bon ſens, & de conſcience, pour ne pas ignorer, qu'un Prince Souverain, & ſur tout un Empereur, ne doit jamais embraſſer les occaſions de fomenter les ſeditions & les revoltes dans les Etâts des autres Princes, ni donner du ſecours aux rebelles. Que François I. lui en avoit donné le premier l'inſtruction & l'exemple, lors qu'il refuſa de donner du ſecours aux rebelles de Gand, qui le ſollicitoient beaucoup de le faire: & qu'ainſi il vouloit en uſer de même envers Henry II. ſon fils. Que Dieu lui avoit donné aſſez d'autres occaſions de vaincre ſes ennemis ſans ſe ſervir de ſi honteux moyens. Que ſi les autres manquoient en cela à ce qu'ils lui devoient, que pour lui, il ne vouloit pas ſe vanger en imitant de ſi pernicieux exemples. Et qu'il avoit tant d'horreur pour les revoltes des peuples contre leurs Princes, qu'il donneroit volontiers du ſecours à ſon plus grand ennemi, pour lui aider à les ſoûmettre.*

Réponſe notable.

Muleaſſen.

A propos de rebellion, en ce même temps-là l'infortuné Muleaſſen Roy de Tunis étoit allé à Ausbourg, pour tâcher d'émouvoir par ſa preſence la compaſſion de l'Empereur, & l'obliger à lui donner du ſecours, pour ſe rétablir dans ſon Royaume, d'où il avoit été chaſſé par la perfidie de ſon fils Amida; ce fils ingrat lui avoit fait crever les yeux, & il eut beaucoup de peine à faire ce voyage étant aveugle. Charles V. fut extrémement touché de le voir en ce miſerable étât, mais ayant alors ſur les bras des affaires importan-

tes

tes à toute la Chrêtienté, il ne put faire autre choſe pour lui que de l'envoyer en Sicile, & de donner ordre qu'il y fût entretenu aux dépens de ſa Majeſté Imperiale, lui, & huit domeſtiques qui le ſervoient, c'étoit beaucoup faire pour un Roy More.

Sedition à Naples.

Quoi que Charles V. comme nous venons de le dire, eût rejetté genereuſement le conſeil de ceux qui le vouloient porter à fomenter la revolte de France, les François ne laiſſoient pas, non ſeulement de fomenter le deſordre entre le Pape & l'Empereur, à Rome, mais encore d'aider à allumer le feu de la ſedition à Naples. Nous avons dit cy-deſſus que les Napolitains refuſerent d'obéir aux ordres du Vice-Roy, qui vouloit établir l'Inquiſition dans le Royaume, & qu'ils avoient pris les armes contre lui. J'ajoûterai ici, que nonobſtant la réponſe équivoque & ambiguë de l'Empereur au Vice-Roy, qu'il montra aux Elus du peuple, on ne laiſſoit pas de travailler à un accommodement, & à chercher quelque expedient qui pût contenter tout le monde: à quoi s'employerent avec beaucoup de zéle Monſ. Caracciolo Evêque de Catanie du ſiege de Capoüe, & frere Ottavio Proconio, Evêque de Monopoli, de l'ordre des Conventuels de S. François, celebre Prédicateur: mais tout ce dont ils pûrent convenir, fût, que l'on envoyeroit des Députez de part & d'autre, c'eſt à dire, du Vice-Roy & du peuple, pour informer de bouche ſa Majeſté Imperiale de l'eſtât des affaires.

Députez du Royaume à l'Empereur.

Sur cela les Deputez des Nobles & du peuple ayant tenu conſeil dans l'Egliſe de S. Lau-

S. Laurens en la maniere accoutumée, il y fût proposé & deliberé d'envoyer quelques personnes à l'Empereur, & dans cette même sceance ils nommerent pour Deputez Don Ferrante Sanseverino Prince de Salerne, un des plus grands Seigneurs du Royaume, celui-la même qui avoit été fait Syndic pour servir Charles V. lors qu'il fut à Naples, comme nous l'avons dit en son lieu, aimé & reveré non seulement du peuple, mais aussi de toute la Noblesse, parce qu'on l'avoit toûjours reconnu très-zelé pour sa patrie. On joignit à ce Prince le Cavalier Placido di Sangro, homme de grande qualité, & on lui ordonna, quand le Prince seroit parti, de demeurer auprés de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la ville & du Royaume. Le Prince qui étoit à Salerne, ayant été averti de l'Emploi qu'on lui avoit donné se rendit au plûtôt à Naples, se presenta au Conseil à S. Laurent avec Sangro. Ils accepterent tous deux la charge qu'on leur avoit donnée, & on leur en expedia des lettres patentes.

Ceux du Vice-Roy, à qui les autres n'étoient pas agreables.

Cette élection ne plut pas au Vice-Roy, à cause de la qualité des personnes parce que lors qu'on demeura d'accord d'envoyer deux Deputez, un de sa part & deux pour la ville, il ne croyoit pas que l'on choisiroit un homme de si grande qualité que le Prince de Salerne, qui étoit l'homme du Royaume le plus accredité: ni un sujet tel que Sangro, le plus experimenté, & le plus éloquent homme de toute l'Italie. Ainsi le Vice-Roy fit tout ce qu'il put, pour obliger la ville à faire une nou-

nouvelle election, & à deputer des gens moins conſiderables, il fit même ſecretement ſolliciter le Prince de s'excuſer & de refuſer, ce qu'il ne voulut pas faire. Mais pour ne pas manquer à ce dont on étoit convenu, le Vice-Roy nomma pour ſon Deputé Don Pietro Gonzales de Mendozza Marquis de la Valle, Sicilien, & Chatelain de Caſtelnuovo, & après lui avoir donné les inſtructions neceſſaires, il le pria, plûtôt qu'il ne lui commanda, de faire ſon poſſible pour ſe rendre avant les autres auprés de l'Empereur, ce qu'il fit, car il arriva à Ausbourg trois jours plûtôt qu'eux, quoi que les autres fuſſent partis quatre jours avant lui; & il mit les affaires en tel eſtât, que le Prince fut mal reçû comme nous le dirons cy-aprés.

Deputez de Naples mal reçûs. 1548.

Quand le Prince de Salerne & Sangro furent arrivez à Ausbourg où étoit alors l'Empereur, ils tirerent un mauvais augure de leur Deputation quand ils ſe virent mal reçûs des principaux Miniſtres; ce qui depleut beaucoup au Prince de Salerne, car hors le Duc d'Albe, & quelque Prince Alleman, il n'y avoit perſonne à la Cour de l'Empereur, qui pût aller de pair avec lui. Ils fûrent huit jours ſans pouvoir avoir audience, quoi que le Marquis Della Valle vît l'Empereur ou ſes Miniſtres preſque tous les jours. Finalement on lui fit dire qu'il devoit donner par écrit à un valet de chambre, ou à un Page, ce qu'il avoit à demander. Cét affront fût ſuivi d'un autre encore plus grand le lendemain, c'eſt qu'on fit faire commandement au Prince, de ne point quitter la Cour à peine de la vie, ſans

ſans en avoir un ordre par écrit de ſa Majeſté Imperiale, & on fit faire commandement à Sangro, de partir inceſſamment, & de s'en retourner à Naples avec le Marquis della Valle.

Leur réponſe. Le Prince repondit, que l'Empereur étant ſon Maître & ſon Roy, il ne manqueroit pas de faire ce qu'il lui ordonnoit. Sangro dit auſſi qu'il obeïroit, à la charge que ſa Majeſté Imperiale lui donneroit auparavant audience. On lui repliqua qu'il n'avoit qu'à partir inceſſamment, qu'autrement on procederoit contre lui à toute rigueur, comme contre un rebelle. A quoi Sangro répondit avec un courage intrepide. *Il en arrivera ce qui pourra de ma vie qui eſt au pouvoir de l'Empereur pour en faire ce qu'il voudra, mais je ſuis reſolu à ne point partir ſans avoir eu audience, autrement je ferois du tort à la Commiſſion dont j'ay été chargé pour ma patrie, à la gloire, & à la ſage conduite de ſa Majeſté Imperiale, n'y ayant perſonne au monde, qui ne blamât un Monarque auſſi Auguſte & auſſi bon que lui, s'il refuſoit de donner audience à la plus noble ville de l'Europe, le plus riche fleuron de toutes ſes couronnes: eſtant obligé par les Loix inviolables de la Juſtice, d'écouter ſes ſujets en une affaire de ſi grande importance.*

Diſcours de Sangro à l'Empereur. Ce diſcours fût rapporté à Monſ. de Granvele Evêque d'Arras & premier Miniſtre de l'Empereur, qui eſtima tant ſon courage qu'il ſouhaita de le voir. On le fit venir dans ſa Chambre, où il l'écouta avec plaiſir, & le lendemain il l'introduiſit à l'audience de l'Empereur, à qui il parla de la ſorte. *J'ay été deputé*

deputé vers vôtre M. J. de la part de cette ville, qui a ſouffert tant de domages, & de guerres pour ſoutenir les droits de vôtre Couronne. Cette ville qui auroit donné ſes entrailles pour recevoir en triomphe vôtre M. J. lors qu'elle a eu le bon-heur de la voir dans ſon enceinte. Cette ville qui pour montrer exemple aux autres villes du Royaume, ou plûtôt à toutes les autres villes de vôtre vaſte Empire, à payer exactement tous les impoſts, & à vous faire des preſens, à donné juſqu'aux moëles des os, afin de contribuër à vous acquerir de la gloire & vous rendre Invincible, & l'on refuſera aujourd'hui de donner audience à une ville ſi fidelle?

Je ne ſuis venu, que pour ſupplier vôtre M. J. de ſa part avec toute la ſoumiſſion poſſible, de ſe vouloir déſiſter du deſſein de la charger d'un tel joug que celui du Tribunal de l'Inquiſition, dont le nom ſeul eſt abhorré de tout le peuple, par ce qu'il eſt perſuadé qu'un tel établiſſement, iroit contre vôtre gloire & contre vos intereſts. En ſecond lieu pour repreſenter à V. M. combien injuſtement Don Pietro de Toledo ſon Vice-Roy l'a maltraitée, la rempliſſant, ſans aucun ſujet de tumulte, d'affliction, & de miſere, & la miſe à deux doigts de ſa ruïne. Si vôtre M. veut ſavoir la verité de tout, elle le peut facilement, & n'a qu'à faire venir en ſa preſence M. le Marquis della Valle, qui eſt ici de ſa part, pour m'être confronté, pour aprés avoir oüi ce qu'il aura à dire pour la deffenſe du Vice-Roy, & moi pour celle de vôtre très fidelle ville de Naples, en ordonner tout ce que V. M. trouvera bon.

L'Empereur qui étoit ſage & prudent, & qui

Réponſe de Charles V.

qui étoit bien inſtruit du fait, ne trouva pas à propos d'en venir à un tel éclairciſſement, & ſe contenta de lui répondre avec beaucoup de douceur & de moderation, qu'il n'avoit pas ſçû qu'il eût été envoyé de la part de la ville de Naples en ſa cour, mais que, lui ayant été ordonné de s'en retourner il ne pouvoit avec honneur revoquer cét ordre. Qu'au reſte il pourvoiroit au plûtôt, aux beſoins de la ville, à la ſatisfaction de tout le monde. Qu'ainſi il pouvoit s'en retourner content, & en toute ſureté à Naples, pour faire ſavoir aux habitans, qu'il entendoit, qu'on rendît au Vice-Roy l'obeïſſance qui lui étoit düe. Sangro ayant baiſé la main de l'Empereur, & l'ayant remercié de ſa genereuſe bonté prit congé de lui, & ſe retira. Comme il ſortoit de la Chambre on lui remit l'expedition & l'ordre par écrit de partir, ce qu'il fit le lendemain avec le Marquis della Valle; mais quoi qu'ils fiſſent le voyage enſemble, ils ne parlerent que d'affaires generalles.

Sangro arrive à Naples.

Depuis qu'on ſçût à Naples qu'il devoit y retourner, on l'attendit avec beaucoup d'impatience ſans ſavoir ce qui s'étoit paſſé, & comme il étoit extrémement aimé & conſideré, à peine eut-on appris par ſon neveu qui avoit fait le voyage avec lui, & qui s'étoit avancé d'une demi-journée, qu'il arrivoit qu'une grande foule de gens ſortit hors de la porte de Capoüe pour lui aller au devant, avec une joye univerſelle. Comme il paſſoit dans les rües, les gens lui crioient ſouvent, *Monſieur Placido, qu'elle bonne nouvelle nous apportez-*

portez-vous ? Lui qui ne vouloit pas affliger le peuple, ni rien dire qui les pût porter à quelque ſedition avant le temps, leur répondoit avec un viſage riant, *bonnes nouvelles, bonnes nouvelles.* De ſorte que pendant tout ce jour-là, qui étoit le quatriéme Aouſt feſte de S. Dominique, & partie de la nuit ſuivante, en n'entendit autre choſe dans toute la ville que, *bonnes nouvelles* avec de grandes marques de joye, de quoi le Vice-Roy qui ſavoit le contraire rioit à gorge déployée.

Ecrit trouvé fort offenſant.

Le lendemain 5. Aouſt on aſſembla le Conſeil des Nobles & du Peuple à S. Laurens, & l'on fut fort ſurpris de voir que Sangro remettoit au Preſident une demi fueille de papier cachetée d'un petit ſeau ſans aucune adreſſe; mais ils le furent beaucoup plus aprés qu'on l'eut ouverte, & qu'on en eût fait lecture à haute-voix, elle ne contenoit que ceci. *Que ſa Majeſté avoit trouvé bon que le Prince de Salerne demeurât en ſa cour, & que Placido de Sangro s'en retournât à Naples pour dire aux Napolitains qui l'avoient envoyé, que ſa Majeſté leur commandoit de ſe tenir en paix, de quitter les armes, & d'obeir au Vice-Roy, & que telle étoit ſa volonté.* Cét acte étoit écrit en Italien, & ſigné en Eſpagnol en ces termes, *por mandado de ſua Maeſtà, Vargas ſecretario, par le commandement de ſa Majeſté, Vargas Secretaire.* Cette aſſemblée compoſée de tant de Nobles & des Principaux Bourgeois, fut extrémement offenſée, de voir leur ville capitale traitée avec tant de mepris, que l'Empereur non ſeulement n'avoit pas daigné faire réponſe à la lettre qu'ils lui avoient écrite,

te, mais encore leur envoyoit un acte si sec & si plein de hauteur; ils fûrent sur le point de prendre les dernieres resolutions, ce qui seroit infalliblement arrivé si Sangro qui étoit fort éloquent, n'eût fait tous ses efforts pour leur faire voir, que cét acte qui paroissoit d'abord si difforme, contenoit pourtant des choses considerables; & ne les eût exhortez d'obeir paisiblement, dans l'assurance qu'ils obtiendroient bien tost de la clemence de l'Empereur ce qu'ils souhaitoient.

Tumulte du peuple.

Pendant que l'on deliberoit sur ces affaires dans l'Assemblée, une grande foule de peuple en armes accourût dans la place de S. Laurens, & dans les rües qui y aboutissent, parce qu'on s'attendoit, que les nouvelles que Sangro avoient aportées seroient que l'Empereur auroit ôté le gouvernement à Tolede, qui avoit toûjours paru grand ennemi de leur ville: de sorte que quand on eut appris qu'il falloit quitter les armes & obeïr à l'Empereur, le peuple se mit à crier. *La Noblesse nous a trahis, la noblesse nous a trahis. Qu'on ferme, qu'on ferme les boutiques. Tüe, Tüe,* & en même temps on tira une grêle d'Arquebusades contre les murailles & les fenestres du lieu où se tenoit l'assemblée des Nobles & des Deputez, qui fûrent tellement épouvantez de la fureur de ce peuple insolent, qu'ils prirent tous la fuïte & se sauverent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Le tumulte devint extrémement grand, tant par les cris redoublés de cette populace irritée, que par les decharges continuelles des coups d'arquebuse. Aussi ceux qui demeuroient aux endroits

les

les plus reculez accoururent avec precipitation vers S. Laurens, où étoit la grande foule les uns pour ſe joindre aux gens ſoulevez & accroître la ſedition, & les autres pour voir un ſi triſte ſpectacle qui menaçoit la ville d'une entiere ruïne. Les choſes en vinrent à ce point de deſeſpoir, que le Vice-Roy qui ſavoit bien que le peuple ne l'aimoit pas, & qui craignoit qu'il ne fît tomber toute ſa rage ſur lui s'en fuit au plus vîte, & s'enferma dans la Citadelle, avec ſes plus fidelles amis, laiſſant à l'abandon le Palais Royal.

Accident regardé comme un miracle.

Planti, Sumonte, Campana & pluſieurs autres Auteurs diſent qu'il arriva pendant cette ſedition, un des plus grands miracles qu'on puiſſe voir, que je vais raconter. Il y avoit alors à Naples un Gentilhomme de grande qualité, fort eſtimé, Prieur de Naples & Chevallier de Jeruſalem ou de Malte, nommé Jean Baptiſte Carrafe. Il étoit alors ſi incommodé de la goutte qu'il ne pouvoit ſe ſervir des pieds ni des mains, mais comme il étoit un des Deputez de la Nobleſſe dans l'Aſſemblée, & qu'il voyoit que l'affaire étoit de grande importance, il s'y fit porter ſur les bras de ſes ſerviteurs afin d'entendre quels ſeroient les ordres du Roy, & pour donner ſon avis ſur ce qui ſeroit propoſé. Ce pendant ce Gentil-homme n'eut pas plûtôt oüi la grande rumeur du peuple, qu'effrayé autant ou plus que les autres, il s'enfuit & monta au plus haut du clocher, par un eſcalier fort étroit, ſe ſervant de ſes pieds & de ſes mains comme s'il n'avoit jamais eu la goute,

La peur lui ſervit de remede, & le guerit, ſi bien (& c'eſt en quoi conſiſte le miracle) qu'il n'en fût plus incommodé dans toute ſa vie.

Autre miracle.

On regarda comme un auſſi grand miracle l'action de Sangro, lequel voyant que le Peuple au lieu de quitter les armes devenoit plus furieux & plus opiniâtre, ſe mit à une feneſtre de la ſâle de l'aſſemblée, criant d'une voix haute & plaintive, *Quittez les armes, & obeiſſez aux ordres de ſa Majeſté, car ſi vous ne le faites le pauvre Prince de Salerne qui eſt demeuré en Cour aura immancablement la tête coupée ſur un échaffaut.* Bien qu'on eût tiré ſur lui dans ce moment une infinité de coups d'Arquebuſe, aucun ne porta ſur lui, quoi que la feneſtre où il étoit en eût été preſque briſée.

Action generieuſe du Prince de Bari.

Le prieur de Bari qui étoit dans le premier Cloître de S. Laurens, où il étoit allé pour voir ce que feroit Thomas Califano qui avec deux cens ſoldats gardoit l'artillerie de la ville (celui que le Peuple avoit ſi ſouvent voulu mettre dehors contre la volonté des ſoldats Eſpagnols) voyant le grand deſordre, & le peril où étoit la ville, & ſachant qu'il étoit fort aimé du peuple, crût être obligé de faire ce qu'il pourroit pour l'empêcher. Mepriſant donc le danger où il s'expoſoit & les prieres & ſollicitations qu'on lui faiſoit de ne le pas faire, il courut à la porte de l'Aſſemblée, aſſiegée par le peuple, mais bien fermée & gardée au dedans, la fit ouvrir, comme par force, car les autres Deputez qui étoient à l'entour de lui le vouloient empêcher d'expoſer

poſer ſa vie à un danger ſi évident, s'avança à la face de cette troupe ſeditieuſe, & d'une air intrepide, mais avec un viſage riant, ſe mit à regarder d'un côté & d'autre cette foule tumultueuſe, & à hauſſer & baiſſer ſes mains, pour leur faire ſigne de s'apaiſer & de l'écouter. Son autorité & la grande eſtime qu'on faiſoit de lui eurent tant de pouvoir ſur ce peuple mutiné, qu'en un moment tout ce grand tumulte ſe changea en un ſilence general. Enſuite il ſe fit donner un fauteuil qui étoit derriere la porte, monta deſſus afin d'être mieux vû de tous, & leur fit à haute voix le diſcours ſuivant.

Diſcours du Prieur de Bari au Peuple.

MEs très-chers Peres, Freres, & Concitoyens. Quelle fatalité vous entraîne? Quelle étoile ſiniſtre, & ennemie de la Patrie, vous porte à une ſi violente reſolution? Quelle eſt donc aujourd'huy vôtre deſſein, dans une rumeur émüe ſans aucun ſujet? Quoi vous imaginez vous qu'un ſi grand deſordre puiſſe aporter quelque bien à vous ou à la Patrie? Croyez-vous que vôtre opiniâtreté à ne vouloir pas obeïr aux ordres du Roy en quittant les armes, fera vôtre fortune? Quele avantage tirerez-vous de cette inſolence contre vos propres Deputez, & Officiers qui vous ont toûjours rendu ſervice avec tant de fidelité? De quoi vous plaignez-vous donc, je vous prie mes chers & bien-aimez concitoyens? Peut-être de nous autres Nobles! Mais qui eſt celui de vous

qui puiſſe ignorer, ou plûtôt qui de vous n'eſt pleinement informé, & ne voit de ſes propres yeux, qu'en toutes occaſions, en toutes conjonctures, en toute ſorte d'affaires, ſans épargner ni veilles ni ſueurs, nous avons toûjours été unis avec vous, toutes les fois qu'il s'eſt agi du ſervice de ſa Majeſté, du bien public & de l'intereſt commun de la Patrie! Tandis que nous avons jugé neceſſaire de prendre les armes & de demeurer armez contre le Vice-Roy de Tolede, ſi irrité contre nous, nous avons loüe & approuvé vôtre reſolution de ne point quitter les armes, de lüi réſiſter, & de ne lui pas obeïr, pour les raiſons que chacun ſait, & que nos Deputez ont fait connoître à ſa Majeſté, en ſorte que vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de nous, puis que nous avons toûjours agi de concert avec vous.

Mais aujourd'huy que nous ſavons que la volonté du Roy nôtre maître eſt que nous quittions les armes, & que nous obeiſſions à ſon Miniſtre, je vous prie au nom de Dieu, mes chers concitoyens, de me dire ce que vous pretendez faire? Ne voyez-vous pas que vôtre deſobeiſſance fera que les accuſations que nôtre ennemi fait contre nous paſſeront dès-là pour bien fondées & veritables, & qu'il triomphera de nous? Il nous fera paſſer auprés de nôtre très-bon Roy pour des Rebelles, & il aura la raiſon de ſon côté. Quoi mes chers Péres & compatriotes voulez-vous par les mouvemens d'une fureur aveugle, & d'une violente colere, qui ſouvent va juſqu'à la folie, rüïner nôtre ville, aprés l'avoir deffenduë avec tant de zéle? Voulez vous rüïner vos familles, vos femmes & vos enfans? Penſez quel depit, quels mouvemens de vengeance, n'excitera pas nôtre Rebellion,

bellion, dans le cœur de nôtre Roy, d'ailleurs ſi porté à la clemence? Nôtre ennemi le Vice-Roy ne demande pas mieux, c'eſt à quoi il s'attend, & ce qu'il ſouhaite. Ah mes très-chers freres, obeiſſance, obeiſſance! Faiſons voir au Roy nôtre Maître, que ce n'eſt pas par malice que nous avons pris les armes, mais ſeulement pour empêcher qu'on n'établiſſe ſur nous l'Inquiſition, qui a toûjours été ſi odieuſe à nos prédeceſſeurs & à nous, & pour maintenir la paix & la tranquillité dans nôtre ville. Que ſi aprés cela vous croyez, que nous autres Nobles vous avons trompez, vous ne ſauriez vous tromper davantage vous même que de le croire, j'en prens à témoin Dieu lui même qui connoît nôtre ſincerité. Et ſi vous voulez prendre d'autres reſolutions, me voicy. Commencez à decharger vôtre colere ſur moy qui ai tant pris de peine pour vous, comme ont fait auſſi tous les autres Nobles mes confreres.

Ce fut veritablement une merveille de voir que cette foule tumultueuſe qui paroiſſoit fiere & indomptable, & comme une tempeſte fâcheuſe, fût appaiſée en un moment par ce diſcours du Prieur. En un moment ce peuple de ſauvage, ſeditieux, indomtable, & furieux, devint paiſible, doux, & tranquille & cela parut en ce qu'on n'eût pas plûtôt oüi crier, vive nôtre très-zelé Prieur de Bari, qu'au même inſtant, toute cette grande foule ſe diſſipa, comme une petite nüe par le ſouffle d'un petit vent, & que la grande place de S. Laurens demeura auſſi vuide, que ſi jamais il n'y eût eu perſonne. Chacun s'en retourna chez ſoy, chacun quitta les armes & les habits de guerre, & reprit ceux qu'il portoit ordi-

Sedition appaiſée. 1548.

ordinairement. Pendant trois jours les Bourgeois ne firent autre choſe que porter leurs armes chez les Miniſtres du Roy, qui furent enſuite portées à la Citadelle, auſſi bien que quarante pieces de Canon, qui étoient en la diſpoſition du peuple à S. Laurent.

Obéiſſance au Vice-Roy.

Le 29. Aouſt au matin 24. Députez & Elus de la ville furent trouver le Vice-Roy, & lui promettre obéïſſance de la part du peuple. Le Vice-Roy, quoi qu'il ne les aimât pas, ne laiſſa pas de faire un effort, & de les recevoir avec un viſage ſerain & tranquille, & leur faire beaucoup d'honeſteté, juſques à leur promettre qu'il ne manqueroit pas de faire ſavoir à l'Empereur le zéle du peuple à rentrer dans ſon devoir. Le lendemain tout le monde fut occupé à celebrer la Fête de S. Laurens, & le matin du 11. on ouvrit les Tribunaux de la Juſtice, les Magiſtrats reprirent l'adminiſtration des affaires, chacun ſelon ſon employ, & l'on vit regner autant d'ordre, que le deſordre precedent avoit été grand.

Les Chefs exceptez.

Le 12. le Vice-Roy manda les Députez de la ville, & leur donna l'amniſtie generale, qu'il fit enſuite publier à ſon de trompe par toute la ville, tant pour les Napolitains que pour tous ceux qui avoient eu part à la ſedition, excepté 24. perſonnes qui en avoient été les principaux chefs, dont la Cour avoit approuvé le Ban. Le Vice-Roy en excepta 36. mais il fit grace enſuite à pluſieurs. Plus de la moitié des exceptez furent pris & condannez à être pendus, les autres trouverent moyen d'échaper & s'allerent refugier en France

France ſous la protection d'Henry II. qui les reçût fort bien, & leur donna des penſions, car on avoit confiſqué les biens tant des morts, que des fugitifs. Henry II. crût que c'étoit un grand avantage pour lui d'avoir de telles gens à ſon ſervice, parce qu'ayant fait deſſein de recouvrer le Royaume de Naples, & de reveiller par une guerre les vieilles prétentions qu'il avoit ſur cét Eſtât, ces gens qui étoient du païs, & qui y avoient des intelligences & des partiſans, pourroient favoriſer ſes armes en cette entrepriſe, ainſi il fit pour eux plus qu'ils ne meritoient.

Evêque Commiſſaire pour les affaires de la ſedition. 1548.

A peine deux mois s'étoient-ils écoulez depuis le tumulte appaiſé, que l'on vit venir à Naples l'Evêque de Moedano, avec des lettres patentes de l'Empereur, de Commiſſaire general, pour informer de la ſedition. C'étoit le Prince de Salerne qui avoit fait donner cette Commiſſion à cét Evêque, afin de juſtifier la ville des accuſations de ſedition, que le Vice-Roy avoit fait publier contre elle dans pluſieurs écrits. L'Evêque alla à Naples avec de bonnes intentions pour les Bourgeois, mais Tolede qui étoit adroit & puiſſant, tenta tellement ce Prélat juſqu'à lui offrir un Chapeau de Cardinal de la part de l'Empereur, que ce procez qui devoit être tout à l'avantage de la ville, fut entierement injurieux & offenſant pour elle.

Députez de la ville à l'Empereur.

On jugea donc neceſſaire d'envoyer deux Députez à l'Empereur, un de la part de la Nobleſſe, & l'autre de la part du peuple. Ainſi le Conſeil aſſemblé en la maniere acoûtu-

coûtumée à S. Laurent, donna cette charge à Don Jules Ceſar Caracciolo pour la Nobleſſe du *Siege* de Capoüe, homme ſavant & fort prudent : & pour le peuple à Jean Baptiſte Pino, très-inſtruit des droits de la ville, & homme éloquent. Ils furent adreſſez au Prince de Salerne, afin qu'il les preſentât à ſa Majeſté Imperiale. Ils reſolurent entre eux de s'y prendre de cette maniere, que Caracciolo informeroit l'Empereur des cauſes generales du tumulte, & Pino de ce qui regardoit en particulier le Vice-Roy, tant à l'égard de ſes actions que de la haine extréme qu'il avoit montré contre la ville.

Après donc que le Député de la Nobleſſe eut parlé des affaires en general, Pino repreſenta plus particuliérement à l'Empereur la puiſſance & l'autorité démeſurée que le Vice-Roy Don Pietro avoit uſurpée, juſques à empeſcher les ſujets de ſa Majeſté de recourir à ſa juſtice : & tirant de ſa poche une medaille, il la montra à l'Empereur, & lui dit, *Vôtre Majeſté peut juger juſques où va l'arrogance de ſon Miniſtre, d'avoir entrepris de rendre publique une telle medaille.* D'un côté étoit la figure de Don Pietro, avec cette legende à l'entour, *Petro de Toledo Principi optimo, à Pierre de Tolede, Prince très-bon* ; & au revers le même Don Pietro aſſis ſur une chaiſe qui relevoit la juſtice tombée à terre, avec ces mots pour legende, *Erectori juſtitiæ, à celui qui a rétabli la juſtice.* Pino ajoûta qu'à la verité il avoit merité cét éloge la premiere année de ſon gouvernement, parce qu'il avoit effectivement rétabli la juſtice, qu'il avoit

trouvé

trouvé opprimée, mais que le titre ſuperbe de Prince *très-bon* convenoit ſeulement à des Rois & à des Empereurs, & non pas à des Miniſtres & des ſujets.

L'Empereur prit la medaille & la regarda fixement des deux côtez ſans témoigner aucune émotion, la rendit enſuite à Pino après qu'il eut achevé de parler, & ne répondit autre choſe aux Députez, que les paroles ſuivantes. *Qu'il ne vouloit plus oüir parler des affaires de Naples, y ayant pourvû, & les ayant terminées, qu'ainſi ils pouvoient s'en retourner & dire aux Napolitains leurs Compatriotes, qu'ils euſſent à obéir au Vice-Roy, que c'étoit ſon intention, & qu'il le leur ordonnoit.* Après quoi les Députez prirent congé & ſe diſpoſerent à partir. Sur ces entrefaites arriva un Notaire nommé *Santillo Pagano*, envoyé de la Place du peuple de Naples, (c'eſt le lieu où s'aſſemblent les Députez du peuple) pour faire ſavoir à ſa Majeſté Imperiale, que le Vice-Roy, contre les privileges de la ville, avoit depoſé un des élus nommé François Piatto; mais en ayant conferé tous enſemble avec le Prince de Salerne, il ne fût pas trouvé à propos de plus parler de ces affaires à l'Empereur, qui avoit declaré les avoir toutes terminées; de ſorte que les Députez & Pagano reprirent le chemin de leur Patrie, pour executer l'ordre qui leur avoit été donné pour leur concitoyens. Les Députez partent. 1548.

Cependant Charles V. ayant achevé de lire les procedures que l'Evêque Commiſſaire avoit faites à Naples, reconnût qu'elles contenoient plus de malice que de juſtice contre Nouvelle amniſtie de l'Empereur.

la ville, de ſorte qu'il jugea être plus obligé d'uſer de generoſité & de clemence envers cette ville Capitale du Royaume, & de lui témoigner qu'il étoit bon Prince, que d'executer à la rigueur les procedures & de répandre le ſang d'un ſi grand nombre de perſonnes, qui s'y trouvoient intereſſées. Il fit donc appeller le Prince de Salerne, lui mit en main une amniſtie generale pour tous les Napolitains qui avoient eu part au tumulte, & lui ordonna de faire partir inceſſamment un Courrier pour la porter à Naples, afin qu'on l'y fît publier. Par le moyen de cette amniſtie qui n'exceptoit perſonne, on mit en liberté tous ceux qui étoient en priſon pour cette affaire, on rendit au peuple les armes & l'artillerie qui avoient été portée au Château, & on redonna à la ville l'ancien & glorieux titre de *très-fidelle*, que le Vice-Roy avoit fait effacer de tous les endroits où il étoit. Mais pour ne pas manquer à faire juſtice, l'Empereur ſe contenta pour toute peine contre les Bourgeois, pour avoir pris les armes au ſon de la cloche, marque publique d'une ſedition, de les condanner à une amende de cent mille ducats; qui fut pourtant payée enſuite par le Royaume entier, ſelon la coûtume, parce qu'on avoit publié l'amniſtie dans tout le Royaume, & que pluſieurs du païs avoient eu part à la rebellion.

Priſonniers. 1528.

Mais quand ces rumeurs furent appaiſées, l'eſprit du Vice-Roy ne le fût pas, car il continua toûjours à perſecuter de plus en plus & la Nobleſſe, & les plus conſiderables d'en-

d'entre le peuple. Malgré même une amniſtie ſi generale, il ne laiſſa pas de faire arrêter un ſoir Ferrante Carrafa, Jules-Ceſar Caracciolo, le Notaire Santillo Pagano, Jean Baptiſte de Pino, & Placido di Sangro, qui avoient témoigné plus de zéle que les autres pour la gloire de ſa Majeſté Imperiale, & pour la Patrie, & qui avoient été Députez pour cette affaire, comme nous l'avons dit; il les envoya tous au Château, ſans qu'il pût en alleguer d'autre raiſon que celle de ſe vanger. Il avoit bien auſſi fait tout ce qu'il avoit pû pour perdre le Prince de Salerne (dequoi il ne vint que trop à bout dans la ſuite) envoyant informations ſur informations contre lui à la Cour, par leſquelles il étoit chargé d'être le principal auteur de la ſedition, & celui qui faiſoit ſoûlever le peuple, diſant que l'Empereur ne verroit jamais ce Royaume ſans troubles tandis qu'il vivroit; mais ne pouvant réuſſir de ce côté-là, parce que l'Empereur étoit perſuadé qu'il y avoit plus de paſſion que de verité en tout cela, il s'en prit à la plus foible partie. Le Prince de Salerne étant averti par les Napolitains qu'on avoit arrêté ces perſonnes, ſollicita leur liberté à la Cour: mais il fallut que l'Empereur envoyât quatre ordres conſecutifs avant qu'on les mît en liberté, parce que le Vice-Roy à chaque fois qu'il en reçevoit l'ordre, faiſoit mille injuſtes remonſtrances; à la fin pourtant il fût forcé de les mettre en liberté.

En ce même temps on fit courir une paſquinade à Rome. On y repreſentoit Paſquin habillé en meſſager, portant une lettre dont Paſquinade

le deſſus étoit tel, *à l'Illuſtriſſime Seigneur Don Pietro de Tolede, Marquis de Villefranche, Roy de Naples, recommandée & adreſſée à l'Empereur Charles V. ſon Vice-Roy.* A la verité perſonne ne pouvoit comprendre, d'où venoit tant de bonne opinion, tant de confiance que l'Empereur prenoit en Don Pietro, & tant de credit & d'autorité qu'il s'étoit acquis ſur ſon eſprit; l'ayant maintenu pendant 21. ans dans la qualité de Vice-Roy, nonobſtant les efforts de ſes envieux, & les remonſtrances continuelles par leſquelles on lui faiſoit entendre, que s'il n'ôtoit le Gouvernement à ce Miniſtre il perdroit le Royaume. Mais pourtant le Vice-Roy fût maintenu juſques à ſa mort, qui arriva en 1553. au mois d'Avril à Sienne, où il étoit allé pour ſe trouver à la guerre d'alors, & le Royaume s'eſt conſervé comme auparavant. Il eſt bien vray, que les Napolitains furent delivrez par ſa mort d'une grande écharde, car il avoit toûjours gardé une haine irreconciliable contre ce peuple, depuis que Charles V. avoit été à Naples. Tout cela fit pourtant bien voir, & l'affection que ce Prince avoit pour ſon Miniſtre, & le bonheur du Vice-Roy d'être venu à bout de ſes deſſeins, & de s'être maintenu dans ſon poſte malgré tous ſes ennemis.

Eleonor va en Flandre.

Il y avoit déja quelque temps qu'Eleonor Reine de France, veuve de François I. & ſœur de l'Empereur Charles V. avoit fait deſſein d'aller demeurer en Flandre, croyant peut-être de vivre avec plus de tranquillité dans un païs appartenant à ſon frere. Mais d'autres

d'autres ont crû qu'elle eſperoit que l'Empereur ayant tant de Royaumes, d'Etâts & de Provinces, elle pourroit obtenir quelque Gouvernement, & que c'étoit là ſa principale vüe, aimant beaucoup à commander; inclination naturelle aux femmes, qui voudroient bien ſe tirer de l'aſſujettiſſement où les Loix divines & humaines les ont miſes. Qui ſait même ſi elle ne croyoit pas pouvoir obtenir le Gouvernement du Païs-Bas? Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur ayant appris la reſolution qu'elle avoit faite, en fût fort content, & lui écrivit une lettre pleine de tendreſſe pour la prier de hâter ſon voyage; il ordonna à la Gouvernante, de l'envoyer recevoir ſur les frontieres, & de lui faire les mêmes honneurs qu'à ſa propre perſonne. Il lui aſſigna pour demeure par proviſion la ville de Gand, avec tout pouvoir d'y commander. Henry II. ſon beau fils, lui accorda de fort bonne grace tout ce qu'elle ſouhaita, lui laiſſa ſa vie durant la joüiſſance du Duché de Touraine, & du Comté de Poitou, & la diſpoſition entiere de ſes pierreries, or, argent, meubles; & quand elle partit il l'accompagna juſqu'à la frontiere.

Ligue entre les François & les Suiſſes.

Toute l'Europe admira, comme une nouveauté dans cette année, la Ligue offenſive & deffenſive qui ſe fit entre la France & les Suiſſes. Charles V. averti de cette negotiation, fit tout ce qu'il put pour la traverſer, & les Suiſſes par cette même raiſon qu'ils le voyoient ſi ardant à s'y oppoſer, en preſſerent d'avantage la concluſion. Le deſſein d'Henry II. étoit de ſe faire un appuy des Suiſſes,

Suiſſes, & d'en tirer des Troupes pour s'en ſervir dans l'entrepriſe qu'il projettoit. Les Suiſſes de leur côté voyant que la Maiſon d'Aûtriche s'étoit renduë formidable, & craignant qu'elle ne vînt quelque jour à réveiller ſes anciennes prétentions ſur leur païs, comme avoient déja fait les autres Empereurs de cette Maiſon, trouverent à propos de ſe fortifier d'un côté, au cas qu'ils fuſſent attaquez de l'autre, par le moyen de cette Ligue. Cependant l'Empereur vint à bout d'un grand point, qui fut d'empeſcher les Cantons de Berne & de Zurich d'entrer dans cette Ligue, quelques ſollicitations que leur en fiſſent les François.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE IV.

Contenant les Années 1548. & 1549.

ARGUMENT.

HEnry II. Roy de France craint Charles V. & pourquoi. Charles grand ennemi de l'oiſiveté. Quel doit être le loiſir des Princes. Deux Conciles en même temps; tous deux nuls. L'Electeur Maurice de Saxe refuſe de ſe trouver à la Diete & pourquoi. Charles cherche un millieu pour contenter les deux partis ſur la Religion. Articles jugez neceſ-

*neceſſaires. On publie une eſpece d'*Interim. *Sentiment des Catholiques là deſſus. Rejetté par qui. Villes qui le refuſent. On tâche de le faire agréer. Meſures priſes pour bien faire adminiſtrer la juſtice. L'Electeur de Saxe confirmé dans ſon Electorat. Subſides accordez à Charles V. La ville de Conſtance ſe ſepare de l'Empire. Charles fait deſſein de la reduire, congedie la Diete, & part d'Ausbourg. Viviez, bon ſoldat, s'offre pour l'entrepriſe de Conſtance. On l'attaque inutilement. Faute que firent les aſſiegeans avec des particularitez. L'Empereur va à Ulme. Perſecute les Lutheriens. Les Suiſſes ſe plaignent de ce qu'on avoit entrepris contre Conſtance. Remarque ſur les pretentions des Suiſſes ſur cette ville avec pluſieurs particularitez. Les Bourgeois de Conſtance irreſolus, & diviſez. Tombent en une grande perplexité de penſées. Conſtance priſe par trahiſon. Chambre Imperiale de Spire, avec une remarque. Charles va en Flandre. Choſe digne d'être remarquée. Grande tranquillité en Allemagne. Charles de quoi loüé. Affaires de la Boheme. Articles de paix entre le Roy Ferdinand & les Bohemiens. Deſſein de Charles. Il prend la reſolution d'envoyer ſon neveu Maximilien en Eſpagne. Ruygomez y eſt envoyé. Maximilien part pour y aller. Le Duc d'Albe. Le Prince Philippe part d'Eſpagne, rappellé par l'Empe-*

reur

pereur ſon Pere. Par qui accompagné. Arrivée & reception de Maximilien. Comment reçû à Valladolid. Il Epouſe l'Infante Marie. Départ du Prince Philippe, avec diverſes particularitez. Arrive à Barcelone. Combien il y eſt careſſé & regalé. Ordre de la Flotte qui le devoit accompagner. Son embarquement avec pluſieurs particularitez. Tempeſte qui ſurvient à ſon embarquement, avec quelques remarques curieuſes. Nouvel embarquement. Il arrive à Genes. On lui fait beaucoup d'honneurs. Il part pour Milan & y arrive. Comment il eſt reçû & regalé. Il continuë ſon voyage. Il arrive aux Païs-Bas. Il fait ſon entrée ſolemnelle à Namur. La Reine Gouvernante ſa Tante le va recevoir. Il part pour Bruxelles. La Reine Eleonor lui va au devant, & lui fait un regal. Son entrée à Bruxelles. Deſcription de la ceremonie. Avec quelle tendreſſe il fut reçû de l'Empereur. En d'autres lieux. Dragut-Rais Corſaire Turc, pris par Jeannetin Doria, avec pluſieurs particularitez. On le tire de la chaîne, pluſieurs remarques curieuſes là-deſſus. Barberouſſe le rachete, particularitez remarquables. Il retourne en Afrique. Acquiert plus de credit & de forces. Maux qu'il fait à la Chrêtienté. Mort de Paul III. Diſcours de Charles V. à ſon fils Philippe, avec pluſieurs curieuſes obſervations.

Quoi

Apprehenſion d'Henry II. 1548.

QUoi que la Ligue qu'avoit fait Henry II. avec les Suiſſes, lui parût fort avantageuſe à ſes affaires, il ne croyoit pourtant pas que ce fût un rempart capable de le deffendre contre ce puiſſant ennemi, qu'il croyoit à tout moment voir venir armé contre lui. Deux choſes lui faiſoient craindre, non ſans fondement, que Charles V. qui s'étoit declaré ennemi irréconciliable de la France, n'allât bien-toſt troubler le repos de ſon Royaume. La premiere étoit l'affaire de Sebaſtian Vogelſtberg. Ce brave Capitaine avoit accompagné l'année précedente le Roy à Rheims pour la ceremonie de ſon Couronnement, avec dix compagnies. Mais s'en étant retourné en Allemagne aprés cette ceremonie, l'Empereur le fit arrêter, lui fit faire ſon procez, & après quelques legeres formalitez il fut condanné à la mort, ſous pretexte d'avoir contrevenu à une Loi de ſa Majeſté Imperiale, qui avoit deffendu à tous ſujets & vaſſaux de l'Empire, d'entrer au ſervice d'aucun Prince étranger, & ordonné à tous ceux qui s'y trouvoient de le quitter. Henry II. crût qu'on l'avoit fait mourir par la haine que l'on avoit pour lui, à cauſe du ſervice qu'il lui avoit rendu en cette occaſion, où il ne s'agiſſoit pourtant pas de guerre.

Autre raiſon.

L'autre choſe qui faiſoit croire à Henry II. que Charles V. avoit de mauvaiſes intentions contre lui étoit que ſelon les apparences ce Prince, qui venoit de remporter une ſi grande victoire ſur les Lutheriens, aprés les avoir domptez & deffaits, tourneroit ſes armes contre

contre la France, qu'il avoit deux fois attaquée en vain, mais contre laquelle il pouvoit esperer alors de combattre avec avantage, & de venir à bout de ses desseins. Sous ces pretextes vrais ou faux, il arma vigoureusement, fortifia toutes ses places, & redoubla ses Garnisons, particulierement en Piémont, montrant ouvertement qu'il n'avoit aucun dessein de rendre ce païs à son Prince legitime, mais de remüer ciel & terre pour recouvrer le Duché de Milan, sur lequel il conservoit toûjours des pretentions. On crût pourtant, qu'Henry avoit plus d'envie de declarer la guerre à Charles V. que Charles à Henry II. Pour moi je croi qu'ils en avoient autant d'envie l'un que l'autre.

Il fâchoit beaucoup à Charles aprés tant d'heureux progrez, & de glorieuses victoires, de demeurer à Ausbourg à rien faire, pour une Diete qui avoit fait depuis si long-temps tant de seances inutiles sur les affaires de Religion sans avoir pris aucune bonne resolution. Il est vrai que l'oisiveté est autant à charge à ceux qui ont accoûtumé de travailler, que le travail à ceux qui le font par force & qui sont accoûtumez à ne rien faire, tels que sont les Forçats & autres faineants. De la vient qu'Aristote dit *que la vie de l'homme ne consiste pas à demeurer en repos en un lieu, mais à agir & travailler en plusieurs.* L'oisiveté rend l'esprit irresolu, & indeterminé à ce qu'on doit faire, & fait mener une vie, qui n'est pas une veritable vie. Il faut pourtant distinguer entre oisiveté, & oisiveté, travail, & travail. Par exemple un Prince se divertit avec ses Maî-

Charles V. ennemi de l'oisiveté 1548.

Maîtreſſes, ſe fatigue beaucoup à la chaſſe, paſſe la plus-part du temps en Comedies, Bals, Feſtins, c'eſt une occupation pour lui; mais une veritable oiſiveté à l'égard de ſes ſujets; parce que la veritable occupation d'un Prince, conſiſte à travailler pour le bien public, & à ce qui peut être utile à ſon peuple. Quand il ne s'occupe pas de telles choſes, ce n'eſt point un Prince, mais un corps ſans ame. Juſques à Charles V. on n'avoit point vû d'Empereur plus vigilant que lui, ni qui aimât tant à travailler, & à s'occuper continuellement. On l'a toûjours vû ſur terre comme un Mercure ayant des aîles aux pieds, pour voler de toutes parts, & comme une Syrene aîlée ſur mer; ainſi il ne pouvoit que ſentir beaucoup de déplaiſir, de ſe voir renfermé dans une ville pendant tant de temps, comme un corps ſans ame pour ne ſavoir à quoi s'occuper.

Diſcorde & irreſolution.

Cela venoit principalement de l'affaire du Concile, parce qu'au ſentiment de tout le monde, & ſur tout de ſa Majeſté Imperiale, il n'y avoit point d'autre moyen de delivrer l'Egliſe des malheurs qui l'affligeoint, & de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, que d'aſſembler un Concile. Le Pape faiſoit ſemblant de le ſouhaiter. L'Empereur le ſouhaitoit veritablement. Cependant il y en avoit deux au lieu d'un, car le Pape avec ſes Prelats en tenoit un à Boulogne, & il ne vouloit abſolument point qu'il ſe tînt ailleurs, quoi qu'il l'eût convoqué à Trente par une Bulle, où l'Empereur, avoit fait aller un grand nombre de Cardinaux, & de Prelats de ſes Royaumes

mes & de ſes Etâts. L'autre étoit aſſemblé à Trente. Le Pape proteſtoit contre ceux qui étoient aſſemblez à Trente, & les menaçoit. L'Empereur continuoit toûjours à faire ſes proteſtations, contre tout ce qui ſeroit propoſé & reſolu au pretendu Concile de Boulogne, & le bon Henry II. Roy de France, non ſeulement ſe moquoit de l'un & de l'autre, dont aucun ne pouvoit paſſer pour legitime, mais il fomentoit ſourdement la diviſion, croyant qu'elle ſeroit favorable à ſes deſſeins.

L'Electeur Maurice. 1548.

Cependant Maurice qui avoit été depuis peu fait Electeur de Saxe, quelques ſollicitations que l'Empereur lui fît faire tous les jours de ſe trouver en perſonne à la Diete d'Ausbourg, continuoit dans ſon refus, & declaroit qu'il n'y iroit point, que l'on n'eût mis auparavant le Landgrave ſon beau-pére en liberté : & Charles n'ignoroit pas que Maurice étoit le Chef des Lutheriens, & qu'il avoit tant d'autorité ſur eux, que s'il n'y venoit en perſonne, il ſeroit impoſſible de remedier aux affaires de la Religion & du Concile. Maurice qui le ſavoit auſſi, ne voulût jamais promettre d'aller à Ausbourg, que l'on n'eût auparavant mis en liberté le Landgrave. Charles V. demeuroit obſtiné auſſi de ſon côté, à ne vouloir pas ouïr parler de le mettre en liberté, perſuadé que ſi on le faiſoit, il jetteroit l'Allemagne, par ſes artifices, dans de plus grands troubles que les precedens.

Charles V. cherche un temperament.

Charles-Quint ne pouvant donc pas executer ſon deſſein, ni témoigner le grand zele qu'il

qu'il avoit pour le bien public, (car veritablement il y avoit en lui plus de zele que de paſſion) ni ſouffrir que la Diete demeurât ainſi à rien faire, à cauſe de l'obſtination de Maurice, & des differens qu'il avoit avec le Pape, au ſujet du lieu où ſe devoit aſſembler le Concile (differens qui ſcandaliſoient toute la Chrêtienté) reſolût de chercher quelque temperament, qui pût au moins en quelque maniere contenter les Catholiques & les Proteſtans. Il tint ſur ce ſujet pendant pluſieurs jours des conferences continüelles avec ſes plus habiles, & affidez Conſeillers, aſſiſtez de quelques Theologiens des plus prudens, des plus moderez & des plus doctes, (choſe aſſez rare, que de trouver beaucoup de moderation avec beaucoup de ſcience) Enfin après avoir meurement penſé à pluſieurs moyens propoſez, on y prit la reſolution de faire un nouveau choix de neuf Theologiens des plus ſages, & des plus prudens qu'il ſeroit poſſible de trouver, pour faire un Reglement ſur les Diſputes de Religion, auquel les deux partis ſe devroient conformer, juſques à ce que fût terminé le different au ſujet de la ville où ſe devoit tenir le Concile General, qui decideroit enſuite des Articles de foy conteſtez. L'Empereur prit tout le ſoin poſſible de faire un choix de gens depoüillez de toute paſſion, & qui n'euſſent d'autre deſſein, que de procurer quelque repos à la Chrêtienté, tant affligée, & quelque treve à l'Egliſe. Ils demeurerent tous d'accord, d'onze articles qu'on obſerveroit juſques à ce que par le Concile il en fût autrement decidé, qui furent les ſuivans.

Du

Du premier eſtât de l'homme devant & aprés le pêché. De la Juſtification. Des bonnes Oeuvres De la confiance ſur la remiſſion des pêchez. De l'Autorité de l'Egliſe & de ſes miniſtres. Des ſept Sacremens, c'eſt-à-dire du Bapteme, de la Confirmation, de la Penitence, de l'extréme Onction, des Ordres, du mariage même des Preſtres. De la celebration de la Meſſe. Des prieres pour les morts. De la Communion ſous les deux eſpeces, & des Ceremonies. Articles.

On preſenta ces articles à l'Empereur, mais comme il vouloit garder les apparences avec le Pape, afin de ne pas donner lieu aux Lutheriens de dire qu'on lui manquoit de reſpect, quoi qu'on le reconnût toûjours pour le pere commun, il lui envoya un Gentil-homme en poſte, avec une copie des Articles, & une lettre de ſa propre main, par laquelle il prioit ſa Sainteté de vouloir les conſiderer & les aprouver. Le Pape les lui renvoya par le même Gentil-homme, avec deux avertiſſemens l'un ſur l'article du mariage des Preſtres, & l'autre de la communion des Laïques ſous les deux eſpeces, lui proteſtant qu'il ne pouvoit approuver ni l'un, ni l'autre. L'Empereur ne laiſſa pourtant pas de les preſenter à la Diete, & de les y faire agréer; ſous cette condition qu'on les obſerveroit, juſques à ce ſeulement que le Concile en eût autrement ordonné. C'eſt ce qu'on appella enſuite *l'Interim*, qui a tant fait de bruit dans l'Europe. Tous les Electeurs l'approuverent, & celui de Mayence Chef & Preſident des autres, en remercia l'Empereur au nom de tous. En même temps on le fit imprimer, avec une eſpece de Declara- On publie l'Interim. 1548.

claration, & on le publia en Latin & en Alleman.

Réponſe aux Catholiques.

Les Catholiques en general, au moins les plus ſcrupuleux en murmurerent contre l'Empereur, l'accuſant d'apporter des changemens à la Religion Catholique, & de vouloir changer de ſa ſeule autorité les Decrets de tant de Synodes, Conciles, & Papes. Il fit dire pour réponſe à ces plaintes, que tout ce qu'il avoit fait par la publication des articles de *l'Interim* ne regardoit aucunement les Catholiques, qui demeuroient en pleine liberté de ſuivre leurs anciens uſages & coûtumes, mais ſeulement les Lutheriens, qu'il vouloit par ce moyen faire rentrer dans le bon chemin, d'où ils s'étoient égarez. Qu'il ne pretendoit pas forcer les Eccleſiaſtiques à ſe marier, & qu'ainſi ils pouvoient continuër de vivre dans le celibat s'ils vouloient ; & quant à la Communion ſous les deux eſpeces, que cela ne regardoit auſſi que les Proteſtans, les Catholiques n'étant pas obligez d'en uſer de la ſorte. L'Empereur eſtoit bien fondé, puis qu'il avoit declaré dans le Decret de *l'Interim* qu'on avoit publié, *qu'il ordonnoit aux Catholiques de demeurer fermes & conſtans dans l'union de l'Egliſe, comme ils avoient fait avant ce Decret.*

L'Interim par qui rejetté.

Quoique *l'Interim* eût été approuvé, comme nous l'avons dit par les ſuffrages des ſept Electeurs, cependant aprés qu'il eut été rendu public, pluſieurs peuples témoignerent n'en être pas du tout contens; c'eſt-à-dire, non ſeulement les villes qui demeuroient obſtinées dans leur rebellion, & particuliere-

ment

ment Conſtance, mais encore pluſieurs autres de la haute Saxe, celles-là mêmes qui s'étoient remiſes ſous l'obeïſſance de l'Empereur ſans condition, comme entre autres Strasbourg, Ulme, Norlingue, & Nuremberg en Sauabe; Breme, Lunebourg, Brunſwic, Hambourg, & Hilſen en Saxe. Ce qui fâcha le plus l'Empereur, ce fut de voir que ces villes ne reffuſerent pas ſeulement le Decret approuvé par tous les Electeurs, mais qu'elles ſe ſervirent du pretexte de ce mécontentement, pour reffuſer de payer ce qu'elles avoient promis à ſa Majeſté Imperiale de contribüer, pour entretenir les Armées, autant qu'il ſeroit neceſſaire, jusques à ce qu'on eût rétabli la tranquillité dans l'Empire & dans l'Europe. A cela ne ſervit de rien l'Exemple du Duc de Pomeranie, lequel quoi que mal ſatisfait de *l'Interim*, & qu'il ne voulût pas l'aprouver, ne laiſſa pas, (afin qu'on ne le pût accuſer de ſe ſervir de ce pretexte pour ne pas paier la portion des taxes qui avoient été impoſées, qui ſe montoient à cent cinquante mille florins,) d'envoyer la ſomme entiere, avant que de témoigner aucun mécontentement.

On tâche de les faire rentrer dans l'obeïſſance.

Charles V. informé du double refus de ces villes, quoi qu'il en fût fort fâché, n'en témoigna pourtant aucun reſſentiment que par ces paroles. *Tant plus grande ſera leur honte, par la recidive dans la Rebellion, il pourroit bien arriver auſſi, que les coups de foüet ſe convertiront en coups de bâton.* Il ne laiſſa pourtant pas de menager adroitement les Magiſtrats de ces villes, en leur faiſant repreſenter,

ſenter, que leur deſobeïſſance à l'Empereur, & aux Electeurs de l'Empire, ne faiſoit pas ſeulement du préjudice au bien public, au bon ordre, & à la tranquillité des affaires de Religion, mais encore à leurs intereſts particuliers; puis qu'ils s'acqueroient la reputation d'être incorrigibles, & obligeroient l'Empereur & les Electeurs à maintenir leur autorité, & à proceder à la rigueur contre leur rebellion. Qu'ils devoient au reſte avoir devant les yeux, & dans le cœur, l'exemple de Jean Frederic, & celui du Landgrave de Heſſe. Quelques-unes de ces villes profiterent de ces bons avis, particulierement celles qui les reçûrent par des perſonnes deſintereſſées, qui leur avoient fait connoître, qu'ils ne devoient pas continüer dans leur refus, qu'il ne leur en viendroit ni bien, ni honneur, mais au contraire, qu'ils en ſouffriroient du domage, & de la honte. Mais pluſieurs autres perſiſterent dans leur obſtination, prétant l'oreille, à des gens dont on ne voit que trop dans le Monde, qui ne travaillent qu'à fomenter les diviſions, & à jetter du bois au feu, pour augmenter l'embraſement, ſans conſiderer ce qui en peut arriver.

Reglement de Juſtice.

L'Interim ayant donc été approuvé par la Diete, & l'Empereur ayant par ce moyen fait une treve aux affaires de Religion, il paſſa à la propoſition de l'autre choſe qu'il avoit miſe au commencement ſur le tapis, ſavoir le retabliſſement de la juſtice & de l'autorité des Loix, que les guerres & les diviſions au ſujet de la Religion avoient miſes en grand deſordre. Pour cet effet il travailla

vailla à insinüer à l'Assemblée que si, pour éviter la confusion & le desordre que cause d'ordinaire la diversité d'opinions de tant de testes, on vouloit lui en donner le soin, qu'il s'employeroit de tout son pouvoir à les remettre sur un bon pied. Sachant aussi que la Chambre Imperiale estoit accablée par le trop grand nombre d'affaires, il jugea à propos, d'ajoûter encore dix nouveaux Assesseurs aux anciens, afin que les affaires fussent plûtôt expediées. La Diete approuva le dessein de l'Empereur, & on lui témoigna hautement, qu'on s'en remettoit à lui pour faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit necessaire, chacun promettant d'être prest à contribuer à tout ce en quoi sa Majesté Imperiale les voudroit employer.

On en vint finalement au 3. article qui regardoit les interests particuliers, & que l'Empereur avoit dit qu'il falloit renvoyer à la fin de la Diete. Je dirai sur cét Article, que le nouvel Electeur Maurice, voyant que ses Envoyez n'avoient pû rien obtenir pour la liberté du Landgrave, étoit allé en personne à Ausbourg malgré les protestations qu'il avoit faites de ne le pas faire que son beaupere n'eût été auparavant mis en liberté, croyant la pouvoir obtenir lui même par ses pressantes sollicitations. A peine y fut-il arrivé, qu'il se mit à solliciter les principaux de la Diete, de joindre leurs soins aux siens pour tâcher d'obtenir la liberté du Landgrave; mais l'Empereur les arrêta tous, en declarant, qu'il vouloit seul avoir connoissance des affaires des particuliers. Cependant il trouva à

propos, de conſoler l'Electeur Maurice du chagrin qu'il avoit de ce qu'il ne pouvoit rien obtenir pour ſon beau-pére, par un moyen qui lui reuſſit fort bien. C'eſt qu'il voulut faire en pleine Diete la ceremonie ſolemnelle de l'Inveſtiture de l'Electorat & des Etâts de Jean Frederic, qu'il lui avoit déja donnez en particulier dans le Camp devant Wittemberg, avec declaration expreſſe que cette Inveſtiture ſeroit cenſée faite non ſeulement pour la perſonne de Maurice, mais de tous ſes legitimes heritiers & ſucceſſeurs: & qu'en cas il viendroit à en manquer, elle paſſeroit dans la perſonne & heritiers legitimes à perpetuité du Duc Auguſte de Saxe. Ceremonie qui fut fort agreable à Maurice, & encore bien d'avantage au Duc Auguſte ſon frere, ainſi ils ne parlerent plus alors de la liberté du Landgrave.

Subſides accordez 1548.

Charles-Quint voyant que tout lui reüſſiſſoit comme il le ſouhaitoit, ne ſongea plus qu'à profiter du temps, & à gagner les eſprits des Etâts pour les obliger de lui accorder un ſecours conſiderable d'argent, pour s'en ſervir dans les plus importans beſoins de l'Empire. Il trouva de ſi bonnes diſpoſitions dans la Diete, qu'on ne lui accorda pas ſeulement, les ſubſides qu'il demandoit & qui n'étoient pas peu conſiderables, mais qu'on y delibera de donner cent mille écus par an au Roy Ferdinand, juſques à ce qu'il feroit la paix, ou la Treve avec le Turc. La Diete donna ſon conſentement auſſi, à ce que tous les Païs que l'Empereur poſſedoit dans la haute & baſſe Allemagne, fuſſent compris dans l'Empire,

pire, & euſſent voix dans la Diete, à la charge, comme il l'offroit eux mêmes, qu'ils payeroient leur portion des ſubſides & depenſes ordinaires, ſans pourtant qu'il fût fait aucun changement à leurs Loix & Privileges. Après quoi il congedia la Diete, priant les Etâts & les Princes, de vouloir envoyer leurs Deputez au Concile, dès que les obſtacles que le Pape y apportoit ceſſeroient.

Ces affaires eſtant terminées Charles V. reſolut avant que d'aller à Spire pour y rétablir la Chambre Imperiale qui étoit en grand deſordre, de ſe tranſporter à Ulme, non ſeulement pour y donner les ordres neceſſaires au Gouvernement, en depoſant les Lutheriens, & établiſſant des Catholiques comme il avoit fait à Ausbourg, mais pour être plus proche de Conſtance, qui perſiſtoit dans ſon obſtination à ne vouloir point dependre de l'Empire, ni de l'Empereur, à mepriſer les Loix de l'Empire, & le Ban dont on la menaçoit, & vouloir demeurer ſeparée ſans aucune apparence de retour. Ce qui fâchoit le plus l'Empereur encore c'eſt qu'elle avoit envoyé des Deputez en Suiſſe, pour negotier un Traité d'union avec eux, lequel une fois fait, il perdoit toute eſperance de la remettre jamais dans l'obeïſſance de la Maiſon d'Autriche, dont elle avoit dependu depuis long-temps. D'ailleurs il conſideroit, qu'outre le grand préjudice que cela feroit à ſa Maiſon, ce ſeroit encore un grand affront pour lui même, qu'une ſeule ville à ſa barbe, dans ſa plus grande proſperité, & le progrez de ſes victoires oſât ſe ſeparer de l'Empire, & de

Conſtance ſe ſepare de l'Empire.

ſa dependance, avec tant de fierté: ainſi il fit reſolution de la reduire à quelque prix que ce fût. Il étoit porté à cette entrepriſe encore, & croyoit en venir facilement à bout, parce qu'il avoit dans la ville beaucoup de partiſans entre les principaux Bourgeois, qui lui promettoient ſecretement, de lui aider à executer ſon entrepriſe.

Charles part d'Ausbourg. 1548.

Sur cette eſperance, Charles partit d'Ausbourg au commencement d'Aouſt. Il laiſſa pour garder cette ville deux Regimens de Madruccio, prit avec lui les autres Troupes, & s'achemina vers Ulme. Mais à peine avoit-il fait dix milles de chemin, qu'ayant mieux penſé à cette affaire, & voyant qu'il n'avoit pas beſoin de tant de gens, il renvoya les Troupes Allemandes, & garda ſeulement l'Infanterie Eſpagnole, & la Cavalerie Italiene, qu'il fit loger aux environs d'Ulme. Il y avoit dans les Troupes Eſpagnoles un Colonel nommé *Alphonſe Vivies*, né d'une mere Napolitaine, & d'un pere Eſpagnol, il faiſoit le métier de la guerre depuis 25. ans, & s'étoit acquis une ſi grande reputation que chacun étoit étonné, qu'il n'eût pas été avancé en quelque poſte plus conſiderable, ayant fait tant de belles actions; & il étoit ſi eſtimé de chacun & particulierément de l'Empereur, qu'on croyoit que quelque entrepriſe qu'il fît elle ne pouvoit manquer de réuſſir entre ſes mains.

Vivies s'offre pour l'entrepriſe de Conſtance.

Ce brave homme ayant remarqué que Charles en vouloit à Conſtance, & qu'il avoit deſ-

deſſein d'expoſer ſa perſonne à cette entrepriſe, reſolut de l'en détourner. Pour cét effet il lui demanda une audience, & le pria de ne vouloir pas ſe ſervir de ſon glorieux nom, ni de ſon bras invincible, pour une entrepriſe, dont un ſimple ſoldat pouvoit venir à bout, mais de lui en donner la commiſſion à lui-même. L'Empereur avoit ſi bonne opinion de lui, qu'il ne fit aucune difficulté de lui accorder ſa demande. Ce qui faiſoit croire à Vivies qu'il ſeroit aiſé de ſe rendre maître de cette ville, étoit qu'il ſavoit qu'il y avoit grand nombre de gens qui ſoûtenoient le parti de l'Empereur, & qu'il crût qu'on ne verroit pas plûtoſt approcher ſes troupes, qu'on courroit lui en ouvrir les portes. Vivies plein de cette eſperance, après avoir pris ſes meſures, & communiqué ſon deſſein à l'Empereur, ſe mit en chemin une nuit avec 2000. hommes de pied Eſpagnols, & 3000. hommes de cheval Italiens, qui avoient ordre d'obéïr exactement à ce Commandant. Les Magiſtrats de la ville avertis de la marche de ces Troupes, ou comme d'autres diſent, du deſſein même, ayant aſſemblé les plus zélez & ardens deffenſeurs de la liberté, ſe jetterent ſur les partiſans de l'Empereur, les traiterent de traîtres, & d'ennemis de la Patrie, & les livrerent cruellement à la fureur du peuple, qui en ſemblables occaſions n'a ni ſens, ni moderation; de ſorte qu'il y en eut de tuez, d'autres furent mal traitez, & preſque tous mis en priſon, juſques à ce qu'on eût le temps d'en faire les informations neceſſaires. Mais cependant

tous ſans excepter les femmes, prirent la reſolution de ſe deffendre juſques à la derniere goute de leur ſang.

Conſtance inutilement attaquée.

Vivies qui ne ſavoit pas ce qui ſe paſſoit dans la ville, dont les portes étoient fermées, croyant trouver la place dépourvüe, & que les Partiſans de l'Empereur faciliteroient ſon entrepriſe, partit au point du jour, & s'étant approché d'une des portes de la ville, ſe mit à faire beaucoup de bruit à deſſein d'éveiller ceux qui étoient dedans. Les Bourgeois avertis que les ennemis vouloient forcer la ville, coururent vigoureuſement aux murailles & aux portes, pour repouſſer l'ennemi. Ulloä dit, que les Partiſans de Charles V. intimidez par le Magiſtrat, & ſe repentant d'avoir pris le parti de l'Empereur contre leur patrie, ſe joignirent aux autres Bourgeois & firent merveilles pour ſa deffenſe. Le combat dura pendant plus de trois heures, juſques à ce que les Eſpagnols fatiguez, & voyant qu'ils avoient perdu beaucoup de gens, & même Vivies leur Commandant, prirent la reſolution de ſe retirer. On dit qu'il fut tué d'un coup d'arquebuſe, qui lui perça le corps de part en part; d'autres aſſurent, qu'il fut tué par mégarde par un de ſes propres ſoldats. Il y a même des Hiſtoriens, qui parlent diverſement de Vivies, qui le font paſſer pour un homme de peu de courage, & qui n'avoit d'autre merite que le ſeul bonheur de plaire à Charles V. Il n'y a pourtant pas d'apparence que l'Empereur eût ſi mal placé ſon eſtime.

Quoi qu'il en ſoit, Vivies fut tué par un mal-

malheureux coup, & à ſon côté ſon fils aîné. Il y eut auſſi pluſieurs autres morts & bleſſez en cette occaſion, auſſi bien que du côté des Bourgeois de Conſtance qui eurent leur part des coups. On tient pour aſſuré que ſi Vivies eût eu plus de troupes avec lui, comme c'étoit l'intention de l'Empereur, il ſeroit infailliblement venu à bout de ſon entrepriſe, parce qu'on auroit pû attaquer la place par pluſieurs côtez à la fois, à quoi n'auroient pas pû reſiſter les habitans de la ville. On accuſe toûjours Vivies de deux choſes; premierement de s'être trop confié ſur les partiſans de l'Empereur qui étoient dans la place, & de n'avoir pas pris avec lui des forces ſuffiſantes pour attaquer la ville ſans avoir beſoin de leurs ſecours Imperiaux, en cas qu'ils vinſſent à lui manquer, étant de ſa prudence de compter que cela pourroit bien arriver. L'autre faute eſt, qu'il fût aveuglé par la vanité, de pouvoir executer cette entrepriſe avec ſi peu de gens, mais encore plus par l'avidité de pouvoir ſaccager une ſi riche ville avec peu de ſoldats, afin d'avoir une plus grande part à ce riche butin, & de prendre pour lui-même ce qu'il y auroit de plus précieux. Toûjours eſt-il certain, que cette entrepriſe fût, ſelon toute apparence, & mal conçûë, & mal conduite.

Charles-Quint fut extrémement fâché du mauvais ſuccez de cette entrepriſe, tant à cauſe de la perte d'un auſſi grand Capitaine qu'étoit Vivies, qu'il eſtimoit beaucoup, que pour le peu d'honneur qu'elle lui faiſoit à lui-même. *Charles V. perſecute les Luthériens d'Ulme.*

même. Pour ſauver les apparences, & faire voir qu'il n'étoit pas allé à Ulme, pour faciliter l'entrepriſe de Conſtance, mais ſeulement pour y regler les affaires de Religion; & pour gagner l'affection du peuple, dont plus des ſix parts étoient Catholique, il ôta toutes les charges aux Lutheriens, & les redonna aux Catholiques: & non content de cela, il fit prendre tous les Miniſtres Lutheriens, les fit conduire ignominieuſement par toutes les rües de la ville, où l'on excitoit les enfans à leur dire des injures, & à leur jetter de la boüe. Son Confeſſeur lui faiſoit faire cela, pour ôter, diſoit-il, à la Cour de Rome & autres Catholiques tout pretexte de ſoupçonner, qu'il eût deſſein en publiant l'*Interim*, de favoriſer les Lutheriens, puis qu'en faiſant cela, il feroit voir qu'il avoit de l'averſion & de l'horreur pour eux.

Les Suiſſes ſe plaignent.

Il y avoit un article dans la Ligue, que l'Empereur avoit faite avec les Suiſſes, & qui fût enſuite plus amplement confirmée par Charles V. & toute la Maiſon d'Aûtriche, qui portoit expreſſément, que l'Empereur, ni autre Prince de la Maiſon d'Aûtriche ne pourroit ſous quelque pretexte, ou raiſon que ce fût, faire approcher les troupes de Suiſſe plus près que de vingt mille d'Italie. En vertu de cét article les Suiſſes ayant ſçû l'attaque que l'Empereur avoit donnée à Conſtance, ville qui touche leurs frontieres, s'en plaignirent fortement, pretendant, comme il étoit vray, que l'Empereur avoit rompu par cette entrepriſe la Ligue qu'ils avoient faite avec la Maiſon d'Aûtriche. Ainſi ſe trouvant aſſem-

assemblez le jour qu'ils reçûrent cette nouvelle, ils ordonnerent à leurs Députez qui étoient encore à Ausbourg, de s'en revenir chez eux, & en même temps ils députerent deux de leurs meilleures testes à Constance, pour tâcher de conclurre l'union, ou plustôt l'incorporation de cette ville, que l'on negotioit déja depuis quelque temps avec les Cantons, comme nous l'avons dit. Ils firent dire aussi fort hardiment à l'Empereur, qu'ayant rompu la Ligue qu'il avoit faite avec eux, par l'entrepriſe de Conſtance, les Cantons ne pretendoient plus qu'elle ſubſiſtât.

Je ne ſçai s'il me ſera permis de faire ici une petite digreſſion, & de m'éloigner d'un ſiecle & demi de la ſuite de mon Hiſtoire, pour remarquer la grande difference qu'il y a entre ces venerables barbes que portoient les Suiſſes au temps de Charles V. & ces petites mouſtaches à la Françoiſe, que portent aujourd'huy ceux qui vivent pendant le Regne de Loüis XIV. Alors ils bravoient un Empereur ſi puiſſant, ſi victorieux, & ſi bien armé, au lieu que depuis 25. ans les Cantons ont été mépriſez, mal traitez, & offenſez par ce Prince, pendant même qu'il étoit accablé par la guerre que lui faiſoient tant d'ennemis, ſans qu'ils ayent ſeulement oſé pouſſer un ſoûpir pour ſe plaindre. Ce Monarque envoye douze de ſes Gardes enlever un François dans les terres du Canton de Berne, qu'il fait enſuite rompre tout vif à Paris; mais que diſent les Suiſſes là-deſſus? *dormiunt in ſomno pacis, ils dorment d'un ſommeil de paix.* Obſervation ſur les Suiſſes.

Ce même Prince malgré trois Traitez conclus & renouvellez plusieurs fois entre le Roy Catholique & les Cantons, pour la défense de la Bourgogne, & de la Franche Comté, la prend deux fois avec une puissante Armée, & la garde à la seconde, & les Suisses que font-ils? *ils dorment d'un profond sommeil de paix.*

Autre. Qui est aussi celui, qui pendant trois ans a fait bâtir la Citadelle imprenable d'Hunninghen, aux portes de Bâle, & à la portée de son Canon? Cette forteresse, dis-je, qui n'a été faite que pour mettre un frein à la bouche, & des chaînes aux mains des Cantons. Qui est-ce qui l'a faite bâtir? Est-ce le Roy de France, ou les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil?* Qui a pris Strasbourg après que la paix eût été concluë à Nimegue, ville où il y avoit 300. Suisses en garnison, & avec laquelle les Cantons avoient fait un Traité, par lequel ils s'étoient obligez de la deffendre par leurs armes de tout leur pouvoir? Cependant qui est celui qui l'a prise & qui la tient encore aujourd'huy? c'est le Roy de France. Et les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil.* Qui a mis un Resident à Geneve, ville, comme tout le monde sçait, qui est une clef de la Suisse, & une porte par laquelle on peut faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à toute l'Allemagne? Qui, dis-je, y a établi un Resident, contre l'ordre & la coûtume ancienne? Le Roy de France. Et les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil.* Mais quand se reveilleront-ils donc? Lors qu'on leur aura mis au col les chaînes,

chaînes, qu'ils ne portent encore qu'aux pieds & aux mains. Quelle difference ſi digne de pitié entre les Suiſſes du temps de Charles V. & ceux qui vivent aujourd'huy, comme ſous le joug de la France; mais revenons à la ſuite de nôtre Hiſtoire.

Les Bourgeois de Conſtance incertains & diviſez.

L'arrivée des Envoyez des Cantons mit en grande perplexité les Bourgeois de Conſtance, & les ſurprit beaucoup, car après ce qui s'étoit paſſé, à l'égard de la liberté où leur ville s'étoit miſe, & de l'avantage qu'ils avoient eu ſur l'entrepriſe de l'Empereur, en un temps où il ſembloit qu'ils ne pouvoient manquer de perir, ils s'étoient perſuadez de ne trouver dans la ville que réjoüiſſances & feux de joye. Mais voyant qu'ils n'y trouvoient que des gens qui ne vouloient prendre aucune bonne reſolution, ils s'en retournerent au bout de deux jours. Les Bourgeois de Conſtance conſideroient qu'ils étoient voiſins d'un Empereur tel que Charles V. puiſſant & victorieux, & qui avoit des Armées innombrables. L'avantage qu'ils avoient remporté ſur ſes gens ne les empêchoit pas de conſiderer, avec quelle diligence & quelle hardieſſe on avoit envoyé ſi peu de gens, pour donner un ſi terrible aſſaut à leur ville, & que ſi une poignée de ſoldats avoit entrepris une choſe ſi difficile, que l'on avoit tout à craindre, du grand nombre de troupes qu'il étoit en état d'y envoyer. Ils ne pouvoient enfin croire ſinon que l'Empereur n'en voudroit pas avoir le dementi, & qu'il voudroit reparer l'affront qu'il avoit reçû, & il y avoit aſſûrement beaucoup d'apparence en tout cela.

Enfin

Combien étonnez.

Enfin ils tomberent dans un tel étonnement, que loin de faire des réjoüiſſances pour la victoire qu'ils avoient remportée, ils ne ſe mirent pas même en diſpoſition de recourir à Dieu, pour lui en rendre graces par des prieres devotes. Ce qui cauſa une grande diviſion entre la Nobleſſe & le Peuple, qui ne pouvoit ſouffrir de voir les Nobles ſi conſternez, & ceux-ci craignant quelque ſedition ſe tenoient clos & couverts. Mais le plus grand mal vint de la diviſion de ceux qui avoient le Gouvernement en main. Les uns étant d'avis de ſuivre l'exemple de tant d'autres villes d'Allemagne, qui avoient recouru à la grace de l'Empereur après leur revolte, diſant qu'il valoit bien mieux dans une ſi dangereuſe tempeſte chercher de bonne heure quelque port où l'on pût éviter le naufrage, en ſe remettant ſous l'obéiſſance de l'Empereur, que de s'expoſer à perir manifeſtement. Les autres mépriſoient ces avis, qui étoient pourtant ſages, & les traitoient de lâches & poltrons, diſant qu'il valoit mieux mourir glorieuſement en deffendant la liberté de la Patrie, que de ſe mettre volontairement un peſant joug ſur les épaules, eſtant certain que l'Empereur ne leur pardonneroit jamais, que ſous de rudes conditions, & en leur impoſant des Loix fâcheuſes. C'étoit l'ambition d'exercer une Magiſtrature ſouveraine & indépendante, qui les faiſoit parler de la ſorte. Les Marchands, qui étoient en grand nombre, étoient de l'avis de ceux qui vouloient qu'on recourût à l'Empereur, d'autant plus, qu'ils auroient eſté obligez, pour con-

conſerver leur liberté, de faire de plus grandes dépenſes qu'aucune autre ville Imperiale.

Charles, qui avoit reſolu de reduire Conſtance à quelque prix que ce fût, & qui cherchoit les moyens les plus propres d'en venir à bout, ayant apris la diviſion des Bourgeois de la ville, crût qu'il ne falloit pas perdre l'occaſion d'en profiter : & comme il voyoit bien qu'il ne pouvoit alors y employer ſes forces & l'attaquer ouvertement, il voulut s'en rendre maître par artifice. On chargea de cét employ Antoine Perrenot Evêque d'Arras, fils de Granvelle premier Miniſtre de l'Empereur. Celui-cy ſe ſervit d'un Capitaine de Cavalerie qui étoit au ſervice du Roy Ferdinand, & qui avoit une ſœur mariée à Conſtance avec le nommé Vandermit, qui menagea fort ſecretement un Traité avec quelques-uns des principaux Bourgeois de la ville, qui portoit, qu'en un tel jour on feroit tenir un bon nombre de gens armez aux environs de la ville, qui devoient y entrer par la porte du grand Lac, ce qui fut heureuſement executé. Les conjurez s'étant trouvez au temps marqué à cette porte, dont ils ſe rendirent maîtres, l'ouvrirent aux gens de l'Empereur, qui reduiſit ainſi ſans y avoir perdu un ſeul homme cette ville, qu'il muguettoit depuis ſi long temps. Ainſi arrive-t'il ſouvent, que l'on vient plus facilement à bout de ſes deſſeins, en gagnant du temps, & temporiſant, qu'en agiſſant avec précipitation. Charles fut enſuite à Conſtance, y changea la Magiſtrature, y laiſſa une bonne garni-

Conſtance priſe par trahiſon, 1548.

garniſon, & après avoir donné les ordres neceſſaires, s'en retourna deux jours après à Ulme.

Charles V. envoye des Ambaſſadeurs en Angleterre.

La reduction de tant de villes avoit rendu l'Empereur ſi puiſſant & ſi redouté, que ceux qui avoient deſſein de l'attaquer en perdirent l'envie, s'eſtimant heureux de ſe tenir ſur la deffenſive, quoi qu'ils ne laiſſoient pas de chercher les occaſions de l'attaquer. Mais Charles-Quint ſe voyant maître de Conſtance, travailloit de mieux en mieux à l'établiſſement de ſes affaires, ſans guere penſer à ſes ennemis. Quoi qu'il n'ignorât pas que les Anglois haïſſent naturellement les François, & que leur amitié lui fût toûjours ſuſpecte, il ne laiſſa pas de trouver à propos d'envoyer une Ambaſſade ſolemnelle en Angleterre, pour établir une bonne union entre les Royaumes d'Eſpagne, les Païs-Bas, & l'Angleterre, croyant que quand cette Ambaſſade ne réuſſiroit pas autrement, elle ſeroit du moins capable de donner de la jalouſie à la France; en quoi il ne ſe trompa pas, car les François en furent beaucoup allarmez. Il choiſit pour Ambaſſadeur Maximilien fils du Comte de Buren, homme de grand eſprit, genereux, riche, magnifique, & tel qu'il le falloit effectivement, pour ſe faire eſtimer & honorer des Anglois, qui aiment à voir dans leur païs des étrangers qui ayent de pompeux équipages.

Chambre de Spire.

Le 21. Septembre Charles V. partit d'Ulme pour Spire, en deſſein de reparer les deſordres arrivez à la Chambre Imperiale, comme il l'avoit promis à la Diete, afin que lui don-

donnant plus d'autorité qu'elle n'avoit jamais eû, il lui fût plus aisé d'obliger chacun à payer ce qu'il devoit pour les affaires de l'Empire, plusieurs refusant, sous pretexte des dommages soufferts par les guerres precedentes, de payer ce à quoi ils avoient été taxez. Il voulut aussi s'assûrer des païs qui avoient le plus de besoin, d'être retenus par le frein d'une bonne garnison. Pour cét effet, il fit passer en Italie la Cavalerie Italienne, & les deux Regimens Espagnols en Aûtriche vers les Frontieres de Hongrie, & dans l'Etât de Wittemberg, & garda le reste de ses Troupes auprés de lui, & pour la garde de Jean Frederic, & du Landgrave. Il demeura quinze jours à Spire, pour y donner les ordres necessaires au rétablissement de la Chambre Imperiale, & la mit en tel estât par son autorité & son grand jugement, que l'on ne l'avoit jamais vûë jusques là, ni en meilleur ordre, ni plus autorisée.

L'Allemagne joüissant alors d'une entiere tranquillité, Charles fit resolution d'aller en Flandre, afin d'être mieux à portée pour attaquer la France, s'il étoit neceſſaire, & de pourvoir à ce qui pouvoit arriver. Il se fit suivre par Jean Frederic, & par le Landgrave Philippe. On le reçût à Bruxelles avec de grands témoignages de joye, aussi les Flamands l'aimoient-ils beaucoup. Quelques jours après, il envoya le Landgrave en prison dans la Citadelle d'Audenarde, escorté par deux cens Espagnols, commandez par Don Jean de Guevara. Un mois après on le transfera dans la Citadelle de Malines, avec la

Charles V. part. pour la Flandre.

la même eſcorte, où il demeura juſques à ce qu'il fût mis en liberté, comme nous le dirons en ſon lieu. Quant à Jean Frederic, l'Empereur voulut, qu'il le ſuivît par tout où il alloit, ſous bonne garde.

Choſe digne de remarque.

Combien de fois les hommes ne ſe trompent-ils point dans leurs Jugemens ! On croyoit par tout, & ſur tout en Turquie, qui en avoit été inſtruite par les Chrêtiens, que l'Allemagne, à cauſe des diviſions au ſujet de la Religion, ſe trouvoit en ſi grand deſordre, & en ſi miſerable eſtât, que Charles V. n'y pourroit jamais jouïr d'aucun repos. Ceux qui connoiſſoient l'autorité, la puiſſance, les Armées, les alliances, le Jugement & le courage de Jean Frederic, n'en doutoient pas, ſur tout lors qu'ils le virent à la teſte de cent mille combattans, & juſques à vingt villes d'Allemagne, revoltées contre l'Empereur. Où trouver donc de l'argent, & des Troupes pour faire la guerre ? Le moyen de pouvoir jamais accorder un Inſtrument, compoſé de tant de cordes ſi differentes tel, qu'eſt l'Allemagne? où ſera le Maître de Muſique capable de le faire?

Tranquillité de l'Allemagne.

Cependant dans ce même temps où l'Allemagne étoit le plus en deſordre. Lors que la Puiſſance ou plûtôt la fierté de ceux qui en étoient les Chefs, ne paſſoit plus pour preſomption, mais pour une raiſon bien fondée dans l'un & dans l'autre parti. Lors que ſelon toutes les apparences humaines, il ſembloit que toutes les forces de la Chrêtienté, étoient incapables de reſiſter à celles des Lutheriens. Lors que les affaires ſembloient

bloient deſeſperées & ſans remede, en ce même temps-là, ou du moins fort peu aprés, voilà l'Armée des Lutheriens deffaite, ſes deux Principaux Chefs priſoniers. L'Ordre rétabli mieux que jamais dans la juſtice. Les villes reduites à l'obeïſſance de l'Empereur, & pacifiées. Les peuples de l'un & de l'autre parti contens & ſatisfaits, & toutes choſes en tel eſtât, que l'on ne ſe ſouvenoit pas, & qu'on ne trouvoit même pas dans l'Hiſtoire que l'Allemagne, ce grand Corps, compoſé de tant de teſtes, & de membres, & par conſequent ſi ſujet à la diſcorde & à la deſunion, ſe fût jamais vûe dans une ſi grande paix & tranquillité, qu'elle l'étoit en cette année 1548. Mais d'où viennent tous ces miracles? De la Providence de Dieu, diſent les Theologiens, il eſt vray; mais auſſi humainement parlant du bon ſens, de la bonne conduite, de la prudence, de l'habileté, du courage, & de la bonne fortune de l'Empereur, qui ſelon toutes les apparences, ayant des forces beaucoup inferieures, à celles de ſes ennemis devoit ſuccomber & perir dans cette occaſion.

Trois fois l'Empire s'eſt vû preſt à perir, & trois fois Charles V. l'a retabli dans ſa tranquillité, deux fois par ſon autorité bien menagée, & une fois par la valeur de ſon épée. Qui auroit jamais crû, qu'il eût pû obliger les Electeurs Palatin, de Saxe, & de Brandebourg, & tant d'autres Princes & Etâts Proteſtans d'envoyer leurs Deputez au Concile de Trente? Cependant avant que de partir d'Ausbourg, cela lui fut promis, & il en donna

Charles V. loüé.

donna avis au Pape par le moyen du Cardinal Madrucci. Jules Ceſar, dont les Commentaires ſont connus de tout le monde, fut dix ans à ſubjuguer la France, & les Romains preſenterent de grands Sacrifices à leurs Dieux, lors que cét Empereur eut paſſé le Rhin, & qu'il ſe fut approché de quelques journées de l'Allemagne. Les Hiſtoires de cette conſiderable partie de l'Europe, auſſi bien que celles de Charlemagne, rapportent, que ce glorieux & formidable Empereur employa trente ans, & perdit je ne ſçai combien d'Armées avant que de pouvoir reduire la ſeule Saxe ; au lieu que l'Empereur Charles V. s'en eſt rendu maître dans l'eſpace de trois mois, & fait ſon Prince Priſonier, & qu'en moins d'un an, il a ſoumis à ſon obeiſſance toute l'Allemagne. Voilà des exemples auſſi rares que ſurprenans, de veritables prodiges de la vie de Charles V. & que l'on peut appeller tels, ſans craindre de paſſer pour flatteur.

La Boheme. On croyoit que la revolte de la Boheme ne s'appaiſeroit jamais, & déja on faiſoit des gageures, que ce Royaume ſeroit perdu ſans reſſource pour la maiſon d'Aûtriche ; mais ceux qui les faiſoient ne connoiſſoient ni le bon ſens, ni la valeur de Charles V. & n'avoient pas aſſez conſideré ſa bonne fortune. Il eſt certain, quelques grands ſecours que l'Empereur eût donnez au Roy Ferdinand ſon frére, pour reduire les Bohemiens, & pour ne pas parler de ceux qu'il envoya en Hongrie, que la victoire qu'il remporta contre les Lutheriens, y contribua plus que l'Ar-

l'Armée qu'il y avoit envoyée, car cette victoire allarma tellement les Bohemiens, que dès lors ils chercherent à faire leur paix avec le Roy Ferdinand. L'Empereur cependant avoit declaré qu'il ne quitteroit point l'Allemagne, qu'elle ne fût entierement tranquille, auſſi bien que la Boheme qui en eſt un membre ſi conſiderable : de ſorte qu'il travailla à la reconciliation, & à la ſoumiſſion des Bohemiens, & le Traité en fût conclu au mois d'Aouſt ſuivant (d'autres diſent au mois de Juillet) en preſence de l'Empereur, ſous les conditions ſuivantes.

ARTICLES

De la paix accordée aux Bohemiens par le Roy Ferdinand.

I. *QU'ils romproient les Seaux de la Ligue qu'ils avoient faite dans la premiere Diete du Royaume.*

II. *Qu'ils remettroient dans le Conſeil du Roy tous leurs Privileges, afin qu'il les reformât, & les mît en tel eſtât qu'il lui plairoit.*

III. *Comme auſſi, tous les Privileges des Charges & Communautez, pour être revûs & corrigez.*

IV. *Qu'ils laiſſeroient au Roy la liberté entiere*

entiere de jouïr de tous les revenus des Châteaux qui lui appartenoient en propre.

V. *Qu'ils remettroient encore toutes les Lettres & écritures au ſujet de la Ligue, qu'ils avoient faite avec Jean Frederic & autres.*

VI. *Que le ſervice de la* Serroſſa *qu'ils avoient accordé à ſa Majeſté pour trois ans ſeroit perpetuel.*

VII. *Qu'ils remettroient dans les Arſenaux de ſa Majeſté toute leur artillerie, & toutes les munitions de guerre.*

VIII. *Que tous les Bourgeois de quelque qualité ou condition qu'ils fuſſent, ſeroient obligez de porter dans le même Arſenal, toute ſorte d'Armes qu'ils pourroient avoir dans leurs maiſons, hors les épées.*

Deſſeins de Charles V. 1548.

CHarles V. ſe voyant ainſi ſans ennemis découverts, & l'Empire entier reduit à ſon obeïſſance, voulût avoir la ſatisfaction de voir Philippe ſon fils qu'il ſouhaitoit de faire connoître, à ſes Etâts d'Italie & des Païs-bas, & l'avoir auprès de lui pendant quelque temps, pour avoir l'œil ſur ſon education, & l'inſtruire de tout ce qu'il jugeroit neceſſaire ſelon ſon experience. Mais il ne ſavoit comment s'y prendre, parce que les Eſpagnols auroient trouvé mauvais qu'on leur eût ôté ce Prince qui les gouvernoit, ſur tout ſi on eût mis en ſa place quelque étranger auquel ils ne ſe ſeroient pas volontiers ſoumis. Aprés avoir bien penſé à trouver un moyen qui lui fût agreable

&

& qui contentât les Eſpagnols, il en trouva un très-propre.

Il avoit preſque toûjours eu auprès de lui ; Maximilien ſon neveu, & fils aîné du Roy Ferdinand ſon frere, qui étoit encore jeune, mais fort ſage, & qui avoit ſi bien profité à l'école de ſon Oncle, qu'il le jugea capable de gouverner le Royaume. Il reſolut donc de l'envoyer en Eſpagne pour gouverner en l'abſence de ſon Couſin: & pour tenir mieux unies les deux branches de la maiſon d'Aûtriche en Allemagne, il voulut marier ſon neveu Maximilien, avec Marie ſa fille aînée, mais comme ils étoient germains, il fallut recourir à la diſpenſe du Pape qu'il obtint facilement.

Il envoye ſon neveu en Eſpagne.

Depuis la fin de l'année derniere, le Prince Philippe avoit envoyé Ruigomez de Selva en Allemagne, pour feliciter de ſa part l'Empereur ſon pere de la glorieuſe victoire qu'il avoit remportée ſur ſes ennemis. C'étoit un Gentil-homme Portugais d'origine, & d'une des plus ancienes familles du Royaume, homme d'un âge meur, grand ſoldat, grand Politique, curieux des belles lettres, grand amateur de l'Hiſtoire, capable des grandes affaires, d'une fidelité incorruptible, ayant des manieres Nobles; en un mot tel qu'il y avoit peu de gens qu'on lui pût comparer. Il étoit allé de Portugal en Eſpagne, en qualité de page de l'Imperatrice Iſabelle : mais Charles V. ayant connu ſes bonnes qualitez, l'éleva peu à peu aux plus grands emplois, juſques à le faire Duc de Paſtrano; & par le moyen de ſa femme, il devint auſſi Prince de Milet en Calabre.

Ruigomez.

L'Em-

Il part pour Espagne. 1548. L'Empereur le renvoya en Espagne, pour y porter la nouvelle du voyage que devoit faire Philippe en Allemagne, & Maximilien son neveu en Espagne, pour la gouverner en la place de son cousin, se marier avec l'Infante Marie, & d'ailleurs encore pour préparer toutes choses pour le voyage du Prince Philippe, qu'il devoit accompagner, comme son Principal Conducteur; ainsi ayant pris congé de l'Empereur à Bruxelles, il alla en Espagne par le chemin le plus court, & avec peu de suite.

Le Duc d'Abe va en Espagne. Peu de jours aprés Charles V. voyant toute l'Europe tranquille, qu'il n'y avoit plus aucune apparence de guerre, & qu'ainsi il n'avoit pas besoin de retenir auprès de lui Don Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe grand Chambellan de sa maison, Capitaine de ses Gardes, & son Lieutenant General, duquel la valeur à la guerre, & la prudence dans le Conseil, se disputoient à qui l'emporteroit, jugea necessaire de l'envoyer en Espagne, afin que conjointement avec Ruigomez ils fissent tous les préparatifs necessaires, pour l'entrée de Maximilien, pour la celebration de ses noces, & pour regler la Cour du Prince Philippe, à la maniere de celle des Ducs de Bourgogne, & semblable à celle qu'avoit eu l'Empereur Charles V. & ils devoient tous deux accompagner Philippe dans son voyage. Le Duc n'eût pas plûtôt reçû cét Ordre, qu'il partit en poste, avec peu de suite afin de faire plus de diligence, avec son fils D. Antonio de Tolede, que l'on avoit fait grand Ecuyer du Prince.

Ruigo-

Ruigomez arriva en Eſpagne ſix jours auparavant, aportant ces nouvelles, qui furent très-agreables au Prince, non ſeulement à cauſe du mariage de Marie ſa ſœur, & de la venüe de Maximilien, mais ſur tout parce qu'il auroit occaſion d'embraſſer l'Empereur ſon Pere, & de voir les Païs-Bas; ce qu'il ſouhaitoit avec beaucoup de paſſion. Enſuite arriva le Duc d'Albe, portant des ordres nouveaux de faire celebrer au plûtôt les Noces de Maximilien avec Marie, & de faire partir inceſſamment le Prince Philippe, qui ne demandoit pas mieux. Ainſi Ruigomez & le Duc d'Albe qui avoient la principale inſpection ſur ce voyage, & ſur la maiſon du Prince, firent toutes les diligences poſſibles pour tout ce qui en dépendoit. Ils ne trouverent aucune difficulté que pour le choix des perſonnes qui devoient accompagner le Prince, parce que preſque toute la Nobleſſe de Caſtille & d'Arragon s'offroit. On preſſe le voyage de Philippe.

Le Prince Maximilien partit de la Cour de l'Empereur, accompagné du Cardinal Madrucci, que l'on appelloit le Cardinal de Trente, parce qu'il en étoit Evêque; du jeune Duc de Brunſwic, du Comte de Mansfeldt, & de 30. Gentils-hommes partie Flamands, & partie Allemands & plus de 40. Domeſtiques. Cependant l'Empereur avoit donné ordre au Prince Doria, de tenir une Eſcadre de Galeres preſte, ſur laquelle il s'embarqua, aprés avoir reçû toute ſorte d'honneurs de la Republique, & de raffraîchiſſemens pour ſa Cour. Doria l'accompagna dans ce voyage. Maximilien qui n'avoit pas accoûtumé la mer, Maximilien part pour l'Eſpagne. 1548.

ſe trouva d'abord incommodé par un petit vent contraire qui commençoit à ſe renforcer; il ne laiſſa pourtant pas de dire, *que cela n'étoit rien & que s'il avoit du mal, il n'avoit pas de peur.* Le Prince Doria accoûtumé aux plus grandes tempeſtes lui diſoit ſur cela, *que ſon Alteſſe ſe pouvoit donc conſoler, parce que le Cardinal de Trente tout au contraire de lui, avoit plus de peur que de mal.* Bien-tôt aprés le vent changea & devint favorable, mais un peu violent. Doria commanda qu'on mît toutes les voiles. Maximilien demandant pourquoi mettre tant de voiles par un ſi gros vent, Doria lui répondit en Eſpagnol, *à mas fortunas mas velas*, c'eſt-à-dire, *ſelon le vent la voile.*

Arrivée & reception.

Maximilien eſtant arrivé à Barcelonne, y trouva Don Pietro di Cordoüa qui étoit là de la part du Prince Philippe, avec une ſuite magnifique pour le viſiter & ſe rejoüir de ſon arrivée; il y trouva encore Don Diego di Cordoüa, qui y étoit auſſi de la part de l'Infante Marie ſon Epouſe pour le même ſujet. Maximilien leur fit un accueil plein d'affection. Il demeura deux jours dans cette ville, où la Regence lui fit une entrée pompeuſe, & le regala magnifiquement. Enſuite il partit pour Valladolid où il fût, accompagné de beaucoup de Nobleſſe & de deux cens Gardes à cheval. Là etoient le Prince Philippe, & l'Infante Marie ſa ſœur. Don Pietro Hernandez de Velaſco Conеſtable de Caſtille, fut envoyé pour le reçevoir à l'entrée du Royaume, avec un équipage magnifique & l'accompagner juſques au Royaume d'Arragon. Le Prince Philip-

Philippe lui alla au devant juſques à Olivarez, vingt quatre milles de Valladolid, accompagné du Duc d'Albe, de cinquante Comtes, Marquis, ou Grands, & cent Gardes à cheval. On admira les careſſes & les embraſſades reïterées que ſe firent reciproquement à leur entrevüe ces deux Princes Couſins Germains & beaux freres; ils ne furent guere plus d'une heure enſemble pour cette premiere fois, parce que le Prince Philippe étoit préſſé de s'en retourner, pour ſe preparer à recevoir Maximilien à Valladolid, où on ſe diſpoſoit à lui faire une magnifique entrée.

Le lendemain matin Maximilien parût habillé à l'Eſpagnole, auſſi bien que le peu de Gentils-hommes & de Domeſtiques qu'il devoit retenir à ſon ſervice, parce que par ordre de l'Empereur ſa Maiſon devoit être compoſée d'Eſpagnols pour la pluſpart. Les Eſpagnols furent ravis de voir l'honneur que Maximilien commençoit à faire à leur Nation, ce qui lui acquit leur amour & leur eſtime. Comme il approchoit de Valladolid, il recontra à un mille de la ville le Prince Philippe qui lui étoit allé au devant accompagné de plus de cent Comtes, Marquis, Chevaliers de l'Ordre, & Grands, tous magnifiques en habits & en Livrées, & cette entrevüe fut admirée des étrangers. Les deux Princes ſe firent beaucoup de civilitez ſur le pas, Maximilien comme plus jeune dit qu'il ne vouloit pas prendre la droite, mais Philippe l'obligea à la prendre. Les milices du païs les mieux faites & les mieux vetües qu'on pût

Son entrée à Valladolid. 1548.

trouver furent miſes en haye, depuis le lieu où ſe rencontrerent les deux Princes juſques au PalaisRoyal. On ne pouvoit rien voir de plus pompeux que cette entrée, on n'entendoit que deſcharges de Canon, & de mouſqueterie, ſon de cloches, acclamations, & comme la nuit approchoit, on mit des illuminations aux fenêtres.

Il viſite ſon Epouſe. Dés que Maximilien fut deſcendu de cheval, il courût rendre viſite à ſon Epouſe dans ſon appartement, qui touchoit celui qu'on avoit préparé pour lui. Ils s'embraſſerent & ſe donnerent beaucoup de marques de tendreſſe, & lors que le Prince fut prez d'elle, elle lui dit de fort bonne grace en Eſpagnol, *& où eſt donc le Prince Maximilien mon époux ? Le voici*, lui répondit Maximilien. *Comment repartit-elle, l'Empereur mon pere m'a écrit qu'il m'avoit mariée avec un Allemand, & vous êtes Eſpagnol? Je m'eſtime ſi heureux*, lui repliqua Maximilien, *d'avoir pour épouſe une Eſpagnole, que j'ay oublié que je ſuis Alleman.* Le Prince Philippe qui étoit preſent, prit alors la parole & leur dit que ce n'étoit là qu'un échange, parceque ſi Maximilien étoit venu en Eſpagne pour ſe faire Eſpagnol; il s'en alloit lui en Allemagne pour ſe faire Alleman. Ces réponſes ſi gentilles d'une jeune Princeſſe, & de ces jeunes Princes, plûrent beaucoup à ceux de l'une & de l'autre Nation qui étoient à l'entour, auſſi furent-ils applaudis de tous, ce qui ne fit pas de déplaiſir, à mon avis aux jeunes Epoux.

Nov. 1548. Demi-heure après l'Evêque de Trente, qui eſt Prince de l'Empire, fit dans la même chambre

chambre la ceremonie du mariage, & la benediction de l'anneau que Maximilien donna à ſon épouſe, en confirmation de ce qui avoit été fait auparavant à Aranſuez prez de Madrid, par Jean Martinels Silicco Archêveque de Tolede, en vertu de la procuration que Maximilien avoit donnée au Baron Thomas Perrenot de Santionai, frere de Monſ. l'Evêque d'Arras, premier Miniſtre de l'Empereur, à la conſideration duquel, on avoit fait l'honneur au Baron de l'envoyer en Eſpagne, pour épouſer l'Infante au nom de Maximilien; commiſſion qui ne fut pas fort agreable aux Eſpagnols ordinairement pointilleux. Ulloa dit pourtant que ce Baron ne fit autre choſe que porter la Procuration, au Prince Gonzale Perez, qui fut celui qui épouſa l'Infante au nom de Maximilien. Quoi qu'il en ſoit, ce ſoir là même aprés un feſtin & un Bal aſſez court le mariage fut conſommé. Il faut ſavoir que Maximilien gagna ſur mer la fievre quarte qu'il garda pendant trois mois, de ſorte que le commencement de ſon mariage fut mêlé de chaud & de froid.

Le lendemain le Cardinal de Trente celebra une Meſſe ſolemnelle, dans la Cathedrale, ſervi par deux Archevêques Eſpagnols, & à l'Evangile il fit la ceremonie de la benedic-tion publique du mariage. Ce ſoir là & le lendemain il y eut un Bal magnifique, & au ſoir du troiſiéme jour, on joüa la Comedie de Louïs Arioſte de Ferrare traduite en Eſpagnol. Déja le Prince Philippe ou le Duc d'Albe pour lui, avoit donné ordre de faire avancer vers Barcelonne ſa Maiſon, & com-

Le Prince Philippe part de Vallidolid.

me il étoit preſſé de partir, le I. d'Octobre, par ordre de l'Empereur, il fit proclamer à ſon trompe, que Maximilien & Marie ſon Epouſe gouverneroient enſemble les Royaumes. Le lendemain, qui fut le ſixiéme après la celebration du Mariage il partit, après avoir pris congé des nouveaux mariez, & ne voulût pas ſouffrir qu'ils l'accompagnaſſent, pour ne pas perdre le temps en ceremonies & complimens. Il fut accompagné dans ce voyage par le *Cardinal de Trente*, l'Evêque de *Tropea* Legat du Pape, *le Duc d'Albe*, le Prince de *Milet Ruigomez*, *D. Fernando Gonzales de Cordoüa Duc de Seſſa*, *D. Antonio de Tolede*, ſon grand Eſcuyer, *D. Jean de Benavides* Gentil-homme de ſa Chambre, *& D. Gomez de Figueroa* Capitaine des Gardes du corps Eſpagnoles, & de pluſieurs Seigneurs de grande qualité. Pluſieurs furent mécontens de n'avoir pû être du voyage, même pour éviter les jalouſies pluſieurs de ces grands Seigneurs, laiſſerent leurs plus proches.

Mort du fils du Duc d'Albe.

Comme ils furent arrivez à Montaigu par des pluyes continuelles, le Duc d'Albe reçût un Courrier qui lui portoit la nouvelle de la mort de ſon fils aîné D. Garzia de Tolede, jeune homme de 17. ans, de grande eſperance, & qui promettoit d'égaler en belles actions ſes predeceſſeurs. Le Duc fit paroître en cette occaſion, qui auroit accablé de douleur tout autre pere que lui; la plus grande force d'eſprit qu'on ait jamais vû en aucun homme; & lors que le Cardinal de Trente alla dans ſon appartement pour le conſoler, il lui dit, *Monſeigneur, ſi la nature avoit fait*

fait naître mon fils seul sujet à la mort, j'aurois sujet de m'en affliger beaucoup, mais la Loi qui nous assujettit à la mort est trop generale, pour ne s'y pas soûmettre avec patience. Aussi sa fermeté fut-elle admirée.

Nôtre Dame de Montferrat.

Le Prince continua son voyage toûjours servi & regalé par D. *Pietro di Luna* Vice-Roy d'Arragon, tant qu'il fut dans ce Royaume, & par *Alphonse de Segerve* de la part du Vice-Roy pour la Catalogne. Il s'arrêta deux jours à *Iqualado*, souhaitant comme tous ceux de sa suite de visiter le Monastere de Nôtre Dame de Montferrat, si fameux dans toute l'Espagne. C'est un lieu où les Catholiques vont en grande devotion, situé sur une haute montagne. Il y a un si grand concours de Pelerins, que l'on assûre qu'on depense tous les ans pour les entretenir trente mille ducats, qui sont pris de la charité & des aumônes qu'on fait à ce lieu. L'Abbé & les Moines qui sont de l'Ordre de S. Benoît, le furent recevoir en procession. Il se confessa & communia de la propre main de l'Abbé. Ensuite il visita les 13 Hermitages, éloignez deux milles l'un de l'autre, à l'entour du Monastere sur la montagne, dans chacun il y a un Hermite, & ils sont presque tous Gentilshommes.

Philippe arrive à Barcelonne.

Le lendemain le Prince continuä son voyage à Barcelonne, qui n'est qu'à vingt milles de-là. *D. Jean Fernandez Manrico* Marquis d'Aquilar Vice-Roy & Capitaine general de Catalogne, *D. Bernard de Mendoza* General des Galeres d'Espagne, Monſ. *Jaques Cassador* Evêque de Barcelonne, avec les Consuls

& Députez de la ville, cent cinquante Gentilshommes ou principaux Bourgeois, lui allerent au devant. Les Bourgeois auſſi & ceux des environs ſe mirent ſous les armes, & ſe rangerent en double haye, juſques à deux milles hors de la ville. Comme il fut prez de la porte, la Magiſtrature & les deux principaux Conſuls, lui furent preſenter les clefs comme à leur legitime Prince & Seigneur, qu'il ne voulut pourtant pas recevoir. Le Clergé auſſi avec tous les Ordres allerent au devant de lui, avec une foule incroyable de peuple, ce qui obligea le Prince à demander au Vice-Roy, *où pouvoient loger tant de gens?*

Regale & départ. 1548.

A Barcelonne le Prince logea dans le Palais de *Stephana de Reguſent*, Dame veuve, qui paſſoit pour l'Amazone de ſon ſiecle, en toute ſorte de vertus & belles qualitez, & d'une richeſſe immenſe. L'Empereur avoit fait negotier ſon mariage avec D. Jean de Zuniga Gouverneur du Prince Philippe, Grand Commandeur de Caſtille, & premier Conſeiller de ſa Majeſté Imperiale, & le contrat en fut paſſé le même jour en preſence du Prince, qui avant que de partir lui fit preſent de quinze mille livres en pierreries. Il demeura trois ou quatre jours dans cette ville. Le ſoir de ſon arrivée il fut traité par cette Dame, qui lui donna auſſi le bal. Le lendemain le Vice-Roy à ſon tour lui fit un Regale avec Bal. Le 3. la ville le traita avec magnificence. Le 4. le Cardinal Evêque de Trente lui donna un feſtin qui fut admiré. De-là il alla à Roſes, païs conſiderable principa-

cipalement pour ſon port le plus grand, le plus aſſûré, & le plus commode qui ſoit ſur la Mediterranée, ſur la pointe duquel il y a une Fortereſſe que l'Empereur Charles V. a fait bâtir. Campana dit que le Prince s'embarqua à Barcelonne, en quoi il s'eſt trompé.

Ordre de la Flotte.

Le Prince Doria, qui par ordre de l'Empereur l'attendoit là avec une Armée navale, ayant appris que le Prince Philippe y venoit pour s'embarquer, fit mettre en ordre de bataille les Galeres & les Vaiſſeaux, ornez de Bannieres & Etendarts de Damas Cramoiſi de pluſieurs couleurs en broderie d'or & d'argent, avec les Armes des Royaumes & de l'Empire. On ne pouvoit rien voir de plus beau. Trois Compagnies d'Arquebuſiers Eſpagnols, habillez de neuf, & commandez par les trois Capitaines *Amador di Donna Maria*, *Diego Hernandez Morrevela*, *& Rodrigue Pagano*, l'attendoient ſur le bord de la mer. Quand le Prince y fut arrivé avec les Grands qui l'accompagnoient, les Eſpagnols firent une décharge, & incontinent après on commença l'embarquement. Le Prince André Doria accompagné de douze Gentils-hommes Genois, 40. Officiers de ſa maiſon, & ſes domeſtiques, richement habillez à la maniere des gens de marine, & Doria en habit de grand Amiral, ſortirent des galeres & allerent à terre recevoir le Prince, qui lui fit mille careſſes, & un accueuil tel que meritoit un ſi grand homme, & qui répondoit à l'eſtime extraordinaire, qu'il ſavoit que l'Empereur ſon pere faiſoit de lui. Doria fut extreme-

tremement ſatisfait de ſe voir tant careſſé, & ſi tendrement embraſſé dans ſa vieilleſſe, par un ſi jeune Monarque, (qu'il me ſoit permis de lui donner cette qualité.) Il fit beaucoup d'honneur auſſi aux Gentils-hommes de ſa ſuite, car il ne ſe contenta pas de leur donner une main à baiſer, mais il appuyoit l'autre ſur leur épaule, comme s'il eût voulu les embraſſer.

Embarquement. 1548. Après quelques complimens le Prince entra dans une barque magnifique, où l'on ne voyoit qu'or & argent, Doria lui donnant la main; dans laquelle entrerent auſſi le Cardinal & le Legat du Pape. Le reſte de ſa ſuite fut mis dans d'autres belles barques. A peine le Prince s'étoit-il aſſis que la Capitane commença à faire une ſalve de ſon artillerie, qui fut ſuivie de celle des autres Vaiſſeaux & Galeres, & du Château de Roſes. Ceux qui n'avoient pas accoûtumé la mer croyoient que le Ciel alloit tomber, par les éclairs & les tonnerres qui retentiſſoient: & ces mêmes galeres & vaiſſeaux, qui un peu auparavant ſembloient des Arcs de triomphe, par leurs riches Banieres & Etendarts, paroiſſoient être tout en feu, & preſts à être conſumez par les flames. Les ſoldats témoignerent auſſi par leurs décharges la part qu'ils prenoient à cette joye. Au bruit du canon & de la mouſqueterie ſuccéda la muſique harmonieuſe des Trompettes, des Fifres, & de pluſieurs autres inſtrumens, de tous les vaiſſeaux, pendant que le Prince entroit dans la Capitane, qui firent de ce jour un jour de joye & de feſte. La Galere étoit magnifique,

& le Prince prit plaiſir à la regarder de tous côtez. La chiourme même étoit fort proprement miſe.

A peine avoit-on avancé deux cens pas dans la mer, par un grand calme, qu'il ſe leva une des plus furieuſes tempeſtes qu'on puiſſe eſſuyer. Pluſieurs croyoient que le Ciel, qui n'approuvoit pas ce voyage, avoit ſuſcité ces vents pour l'empeſcher. Doria lui-même, quoi qu'il ne le témoignât pas, pour ne pas donner l'alarme au Prince, crût que pluſieurs vaiſſeaux avoient fait naufrage, parce qu'ils avoient été contraints de ſe retirer où la fortune & les vents les porteroient; mais Dieu voulut, qu'il n'en arriva pas d'autre mal, que la perte de quelques gens de ſervice, & les Hardes de l'Amiral de Caſtille, qui étoient pourtant fort conſiderables. Doria trouva moyen, non ſans beaucoup de peril & de peine, de conduire le Prince & la Capitane, qui avoit beaucoup ſouffert, au port de Barcelonne, où il deſcendit à terre, & fut incontinent rendre graces à Dieu dans la Cathedrale. Il fut obligé de demeurer douze jours dans cette ville pour attendre les vaiſſeaux diſperſez, que l'on croyoit perdus; & trois jours après il vit avec beaucoup de joye arriver l'Amirante de Caſtille, le Duc de Seſſa, Don Diego Azevedo ſon Maître d'Hôtel, & pluſieurs autres qui étoient dans ces vaiſſeaux, & fit travailler inceſſamment à reparer les vaiſſeaux endommagez. Tempête.

Après s'être raffraîchi pendant douze jours, le Prince s'embarqua pour la ſeconde fois, ſans autre ceremonie que de faire dire une Meſſe Nouvel embarquement & arrivée à Genes.

Meſſe de voyageurs par le Cardinal de Trente, ſur le rivage. Le jour auparavant on avoit embarqué la Maiſon du Prince avec toutes les Hardes, & 60. beaux chevaux, & enſuite les domeſtiques & l'équipage des Grands, & des perſonnes de leur ſuite. Cette ſeconde navigation ne fut guere plus heureuſe que la premiere, il eſt vray qu'ils ne furent pas bâtus de la tempeſte, mais le vent fut toûjours contraire, & il fallut toûjours aller à force de rames. Finalement après pluſieurs jours de voyage ils arriverent devant Savonne le 23. Novemb. où ils paſſerent la nuit ſans debarquer. Le lendemain ils arriverent de bonne heure à Genes. La Seigneurie de la ville lui alla au devant ſur une magnifique galere. Le Prince alla loger au Palais du Prince Doria, dans l'appartement où ſon pere avoit logé pluſieurs fois. Le ſoir il fut rendre viſite à la Princeſſe Doria, & à la veuve de Jeannetin Doria neveu de l'autre, il y fut reçû avec peu de ceremonie, parce qu'il y étoit allé incognito.

Citadelle. Le Prince fit pluſieurs preſens à Genes, ſur tout à la Princeſſe Doria, à la veuve de Jeannetin, & autres. Avant ſon départ le Senat lui recommanda l'affaire ſuivante. Au commencement de cette année l'Empereur avoit fait deſſein de faire bâtir à ſes dépens une bonne Citadelle à Genes, au haut de la montagne qui domine la Ville & le Mole, pour la ſûreté du Milanez. Déja Jeannetin & quelques autres Nobles y avoient donné leur conſentement, & il eſperoit qu'André Doria ne s'y oppoſeroit pas. Mais le peuple, quoi

quoi que ſubjugué par la Nobleſſe, & qui murmure d'ordinaire, ne pouvoit oüir parler de Citadelle. L'Empereur leur avoit bien déclaré qu'il n'avoit en cela d'autre deſſein, que d'empeſcher les François de machiner comme ils faiſoient contre ce païs-là, & de reveiller leurs vieilles prétentions ſur cette ville, à quoi ils ne penſeroient jamais, s'ils voyoient la ville aſſûrée de la protection de la Maiſon d'Aûtriche, par le moyen de cette Citadelle. Mais le peuple ne vouloit entendre aucune raiſon là-deſſus, & comme la Magiſtrature & le Conſeil prevoyoient qu'il en pourroit arriver de grands deſordres, ils prierent le Prince Philippe, de détourner l'Empereur ſon pere de ce deſſein, ce qu'il leur promit, & il s'acquita ſi bien de ſa promeſſe, que bien-toſt après Charles V. les fit aſſûrer, qu'ils n'avoient plus rien à craindre là-deſſus.

Philippe à Milan.

De Genes le Prince Philippe alla à Pavie, où il voulut viſiter les lieux où s'étoit fait le dernier ſiege, où la bataille s'étoit donnée, & où le Roy François I. avoit été pris. De-là il alla à Milan, où il fut reçû avec plus de magnificence, que ne l'avoit été l'Empereur ſon pere, il eſt vray que le temps de guerre où l'on étoit alors n'avoit pas permis de faire pour lui, ce que l'on auroit ſouhaité. Don Ferrante Gonzaga qui en étoit Gouverneur, & qui l'étoit allé voir à Genes, s'en retourna trois jours après pour faire faire les préparatifs neceſſaires. Trois cens Gentils-hommes du païs lui allerent au devant à pied, à une demi lieüe hors de la ville, armez de Cuiraſſes

Cuiraſſes luiſantes, & enrichies d'or, portant des culottes d'écarlate, garnies de velours cramoiſi avec des petits cordons d'or. Ils avoient chacun une toque à la maniere des Romains, avec des plumes blanches & des medailles d'or à l'entour du bonnet. Des juppons de ſatin cramoiſi, & des Caſaquins de velours rouge garnis d'or, & chacun enfin une chaîne d'or penduë au col. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniere. A leur tête marchoit Don Antonio Mendozza, (d'autres diſent Varagos) habillé magnifiquement, ayant à ſes côtez douze pages portant de riches livrées. Toutes les rües & feneſtres des maiſons depuis la porte de la ville juſqu'au Palais Royal, par où il devoit paſſer, pendant un mille, étoient tapiſſées, & ornées de beaux Tableaux, & le lendemain il alla à la Cathedrale, avec cette même ſuite.

Viſites & preſens. Après dîné le Prince alla viſiter la Princeſſe d'Aſcoli épouſe de Gonzague, qui lui donna le ſoir un magnifique Bal. Philippe fit preſent à cette Dame d'un diamant de 5000. ducats, il fit auſſi d'autres riches preſens à une de ſes filles, à la Ducheſſe ſa belle-fille, & à pluſieurs autres Dames & Cavaliers. Pluſieurs Ambaſſadeurs & Princes, & entre autres le Duc de Savoye, le furent viſiter à Milan. Le premier jour de l'an, la ville fit au Prince un preſent de douze mille ducats, & l'Eſtât un autre de cinquante mille. Il y fit un ſéjour de trois ſemaines, qu'il paſſa en feſtes & viſites continuelles; pendant lequel il viſita auſſi toutes les Egliſes, & fit des preſens & des charitez à toutes.

Il

HENRI II.
Roi de France.

Il partit de Milan le 8. Janvier, accom- Continuë son voyage,
agné du Duc de Mantoüe, & du Gouver-
eur Gonzague juſqu'aux frontieres. Je ne
'étendrai pas ici à parler des ſomptueuſes
:ceptions que lui firent le Duc de Mantoüe,
: la Republique de Veniſe, lors qu'il paſſa
ır leurs terres. Je me contenterai de dire,
ue l'accueil que lui firent les Peres du Con-
ile de Trente, ne pouvoit être ni plus ma-
nifique, ni plus plein de zéle. Il entra dans
ette ville, au millieu de deux Cardinaux;
:s autres, tant Cardinaux qu'autres Prélats
ıarchoient après lui deux à deux. Mais pour
e pas tenir plus long-temps Charles V. dans
impatience de voir ſon fils; je veux, ſans
lus m'arrêter, ni parler de l'accueil & des
areſſes que lui firent les Princes & les villes
ar où il paſſa, le mener dans le païs qu'il
ouhaitoit tant de voir.

Quand il fut donc à Spire, qui n'eſt pas Arrive aux Païs-Bas.
oin des frontieres des Païs-Bas, quand on a
aſſé le Rhin, le Duc d'Arſcot le fut rece-
oir de la part de l'Empereur, & l'accom-
agna juſqu'à Bruxelles, avec mille Gendar-
ıes, & deux cens Chevaulegers, tous gens
ien faits, bien mis, & bien montez. Les
ourgeois de Spire le reçûrent avec magni-
cence, lui firent un ſuperbe Feſtin, & un
reſent d'une taſſe de vermeil, dans laquelle
y avoit cinq cens florins d'Allemagne en
ucats. L'Electeur de Mayence & le Grand
Maître de l'Ordre Teutonique, qui l'avoient
:compagné pendant deux journées juſqu'à
pire, prirent là congé de lui & s'en retour-
erent. De-là continuant ſon voyage il fut
noble-

noblement regalé par le Prince de Naſſau à Sarbrug. De-là il alla par la Moſelle à Luxembourg, où il commença à entrer dans les Eſtâts de Flandres. Le Comte de Mansfeldt, & le Senat de la ville, avec pluſieurs Gentilshommes & Bourgeois lui allerent au devant, ils s'eſtimerent heureux d'être les premiers à recevoir le Prince dans leur païs, & glorieux de cet avantage, ils firent tout ce qui fut en leur pouvoir, pour lui faire plus d'honneur. Il prit plaiſir à voir le grand nombre d'artillerie de cette ville, n'en ayant jamais tant vû en aucune autre, auſſi eſt-il vray qu'il fut tiré à ſon entrée ou à ſa ſortie plus de mille coups de canon, à ce que l'on a aſſeuré depuis.

A Namur. 1549. Finalement le Prince, après avoir paſſé à Arles & autres lieux, arriva à Namur, où il fit ſon entrée le 27. Mars. Là Philibert Prince de Piemont, fils du Duc de Savoye, & de Madame Beatrix de Portugal, ſœur de ſa mere, le fut recevoir; ce que fit auſſi Adolphe d'Holſtein frere du Roy de Danemarc, qui étoit parti en poſte de la Cour de l'Empereur, avec pluſieurs autres Seigneurs. Le Prince fit mille careſſes à l'un & à l'autre, en des termes les plus obligeans. Il faiſoit beau voir huit cens Bourgeois de la ville ou des environs, d'entre les plus conſiderables familles, bien mis & bien armez, diviſez en huit compagnies, avec leurs Enſeignes & leurs Tambours, marchant à pied quatre à quatre, le Commandant à leur tête. Après eux venoit le Gouverneur, qui étoit le Comte de Mansfeldt, à cheval, ayant à ſes côtez

ſes

ſes Eſtafiers & ſes Pages, ſuivi des Bourguemaîtres & des autres Magiſtrats. Le Clergé le fut reçevoir à la porte de la ville, & pendant qu'il entroit on fit une décharge continuelle de l'Artillerie pendant une heure, à cauſe que la foule ne permettoit pas d'avancer beaucoup dans les rües.

Le lendemain le Clergé le vint prendre, & l'accompagna en proceſſion à la Meſſe. Enſuite il dîna en public, & fut ſervi par les Magiſtrats. Le repas ſe fit de bonne heure, parce que le Prince étoit invité à voir une Feſte & une réjoüiſſance curieuſe. On vit paroître cent hommes montez ſur des échaſſes hautes de deux coudées, qui ſembloient des Geans. La moitié portoient des caſaques, ſur leſquelles il y avoit des croix rouges de Bourgogne, & les autres portoient ſur les leurs les Armes de l'Empire. Ils entrerent à la file trois à trois dans la grand' Place, où ſe faiſoit la Feſte, au ſon des Fifres & des Tambours. Puis ils ſe rangerent en deux corps, cinquante d'un côté & cinquante de l'autre, trois à trois comme ils étoient venus, & commencerent à ſe battre les uns contre les autres, ſe heurtant les uns les autres avec leurs échaſſes; on en voyoit de temps en temps tomber quelqu'un à terre, mais le plaiſir étoit de les voir ſe ſervir fort adroitement de ces machines. Le Prince prit tant de plaiſir à ce divertiſſement, que deux jours après on en prepara un ſemblable dans la place du Palais où il logeoit. Le lendemain il partit très-ſatisfait du bon accueil qu'on lui avoit fait dans cette ville, mais

Feſtin remarquable.

avant

avant qu'il en partît arriva ſon Maître d'Hôtel D. Diego d'Azeveda, venant de Rome, où le Prince l'avoit envoyé de Genes, pour baiſer les pieds de ſa part au Pape. De Namur il alla à *Wabra*, à ſix mille de Bruxelles, où l'Evêque d'Arras, fils de Granvelle, premier Miniſtre de l'Empereur, étoit allé pour le viſiter de ſa part, & ſavoir l'eſtât de ſa ſanté, & s'en retourna à Bruxelles après avoir fait ſa commiſſion.

Reçû de la Reine ſa Tante. 1548. Le lendemain qui étoit le premier d'Avril, le Prince partit de ce lieu, plein de joye, tant parce que ce devoit être la derniere journée de ſon long & penible voyage, que parce qu'il devoit avoir la joye de voir ce ſoir-là ſon pere. Il alla dîner à *Vura* petite terre & village, mais où il y avoit un magnifique Palais, qui paſſoit pour un lieu delicieux, près de la fameuſe Foreſt de Soignies, à huit milles de Bruxelles. Là la Reine ſa Tante, Gouvernante des Païs-Bas, le fut recevoir, avec la fleur des Dames de ſa Cour, accompagnée des principaux Gentils-hommes; elle y étoit arrivée de bonne heure, pour voir les préparatifs du dîné. Quand elle fut avertie que le Prince ſon neveu approchoit, elle fut l'attendre avec toute ſa ſuite à la grand' porte du Palais. Le Prince de ſon côté averti qu'elle étoit là deſcendit de cheval, avec tous ceux qui l'accompagnoient, de cent pas loin, il courut au devant de la Reine. Chacun peut s'imaginer avec quelle tendreſſe la Reine embraſſa mille fois ce cher neveu.

Il part pour Bruxelles. Le Prince crût pouvoir arriver ce jour-là à Bruxelles, mais cette genereuſe Tante, affamée

famée de voir ſon neveu & de joüir de lui, avoit fait préparer un Feſtin magnifique, qui dura juſqu'à la nuit; à peine furent-ils ſortis de table que le Bal commença, & dura juſqu'à minuit; le Bal fini on fit une courte mais magnifique collation, aprés quoi on fut ſe coucher. La Reine ayant pris congé du Prince, s'en retourna à Bruxelles par un autre chemin. Une heure après le point du jour le Prince partit auſſi, & fut autant ſurpris qu'en aucune autre occaſion, de voir un ſi grand concours de peuple, que depuis la porte de ce Palais juſques à Bruxelles, qui en eſt éloignée de huit milles, les chemins étoient bordez d'un côté & d'autre de gens de l'un & de l'autre ſexe. La Reine de France Eleonor, qui étoit une autre Tante du Prince, n'avoit pû, à cauſe d'une indiſpoſition, lui aller au devant à *Vura*, avec la Reine ſa ſœur, mais elle alla avec les Dames & Gentilshommes de ſa ſuite juſques à un lieu nommé *Campo Arenoſo*, à deux milles de Bruxelles, ſitué dans une plaine fort agréable, là pour faire honneur à leur entrevuë, où ils ſe temoignerent tant d'affection reciproque, il ſe fit un combat agreable des Gendarmes contre les Chevaulegers; il y eut un concours innombrable de peuple, & de la fleur de la Nobleſſe du païs. Après ce petit divertiſſement la Reine fit preſenter au Prince une delicieuſe collation, & une ſi grande abondance de raffraîchiſſemens, qu'il y en eut, non ſeulement pour les gens de la ſuite des grands Seigneurs, mais encore pour les ſoldats, par le moyen de quatre fontaines de vin qu'on fit couler.

La

Son entrée à Bruxelles.

La Reine ſe retira enſuite à Bruxelles par un autre chemin, & le Prince y alla par le chemin ordinaire, parce qu'il y devoit faire ſon entrée par la porte de Louvain. Il étoit accompagné, non ſeulement des Princes, Barons, & grands Seigneurs de ſa cour, mais encore de ceux qui ſe trouverent en celle du Roy ſon Pere, qui étoit alors fort groſſe, parce qu'on y étoit venu de tous les endroits des Païs-Bas, tant pour ſatisfaire leur curioſité, que pour témoigner leur zele envers l'Empereur. Ce Prince auſſi envoya ſa cour où il y avoit alors plus de 700. Princes, Barons, ou Gentils-hommes, à un mille hors de Bruxelles pour le recevoir. Le Chancelier de Brabant, avec le Conſeil, le Preſident de la Chambre avec ſes Aſſeſſeurs; les Bourguemaîtres, Auditeurs, Conſeillers Recteurs, Penſionaires, & Lieutenans le furent recevoir à la porte de la ville. Ceux de la ville portoient des Robes longues de velours Cramoiſi, doublées de Satin de la même couleur, avec des Bonnets ronds de velours noir; & ceux de la Province comme les Conſeillers, Secretaires, Notaires, & autres Officiers portoient des courtes robes de Damas Cramoiſi, & des Bonnets de la même couleur, tous à cheval au nombre de deux cens quatre vingts ſix.

On le reçoit à la premiere porte.

Dès qu'ils apperçeurent le Prince ils deſcendirent tous de cheval, ce que fit auſſi Philippe, & aprés avoir écouté le compliment que lui fit en peu de paroles le Grand Penſionaire, le Prince remonta à cheval, ce que firent auſſi les autres aprés lui, & le ſuivirent avec

avecla Nobleſſe. Les Bourgeois étoient ſous les armes, rangez en double haye par tout où il devoit paſſer, pour faire plus d'honneur à ſon entrée, & arrêter la foule innombrable de peuple qui étoit accourüe à Bruxelles de toutes les Provinces voiſines. Le Prince entra majeſtueuſement, entre le Cardinal de Trente qu'il avoit à ſa droite, & le Prince fils du Duc de Savoye qui étoit à ſa gauche, monté ſur un cheval d'Eſpagne blanc, dont la Houſſe & le Harnois étoit fort riche. Il étoit habillé à l'Eſpagnole, avec un Caſaquin violet, en broderie d'or, pliſſé ſur des bandes de velours violet & de taffetas. Il portoit un chapeau haut d'une coudée, & qui n'avoit pas plus de quatre doigts de bord, violet auſſi, bordé d'or, avec une plume blanche. Aprés lui on portoit l'Etendart Royal; il étoit au milieu, ayant à ſa droite le Duc d'Albe en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & à ſa gauche l'Evêque d'Arras. Enſuite marchoient les autres Grands & Barons auſſi trois à trois.

De la premiere porte on marcha en bon ordre vers la ſeconde; on ne voyoit de tous côtez qu'arcs de Triomphe, Deviſes, & vers à la loüange du Prince. Il fut reçeu à cette ſeconde porte, en pompe par le Doyen & les Chanoines de l'Egliſe Cathedrale de Sainte Gudulle, prez du Cimetiere, portant de riches Chapes de Brocard d'or & de Soye, & par les quatre Ordres des mendians. Le Prince deſcendit de cheval, & en même temps le Chancelier de l'Ordre de la Toiſon d'or lui preſenta une Croix à adorer, ce qu'il fit

A la ſeconde porte.

fit à genoux avec beaucoup de devotion, mais avec une courte priere. Quand il eut fait la ceremonie le Doyen le complimenta en peu de paroles en Flamand, de la part du Chapitre, & l'Evêque d'Arras, qui avoit servi d'Interprête aux autres complimens qu'on avoit faits au Prince le fut encore en celui-ci. Ensuite il entra dans l'Eglise precedé du Clergé & suivi des autres Princes, du Cardinal de Trente, du Duc d'Albe, & de plusieurs Barons, & fut se mettre à genoux devant le grand Autel, sur un Tapis & des Carreaux de velours, ayant à sa gauche le Cardinal de Trente, à genoux aussi sur le Tapis & sur un Carreau, mais plus bas d'une marche, & l'on chanta fort melodieusement, *le veni Sancte Spiritus*.

On va au Palais. Cela fait, & le Clergé l'ayant reconduit jusqu'à la porte de l'Eglise, il remonta à cheval avec sa suite, & continua son chemin vers le Palais; il trouvoit par tout de nouveaux spectacles, & d'autres Arcs de triomphe. Comme il entroit dans la place du Palais il y fut reçû par un agreable concert de luts & autres iustrumens de Musique, que l'on avoit placez sur un échaffaut, magnifiquement orné devant la porte des marchands Venitiens, qui en faisoient la depense. Les Musiciens portoient de grandes Robes de Brocard d'or & de Soye, & des bonnets de velours, avec des plumes de diverses couleurs. Il entra dans la place sous un Arc de Triomphe d'une admirable structure, sur lequel on voyoit les statües de l'Empereur Charles V. & du Prince Philippe son fils.

Au-

Au deſſus & vers le milieu de l'arc on voyoit une renommée de bois doré, avec ſa Trompette, ornée de perles & de pierreries, & autour on liſoit ces paroles qui ſembloient ſortir de ſa bouche.

In omnem terram exivit Cæſaris fama,
Et in fines Orbis Terræ, mandatis ejus obediunt.

C'eſt-à-dire, *la reputation de l'Empereur eſt répandüe dans toute la Terre, & jusqu'au bout du monde on obëit à ſes ordres.* La Cour & la Place du Palais étoient remplies d'une ſi grande foule, qu'il fut impoſſible pendant plus de demi heure de faire faire place au Prince & à ſa ſuite pour y paſſer; mais quoi qu'il fît déja obſcur, la place étoit illuminée, d'un ſi grand nombre de Flambeaux qu'il y faiſoit auſſi clair qu'en plein jour.

Accueil de ſon pere.

Au millieu de la Place Philippe mit pied à terre, parce qu'il apprit que les deux Reines, Marie & Eleonor, ſes Tantes l'attendoient à la porte du Palais. Il fut accueilli par ces deux Princeſſes qui l'embraſſerent, le mirent au millieu d'elles, & le conduiſirent à l'Empereur ſon pere, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience dans ſon appartement. Philippe s'approchant de ſon pere ſe mit reſpectueuſement à genoux devant lui, embraſſant ceux de l'Empereur, qui pour lui témoigner une tendreſſe paternelle le releva en même temps de ſes propres mains, l'embraſſa pendant longtemps, & le baiſa pluſieurs fois des deux côtez, verſant tant de larmes de joye, qu'il fit pleurer les deux Reines, le Prince, & tous les Grands Seigneurs de la Cour.

Toute

Toute la nuit on fit tant de feux joye publics & particuliers qu'il sembloit que la ville étoit toute en feu, chacun des Bourgeois ayant taché de se distinguer & de surpasser son compagnon à imaginer quelque agreable rejouissance. Au millieu de la place du Palais il y avoit un grand feu en pyrammide qui dura toute la nuit, il est vray que le moindre feu d'artifice qu'on fasse aujourd'huy, vaut mieux que cent de ceux qu'on faisoit en ce temps-là, tant on a raffiné sur ces sortes d'inventions.

Messe & present. Le Lendemain matin, l'Empereur conduisit le Prince Philippe à la Cathedrale, accompagné de tous les Grands de la cour, & de tous les Magistrats de la ville. On y celebra une messe solemnelle avec la musique de l'Empereur pour rendre graces à Dieu, de ce qu'il avoit heureusement conduit le Prince, dans un si long voyage. Ensuite les Bourguemaîtres & toute la Regence se transporterent au Palais, & presenterent respectueusement au Prince une grande & riche Coupe de vermeil avec son couvercle, si pesante qu'à peine un homme des plus forts la pouvoit porter. Mais elle étoit beaucoup plus considerable par l'excellence du travail, que par sa matiere, enrichie de figures, de lettres Hyeroglifiques. Entre autres paroles, il y avoit celle-ci autour du couvercle,

Imperator Cæsar Constantinus, prostrato ad Pontem Milvicem Tyranno Maxentir post gravem ccc. ferè annorum, afflictam Christi Ecclesiam in Libertatem asseruit.

C'est-à-dire, *l'Empereur Constantin, aprés avoir déffait*

deffait le Tyran Maxence prez du Pont Mole, delivra l'Egliſe affligée de Jeſus-Chriſt, aprés une cruelle perſecution de trois cens ans.

Le Penſionaire, (qui eſt une charge à peu près comme celle de Procureur ou d'Advocat general) Complimenta le Prince de la part des Bourguemaîtres & de la ville, le priant d'agréer le preſent qu'on lui portoit avec reſpect, non pas pour la valeur, mais parce qu'il eſtoit accompagné du cœur de tous ſes fidelles ſujets, qui l'aſſuroient, par là d'une obeïſſance profonde. L'Evêque d'Arras repondit au nom du Prince, qu'il acceptoit avec plaiſir, le preſent, & le cœur de ceux qui le lui faiſoient. On ne ſauroit dire combien l'Empereur fut ſatisfait d'avoir le Prince ſon fils auprez de lui; car en peu de temps & tout jeune qu'il étoit: n'ayant alors que vingt deux ans, il reconnut qu'il étoit grave dans ſes diſcours, ſubtil dans ſes réponſes, ſage dans ſes reſolutions, prompt à comprendre les affaires les plus embarraſſées, prudent à dire ſon avis dans les affaires les plus importantes, judicieux, & intelligent dans les tours & detours du ſiecle: Auſſi dés le ſecond jour de ſon arrivée, il l'admit dans ſon Conſeil ſecret, & le fit même preſider en ſa place. Divers autres évenemens. 1549.

Il eſt vray que pendant trois mois il fallut accorder à toutes les villes du païs qui le demandoient avec empreſſement, le plaiſir de voir le Prince, que chacune ſe faiſoit honneur de voir chez elles, ce que l'Empereur ne leur voulut pas refuſer. Ainſi il alloit tantôt dans une ville & tantôt en une autre, or- Il eſt reçû dans toutes les villes

dinairement accompagné de la Reine Gouvernante, & par tout ce n'étoit que Feſtes, Bals, Cavalcades, preſens, & receptions magnifiques. Mais comme Anvers étoit alors la plus riche, la plus peuplée, & la plus magnifique ville du païs, elle voulut auſſi ſe diſtinguer en cette occaſion, & ſurpaſſer toutes les autres dans la belle entrée qu'on lui fit au commencement de ſeptembre. Huit cens Bourgeois à cheval habillez de velours bleu, avec un nombre infini de rubans de la même couleur ſur la teſte des chevaux, lui allerent au devant, à deux milles hors la ville, precedez de ſix en ſix de quatre Eſtaffiers & de deux pages richement habillez. C'étoient pour la pluſpart des Recteurs, Magiſtrats, & Officiers de la ville, tant Regens que hors de Charge. Plus de quatre mille Bourgeois habillez & armés d'une même ſorte lui allerent auſſi au devant à pied. On érigea vingt quatre Arcs de Triomphe, qui coûterent vingt milles piſtoles, groſſe ſomme en ce temps-là, où l'argent n'étoit pas ſi commun qu'aujourd'hui.

Anvers 1549. Comme la ville d'Anvers, étoit alors, ce qu'eſt aujourd'hui celle d'Amſterdam, c'eſt-à-dire qu'elle paſſoit pour la plus riche & la plus fleuriſſante du païs, il y eut un plus grand concours de monde qu'en aucune autre, parce que l'on s'aſſeuroit de voir à cette Entrée, des choſes plus rares qu'aux autres. Pendant huit jours le Prince & la Reine-Gouvernante furent traitez aux dépens de la ville avec toute leur ſuite, & tous les jours on leur donnoit quelque nouveau divertiſſement, de Feſtins,

Feſtins, joûtes, Tournois, Bals, Jeux, & delicieux Repas. Tous les ſoirs on faiſoit des feux d'Artifice d'une nouvelle invention dans les places publiques, outre ceux des particuliers, & pendant tout ce temps-là il ne ſe parla entre les Bourgeois que de Bals & de Feſtins. La ville fit preſent au Prince d'une ſtatüe de la grandeur d'une femme, repreſentant l'Abondance, qui embraſſoit une grande coupe d'argent dans laquelle il y avoit douze mille Ducats. Auſſi ſortit-il de cette ville plus ſatisfait que d'aucune autre.

Nouvelles affligeantes.

Mais quelque grande que fût la joye de l'Empereur de voir le Prince ſon fils ſi careſſé en Flandre, cependant comme les plaiſirs du monde ſont mêlez de quelque amertume, il faut avoüer que Charles V. l'éprouva dans cette occaſion, comme il l'avoit ſouvent fait, & que ſa joye fut interrompüe par les nouvelles qu'il reçût alors, & qui l'affligerent beaucoup, des grands Deſordres & Dommages que Dragut avoit cauſez ſur la mer Mediterranée, où il avoit non ſeulement infeſté les côtes de Naples, d'Italie, & de pluſieurs autres lieux, mais interrompu entierement le commerce. On ne ſera peut-être pas fâché, d'apprendre en cet endroit quelques particularitez de la vie de ce fameux Corſaire.

Dragut.

Dragut Rais étoit Turc de naiſſance, pas mal-fait de ſa perſonne, courageux, hardi, intrepide, infatigable. Il entra au ſervice de Barberouſſe, Roy d'Alger, en qualité de matelot, & il eut le bon-heur d'être ſi fort à ſon gré, qu'aprés l'avoir mené pendant quatre

ans avec lui à Pirater, il le jugea digne d'être chef d'Eſcadre, de ſorte qu'en 1540, il l'envoya en Courſe avec dix vaiſſeaux, avec leſquels ayant fait deſcente dans l'Ile de Corſe, il la ravagea. André Doria ayant apris cela à Meſſine, où il étoit avec vingt & une Galere, depêcha contre lui Jeannetin Doria ſon Lieutenant & ſon neveu pendant qu'il courût nuit & jour à l'entour de cette Iſle, pendant ſix jours, le ſuivant & demandant par tout de ſes nouvelles ſans en pouvoir apprendre.

Pris par Doria. Finalement le ſecond jour de Mai au point du jour il trouva ce Barbare en un endroit de cette Iſle, où il avoit debarqué le butin qu'il avoit fait, & étoit occupé à en faire le partage avec ſes gens. Surpris en cét eſtat, où il étoit hors de deffenſe, il devint lui même, tous ſes vaiſſeaux, ſes gens, & ſon butin, la proye de Jeannetin Doria, hors deux Galeres, qui ſe trouvant écartées eurent le bonheur d'échaper par la fuite. Incontinent il fit attacher Dragut à la chaîne, avec tous les Turcs & les Mores qui étoient ſur les Galeres, & l'on en tira 164. eſclaves Chrétiens que l'on mit en liberté. Avec ce riche butin Jeannetin s'en retourna à Genes, pour y recevoir les loüanges & l'applaudiſſement que ſa Patrie lui donna en cette occaſion. Il y fut reçû avec une très-grande joye, parce que ſon retour delivroit la ville de la conſternation univerſelle où le nom de ce Barbare l'avoit miſe.

On le tire de la Chaîne. Preſque toute la ville courût pour voir dans les chaînes ce Dragut qui à ſon premier voyage de mer avoit jetté l'épouvante par tout.

Entre

Entre autres perſonnes qui le furent voir, ſe trouva la femme de Jeannetin Doria, avec quelques autres Dames des plus conſiderables de la ville, & comme il parloit fort bon Italien, il trouva ſi bien le ſecret de leur plaire, que cette Dame, pria inſtamment ſon époux de le mettre en liberté; de ſorte qu'en même temps, & en preſence de ces Dames il lui fit ôter ſa chaîne; il ne fut pas plûtôt tiré de cét eſtat, qu'il fit un diſcours de remercîment à ſa bien-faitrice, qui plut beaucoup. Enſuite Jeannetin Doria l'envoya au Prince André ſon Oncle, qui étoit encore à Meſſine, & qui après l'avoir vû le renvoya incontinent à Genes, avec ordre de le faire conduire à l'Empereur, afin qu'il en diſpoſât comme il le jugeroit à propos. Tant il eſt vray que la fortune, (je ne veux pas dire la Providence Chrêtienne parce qu'il s'agit ici d'un Turc) quand elle a une fois reſolu de favoriſer quelqu'un en prepare de loin les moyens. Charles V. aprés avoir vû ce Barbare, ne voulant pas le laiſſer entierement en liberté, fut ſur le point de l'envoyer dans une Citadelle pour y être gardé juſqu'à à la mort : mais ayant ſû qu'on lui avoit fait la grace de le tirer de la chaîne, & de le diſpenſer de ramer, à la priere de la Ducheſſe Doria, épouſe de Jeannetin, il ne voulut pas revoquer cette grace, & le renvoya bien-tôt aprés à Genes au Lieutenant de Jeannetin qui y étoit alors, lui faiſant ſavoir que puis que Dragut étoit ſon priſonnier, il devoit diſpoſer de lui comme il le trouveroit à propos : de ſorte qu'il le mit dans ſa Capitane, où il le fit garder,

mais ſans être enchaîné, ni obligé de ramer.

Il eſt racheté par Barberouſſe.

Barberouſſe qui avoit une ſouveraine eſtipour Dragut, informé que les premieres nouvelles qu'il avoit eu de lui, que l'Empereur l'avoit fait étrangler étoient fauſſes, & qu'il étoit dans la Capitane de Doria, ſans être même enchaîné, commença à traiter de ſa rançon. D'abord Doria reffuſa toutes les offres qu'on lui faiſoit pour la rançon de Dragut, ſans même les vouloir écouter; perſuadé, qu'eſtant un Corſaire hardy, courageux, & entendant parfaitement la marine, il ne ſeroit pas plûtôt retourné au ſervice de Barberouſſe, qu'il ſeroit en eſtât de faire beaucoup de mal à la Chrêtienté. Ainſi il refuſa l'offre qu'on lui fit de deux mille Sultans qui valent autant de Ducats. Sur ces entrefaites Jeannetin qui étoit alors à Meſſine, où il paſſa l'hyver loin de ſa femme, devint amoureux d'une Dame veuve, extraordinairement belle, qui avoit un fils âgé de quinze ans, & qu'elle aimoit avec paſſion, eſclave à la Cour de Barberouſſe, qui l'aimoit ſouverainement à cauſe de ſa beauté; ce qui faiſoit qu'il n'avoit pas voulu traiter de ſa rançon avec ſa mere qui ſouhaitoit avec paſſion de le retirer. Cette femme n'oublioit pas lors que Jeannetin la courtiſoit de ſe ſouvenir de procurer la liberté à ſon cher fils. Auſſi eut-il cette complaiſance pour elle, qu'il fit dire à ceux qui ſollicitoient la liberté de Dragut, que ſi on vouloit outre les 2000. Sultans offerts, mettre en liberté un jeune eſclave nommé François Galaſſi, il relâcheroit

roit Dragut. Barberouſſe accepta l'offre, envoya les 2000. Sultans à Meſſine avec le jeune eſclave, Dragut fut envoyé à Alger, & la veuve, Maitreſſe de Doria, eut pour preſent ſon fils, & les 2000. Sultans. D'autres disent que la ſomme fut de 4000. Sultans, qui valent autant que des Ducats d'or.

Il retourne en Afrique.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que quand on en auroit demandé deux fois autant, Barberouſſe ſouhaitoit ſi fort d'avoir Dragut qu'il l'auroit donné. Il témoigna publiquement la joye qu'il avoit de ſon retour, & le remit dans ſes premieres charges de Corſaire. Celui-ci irrité contre les Chrétiens cherchoit l'occaſion de ſe vanger, & de rétablir ſa reputation auprès des Turcs & des Arabes, ce qui lui fut aiſé ayant le ſecret de ſe faire aimer, par une liberalité ſi extraordinaire qu'il n'eut jamais l'avidité de prendre rien pour lui en particulier du Butin, en qualité de chef, ſe contentant d'une portion égale à celle de chacun des Matelots & Soldats; apas capable de gagner le cœur des plus Barbares. Auſſi tous ſouhaitoient d'entrer à ſon ſervice, & il falloit avoir des recommandations pour y avoir une place. De ſorte que pouvant choiſir, il ne prenoit que les plus braves & les plus intrepides; gens qui ne connoiſſant point le peril, quand il falloit combattre pour la Gloire, venoient à bout des entrepriſes les plus difficiles, ce qui lui acquit une très-grande reputation.

Il aquiert de l'autorité.

Barberouſſe avoit travaillé à mettre bien

Dragut dans l'esprit de Solyman, & il y avoit si bien réüssi, que la premiere fois qu'il le vit, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup son courage, & lui donna un Turban & une Veste; present qu'il avoit accoûtumé de faire aux gens dont il estimoit le merite. Mais Barberousse vint à mourir pendant que la reputation de Dragut étoit la plus florissante, ce qui lui acquit plus d'autorité parmi les Arabes, d'autant plus que Solyman lui écrivit, *qu'il pouvoit s'assûrer qu'il auroit pour lui la bonne opinion & l'estime qu'il avoit toûjours eu pour Barberousse, parce qu'il esperoit qu'il auroit pour lui le même zéle, que l'autre avoit toûjours fait paroître pour son service.* La premiere pensée de Dragut fut de faire quelque action d'éclât, qui lui pût acquerir encore plus de credit auprés de Solyman, le rendre plus glorieux & plus formidable, & avancer ses affaires. Aprés avoir pensé à plusieurs entrepriſes il se détermina à celle de se rendre maître de la ville d'Afrique, située sur une langue de terre de la Mer Mediterranée; place fort commode pour la navigation, ce qui y avoit attiré un grand nombre de Juifs d'Espagne & de Portugal, & l'avoit renduë très-riche. Mais voyant qu'elle étoit trop peuplée & trop bien fortifiée pour la pouvoir emporter par les armes, il se servit de ruses & d'artifices, avec tant d'habileté, qu'ayant trompé les Mores qui la gardoient, il s'en rendit maître.

Il devient puissant.

Solyman fut fort content de cette nouvelle acquisition de Dragut, prévoyant les avantages qu'il en pourroit tirer pour ses desseins sur

ſur la Mediterranée, & ce grand Corſaire y mena ſon Eſcadre, qui n'étoit que de douze galeres, & ſe rendit ſi puiſſant, qu'avec les droits, que la ville lui payoit en qualité de Seigneur, il leva une Armée de trente bonnes galeres, & ſe fit appeller *Prince d'Afrique*. Pour gagner l'affection de ſes nouveaux ſujets, il prit la reſolution de remplir cette ville du butin qu'il feroit ſur les Chrêtiens; ainſi ſans avoir égard à aucune Nation, il couroit la mer, faiſoit du pis qu'il pouvoit ſur les côtes, & prenoit tous les vaiſſeaux qu'il pouvoit attraper, hors ceux qui avoient des paſſeports pour negotier en Afrique; ainſi en peu de temps il rendit cette ville la plus floriſſante de toutes celles qui étoient ſur ces côtes; mais il en vouloit ſur tout aux vaiſſeaux de l'Empereur, & de la côte de Genes, pour ſe vanger de l'affront qu'on lui avoit fait de le mettre à la chaîne, & de le faire ramer, diſant ſouvent *qu'il cherchoit l'occaſion de faire du mal au mary, & de faire du bien à ſa femme.*

Au mois de Mai de cette année (d'autres diſent que ce fut au mois d'Aouſt de la précedente) Dragut mit à la mer avec douze galeres, & infeſta beaucoup les côtes Chrêtiennes. Il alla particulierement ſous la Banniere feinte d'Eſpagne en un lieu appellé *Quartuccio*, au voiſinage de *Caſtell' à mare di Stabia*, où il fit beaucoup de butin, & d'eſclaves de tout ſexe & de tout âge, & il auroit encore fait plus de mal, ſi de Gragnano, & d'ailleurs, il n'y fût accouru en grand diligence un nombre conſiderable de gens ar- Dommages. 1547.

mez, qui l'obligerent de ſe rembarquer. De là il alla vers la côte de Procida, où il arbora la Baniere blanche de la Redemption. Quelques Chrêtiens allerent à ſon bord, & racheterent tous les eſclaves, excepté une très-belle fille qu'il voulut garder pour lui. Quelques jours après, & pendant qu'il cherchoit deçà & delà à pyrater, une des plus grandes galeres de l'Eſcadre Eſpagnole, allant de Barcelone à Genes pour y porter quelques Officiers de guerre Eſpagnols, & quarante mille ducats pour Gonzague Gouverneur de Milan, (elle portoit auſſi Donna Agate épouſe de Don Indico Davalos, Gouverneur de Pavie, avec ſix autres Dames, & autres femmes,) tomba entre les mains de ce Barbare, qui s'en retourna à Afrique triomphant de ſon butin. Enſuite il travailla à faire fortifier la ville, & la rendit l'azile de tous les Corſaires, en telle ſorte que le ſeul nom d'Afrique donnoit l'épouvante à toutes les côtes, & empeſchoit le commerce des Chrêtiens ſur la Mediterranée, ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Charles V. Nous verrons dans le livre ſuivant les autres progrez de ce Corſaire.

Mort de Paul III. Sur ces entrefaites il arriva un Courrier à l'Empereur de la part de ſon Ambaſſadeur à Rome, qui lui portoit la nouvelle de la mort du Pape Paul III. arrivée le 12. Novembre de cette année: à peine avoit-il achevé de lire la lettre qu'il dit au Prince ſon fils, qui lui demandoit s'il y avoit quelque choſe de nouveau, *qu'il étoit mort à Rome un bon François*, & lui ayant donné la lettre à lire, il ajoûta,

ajoûta, *je ſuis aſſûré, mon fils, que ſi les parens du Pape ont fait ouvrir ſon corps pour l'embaumer, on y aura trouvé trois fleurs de Lis gravées ſur ſon cœur.* Cela me fait ſouvenir du diſcours, & de l'inſtruction que Charles V. donna au Prince Philippe ſon fils, deux jours après qu'il fut arrivé à Bruxelles. Quelques-uns diſent, qu'il le fit en preſence du Duc d'Albe & de Ruygomez, ce qui pourroit être; mais s'il en faut croire Sandoval, il lui fit ce diſcours teſte à teſte; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, comme l'experience l'a fait voir, que Philippe en fit ſon profit en ſon temps.

Inſtruction de l'Empereur Charles-Quint au Prince Philippe ſon Fils.

MOn cher Fils. Le cours de ma vie, qui n'a été que trop pleine de fatigues & de douleurs ameres, a été une école qui m'a ſouvent donné occaſion d'apprendre que les Princes, étant ſemblables au feu qui monte toûjours, ont accoûtumé de concevoir de vaſtes deſſeins, mais qu'ils ſont ſujets à voir manquer ceux où ils croyent réuſſir plus facilement, & que lors qu'ils ſe croyent montez au plus haut faite de la gloire, ils tombent dans les plus grandes diſgraces. Vous en voyez deux grands exemples en ce qui vient de m'arriver, ſavoir l'entrepriſe d'Alger, & les avantages que l'Electeur Maurice & ſes Alliez, viennent de remporter ſur moy, après

Les Princes ſujets aux diſgraces. 1549.

après tant de glorieuſes victoires. L'un & l'autre a ſervi à me faire connoître, que les Princes, quelques grands & puiſſans qu'ils ſoient, ne doivent pas avoir tant de confiance en eux-mêmes, & que la Providence de Dieu preſide ſur leurs actions, auſſi bien que ſur celles des moindres hommes. L'eſtât de mes affaires & celles de l'Empire, lors que j'y ſuis parvenu, étoit tel, que je n'ay pû avoir ni exemples, ni inſtructions ſur leſquelles je pûſſe regler ma conduite, & j'ay été obligé d'être moi-même mon maître & mon diſciple. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon, mon cher fils, que je vous ai expoſé à un ſi long & ſi penible voyage pour vous avoir auprès de moy, parce que voulant travailler à vous rendre tel que moy, les inſtructions que je vous donnerai de bonne heure, ne vous ſeront pas, à ce que j'eſpere, inutiles.

Charles V. commence à donner des Inſtructions à ſon fils.

J'avoüe, aprés avoir conſideré l'inſtabilité, & les changemens étranges & ſi frequens, qui arrivent dans toutes les affaires du monde, & encore plus dans celles des Etâts, qu'il ſemble impoſſible, à la plus grande experience que l'on puiſſe avoir, de pouvoir vous donner des regles, ſur leſquelles vous puiſſiez prendre des meſures juſtes, pour la conduite des Royaumes, & le gouvernement des Etâts, auſquels vous me devez ſucceder comme mon unique heritier. Cependant l'amour paternel que j'ay pour vous, & qui ne ſauroit être plus grand, l'obligation où je ſuis de rendre ſervice à Dieu, & celle de ma conſcience, m'engagent à vous donner quelques inſtructions ſur certains chefs prin-

principaux, priant ce Pere des lumieres, qui en qualité de Roy des Roys preſide ſur le Gouvernement de tout le monde, qu'il veüille par ſa ſainte bonté & clemence vous aſſiſter, lors que vous ſerez appellé à commander à tant de peuples, & qu'en attendant, il mette dans vôtre eſprit & dans vôtre cœur les diſpoſitions, & les lumieres neceſſaires pour profiter des bonnes inſtructions qui vous ſeront données, & d'en ſavoir faire un bon uſage, lors que nôtre Pere commun vous appellera à commander à des Royaumes, qui ſont plus vôtres que miens. Je puis cependant vous aſſûrer, que la protection de Dieu ne vous manquera pas, ſi dans tous vos deſſeins vous avez principalement en viie le ſervice de Dieu, & qu'après avoir fait tout ce qui ſe peut aux affaires, vous remettiez le ſuccés & l'événement de vos projets & de vos actions à ſa volonté, pour en ordonner comme il le trouvera bon; ce ſera le moyen & de ne vous pas trop affliger des mauvais ſuccés, & de ne pas vous réjoüir des bons juſques à en devenir orgueilleux.

La premiere inſtruction, que je vous donne, eſt, que ſi vous voulez que Dieu vous ſoit favorable, il faut que vous ayez beaucoup de zéle pour l'obſervation & la protection de nôtre ſainte Foy en tous lieux, mais particulierement dans les Royaumes & Etâts dont vous devez heriter, que vous pourrez conquerir, ou qui tomberont ſous vôtre puiſſance de quelque maniere que ce ſoit: vous devez travailler à faire obſerver la Juſtice, n'y établir que des Juges habiles, experimentez

La Foy & la Juſtice. 1549.

tez & integres ; veiller ſur eux, afin d'empeſcher par vôtre autorité qu'il ne ſoit fait tort à perſonne, & que les recommandations des riches & des puiſſans ne puiſſent pas faire du tort à la cauſe des foibles & des pauvres, & vous ſouvenir ſans ceſſe, que la bonne foy & la juſtice du Prince ſont les deux Advocats qui plaident en ſa faveur devant Dieu, & qui font deſcendre ſur lui les benedictions du Ciel.

Concile. Comme après tant de travaux, & tant de fâcheuſes guerres, que j'ay été obligé de ſoûtenir avec tant de dépenſes, & au peril même de ma vie, pour tâcher de ramener les obſtinez heretiques d'Allemagne dans le bon chemin d'où ils ſe ſont égarez, il ne s'eſt pû trouver d'autre moyen que la convocation d'un Concile, auquel ſe ſont enfin ſoûmis, aprés tant de ſollicitations de ma part, de prieres & de menaces que j'y ai employées, tous les Etâts de l'Empire, tant Catholiques que Lutheriens ; je vous exhorte d'entrer dès aujourd'huy, dans cette ſainte œuvre, de faire tout ce qui dependra de vous, pour la conduire à la perfection, & de travailler de concert avec le Roy des Romains vôtre oncle, les autres Roys, & les Miniſtres du Pape, à ce que chacun de ſon côté ſe rende Mediateur & Promoteur de ce Concile, & contribuë à le faire réüſſir, à la gloire de Dieu, & au bien de l'Egliſe.

Le S. Siege. Vous devez ſur toutes choſes avoir toûjours le cœur plein de reſpect & de veneration pour le S. Siege, qui eſt la baſe & le fondement de la Religion Catholique, con-

tre

tre laquelle les heretiques vomiſſent tant de calomnies. Charlemagne, & pluſieurs Roys de France ſes ſucceſſeurs, ont fort bien reconnu, combien un Prince pieux & Chrêtien eſt obligé de maintenir l'autorité du S. Siege, puiſque ſans épargner ni fatigues, ni voyages, ni dépenſes, ils ſont allez ſi ſouvent à ſon ſecours avec de puiſſantes Armées, lors que les Barbares le vouloient opprimer. Ouy, mon fils, piquez-vous d'une ſainte ambition de ſurpaſſer tout autre Prince, lors qu'il s'agira de proteger le S. Siege, ou de lui témoigner de la veneration : & quand il ſe trouveroit des Papes, qui n'en uſeroient pas bien envers vous, comme j'en ai éprouvé de tels ; faites comme moy, qui me ſuis plaint des deffauts de la perſonne, ſans perdre le zéle & le reſpect dû au S. Siege, & faites tout vôtre poſſible pour étendre ſon autorité.

Quant à ce qui regarde les affaires des Egliſes particulieres, les Benefices & Abbayes qui ſont de collation Royale, & où vous avez droit de nommer, vous devez ſur tout prendre ſoin & tenir la main, à faire que ces places ſoient remplies par de bons ſujets, ſavans, experimentez, de bonne vie & mœurs, & que chacun ait les qualitez convenables à la qualité du Benefice auquel il ſera nommé, afin qu'il puiſſe en remplir toutes les fonctions. Et comme c'eſt ici une affaire de grande importance, vous ne devez nommer perſonne à la recommandation de qui que ce ſoit, ſans vous être bien informé de lui, autrement, Dieu ſeroit mal ſervi, vôtre conſcience en Benefices. 1549.

ſeroit

ſeroit chargée, les peuples en ſeroient malcontens, & il en pourroit arriver pluſieurs ſcandales à l'Egliſe, & pluſieurs affaires dangereuſes à l'Etât. Sur toutes choſes vous devez avoir ſoin que ceux qui ont cure d'ames, ne ſe diſpenſent pas de la reſidence ſans de grandes raiſons.

Paix. Mais puis que J. Chriſt ne nous a rien recommandé dans ſon Evangile ſi expreſſément que la paix, que l'on ne peut être non ſeulement bon Prince, mais non pas même bon Chrêtien, ſans l'avoir à cœur : & que celui qui a donné ſa propre vie pour nous, nous ordonne ſi ſouvent de l'aimer, & nous declare qu'il l'aime ſur toute autre choſe; étant d'ailleurs impoſſible que les Princes ni les peuples puiſſent ſans elle ſervir Dieu comme il faut, & que la guerre eſt la ſource de tant de malheurs; vous devez, mon fils, accoûtumer de bonne heure vôtre cœur aux penſées pacifiques, & éviter avec ſoin tout ce qui pourroit vous porter à la guerre, à moins qu'elle ne ſoit ſi neceſſaire, que Dieu & le monde voyent, que vous avez été contraint de la faire ſans le pouvoir éviter. Vous avez d'autant plus de raiſon de l'éviter, que nos Royaumes & nos Etâts, étant épuiſez par les grandes charges, que j'ay été obligé de mettre ſur mes peuples, ſans quoi il ne m'auroit pas été poſſible de ſoûtenir tant de guerres; & comme elles ne finiront pas encore, ſelon toute apparence, & que les peuples ſeront par conſequent chargez de plus en plus, quand vous monterez ſur le Trône, vous ne ſerez jamais aimé de vos ſujets qu'en leur donnant la paix. Pour

Pour cette guerre que j'ay entrepriſe, bien plus pour la deffenſe de la Religion que pour mon propre intereſt, j'ay été obligé afin de ne pas ruïner entiérement mon peuple, d'engager non ſeulement beaucoup de vaſes d'or, d'argent, & de pierreries, mais pluſieurs Terres & Seigneuries dans les Royaumes de Naples, de Sicile, & d'Eſpagne, ce qui m'a donné beaucoup de chagrin, parce que non ſeulement nos peuples, mais encore nos ennemis, concluent de-là que nos revenus & nos treſors ſont épuiſez: outre qu'il n'eſt pas de la gloire, ni de la majeſté d'un Prince d'être obligé à faire un tel commerce. Ainſi je vous conjure de travailler avec ſoin à chercher les moyens de degager, ce que la neceſſité m'a forcé de mettre en gage, ce qui vous fera beaucoup d'honneur; & d'éviter par une paix continuelle, de tomber dans les inconveniens qui me ſont arrivez, puis que je ne puis faire moy-même ce que je vous recommande. Engagemens.

Quoi que vous deviez vivre en bonne intelligence avec les autres Princes, vous devez le faire particuliérement avec le Roy Ferdinand mon frere & vôtre oncle, & avec le Prince Maximilien vôtre couſin & mon neveu. Il ne ſuffit pas même de vivre en bonne correſpondance ſimplement avec ces deux Princes, il faut avoir une entiere confiance en eux; comme je ſuis aſſûré qu'ils vous en donneront toute ſorte de ſujet, je vous exorte d'en faire de même envers eux. Vous ne devez pas ſeulement en uſer de la ſorte, parce que la Religion Chrêtienne l'ordonne, & Amitié avec ſon oncle & ſon couſin.

que

que la liaiſon d'un même ſang vous y oblige, mais pour l'intereſt reciproque de vôtre conſervation. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour faire declarer mon frere Roy des Romains, j'en ſuis venu à bout, par la benediction de Dieu; & je l'ai fait afin de vous intereſſer l'un & l'autre, à ſoûtenir & à deffendre nôtre Maiſon. Après ma mort, Ferdinand deviendra puiſſant par le moyen de l'Empire, vous le ſerez encore davantage, étant Maître de tant de Royaumes & d'Etâts, en ſorte que perſonne n'oſera vous inquiéter quand on ſaura que vous ſerez ſoûtenu par les forces d'un ſi puiſſant oncle, ni attaquer vôtre oncle, quand on le verra appuyé des vôtres. C'eſt le grand fruit que produira l'étroite union, amitié, & confiance, d'un ſi grand oncle avec un ſi puiſſant neveu.

Deniers. Ferdinand mon frere aura ſoin de tenir en paix l'Allemagne, de hâter l'affaire du Concile, & de faire durer la Treve avec le Turc, & j'eſpere d'obtenir des Etâts d'Allemagne, où j'irai bien-toſt, une bonne ſomme d'argent pour nous deffendre, en cas que le Turc ou le Roy de France, ou autres viennent à nous attaquer, voyant qu'il eſt impoſſible que j'en puiſſe tirer de mes Royaumes & Etâts, pour en ſecourir l'Allemagne, en cas qu'on vînt à l'attaquer, ce qui vous ſera impoſſible à vous-même quand vous monterez ſur le Trône, parce que vous les trouverez ruïnez; de ſorte que pour l'amour de vous je dois travailler, ce que je ne manquerai pas de faire, à maintenir la paix, afin que nos peuples ayent le temps de ſe remettre

tre en bon eſtât, juſques à ce que l'Allemagne ſe puiſſe deffendre par elle même.

Il ſeroit de l'intereſt de la Chrêtienté, de pouvoir faire la guerre au Turc, afin de l'empêcher de s'agrandir à nos dépens, mais il eſt devenu trop puiſſant, par le refus que les autres Princes ont fait de ſe Liguer avec moy, comme je l'aurois ſouhaité; & comme on ne pourroit aujourd'hui lui faire la guerre, ſans ruïner tous les Princes Chrétiens, & avec peu d'eſperance de le vaincre, il faut faire de neceſſité vertu. Ne pouvant trouver nos avantages à lui faire la guerre, il faut faire durer autant qu'il ſe pourra la Treve que j'ay faite avec lui, & éviter adroitement de rompre avec lui, à moins qu'il ne vous y oblige; & auquel cas, il ne faut épargner ni dépenſes, ni fatigues pour ſécourir Ferdinand mon frere, quand même vous auriez la guerre dans les Royaumes de Naples ou de Sicile. Turc.

Outre l'étroite confiance que vous devez entretenir avec le Roy Ferdinand mon frere & vôtre Oncle, vous ferez bien de vivre en bonne amitié avec tous les Electeurs de l'Empire, parce que ne faiſant avec lui, & les autres Princes qu'un même corps, il n'eſt pas ſeulement convenable, mais d'une neceſſité abſoliie, à cauſe des Païs-Bas, & du Duché de Milan, d'en uſer de la ſorte envers vôtre Oncle, les Electeurs, & les autres Princes de l'Empire. Cela fera que vous pourrez tirer de grands avantages de l'Allemagne, ſans quoi difficillement pourriez-vous conſerver les Païs-Bas & la Duché de Milan. Electeurs 1549.

Au

Au reſte vous ne devez pas faire difficulté de faire largement des preſens aux Princes, de qui vous pouvez eſperer des ſervices, car par ce moyen, il vous en reviendra des avantages à vous même, & en même temps vous appuyerez l'autorité, & le credit de Ferdinand vôtre Oncle.

Suiſſes. Quant au Suiſſes il eſt bon de les avoir pour amis, mais non pas pour Confidens, ſur tout aujourd'huy qu'ils ont embraſſé une Religion differente. C'eſt une Nation mercenaire, & les Hiſtoriens nous apprennent qu'ils ſavent tourner caſaque quand ils veulent; ainſi il eſt neceſſaire d'agir avec circonſpection avec eux comme j'ay fait, quand il s'agira de les prendre à vôtre ſervice, & il ne le faut jamais faire, que faute d'Allemans. Il eſt pourtant neceſſaire que vous entreteniez un Ambaſſadeur en ce païs-là, qui les aſſeure inceſſamment de vôtre plus étroite amitié, à cauſe de la Ligue perpetuelle que la Maiſon d'Aûtriche a faite avec eux pour la Conſervation de la Franche Comté; il leur faut auſſi payer exactement tout ce qui leur a été promis par cette Ligue.

Le Pape. Pour ce qui regarde le Pape d'aujourd'huy, vous n'ignorez pas combien il m'a donné ſujet d'être mal ſatisfait de lui, quoi que pour acquerir ſon amitié je me ſois laiſſé porter à marier ma fille Marguerite avec Octave Farneſe ſon petit neveu, qui tout neveu de Pape qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un ſimple Gentil-homme, & cependant il n'a pas laiſſé de traverſer mes deſſeins en Allemagne, & de me donner du chagrin au ſujet du Con-

Concile, auquel il a finalement consenti aprés tant d'oppositions, & uniquement parce qu'il ne l'a pû éviter. Cela n'empêche pas que je ne vous prie, mon cher fils, que toute vôtre vie vous ne regardiez pas à ce que pourront faire les Papes, mais seulement à la Dignité de vicaires de Jesus-Christ où ils sont élevez, de leur rendre en cette qualité le respect extraordinaire qu'ils meritent, & de souffrir plûtôt qu'ils vous fassent du tort que de leur en faire. Je vous prie aussi d'entretenir une bonne amitié avec la Ducheſſe Marguerite ma fille, d'avoir soin de ses enfans pour l'amour de la mere, & entre ses enfans du Duc Octavio, & de considérer qu'elle est mon sang, que je l'ai toûjours aimée, & que vous estes obligé aussi par l'amour de fils que vous me portez, de l'aimer.

Plaisance 1549.

Pour ce qui regarde les affaires de Plaisance, il est certain que j'ay eu beaucoup de déplaisir de la mort du Duc de Castro fils du Pape, quoi qu'il ait été lui même la cause de son malheur; cependant à cause de la part qu'a pris en cette affaire Don Ferrante Gonzaga en qualité de mon Ministre, je suis obligé de soûtenir ce qu'il a fait, parce qu'il ne l'a entrepris que pour le bien de mes affaires, pour celui de toute l'Italie, & particulierement de l'Empire. J'ay cherché les expediens qu'on pourroit prendre pour contenter en cette affaire, & l'Empire & la maison du Pape; je n'en ai pû trouver d'autre que de lui rendre Plaisance; mais puis que nous en sommes Maîtres je suis d'avis de la garder jusqu'en un autre temps.

Quant

Conclave. Quant à l'Election des Papes, je vous puis dire, que quoi que mes Miniſtres à Rome, ſe ſoient quelques-fois ſervis de mon autorité, pour en recommander quelques-uns, ſur tout après la mort de Leon en faveur d'Adrien, cependant je vous aſſûre, mon fils, que je n'ai jamais eu deſſein d'intereſſer ma Conſcience pour ou contre qui que ce ſoit, parce que j'ay conſideré que cette haute dignité étoit d'une trop grande conſequence pour le ſalut des fidelles, ainſi j'ay toûjours crû qu'il falloit laiſſer le ſoin du Conclave à Dieu dont le Pape eſt le Vicaire, & je vous conſeille, mon cher fils, d'en uſer toûjours de même, d'autant plus que le Pape d'aujourd'huy eſt déja en decrepitude.

Difficultez avec Rome. Nous avons trois differens à demêler avec le S. Siege, ou avec le Pape, qui demandent de nôtre part beaucoup de précaution, d'adreſſe, & de fermeté. Le premier regarde le Royaume de Naples, parce qu'eſtant fief, de l'Egliſe la Cour de Rome s'imagine être en droit, ſur le moindre pretexte, d'en accorder ou d'en refuſer l'Inveſtiture comme il lui plaît, comme Clement VII. me l'a bien fait voir, quoi que les tentatives qu'il a faites pour cela, n'ayent réuſſi qu'à ſa confuſion. Par cette même raiſon elle pretend encore d'affoiblir l'autorité temporelle de la Couronne dans ce Royaume, & d'augmenter la Spirituelle: ce qui rend auſſi les Eccleſiaſtiques & ſur tout les Nonces du Pape fiers & orgueilleux. Le 2. regarde la Puiſſance abſolüe du Roy dans la Sicile ſur le Spirituel, ce qui paroit inſupportable à la Cour de Rome

me de n'avoir aucune autorité dans un Royaume Catholique. Le 3. concerne la Pragmatique de Castille, que Rome ne souffre qu'avec chagrin. Il faut mon fils, vous préparer à avoir souvent des differens avec les Papes sur ces trois chefs, lors que vous en serez maître, ce qui m'est souvent arrivé aussi; cependant je n'ay pas laissé de conserver inviolablement mes droits, sans perdre le respect que je dois, comme fils de l'Eglise, au Vicaire de J. Christ. Rome aime l'encens il faut lui en donner.

Tâchez de vous entretenir en bonne intelligence avec les Princes d'Italie, & de dissiper par des caresses & des honêtetez la jalousie qu'ils ont de la prosperité de la maison d'Aûtriche. Il faut sur tout, quand vous serez monté sur le Trône, garder beaucoup de mesures avec les Venitiens qui sont bons amis quand ils veulent, mais si passionez pour la conservation de leurs Etâts, qu'ils joüent souvent deux personages en une même Sene, & prenent le parti qui leur paroît le plus avantageux, sans s'informer d'autre chose. Je vous exhorte d'observer ponctuellement les Traitez que j'ay faits avec eux au sujet des Royaumes de Naples & de Sicile, & du Duché de Milan, tant pour ce qui regarde la Navigation & le Commerce, que les Frontieres: & comme il y a apparence qu'ils pourront souvent avoir des differens avec le Roy Ferdinand vôtre Oncle, au sujet des Limites, tâchez toûjours de vous en rendre le Mediateur pour les accorder. Venitiens.

Le Duc de Florence ne peut qu'être de Florence, Ferrare VOS Mantoüe

vos amis par reconnoiſſance, depuis que je lui ai donné une ſi conſidérable Seigneurie, dans un temps où cette famille étoit errante, d'autant plus que j'ay deſſein de garder la ville de Siene en mon pouvoir pour la lui rendre quelque jour, comme il eſt juſte. Aprés tout, ou par raiſon d'Eſtât ou autrement ce Duc ſera toûjours bon ami de la maiſond'Aûtriche, nonobſtant ſes Alliances avec la France; ainſi il ſera bon, de vôtre côté, de répondre à ſon amitié. Avec le Duc de Ferrare il faut temporiſer, parce qu'à cauſe du Fief qu'il a en France il ſemble qu'il ait de l'inclination pour elle: il eſt vray qu'en conſideration de la bonne juſtice que je lui ai rendüe dans les affaires de Modene, Regge, & Rovere, il a témoigné favoriſer mes intereſts dans tous les differens que j'ay eu avec Clement VII. quoi qu'il fût ſon Feudataire. Le Duc de Mantoüe eſtant vaſſal de l'Empire, & ayant ſes Etâts contigus à ceux du Roy Ferdinand vôtre Oncle d'un côté, & preſque entourez du Duché de Milan de l'autre, ne peut qu'être de vos amis, ainſi il faut être des ſiens, d'autant plus qu'eſtant maître du Marquiſat de Montferrat, s'il arrive que vous faſſiez la guerre en Italie, comme cela ne manquera pas à cauſe des Pretentions des François ſur le Milanez, le Montferrat eſt un païs fort commode pour les Troupes, & ce Duc m'en a entiérement l'obligation, puis que dans les differens ſurvenus au ſujet de ce païs-là, j'ay decidé en ſa faveur, & lui en ai donné l'inveſtiture; c'eſt ce que vous ne devez pas oublier.

La

La Republique de Genes ne peut manquer d'être toûjours à vôtre devotion, tant parce que j'y ai des amis qui m'ont beaucoup d'obligation, que parce que cette Republique ne pouvant ſe maintenir par ſon païs qui eſt de petite eſtendüe & ſterile, ni autrement que par le commerce, & n'en pouvant faire de conſiderable que dans vos Etâts & Royaumes, ils ſeront toûjours obligez d'être de vos amis, avec d'autant plus de raiſon qu'ils ſont mal ſatisfaits des François, & les François d'eux; outre que la Republique eſtant Fief de l'Empire, elle ne s'éloignera jamais de ſes Intereſts. Genes.

Je ne vous ai encore rien dit du Duc de Savoye, ce n'eſt pas que je l'aye oublié, eſtant auſſi conſiderable, & auſſi allié avec nous qu'il l'eſt. Ce Prince a le malheur d'avoir été chaſſé de ſon Païs par les François tant deça que delà les Monts. Ils s'en ſont rendus maîtres, ſur ce qu'il a reffuſé le paſſage de l'Armée Françoiſe dans ſes Etâts, ce qu'il a fait, tant parce que ce n'étoit pas ſon intereſt de le permettre, que parce qu'il ne vouloit ni me tromper, ni faire du tort à nôtre Parenté. Le Prince Emanüel Philibert ſon fils a eu recours à moy, & je ſuis plus que payé de l'avoir pris en ma protection par les bons ſervices qu'il m'a rendus & qu'il me rend encore; aprés ma mort vous devez être fort content d'avoir à vôtre ſervice un ſi grand Capitaine, qui ne vous ſervira pas ſeulement de l'épée mais de ſes bons conſeils. J'ay reſolu de n'entendre jamais à aucun Traité, à moins que la France n'ait reſti- Duc de Savoye.

tué à ce Duc tous ſes Etâts, & ſi je ne puis en venir à bout j'eſpere que vous le ferez. Les François pretendent de garder le Piémont, afin de troubler par leur inquietude naturelle le repos de toute l'Italie, mais c'eſt à cauſe de cela même qu'il faut les en chaſſer; outre qu'il n'y a rien de plus juſte que de ſoûtenir les Droits de ce Duc. Faites en ſorte que les Penſions accordées au Duc & au Prince ſon fils leur ſoient exactement payées, parce qu'il y va de vôtre honneur & de vôtre intereſt de n'y pas manquer, juſques à ce qu'ils ſoient rétablis dans leurs Etâts. Il faut conſiderer, mon fils, que la Savoye & le Piémont ſont le ſeul rempart qu'il y ait contre la furie des François qui muguettent toûjours l'Italie.

La France. Pour ce qui regarde la France, depuis que j'ay commencé à regner, comme j'ay toûjours eu de l'inclination à la paix, j'ay fait auſſi tout ce qui m'a été poſſible, pour vivre en bonne Intelligence avec le feu Roy François I. & j'ay tâché de m'accorder avec lui par des Treves & des ſuſpenſions d'Armes afin de l'obliger à lier une étroite & ſincere amitié avec moi, qui avoit reſolu de me liguer avec lui contre Solyman & les Lutheriens, ce qui auroit été le moyen de ruïner & l'un & les autres, au grand avantage de la Chrêtienté & de l'Egliſe; mais je n'ay jamais pû y reüſſir quoi que je l'aye ſouhaité avec paſſion, & que j'en aye facilité les moïens. Ce Prince n'a jamais gardé aucun Traité de paix ni de Treve que j'aye fait avec lui, comme tout le monde ſçait, qu'autant qu'il

qu'il ne pouvoit pas me faire la guerre, ou juſques à ce qu'il eût preparé les moyens de me tromper, n'ayant jamais uſé que de diſſimulation & de perfidie. Henry ſon fils, qui lui a ſuccedé, montre ouvertement qu'il veut ſuivre les traces de ſon pere. Mais ce qui me conſole eſt, que ſi la conduite du pere envers moi a été deteſtable à toute la Chrêtienté, celle du fils ne le ſera pas moins envers vous, & envers moy pour le temps qu'il me reſte à vivre, car je ne croi pas qu'il ſoit d'humeur à demeurer long-temps en paix: mais nous devons auſſi nous conſoler en ce que ſi le pere n'a rien gagné à ſoulever l'Europe & l'Aſie contre moy, le fils n'en retirera pas plus d'avantage contre vous: Ainſi il eſt bon de veiller toûjours ſur ſes actions.

Faites tous vos efforts pour ne manquer jamais à vôtre parole. Rien n'eſt plus digne d'un Prince, & rien n'eſt plus ſcelerat à un Chrêtien que de la rompre. Quelque avantage que vous y puiſſiez trouver, n'ayez jamais la moindre penſée de ſuivre en quoi que ce ſoit la maxime du feu Roy Ferdinand mon Ayeul; duquel on a publié, au préjudice de ſa glorieuſe memoire, qu'il ne ſignoit jamais aucun Traité, qu'il n'eût auparavant cherché les moyens de le rompre, avec quoi il trompoit ſa propre Conſcience & ſe rempliſſoit la teſte d'inquietudes. Je ſouhaite, mon fils, que vous vous conduiſiez en cela de telle ſorte, que dans tout le Cours de vôtre Regne vous vous puiſſiez vanter, comme moy dans le mien, de n'avoir jamais Parole. 1549.

manqué de parole à perſonne, & de n'avoir jamais été le premier à rompre ni Traité, ni Treve, ni Promeſſe, ni Serment. Si vous avez envie de faire la guerre à la France dans quelque conjoncture favorable, perdez la plûtôt que de rompre la paix ou la Treve: vous aurez toûjours aſſez d'occaſion de vous ſatisfaire en cela, parce que les François aiment trop la guerre pour vivre long-temps en paix.

Angleterre. Tâchez pendant vôtre Regne d'entretenir une bonne union avec les Anglois, ſelon le proverbe qui court ſur ce ſujet, *que quand on auroit la guerre contre toute la Terre, il faut avoir la paix avec l'Angleterre.* Vous ſavez que j'ay en dernier lieu fait un Traité avec Henry VIII. Pere d'Edoüard, aujourd'hui regnant, que vous devez exactement & inviolablement obſerver, non ſeulement à cauſe du Commerce de vos ſujets qui en tireront de grands avantages, mais encore pour tenir toûjours en crainte & en jalouſie l'eſprit des François, qui ont ſans ceſſe des differens avec les Anglois, en ſorte qu'ils ne feront jamais une bonne Alliance enſemble, à cauſe des pretentions que les Anglois ont ſur la Normandie, qu'ils muguettent toûjours; & que les François voyent avec beaucoup de chagrin Calais, qui eſt une des clefs de la France entre les mains des Anglois: de ſorte que ne pouvant y avoir d'amitié durable entre ces deux Nations, il vous ſera facile d'entretenir une bonne & avantageuſe Alliance avec les derniers. Et comme il y a de l'apparence que le Roy Edoüard, qui n'eſt aujourd'hui qu'un

qu'un enfant, reveillera quelque jour la pretention qui ſemble aujourd'hui oubliée, des penſions que les François avoient promis à ſon pere, & qui n'ont point été payées; quand cela arrivera, vous devez vous conduire ſelon l'eſtât où ſeront alors vos affaires. Mais de quelque nature que ſoit l'Alliance que vous aurez avec l'Angleterre, gardez-vous de jamais faire quoi que ce ſoit qui puiſſe prejudicier directement, ni indirectement à nôtre Religion, ni au ſaint Siege.

Ecoſſe, Danemarc.

Je n'ay pas grand choſe à vous dire au ſujet du Roy d'Ecoſſe, parce que le plus que vous pouvez eſperer de ce côté-là, c'eſt de faire avec lui quelque Traité pour la liberté du Commerce & de la Navigation, à quoi vous le trouverez diſpoſé. Quant au Roy de Danemarc, vous pouvez bien entretenir amitié avec lui, non pour l'intereſt de vos affaires, mais pour procurer quelque avantage au peu de Catholiques qui reſtent dans ſes Etâts, aujourd'huy que ſon Royaume eſt devenu preſque tout Lutherien, & il ſera bon d'avoir toûjours pour cela, un Ambaſſadeur à Coppenhaghen. En un mot pour l'intereſt & le repos des Païs-Bas vous devez éviter d'avoir aucun different avec ce Prince, qui puiſſe cauſer la guerre.

Gouvernement.

Il vous eſt extrémement important, mon cher fils, de conſiderer avec ſoin que les Royaumes & les Etâts que je vous laiſſerai, plûtôt peut-être que vous ne croyez, à cauſe de mes indiſpoſitions, ſont en grand nombre, compoſez de differentes Nations & Langues, fort éloignez les uns des autres par de vaſtes mers,

& que par terre on n'y peut aller que par la France, ce qui n'en peut que rendre le Gouvernement difficille, eſtant impoſſible que vous ſoyiez preſent par tout. Le ſeul remede que vous pourrez apporter à cela, c'eſt de faire tout ce qui ſera poſſible pour y établir de bons Gouverneurs & Vice-Rois, dont vous ayiez auparavant éprouvé le zele & la fidelité inviolable; car un bon & fidelle Gouverneur eſt le bras droit du Prince, au lieu que n'eſtant pas tel il peut faire beaucoup de tort à ſes affaires, ainſi on ne ſçauroit jamais uſer de trop de précaution là-deſſus. Pour-moi je ne ferai pas difficulté de vous dire, que quoi que j'aye pris toutes les precautions poſſibles, tant à nommer qu'à établir des Gouverneurs dans mes Royaumes & mes Etâts, afin de choiſir les perſonnes ſelon la nature de chaque païs, cependant j'ay été trop bien ſervi, pour croire autrement ſinon que Dieu m'a aſſiſté de ſa benediction, ce que j'eſpere qu'il fera auſſi à vôtre égard.

Miniſtres. Vous aurez cependant un grand avantage ſur moy, mon cher fils, c'eſt que depuis le premier jour que j'ay commencé à Regner, non ſeulement dans mes Etâts hereditaires, mais auſſi dans l'Empire, je me ſuis trouvé accablé d'affaires, de la plus grande importance, que jamais Prince ait eu. Affaires pour la pluſpart difficiles, embroüillées, & qui m'ont obligé de me pourvoir d'un nombre infini d'Officiers & de Miniſtres: & comme ces affaires ſont toûjours allées en augmentant depuis déja 30. ans & plus, elles ont rendu l'experience de pluſieurs d'entre

tre eux grande & parfaite. Vous aurez donc mon fils cet avantage, que lors qu'il plaira à Dieu de vous faire monter ſur le Trône, vous recevrez de moy, avec les Royaumes & les Etâts que je vous laiſſerai, un nombre infini de bons Officiers & Miniſtres, experimentez en toute ſorte d'affaires, entre leſquels vous pourrez choiſir ſelon vôtre inclination, & vôtre bon jugement; ce qui aſſeurement n'eſt pas peu conſiderable, tant pour vous que pour les Peuples, auſſi cela me donne autant de joye que de vous laiſſer mes Royaumes & mes Etâts.

Touchant le Gouvernement des Indes. Comme je trouve ce païs-là d'une grande conſequence à cauſe du profit qui en revient, qui peut encore devenir plus grand, j'ay toûjours pris beaucoup de ſoin & j'eſpere que vous en ferez de même, n'eſtant pas chargé des affaires de l'Empire comme moi, de vous bien informer de l'eſtât des affaires de ce païs-là, & de faire en ſorte que tout s'y paſſe à la gloire de Dieu, & pour vôtre bien. Il faut toûjours ſe ſervir des moyens les plus propres à tenir ce païs dans une exacte obeïſſance, comme il eſt bien juſte: mais ſur toutes choſes il faut tenir la main à ce que la juſtice y ſoit bien adminiſtrée, parce que par là on peut tenir en crainte ces peuples tout ſauvages qu'ils ſont; & faire reſpecter ceux qui ont le Gouvernement en main, ce qui eſt d'une abſolüe neceſſité; car ſi on perd une fois le reſpect à ces perſonnes là tout eſt perdu. Et comme le grand éloignement ôte le moyen d'y apporter du remede il faudroit faire Les Indes.

des depenſes infinies pour recouvrer ce qu'on auroit une fois perdu. D'ailleurs comme c'eſt un païs de Conquête, ſans avoir égard à ceux qui pourroient avoir des prétentions, il ſera bon d'y exercer toute l'autorité, le pouvoir & la ſouveraineté, que l'on pratique d'ordinaire dans les païs conquis.

Indiens. Quoi que j'aye pris tous les ſoins poſſibles pour tenir en bride les Indiens, ce qui doit être auſſi vôtre plus grand ſoin, comme ç'a toûjours été le mien, je n'ay pas laiſſé de chercher pluſieurs moyens, fait pluſieurs deſſeins, & pris beaucoup de reſolutions; mais enfin j'y ai établi un conſeil tout compoſé de gens de merite, qui n'a autre choſe à faire, que de pourvoir à ce qui eſt neceſſaire pour le Gouvernement de ce païs-là. En dernier lieu, ayant été informé des deſordres qui y étoient ſurvenus, j'ai envoyé dans la nouvelle Eſpagne en qualité de Vice-Roy, Don Antonio di Mendozza, dont j'ay experimenté la ſageſſe, tant dans les affaires de la Guerre que dans celles de mon Conſeil, afin de lui donner plus d'autorité dans ſon emploi, & vous qui venez d'Eſpagne pouvez être mieux informé que moi, de la maniere dont les choſes s'y ſont paſſées. Enfin mon cher fils, quoi que j'aye été engagé à tant de guerres qui ont devoré mes peuples juſqu'aux entrailles, & épuiſé tous mes treſors, je n'ay pas laiſſé, ſans avoir égard aux grandes dépenſes qu'il falloit faire de m'ouvrir le chemin à cette grande conqueſte, qui a été benite de Dieu, qui connoiſſoit mes intentions, qui étoient principalement de porter l'Evangile dans ces païs-là,

&

& par tout ailleurs ; & vous ſerez ainſi beni de Dieu ſans doute, ſi vous avez un pareil deſſein. Aujourd'hui, mon fils, la porte en eſt ouverte, le chemin frayé, & la machine preſte, il eſt de vôtre devoir, auſſi bien que de vôtre intereſt de la faire joüer. J'eſpere au reſte, que vous pourrez établir de telle ſorte vôtre domination en ce nouveau monde, que vous en ſçaurrez tirer des richeſſes capables de vous rendre formidable à tous vos ennemis, qui ne voudront pas vivre en paix avec vous en Europe, & par les ſoins que vous prendrez de faire bien regler le Gouvernement en ce païs-là, vous en retirerez cent pour un, ce qui avec le temps recompenſera toutes vos peines. Je devois aller plus avant ſur un article auſſi important que celuicy, mais je ſuis trop perſuadé de vôtre zéle, & de vôtre bon ſens pour vous en dire davantage.

Je paſſe maintenant à une des plus conſi- Mariage. 1549.
derables choſes que je pourrois vous recommander, & qui regarde la ſatisfaction d'un peuple zelé pour ſon Prince, auquel il ſouhaite des ſucceſſeurs, afin d'éviter les deſordres & les malheurs ordinaires aux changemens de Gouvernement. Je ne parle pas de la ſatisfaction particuliere que j'en recevrai, parce que vous ayant déja dit que le peuple en recevroit de la joye, vous pourrez juger vous-même quelle ſera la mienne. Je croy qu'il eſt non ſeulement convenable, mais abſolument neceſſaire, ſur tout pour les affaires des Païs-Bas, où il pourroit en arriver de grands inconveniens, que vous penſiez tout

de bon à vous remarier avec un parti qui vous convienne, autant que faire ſe pourra, puis qu'il s'agît du bien public de l'Eſtât, & en particulier d'une Maiſon qui a reçû tant de fois des effets extraordinaires & miraculeux de la benediction de Dieu, ce qui me fait eſperer, que cette même benediction continuera à vous donner des enfans. Vous le devez encore, pour me témoigner en cela l'amour & le reſpect qu'un fils doit à ſon pere.

Avec la France & la Navarre.

Je ne pretens point gêner vôtre inclination à l'égard du choix de la perſonne que vous voudrez épouſer. Je ſouhaite ſeulement que vous ayiez principalement en vûë le ſervice de Dieu, & le bien de l'Etât, auſſi bien que l'avantage de toute la Chrêtienté. Si on pouvoit negotier un mariage avec une fille du Roy de France, & s'aſſûrer que les Traitez que l'on fera avec lui, ſeroient inviolablement obſervez, & particulierement que le Duc de Savoye ſeroit rétabli dans tous ſes Etâts, & que l'on en donnât des aſſûrances ſuffiſantes, je croy que ce ſeroit ce qui vous conviendroit le mieux. Que ſi le Roy de France ne vouloit pas donner ſa fille, il faudroit negotier vôtre mariage avec la Princeſſe d'Albret, à la charge que l'on mettroit fin à tous les differens & pretentions que l'on pourroit avoir ſur le Royaume de Navarre, ce qui ſeroit un grand avantage. Mais il faudroit traiter cette affaire avec beaucoup d'habileté & de prudence, parce que le Roy de France, qui a cette Princeſſe dans ſa Maiſon, & qui a une paſſion demeſurée pour la Navarre,

varre, n'y consentiroit pas volontiers, sans y trouver quelque avantage pour lui-même; ce qui seroit difficile à negotier, parce que la France est en tel estât qu'il ne faut ni lui rien ôter, ni lui rien donner. On pourroit pourtant faire quelque chose en faveur d'une telle Epouse que cette Princesse, qui est fort belle, qui a de nobles inclinations, & des manieres Royales.

Je ne voi pas d'autre parti dans l'Europe qui vous convienne, ou du moins qui puisse être utile à vôtre Maison, & à l'Etât, en vous donnant des enfans, ni servir à réunir des familles divisées, & en tirer les avantages qui doivent être le principal motif du mariage des Princes. Il y a bien les filles du Roy des Romains mon frere, au moins l'aînée vôtre cousine germaine; & la fille de l'Archiducheſſe Doüairiere de France, mais comme ce ne sont point là des mariages propres ni à aggrandir un Etât, ni à terminer des pretentions, ni à accorder des familles ennemies, ils ne peuvent pas passer pour avantageux, à moins que dans une extréme necessité; ainsi il faut tâcher de faire un mariage pour les raisons que j'ay dites. Cependant, mon fils, je vous laisse l'entiere liberté de choisir telle personne qu'il vous plaira selon vôtre inclination, si vous n'en trouvez pas qui puisse se faire par raison d'Etât, & je prie Dieu qu'il vous inspire là-dessus ce que vous devez faire. Avec sa cousine.

Pour ce qui regarde ma fille, vôtre sœur aînée & Infante, après y avoir meurement pensé, je n'ai pû trouver de parti plus con- La fille de Charles V. 1549.

venable pour elle, pour moy, pour vous, & pour toute nôtre Maiſon, que celui de l'Archiduc Maximilien vôtre couſin & mon neveu. On a bien crû que je la voulois marier avec l'Infant de Portugal mon couſin, mais l'âge ne le permet pas, & je ne puis manquer à ce que j'ai promis de lui donner ma ſeconde fille vôtre ſœur, dont l'âge eſt proportionné au ſien. En un mot, je ſouhaite fort de marier ma fille Marguerite avec mon neveu Maximilien, ce qui ſera ſans doute fort agreable au Roy Ferdinand ſon pere & mon frere, & fera beaucoup de plaiſir à l'Italie & aux Païs-Bas; d'ailleurs je ſerai bien-aiſe d'avoir égard en cela à la recommandation que m'en fit avant que de mourir l'Imperatrice mon épouſe d'heureuſe memoire. Je vous dirai de plus, que par le Teſtament que je fis, la derniere fois que je me ſuis mis ſur mer, & que j'ay confirmé lors que j'entray en campagne contre les Lutheriens, j'ay reglé la dot que doivent avoir chacune de vos deux ſœurs.

Païs-Bas. Quant à l'article de mon teſtament qui regarde la ſucceſſion des Païs-Bas, après y avoir bien penſé, j'ai trouvé qu'il valoit mieux les incorporer avec les autres Etâts hereditaires, afin de rendre vôtre puiſſance plus grande, & vôtre Monarchie plus formidable. J'en avois autrement diſpoſé croyant qu'il ſeroit mieux pour vous de vous ſoulager du poids du Gouvernement de tant d'Etâts, mais ayant été mieux informé de vôtre bons ſens & prudente conduite, même dans vôtre plus grande jeuneſſe, j'ay crû faire du tort à ma memoi-

memoire, à vos bonnes qualitez, & à nos païs hereditaires ſi je les diviſois : d'autant plus qu'ayant moy-même conquis la Gueldre, & l'ayant incorporée aux Païs-Bas, il ne la falloit pas ſeparer des autres Etâts hereditaires. J'en avois encore une autre raiſon, c'eſt que Dieu vous pourra donner des enfans, ce que je prie avec humilité ſa miſericorde de faire, & que cela vous donnera moyen de donner à quelques-uns les Païs-Bas ou en proprieté, ou en qualité de Gouverneurs, ſelon que l'eſtât de vos affaires le requerra, car il y a certaines choſes qui ſont avantageuſes en un temps & préjudiciables en un autre. C'eſt ce qui m'oblige, mon cher & bien-aimé fils, de vous reïterer l'avis que je vous ai donné de penſer tout de bon à vous remarier, & quand je ſaurai vôtre inclination là-deſſus, je contribuerai de tout mon pouvoir à vous ſatisfaire.

Pour ce qui regarde ma ſeconde fille vôtre ſœur, j'ay reſolu de la marier en ſon temps avec le Prince de Portugal, comme je l'ai déja dit, qui eſt à peu près de ſon âge. Nous ſommes déja convenu avec le Roy ſon pere de la dot que je dois donner à ma fille & autres circonſtances, & je lui veux tenir la parole que je lui ai donnée, avec d'autant plus de plaiſir, que je voi que c'eſt un avantage pour l'Eſpagne, que le Roy de Caſtille, & celui de Portugal entretiennent une bonne union enſemble, tant à cauſe du voiſinage, de l'humeur & de la langue de ces deux peuples, qu'à cauſe des affaires des Indes. Si jamais on a eu raiſon de le faire, c'eſt aujourd'huy que Seconde fille.

que le Roy de Portugal mon beau-frere, me temoigne nonſeulement de l'affection, mais beaucoup de conſideration & de reſpect, & qu'au ſujet des differens ſurvenus à l'occaſion des limites, il a toûjours témoigné de l'inclination à conſentir que ces affaires fuſſent reglées à la ſatisfaction des Caſtillans : outre que l'Infant Don Loüis & le Cardinal n'ont rien oublié, pour me témoigner l'affection & le reſpect qu'ils ont pour moy & pour ma Maiſon ; ainſi je vous prie, mon cher fils, d'en avoir de la reconnoiſſance, & en cas que je vienne à mourir avant que ce mariage ſoit accompli, que vous teniez la main à ce qu'il ſoit conſommé dès que vous ſerez monté ſur le Trône.

Sœurs. Les deux Reines mes ſœurs & vos Tantes, veuves, l'une du Roy de France & l'autre de celui de Hongrie, m'ont toûjours témoigné la plus grande amitié qu'on puiſſe avoir pour un frere, & je ne doute pas qu'elles n'en ayent autant pour vous. Je ſay qu'elles ont ſouvent fait des vœux particuliers pour vôtre ſanté & pour vôtre proſperité, & m'ont ſouvent auſſi parlé & écrit de vous avec beaucoup de tendreſſe ; ainſi vous devez en avoir beaucoup pour elles, & les regardant comme vos bonnes Tantes, non ſeulement les favoriſer, mais aller au devant des occaſions de les proteger, & d'appuyer leurs droits.

La Cour. Il me reſte un article ſur lequel je ne vous dirai que peu de choſe, quelque conſiderable qu'il ſoit, parce que vôtre prudence, qui croîtra tous les jours, vous inſpirera mieux ce que vous devez faire que les inſtructions

que

que je pourrois vous donner. La diverſité & le nombre des Etâts, ſur leſquels vous devez regner, vous oblige, mon fils, à avoir vôtre Cour compoſée de perſonnes de differens païs, langues, & humeurs; comme ſont, par exemple, les Eſpagnols, Napolitains, Siciliens, Milanois, Flamands, & pour marque de l'eſtime, & de la bonne union que vous voulez entretenir avec le Roy Ferdinand vôtre oncle, de quelques Allemans d'entre ſes ſujets; j'ajoûte même de François, en cas que vous vous mariez avec une Princeſſe de cette nation. Il eſt vray que cette grande diverſité de Courtiſans peut cauſer, ſans doute, des jalouſies, des envies, & des mesintelligences, qui ne manquent jamais en telles occaſions, comme je le ſçai bien par experience. Mais ſi vôtre Cour n'eſt compoſée que d'Eſpagnols, vous vous attirerez l'averſion de tous vos autres Etâts & Royaumes, comme ſi vous ne pouviez trouver chez eux des ſujets auſſi capables de vous ſervir que les Eſpagnols, & cette conduite qui ne paroît pas de grande conſequence, fera avec le temps d'une mouche un elephant; parce que quand une fois les gens d'une nation ſe mettront dans la teſte que vous les mépriſez, & que vous n'avez pas de confiance en eux, comme dans les autres, ils deviendront mécontens, & feront que les moindres charges leur paroîtront inſupportables, ce qui devient ſouvent la ſource de pluſieurs mauvaiſes reſolutions capables de troubler l'Etât.

L'inconvenient, je veux bien l'appeller ainſi, d'avoir une Cour compoſée de gens de Courtiſans.

de differentes nations, quoi que ce ſoient de vos propres ſujets, ſemble pourtant neceſſaire pour l'utilité qu'on en peut tirer. Un Prince qui eſt maître d'un grand Royaume, & encore plus quand il a pluſieurs Etâts à gouverner, ne pouvant être par tout, a beſoin de mettre tout en uſage, pour être informé non ſeulement des affaires les plus conſiderables, mais même de celles de la moindre conſequence, que l'on ne doit pas negliger; un enfant de trois ans peut avec le temps devenir un Geant; & il ſemble impoſſible, quelques meſures qu'un Prince puiſſe prendre, qu'il ſoit informé de tout ce qui ſe paſſe dans ſes Etâts. Mais ſi vous avez dans vôtre Cour des perſonnes de chacun de vos Etâts, vous pourrez être informé jour par jour de tout ce qui s'y paſſera, en vous en entretenant à vôtre levé, & à vôtre couché, tantoſt avec les uns & tantoſt avec les autres; car leurs parens & leurs amis ne manqueront pas de leur écrire les nouvelles de tout ce qui ſe paſſera dans leur païs. Par ce moyen vous ſerez peut-être informé de pluſieurs choſes, que vos Miniſtres & les Gouverneurs de ces Etâts auront oubliées, ou qu'ils auront voulu vous cacher pour quelque intereſt particulier. Je me ſuis bien trouvé d'en uſer de la ſorte, & j'eſpere qu'il en ſera de même de vous.

Meſithe. Finalement, mon cher fils, je ne vous recommanderai point la conſervation de tout ce que j'ay reçû de mon pere, de mon ayeule, & de ma mere d'heureuſe memoire, ni de tout ce que j'ai conquis & joint à mes païs

païs hereditaires, parce que je ſuis aſſuré que vous y travaillerez, tant par inclination, que pour vôtre propre intereſt : mais je vous recommande de maintenir ce que j'ay aliené, parce que je l'ay fait par une neceſſité indiſpenſable. J'entens par là, mon fils, que vous obſerviez inviolablement, & dans toutes ſes circonſtances la donation & le Traité que j'ai fait avec les Chevaliers de Malte, & non ſeulement cela, mais je vous exhorte, qu'en quelque occaſion que cette Ile ſoit menacée de ſiege, ou que les Turcs y envoyeroient des troupes pour l'aſſieger, que vous y envoyez les plus grands ſecours que l'état de vos affaires le pourra permettre, & de ne rien épargner pour ſa deffenſe. Je ſuis aſſuré que vous y envoyerez des ſecours fort conſiderables, ſi vous faites reflexion, que l'Ile de Malte entre les mains des Chevaliers, eſt un rempart imprenable, & qui ne vous coûte rien, pour le ſalut de la Sicile.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE V.

Contenant les Années
1549. 1550. 1551. & 1552.

ARGUMENT.

LE Prince de Salerne part mécontent de la Cour de Charles V. Il retourne à Naples. Comment il y eſt reçû. Sa Magnificence. Il va à l'audience du Vice-Roy, accompagné d'une ſuite pompeuſe. Comment il eſt reçû de lui. Ses deſſeins, comment découverts. Le Vice-Roy diſſimule ſon mécontentement. Charles informé

formé de la maniere en laquelle le Prince avoit paru à Naples, en a du chagrin. Le Prince feint que ſa femme eſt groſſe, à quel deſſein. Précautions inutiles qu'il prend. On envoye des gens pour aſſiſter aux couches de la Princeſſe. On découvre que le Prince vouloit joüer l'Empereur. Combien cela le fit mépriſer du peuple. Son action eſt blâmée de tout le monde. On travaille à ſe vanger de lui. Le Fiſc lui demande des droits non payez. Charles veut faire la guerre au fameux Corſaire Dragut. Il envoye une Armée navale pour aſſieger la ville d'Afrique. On l'aſſiege. Pluſieurs particularitez. On la met au pillage. Bonne garniſon Eſpagnole pour la garder. Munitions pour trois ans. Solyman extrémement indigné de la priſe de cette place. Il en fait faire de grandes plaintes à Charles V. Demande qu'elle lui ſoit renduë. Réponſe de l'Empereur à ſes plaintes. Jules III. eſt élevé au Pontificat. Cela fait grand plaiſir à Charles, & pourquoi. Jules lui envoye une Bulle très-honnête. Edit ſevere de l'Empereur contre ceux qui feroient profeſſion d'autre Religion que de la Catholique. Marguerite Ducheſſe de Parme va à Rome pour deffendre les droits du Duc ſon Epoux. Réponſe qu'elle fit au Pape. Charles fait reſolution d'aſſembler une Diete à Ausbourg. La mort de Granvelle ſon Favori l'afflige beaucoup. Il fait entrer dans le miniſtere

miniſtere le fils de ce Favori. Charles eſt en grand' peine de ce qu'il doit faire. Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe preſſent la liberté du Landgrave. Ils refuſent de ſe trouver à la Diete. On travaille à faire évader le Landgrave. On en découvre le deſſein, & il eſt plus étroitement gardé qu'auparavant. Grande audace des Lutheriens envers l'Empereur. Ses deſſeins contre eux. Il prétend faire élire Roi des Romains ſon fils Philippe. Son frere Ferdinand s'y oppoſe. Philippe part pour s'en retourner en Eſpagne. Comment il fut reçû à Trente par les Peres du Concile. Son voyage. Les François tâchent de le ſurprendre ſur mer pour le faire priſonnier. Charles V. trompé par les Lutheriens. Congedie la Diete. Solyman envoye aſſieger Malte, afin d'en faire un échange contre la ville d'Afrique. Il ſe retire honteuſement. André Doria ſe met en mer contre le Corſaire Dragut. Il l'aſſiege dans une Ile, mais il échape. La ville d'Afrique raſée juſques aux fondemens. Charles va à Ausbourg. Sollicitations d'Octave Farneſe pour la reſtitution de Plaiſance. Ne pouvant rien obtenir de l'Empereur il a recours au Pape. Réponſe qu'il lui fit. Il demande du ſecours au Roi de France. Charles decouvre cette negotiation, & en avertit le Pape. Reſſentiment qu'il en conçoit contre Ottavio & contre le Roi de France. Raiſons qu'ils alleguent pour leur juſti-

juſtification. Le Pape arme. Il envoye un Nonce au Roi de France. Réponſe qu'il lui fait. Parme aſſiegée par les troupes de l'Empereur. La guerre contre ce Duc continuë. Remontrances du Cardinal Farneſe au Pape en faveur du Duc. Le Pape fait reſolution de renoncer à la guerre. Maurice Electeur de Saxe veut ſe declarer contre l'Empereur. Grande perplexité où il ſe trouve. Raiſons pour l'obliger de prendre les armes contre Charles V. Raiſons contraires. Obſervations & particularitez remarquables là-deſſus. Il ſe determine à ſe declarer contre lui. Il fait de grands préparatifs. Invite les Princes à ſe liguer avec lui. Manifeſte de Maurice & de ſes Alliez contre l'Empereur. Maurice ouvre la Campagne & prend Ausbourg. Charles effrayé ſe retire à Inſpruck. On ſollicite Maurice de le pourſuivre. Ce qu'il répond là-deſſus. Les Peres du Concile de Trente s'enfuyent précipitamment. Moyens que Maurice & ſes Alliez employent pour ſurprendre Charles V. Fuite de l'Empereur, avec pluſieurs particularitez. Jean Frederic eſt mis en liberté. Il veut ſuivre la fortune de l'Empereur. Inconſtance de la fortune des Princes. Generoſité de la Republique de Veniſe envers l'Empereur dans ſes diſgraces. Combien leurs offres lui furent agréables. Plaintes du peuple contre Maurice & ſes Alliez. Grandes précautions

de

de l'Empereur. Il donne divers ordres pour lever des troupes. Mauvais exemple de l'Electeur de Brandebourg. On veut negotier la paix entre l'Empereur, l'Electeur Maurice & ſes Alliez. On la conclud & à quelles conditions. On met en liberté le Landgrave de Heſſe. Pluſieurs obſervations ſur ce ſujet. On tâche de faire entrer l'Electeur de Brandebourg dans ce Traité de paix. Il le refuſe. Maurice fait ligue avec l'Empereur contre Albert. Maurice gagne la Bataille contre lui, mais il y eſt tué.

Prince de Salerne.

DEjà depuis la fin de l'année paſſée, l'Empereur qui avoit retenu preſque comme priſonnier dans ſa Cour pendant plus d'un an le Prince de Salerne, voyant les ſeditions de Naples appaiſées, & qu'il n'avoit plus rien à craindre du pouvoir qu'il avoit en ce païs-là, lui donna permiſſion de s'en retourner chez lui, avec ordre exprès pourtant, de ſa propre bouche, de ne ſe plus mêler des affaires publiques de Naples, & d'obéïr au Vice Roy. Le Prince ne fut pas plûtôt arrivé à Naples, où il alla par le chemin de Rome, qu'étant indiſpenſablement obligé de rendre viſite au Vice-Roy, pour ne pas paroître dependre de lui, quoi que ce fût ſon chemin de paſſer par Naples pour aller chez lui à Salerne, il en prit un autre, ſe detourna de pluſieurs milles, & demeura quelques jours à Salerne pour y donner les ordres neceſſaires aux affaires de ſes vaſſaux, & du Gouvernement,

&

& satisfit ainsi en quelque maniere sa fierté naturelle.

Il partit ensuite de Salerne avec un Cortege de 300. personnes aussi bien mises qu'il se pouvoit. Comme il approchoit de Naples, le bruit de son arrivée s'estant déja répandu, plus de 500. Gentils-hommes ou principaux Bourgeois à cheval, separez en plusieurs brigades, & un nombre infini de gens à pied de l'un & de l'autre Sexe, sortirent pour lui aller au devant, ce qui donna beaucoup de chagrin au Vice-Roy, qui ne laissa pourtant pas de le cacher. Il fut reçû avec un applaudissement presque égal à celui qu'on lui fit lors qu'en qualité de Syndic de la ville il accompagna Charles V. quand il fit son entrée à Naples. Quoi qu'il fût entré dans la ville dès le matin, dans une saison où les jours sont fort grands, car c'étoit au commencement de Juin, la foule étoit si grande dans les rües qu'il ne put arriver qu'à quatre heures aprés midy dans la maison de *Donna Francesca Sanseverina*, sœur du Prince de Bisignano, où il fût loger. Il est vray que depuis la porte par où il entra jusques au Palais de cette Dame, il y a deux bons milles de chemin, & que les rües étoient pleines de monde, tant ce Prince étoit aimé. Il demeura trois jours dans le Palais de cette Princesse sous pretexte de se reposer, reçevant visite des plus considerables Bourgeois de la ville, & même de presque toute la Noblesse. Il va à Naples.

Le quatriéme jour de son arrivée il fut rendre visite au Vice-Roy, avec un faste & une pompe incroyable, car il affecta de se faire Il rend visite au Vice-Roy. 1549.

faire accompagner par un Cortege choiſi & nombreux. Il avoit d'ailleurs à ſa ſuite 400. Gentils-hommes, ou Bourgeois, qui manioient ſi bien leurs chevaux qu'ils les faiſoient plûtôt danſer que marcher dans les rües. Il avoit trois raiſons d'en uſer de la ſorte, & une entre autres qui n'a peut-être jamais eu de ſemblable: Car dès le Palais où nous avons dit qu'il étoit logé, & qu'il avoit choiſi parce qu'il étoit fort éloigné, juſques à celui du Vice-Roy il y a deux mille de chemin, qu'il auroit pû faire commodement, même en ſe divertiſſant, en deux heures de temps, cependant il y employa trois jours. Tous les ſoirs il étoit magnifiquement logé, & ce n'étoit par tout que Muſique, fanfare de Trompeſtes, & Feſtins ſomptueux, ce qui ne contribua pas peu à ſa ruïne. La 2. choſe qui l'obligeoit à en uſer de la ſorte, étoit ſa vanité, ſon orgueil, & le deſir qu'il avoit de ſe voir loüé, applaudi, & encenſé. Enfin il vouloit par là donner du chagrin au Vice-Roy, & lui faire voir, que tout ce qu'il avoit fait pour le decrediter & le perdre, n'avoit ſervi qu'à lui acquerir plus de gloire, & à lui faire gagner de plus en plus l'eſtime & l'amitié, tant du peuple de Naples, que des étrangers; que ſes amis & partiſans avoient fait venir ce jour-là des païs d'alentour.

Comment reçû du Vice-Roy.

Au troiſiéme jour eſtant arrivé dans la place du Palais Royal, & mis pied à terre, les gardes qui étoient à la porte ne firent autre choſe que lui preſenter les armes, comme on a accoûtumé de faire aux Reſidens & Agents des Princes & des villes. Le Vice-Roy le fut recevoir

recevoir au bas de l'eſcalier, & lui donna la droite comme il avoit accoûtumé de faire auparavant, & comme la civilité veut que l'on faſſe chez ſoy. Ils furent enſemble dans la Salle d'audience, pendant une demi heure, aſſis ſur des Sieges égaux. Les aſſiſtans qui ſavoient les affaires qu'ils avoient eu enſemble, avoient toûjours les yeux ſur eux pour voir comment tout ſe paſſeroit, mais on remarqua que Tolede ſçût mieux diſſimuler que l'autre, & qu'il fit toûjours paroître un viſage doux, qui marquoit un cœur tranquille, quoi que ce ne fût rien moins que cela: il lui demanda des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, & de ſon voyage, en des termes fort honeſtes. Quand il eût pris congé, le Vice-Roy l'accompagna juſqu'à la porte comme il avoit accoûtumé, & le Prince ſe mit en chaiſe, s'en retourna au Palais de la Princeſſe de Sanſeverino, & partit le lendemain matin pour Salerno, pour faire voir qu'il ſe ſoucioit peu que le Vice-Roy lui rendît ſa viſite.

Tolede ne manqua pas d'envoyer à l'Empereur une relation exacte, de tout ce qui s'étoit paſſé dans *cette ſuperbe rodomontade du Prince de Salerne*, car c'eſt ainſi qu'il la qualifioit dans ſa lettre. Charles V. fut étonné d'apprendre ce qui s'étoit paſſé, mais comme il ſavoit que le Vice-Roy n'aimoit pas le Prince, il crût que la paſſion lui avoit fait groſſir les objets; cependant quand il eut vû une autre lettre du Châtelain de S. Elme, qui n'étoit pas ami du Vice-Roy, & qui lui en diſoit encore plus que lui, quoi qu'avec beaucoup de moderation, il

L'Empereur mal ſatisfait.

ne put s'empêcher de changer d'avis, & de dire en lisant la lettre *Que quiere l'Ombre? la Huerca?* c'est-à-dire cet homme cherche-t-il le Gibet? & cela le fâcha tellement qu'il ne douta plus que le Prince n'eût fait paroître tout ce faste, pour se moquer de lui, & des ordres qu'il lui avoit expressément donné, comme nous l'avons dit, d'obeïr au Vice-Roy, & de ne se mêler plus des affaires de Naples; en quoi Charles V. prétendoit, comme il s'en expliqua depuis, d'avoir tacitement banni ce Prince de Naples, croyant qu'il ne voudroit plus demeurer en un lieu, où il avoit eu part aux premiers Emplois, & où il n'en auroit plus aucun: & cependant il avoit entrepris ce que l'Empereur lui même n'auroit sans doute pas voulu faire. Quoi qu'il en soit Charles V. prit cela pour un grand affront, & dès lors il ajoûta plus de Foy, à ce que le Vice-Roy lui écrivoit au sujet de ce Prince.

Grossesse feinte. Il arriva encore une autre chose qui fit beaucoup de tort à ce Prince. C'est qu'il fit courir le bruit que la Princesse Donna Isabella Villamarina son épouse étoit grosse, aprés avoir été mariée pendant quinze ans, sans qu'on en eût vû aucune apparence en elle. Il faut savoir, que le Prince mourant sans enfans, la ville & l'Etât de Salerne, devoit, comme il arriva ensuite, être réuni à la couronne, de sorte que le Prince se voyant sans enfans regardoit sa Principauté comme déjà eschüe au pouvoir de Charles V. Le Vice-Roy ayant oüy parler de cette grossesse envoya un Courrier exprès à l'Empereur pour l'en avertir

tir, & lui écrivit, qu'attendu le mécontentement du Prince contre ſa Majeſté Imperiale, il y avoit tout lieu de ſoupçonner, qu'il n'y eût quelque tromperie cachée ſous cette groſſeſſe. Ainſi le reſſentiment que l'Empereur avoit déja contre le Prince, & l'intereſt qu'il avoit dans cette affaire, l'obligerent de donner ordre au Vice-Roy de faire là-deſſus toutes les diligences convenables, & informations neceſſaires, à cauſe de l'importance de l'affaire, qui ne devoit pas être negligée, & ajoûta qu'il en laiſſoit la conduite à ſon zele dans lequel il prenoit une entiere confiance.

Le Vice-Roy ne demandoit pas mieux que d'avoir cette occaſion de ſe vanger du Prince. Ainſi quand il lui eût fait declarer la groſſeſſe de ſa femme, comme une choſe dont on ne pouvoit plus douter, le Vice-Roy ayant appris qu'on la croyoit à la fin de ſon ſixiéme mois, il y envoya deux Conſeillers de grande probité, fidelité, & zele pour l'Empereur, & tels qu'ils ne ſe ſeroient pas laiſſez corrompre par le Prince. C'étoient *Franceſco d'Aguira* Eſpagnol, & *Scipion d'Arezzo Napolitain*, auxquels on joignit une Sage-femme nommée *Luica Taſſa*, très-habile dans ſa profeſſion, avec ordre d'aſſiſter aux couches & de veiller ſur ce qui ſe feroit. Ces deux Meſſieurs & cette femme demeurerent deux mois dans le Palais du Prince de Salerne, en attendant l'heure de l'accouchement, au bout deſquels le Prince declara aux deux Conſeillers qu'ils pouvoient s'en retourner quand ils voudroient, que l'on avoit reconnu que ſa

Diligences & ſuccez. 1549.

femme n'étoit pas groſſe, & que ſon ventre ne s'étoit enflé, qu'à cauſe de la retention de ſes mois, & que dès qu'ils lui étoient venus, l'enflure avoit ceſſé. Cependant il n'y eut perſonne qui ne crût, que le Prince ne croyant pas que l'on uſeroit de tant de précaution, ne voulût par cette groſſeſſe feinte ſuppoſer un enfant à l'Empereur; de ſorte que quand tout fut découvert, quelques-uns n'en firent que rire, mais la pluſpart perdirent, même à ſa Cour, tout ce qui leur reſtoit d'eſtime & de bonne opinion de lui.

On cherche à s'en venger.

Cependant le Vice-Roy plus irrité que jamais, voyant qu'il ſe pouvoit vanger de lui ne manqua pas de le faire. Par le moyen d'un Eſpagnol nommé Michel Gomez, preſident de la Chambre des Comptes, qui avoit été Maître d'Hôtel du Prince, & qui avoit emporté de chez lui beaucoup de Papiers, il découvrit que le Fiſc Royal avoit pluſieurs droits ſur la Doüane de Salerne, dont la Couronne n'avoit pas été payée il y avoit déja 50. ans, & que le Prince s'étoit appropriez; ainſi le Fiſc pretendit en être payé, avec l'intereſt, de l'intereſt, que l'on fit monter à une ſomme qui excedoit la valeur de la Principauté. L'affaire ſe plaida au Collateral, & d'ailleurs on fit tant d'autres affaires au Prince, qu'il fut obligé d'abandonner le Royaume & de ſe retirer en France. Nous en dirons les ſuites en ſon lieu. C'eſt une grande imprudence que de vouloir s'en prendre à ſon Souverain & à ſes Miniſtres.

Charles V. ſe prépare à faire la guerre à Dragut.

Quelques grandes & innombrables affaires que Charles V. eût alors ſur les bras à cauſe

de

de tant de Gouvernemens differens, il ne laissa pas sur la fin de l'année passée, de faire la resolution, & de preparer les moyens de rendre à la Chrêtienté un des plus considerables services qu'il lui eût encore rendu; savoir d'abbaisser & de ruïner les forces audacieuses du Corsaire Dragut; tant parce qu'il croyoit y être obligé par la puissance où Dieu l'avoit élevé, qu'à cause des prieres, des sollicitations, & des plaintes que lui faisoient continüellement les peuples contre ce Barbare; aussi bien que les marchands d'Espagne, de Naples, de Sicile & de Sardaigne, à cause des Dommages qu'il leur causoit tous les jours. Pour abbatre entierement cet arbre qui portoit de si méchans fruits, il crût qu'il falloit en couper les racines, c'est-à-dire lui enlever la ville d'Afrique; & il envoya les depêches & ordres necessaires pour l'execution de ce dessein. Il nomma pour Commander sur mer dans cette Entreprise D. Giovanni di Vega, Vice-Roy de Sicile avec les Galeres du Royaume: André Doria avec celles de Naples, Don Garcia de Tolede fut fait General sur terre aprés le débarquement. Le rendes-vous de ces Generaux fut à Messine, aussi bien que celui des Galeres au nombre de soixante, en y comprenant l'Escadre d'Espagne commandée par D. Pietro d'Arragona.

Aprés avoir terminé quelques differens survenus entre les Chefs pour le pas, il fut resolu que sans perdre du temps, on courroit à cette Entreprise selon l'Ordre de l'Empereur, & ils trouverent un vent favorable à leurs inten- Afrique assiegée.

intentions. L'Armée Navale Chrêtienne parût le 24 Juin à la vüe de *Monaſtro*, que d'autres appellent, *Monaſtere*, qui eſt preſque vis à vis de la ville d'Afrique & qui lui ſervoit de Rempart. Ce lieu fut pris & ſaccagé au premier aſſaut, où furent tüez vingt Maures de la garniſon, & autant ou plus furent faits priſonniers, qui meritoient bien d'être ainſi traitez pour leur lâcheté à ſe deffendre, & pour leur imprudence de s'être querellez entre eux dès que les Chrétiens parurent, au ſujet de leur Reddition, & avant que de ſe battre; de telle ſorte qu'ayant pris les armes, ils ſe tüerent entre eux, & ne donnerent pas la peine aux Chrêtiens de tirer un ſeul coup ſur eux. Ceux-ci s'étant approchez de la ville, en un lieu où ils étoient à couvert du canon des ennemis, debarquerent les gens de guerre. Incontinent D. Gartia fit dreſſer les batteries, & pour avoir plûtôt fait, les Officiers y travaillerent auſſi bien que les ſoldats, malgré les Eſcarmouches que faiſoient continüellement les Arabes pour empêcher les travaux. On voulut en uſer de la ſorte parce qu'on croïoit que Dragut étoit dans la place, en quoi ils furent trompez, car à peine ce Corſaire avoit-il vû les vaiſſeaux Chrétiens, qu'il courût au païs d'alentour pour y lever des troupes & venir au ſecours de la place.

Priſe & ſaccagée. 1550. Les Batteries eſtant en eſtât d'agir on aſſiegea la ville par mer & par Terre. Dragut avoit laiſſé de ſi bons Commandans dans la place, de ſi bons ordres pour ſa deffence, & qui lui réüſſirent ſi bien, qu'il ſembloit que les

les Chrétiens devoient perdre eſpérance de venir à bout de leur entrepriſe, voyant la vigueur & la reſiſtance que faiſoient les Arabes & les Mores, qui faiſoient continüellement des ſorties de jour & de nuit, & toûjours avec quelque avantage, quoi qu'ils y perdiſſent du monde. Enfin aprés deux mois de Siege, on fit la reſolution de donner un aſſaut general; les Chrétiens y perdirent beaucoup de monde, mais ils furent victorieux, & emporterent la place, qui fut miſe au pillage; il eſt vrai que le butin ne fut pas trouvé auſſi conſiderable que les ſoldats l'avoient eſperé, d'une ville riche & abondante, parce que les Marchands dès qu'ils avoient vû les ennemis ſur mer, tranſporterent leurs meilleurs effets dans les montagnes voiſines les plus inacceſſibles. Six cens Chrétiens y perdirent la vie, & entre autres dix-ſept Chevaliers de Malte. Il y fut tüé plus de 800. Mores ou Arabes & grand nombre de leurs meilleurs Officiers, les autres au nombre de 8000. furent faits eſclaves. On mit en liberté cent ſoixante dix eſclaves Chrétiens. Pour ne pas entierement dépeupler la ville, on y laiſſa quelques gens de ſervice de l'un & de l'autre ſexe. On laiſſa auſſi une bonne garniſon de 1200. Eſpagnols dans la ville, commandez par *D. Antonio Queva*, avec quantité d'Artillerie, & des munitions de guerre & de bouche pour trois ans. On repara avec toute la diligence poſſible la breſche qui avoit été faite aux murailles, & à la fin de Septembre, toute l'armée s'en retourna à Meſſine.

Plaintes de Solyman.

Dragut aprés avoir perdu cette place, qui lui avoit fait concevoir de si grandes esperances, se retira avec seulement six galeres, & 14. Galiotes à *Zerbi* avec le reste des Turcs qui avoient fuï, car les Chrétiens prirent encore sept de ses Galeres qui étoient au port d'Affrique ou dans la Plage. Par un de ses amis il fit savoir à Solyman tout ce qui s'étoit passé, lui dépeignant cette action comme une des plus barbares & perfides que les Chrétiens eussent jamais faites, & lui representant qu'il y alloit de sa gloire d'en demander reparation au plûtôt, & d'en faire la vengeance, s'il ne la pouvoit obtenir. Solyman ne manqua pas d'en être extrémement irrité à la premiere nouvelle qu'il en eut. Il en écrivit avec colere à Ferdinand Roy des Romains, & en même temps aussi à Charles V. se plaignant à l'un & à l'autre, de ce que nonobstant leur promesse & leur serment, ils avoient rompu la treve qu'on avoit faite en Hongrie, avec toutes les formalitez requises, & qu'ils avoient eux même recherchée.

Non content de cela, il en écrivit une seconde à Charles V. pleine de hauteur & de menaces, par laquelle il lui faisoit savoir, *Qu'il eût à donner Ordre à ses Ministres de rendre incessamment la Ville d'Afrique à Dragut qui en étoit Seigneur sous sa protection: Qu'à faute de cela, on repareroit ce tort par une juste vengeance.* L'Empereur & Ferdinand lui firent une réponse à peu près semblable, *Qu'ils avoient plûtôt que Solyman sujet de se plaindre de luy de la rupture de la Tréve, vû les insultes, & le butin que Dragut avoit fait sur les côtes de Naples,*

ples, de Sicile, & autres païs appartenans à l'Empereur. Qu'ils ne l'avoient pourtant pas fait ſachant que ſans rompre ni paix, ni Treve il eſt permis de courir ſus aux Corſaires, dont Dragut s'étoit declaré chef ſur la Mediterranée, & de les chaſſer; outre que ce n'étoit pas ſon affaire, & que n'ayant rien à voir ſur Affrique, ni ſur le païs des Mores, il n'avoit aucun ſujet de prendre pour afront la priſe qu'on avoit faite de cette place.

Mais paſſons des choſes profanes aux ſacrées. L'Empereur eut un ſouverain plaiſir d'apprendre que Jean Marie di Monte, Romain, qu'on appelloit le Cardinal de S. Vital, avoit été élevé au Pontificat ſous le nom de Jules III. le 15. Fevrier de cette année. Sa joye venoit de ce qu'il ſe ſouvenoit qu'ayant été envoyé en qualité de Legat *à latere* par Paul III. pour ouvrir le Concile à Trente, il avoit enſuite trouvé fort étrange, que ce Pape l'eût transferé à Boulogne, & qu'il eût donné cette Commiſſion à un autre Legat; qu'il avoit même pris cela pour un ſi grand affront, qu'il n'avoit ceſſé depuis de ſolliciter le Conſiſtoire à donner ſatisfaction à l'Empereur en remettant le Concile à Trente, en quoi il ne trompa pas: car à peine ce Pape fût-il couronné le 22. du même mois, qu'il fit part de ſon élection & de ſon avenement au Pontificat à l'Empereur par une Bulle fort honneſte, lui faiſant ſavoir qu'il avoit reſolu de renvoyer au plûtôt le Concile à Trente, & d'ouvrir l'année ſainte, le jour de Saint Matthias, qui étoit celui de la naiſſance de l'Empereur, ſavoir le 24. Fevrier, ne l'ayant Jules III. Pape.

pû faire à Nöel, ſelon la coûtume, parce que les Cardinaux étoient alors dans le Conclave. L'Empereur tira de fort heureux preſages de ces deux avis du Pape, leurs Intentions ſe trouvant conformes à procurer le bien de la Chrêtienté. Ainſi au même moment il nomma pour l'Ambaſſade d'obedience vers ſa Sainteté D. Louïs d'Avila grand Commandeur de Caſtille, & lui ordonna de partir au plûtôt.

Edit. Pour mieux animer le zele du Pape en faveur du Concile, il voulut lui faire voir le ſien pour l'Egliſe, par la publication qu'il fit faire d'un Edit ſevere, par lequel il abolit celui de *l'Interim*, qu'il avoit fait auparavant. Cét Edit portoit de rigoureuſes peines contre tous ceux qui feroient profeſſion d'autre Religion que de la Catholique & Orthodoxe. Il porta encore ſon zele bien plus loin; car pour tenir la main à l'obſervation de cét Edit, il établit pluſieurs Tribunaux fort approchans de ceux de l'Inquiſition, choiſiſſant des Juges rigides pour punir avec ſeverité tous ceux qui auroient la hardieſſe de contrevenir à cet Edit; & même ne s'en voulant pas rapporter à la ſeverité des Juges, il ordonna lui même les peines qu'on leur devoit infliger. Cét Edit, qui fit un fort grand plaiſir à la Cour de Rome, qui ne manqua pas de loüer le zele de l'Empereur, fut fort mal reçû des Lutheriens, qui en firent beaucoup de bruit, quoi qu'il ne regardoit que les Païs-Bas. Mais c'étoit au fonds établir une veritable Inquiſition.

Marguerite va à Rome. Marguerite Ducheſſe de Parme, fille de Charles

Charles V. comme nous l'avons dit en tant de lieux de cette Hiſtoire, n'ayant pû obtenir juſques-là le rétabliſſement d'Octave ſon Epoux dans ſa Duché, n'eût pas plûtôt appris l'Election du nouveau Pape, qu'elle courût à Rome ſous pretexte de l'année ſainte, pour ſolliciter ſa Sainteté à lui en faire la reſtitution. Elle repreſenta que l'Empereur ſon pere l'ayant mariée avec Octave Farneſe Duc de Parme, c'étoit une injuſtice de depouïller ſon mari de cette Duché, & de la reduire elle à l'eſtat d'une ſimple Dame, pour quelques pointilles & differens. Le Pape lui répondit qu'il vouloit bien rendre la Duché de Parme, qui étoit en ſon pouvoir, à ſon Epoux, mais que pour celle de Plaiſance qu'il falloit s'adreſſer à l'Empereur qui en étoit le maître; à quoi la Ducheſſe répondit, *qu'on n'avoit qu'à lui rendre Parme, & que ce ſeroit puis aprés ſon affaire de ſe faire rendre Plaiſance.*

Cependant l'Empereur avoit toûjours les yeux & la penſée, ſur tout ce qui pourroit contribüer à la gloire & à la ſatisfaction du Prince Philippe ſon fils; car non content de lui avoir fait faire tant d'honneur dans les Païs-Bas, où il l'avoit fait reconnoître pour Seigneur avec tant de magnificence, il voulut encore le faire paroître, & admirer dans tout l'Empire. Pour cet effet il ordonna, plûtôt qu'il n'avoit reſolu, la convocation d'une Diete generale à Ausbourg, pour le 26. Juillet de cette année. Charles V. s'y achemina avec le Prince Philippe dés le mois de Mai, tant pour avoir le temps de mettre en

Diete d'Ausbourg.

eſtât les affaires qu'il vouloit faire traiter dans la Diete, que pour celles qui regardoient le Concile de Trente.

Mort de Granvelle. Pendant que l'Empereur étoit à Ausbourg, Granvelle ſon premier Miniſtre fut attaqué d'une fievre maligne, qui le mena le cinquiéme jour devant Dieu, pour y rendre compte d'un auſſi long miniſtere qu'avoit été le ſien : car il mourût le 13. Aouſt, quoi que les uns diſent que ce fût plûtôt, & les autres plus tard, ſelon la coûtume des Auteurs. Il eſt certain que la perte de ce Miniſtre cauſa une ſenſible affliction à l'Empereur ; auſſi quand il apprit qu'il venoit de mourir, il ſe tourna vers ſon fils, & lui dit, *nous avons perdu vous & moy un bon lit de repos.* Déja depuis quelques années ce Miniſtre travailloit à mettre bien ſon fils Antoine dans l'eſprit de l'Empereur, l'ayant toûjours gardé auprés de lui, pour le rendre capable de lui ſucceder dans le Miniſtere, & comme il l'avoit deſtiné à le faire Cardinal, afin de lui acquerir plus d'autorité, il lui avoit fait embraſſer l'état Eccleſiaſtique, & lui avoit fait donner l'Evêché d'Arras. Auſſi le pere n'eût pas plûtôt fermé les yeux, que Charles V. donna au fils la place que ſon pere laiſſoit vuide dans le miniſtere, & dans les autres charges & honneurs qu'il avoit poſſedez ; & ce fils devint enſuite encore plus habile que ſon pere.

Perplexité de penſées. Charles V. partant de Bruxelles pour la Diete, ſe trouva agité de pluſieurs penſées differentes ; car d'un côté il ſavoit fort-bien que les Allemands ſouhaitoient avec paſſion

la

la liberté du Landgrave Philippe, & qu'il ſeroit regardé de mauvais œil par les Princes de l'Empire, s'il laiſſoit ce Prince priſonier en Flandre; mais d'un autre côté il craignoit de nuire à ſes affaires & à ſes deſſeins s'il le mettoit en liberté. Après avoir aſſez combattu il ſe determina, à le laiſſer priſonier à Malines, & emmener avec lui ſous bonne eſcorte Jean Frederic, qui ſouffroit la priſon avec autant de force d'eſprit, que le Landgrave la ſouffroit avec chagrin; & c'eſt ce qui faiſoit que l'Empereur ne vouloit pas ouïr parler de le mettre en liberté, quoi qu'il n'ignorât pas les bruits qui courroient de toutes parts, *que jamais perſonne n'avoit fait plus de peur à Charles V. que le Landgrave, tout priſonnier qu'il étoit*; tant il eſt vrai, qu'une puce entrée dans l'oreille d'un Lion eſt capable de le porter à ſe la dechirer avec ſes griffes, pour l'en chaſſer, & que quelquefois la moindre fumée peut incommoder un Argus.

Outre les enfans du Landgrave, l'Electeur de Brandebourg, qui étoit ſon beaufrere, & celui de Saxe qui étoit ſon gendre, comme nous l'avons dit ailleurs, ſollicitoient ſa liberté; & ils avoient crû l'un & l'autre, qu'au premier voyage que l'Empereur feroit en Allemagne, il y meneroit avec lui le Landgrave & Jean Frederic, & que là il les mettroit tous deux en liberté: mais ils en perdirent l'eſperance lors qu'ils apprirent que l'Empereur étoit arrivé à Ausbourg, & qu'il avoit laiſſé le Landgrave à Malines: ayant donc conſulté enſemble ſur ce qu'ils devoient faire, Electeurs de Brandebourg & de Saxe.

re, ils reſolurent de ne pas aller à la Diete, ni l'un ni l'autre, quoi qu'ils euſſent été fort ſollicitez par des lettres particulieres de l'Empereur de s'y trouver, parce qu'il s'y devoit traiter d'affaires de grande conſequence. Mais ils firent réponſe, *que leur honneur ne leur pouvoit permettre d'aller conferer & traiter d'affaires publiques avec ſa Majeſté Imperiale, tandis qu'Elle tenoit en priſon, & dans un païs éloigné, leur beau-pere & leur beau-frere, dont la détention étoit une offenſe manifeſte à leur reputation.*

Inſtances & réponſes.

Charles V. n'en demeura pas là, car il leur envoya des Gentils-hommes, pour tâcher de les faire revenir de leur obſtination, par des promeſſes generales, vagues & qui ne concluoient rien : ainſi ils demeurerent fermes à refuſer, leur declarant qu'ils étoient preſts l'un & l'autre, à faire paroître leur devotion au ſervice de l'Empereur toutes les fois qu'il lui plairoit de leur donner ſatisfaction ſur leur demande, & les reſpectueuſes ſollicitations qu'ils lui faiſoient pour la liberté du Landgrave : mais refuſant toûjours il leur fit repliquer, *qu'il les croyoit trop affectionnez au ſervice public de l'Empire, pour y vouloir porter du préjudice par des intereſts particuliers. Que la liberté du Landgrave viendroit en ſon temps, & que ſes fils la pouvoient faciliter par une bonne conduite, non ſeulement envers lui, mais à l'égard de la Religion Catholique, de laquelle ils ſe faiſoient connoître grands ennemis.* Cependant ils ne voulurent pas aller à la Diete, ſe contentant d'y envoyer leurs Députez.

Moyens pour faire évader le Landgrave.

Le Landgrave Philippe voyant donc qu'il n'y

n'y avoit plus rien à eſperer pour ſa liberté, fin & ruſé comme il étoit, ſe mit à machiner quelque mine ſourde & ſecrete pour s'évader, & il y avoit déja ſi bien réuſſi, qu'il fut ſur le point de venir à bout de ſon deſſein. Voici comment. Comme il étoit naturellement liberal, genereux, & magnifique, il en donna encore plus de marques depuis qu'il avoit formé le deſſein de s'évader. Il commença à regaler magnifiquement tous ceux qui le voyoient, & à ſe rendre de plus en plus ami & familier du Capitaine qui le gardoit, joüant, & ſe divertiſſant avec lui, & par ce moyen il rendoit ſa priſon plus douce, & obtenoit plus de liberté que les ordres de l'Empereur ne permettoient qu'on lui en donnât, juſqu'à l'aſſûrer qu'il avoit tant de plaiſir d'être ſon priſonier qu'il ne penſoit plus à ſa liberté.

Cependant il avoit communiqué ſon deſ- Suite.
ſein à un de ſes neveux, qui le venoit voir ſouvent, avec lequel il diſpoſa tout ce qu'il falloit faire au dehors pour faciliter ſon évaſion. Le neveu communiqua ce deſſein aux amis les plus particuliers de ſon oncle, & quoi qu'il ne fût âgé que de 22. ans, & qu'il fût bâtard, on ne laiſſa pas d'ajoûter foi à ce qu'il diſoit, enſorte que pour un certain jour marqué pour ſa ſortie de la priſon, on avoit mis de bons chevaux de poſte en pluſieurs lieux depuis Malines juſques à Caſſel avec bonne eſcorte. Le jour deſtiné à l'entrepriſe étant venu le Landgrave fit ſemblant d'aller, où les Papes & les Empereurs ſont obligez d'aller en perſonne, de ſorte qu'ayant

qu'ayant laiſſé ſa compagnie dans ſa chambre, il deſcendit avec ſon neveu bâtard, par un eſcalier derobé, qui aboutiſſoit à la Cour de l'appartement où étoit la garde Eſpagnole, dont la plûpart étoient devenus ſes amis par ſa liberalité, ainſi il eſperoit ſe tirer d'affaire ſans peine, & qu'ayant paſſé plus avant, il monteroit ſur les chevaux qu'on lui tenoit preſts & ſe ſauveroit.

Il eſt découvert & plus reſſerré.

Mais ſon malheur voulut qu'il rencontra le Capitaine des Gardes au millieu de l'eſcalier, qui ſurpris de trouver le Landgrave & ce jeune homme en ce lieu, où il n'avoit pas accoûtumé de paſſer, & ne ſachant quel pouvoit être le deſſein du Priſonier, l'arrêta par le bras, & ſe mit à crier, *à moy ſoldats, à moy.* Le Landgrave fut fort étonné de la démarche de cet Officier, & ſon neveu ſe mit en devoir de le tuër, avec un piſtolet qu'il tenoit caché, & qu'il lui appuya contre l'eſtomac, mais qui fit faux feu, ce qui obligea le Capitaine à crier plus qu'il n'avoit fait, de ſorte que les Gardes y accoururent, & tuërent du premier abord ce jeune Bâtard, dont on fit expoſer le corps ſur une potence, & le Landgrave fut gardé plus étroitement qu'auparavant. Cette entrepriſe deplût beaucoup à l'Empereur, qui en fut incontinent averti par un courrier, & il ordonna que le Landgrave fût traité avec plus de rigueur qu'auparavant, & de ne lui laiſſer plus voir perſonne; cette ſeverité fut cauſe que ſes amis tramerent enſuite ce que nous dirons cy-après.

Hardieſſe des Lutheriens.

A l'ouverture de la Diete d'Ausbourg, les Prin-

Princes & les Etâts Lutheriens témoignerent un grand reſſentiment contre Charles V. à cauſe de l'Edit qu'il avoit fait publier dans les Païs-Bas, & firent des proteſtations contre cét Edit, & même contre l'*Interim*, declarant qu'ils ne vouloient plus l'obſerver. Charles reconnût bien d'où venoit cette hardieſſe des Lutheriens, qui témoignoient ſi peu de reſpect pour lui, & ſe repentit d'avoir licencié la plûpart de ſes troupes, & diſperſé deçà & delà celles qui lui reſtoient. Auſſi eſt-il certain, que tandis que Charles V. avoit des troupes ſur pied & à ſes côtez, il étoit craint comme un Lion, mais quand les Lutheriens le virent deſarmé, d'agneaux qu'ils étoient auparavant ils devinrent des Lions, pendant que Charles devint d'un lion un agneau, comme nous le verrons cy-après.

Deſſeins de Charles V. 1550.

Cependant il avoit fait venir à Ausbourg ſon frere Ferdinand Roy des Romains, pour accorder avec lui quelques affaires de leur Maiſon qu'ils avoient enſemble, & qu'il croyoit pouvoir terminer dans la Diete, quoi qu'il ne fût guere poſſible à un Empereur deſarmé d'en venir à bout. Charles fort clairvoyant dans ſes intereſts, ſe mit dans l'eſprit, d'établir pour ſon frere une Monarchie ſemblable à la ſienne. Pour cét effet il vouloit rappeller les temps paſſez où l'on a vû regner enſemble & en même temps deux Empereurs, & dans l'Empire des Grecs, & dans celui des Romains, & pretendoit faire nommer Empereur Ferdinand ſon frere, & qu'ils gouverneroient enſemble l'Empire. Il eſperoit

roit en obtenir le conſentement des Electeurs à la plûralité des voix, & la confirmation du Pape : enſuite dequoi il avoit fait deſſein de faire élire ſon fils Philippe Roy des Romains, l'en ayant reconnu très-digne, & très-capable par ſa prudence, de gouverner l'Empire.

Ferdinand s'y oppoſe.

Ces propoſitions ayant été faites à Ferdinand il conſentit volontiers à la premiere, qui étoit d'être fait Empereur par la Diete conjointement avec ſon frere, pour lui aider à porter le fardeau de l'Empire, mais il ne vouloit pas ouïr parler de la ſeconde, diſant qu'il pretendoit que ſon fils Maximilien fût élû Roy des Romains. Charles V. alleguoit pour ſes raiſons, qu'ayant l'un & l'autre un fils, & l'un ou l'autre devant être créé Roy des Romains, il étoit juſte de preferer celui de l'aîné, qu'autrement ce ſeroit lui faire affront. Ferdinand répondoit à cela, qu'il étoit encore plus convenable & plus juſte, de préferer celui des deux couſins qui étoit né en Allemagne, à celui qui étoit né en Eſpagne, parce que les Electeurs ne voudroient pas, ſans doute, rompre la Bulle d'or en créant Roy des Romains un étranger, & que ſi cela arrivoit on ne manqueroit pas de dire qu'on l'avoit violée, & qu'il en naîtroit pluſieurs conteſtations ſur l'invalidité de l'élection. Enfin il conclud pour gagner du temps, & éviter toutes conteſtations avec ſon frere, qu'il ne vouloit prendre aucune reſolution, ſans avoir Maximilien ſon fils auprés de lui: ainſi Charles V. fut obligé de renvoyer ſon fils en Eſpagne, & de lui ordonner d'y retourner

tourner au plûtôt pour en reprendre le Gouvernement, & de rapeller ſon couſin Maximilien en Allemagne. Quoi que l'Empereur eût fait paroître une fort grande joye de voir un tel fils, & de le faire voir dans tous les Païs-Bas, Ferdinand ne laiſſa pas de connoître, qu'il avoit été mortifié de voir évanoüir ſes deſſeins ; car au fond la principale raiſon que Charles V. avoit eu de faire faire ce voyage à ſon fils Philippe, étoit le deſſein de le faire créer Roy des Romains, en la maniere que je viens de le dire; ce qui ayant manqué, il ne pouvoit qu'en avoir du chagrin, quoi qu'il fût fort habile à moderer, & ſouvent à cacher & diſſimuler ſes paſſions.

Le jour même du départ de Philippe, on envoya un courrier exprès à Maximilien & à Marie ſon épouſe, qui leur portoit ordre de partir inceſſamment pour Barcelonne, & de s'embarquer ſur la flotte qui accompagnoit Philippe. Charles V. ne voulut pas même que ſon fils attendît l'aſſemblée de la Diete, (choſe ſi digne d'être vûë) car il le fit partir au commencement de Juin, & lui ordonna de faire ſavoir par tout où il paſſeroit, qu'il ne vouloit ni complimens, ni entrées, afin de ne pas retarder ſon voyage, hors les honneurs qu'il vouloit recevoir des Peres du Concile à Trente. De ſavoir pourquoi il fit cette exception, c'eſt ce que je n'ay jamais trouvé en aucun Auteur ; il y a pourtant beaucoup d'apparence que ce fut, pour avoir l'occaſion de ſe faire connoître avec pompe à ces Peres. Je croi qu'il ne ſera pas inutile de faire ici en faveur des curieux une

Départ de Philippe. 1550.

une petite deſcription de la reception qui lui fut faite en cette occaſion.

Reception qu'on lui fait à Trente.

Le Cardinal Creſcentio de S. Marcel, premier Preſident du Concile, & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente ſecond Preſident, & tous deux Legats *à latere*, allerent une demi lieüe hors de la ville au devant de Philippe, ſuivis de tous les autres Prélats à cheval deux à deux en fort bon ordre; tous portoient, tant les Cardinaux, que les Archevêques, & les Evêques, le Surplis, le Rochet ouvert, & le Chapeau à cordons pendans. Creſcentio lui fit compliment de la part du Concile ſans deſcendre de cheval, non plus que Madrucci, que le Prince Philippe embraſſa l'un & l'autre autant qu'il ſe pouvoit, étant à cheval les uns & les autres. Tous les autres Prélats mirent pied à terre, & baiſerent la main du Prince, lui étant à cheval. Philippe offrit par compliment la place d'honneur à Creſcentio, mais il ne l'accepta pas. Il ſe mit donc au millieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent dans la ville, & juſques à la porte du Palais du Cardinal Evêque, où il fût loger. Le lendemain matin le Prince fut rendre viſite au Cardinal Creſcentio, qui fut le reçevoir à quelques pas hors de la porte de ſa Maiſon, accompagné d'un grand nombre de Prélats. La viſite ne dura qu'une demi-heure, après quoi Philippe ſortit de la ville à cheval au millieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent à trois cens pas de-là, dans une petite Ile, où Madrucci avoit fait préparer un magnifique Palais de bois, ſomptueuſement meublé, & un ſuperbe

Feſtin.

Feſtin. Philippe, les deux Cardinaux, & le Prince de Piémont, qui étoit à la ſuite du Prince, mangerent en une même table, & ſur des ſieges égaux. Les autres Grands, Seigneurs & Prélats mangerent en une autre table de quatre doigts plus baſſe. Après le repas les Cardinaux & les Prelats s'étant retirez, il y eut Bal, qui fut donné par la belle ſœur, & la niece du Cardinal Madrucci. Le lendemain le Cardinal Creſcentio fut rendre viſite au Prince, à qui il recommanda les intereſts du Concile. Le ſoir même il partit, accompagné de beaucoup de Prélats & de Nobleſſe, un mille hors de la ville, & il continua ſon voyage juſques à Genes ſans recevoir d'autre compliment.

Les François tâchent d'enlever Philippe.

Le Pape envoya ſon neveu à Genes pour le viſiter de ſa part, & enſuite il s'embarqua ſur l'Eſcadre de Doria. En ce même temps les François declarerent la guerre ſur mer, car le Prieur de Capoüe, Amiral de France, ayant appris que le Prince Doria étoit preſt à partir de Genes avec ſon Eſcadre, où il y avoit pluſieurs grands Seigneurs, crût faire un coup conſiderable que de tenter une capture qu'il croyoit aiſée, parce que ſes Eſpions lui avoient rapporté, que la Flotte étoit beaucoup inférieure en vaiſſeaux à la Françoiſe. Il partit donc de Marſeille avec vingt-trois galeres, reſolu d'attaquer vigoureuſement Doria, & fût le rencontrer non loin de Toulon; il faiſoit le voyage avec ſeulement dix-ſept galeres, & mal pourvües, ne croyant pas que l'on penſât à l'attaquer, ni que le Roy voulût rompre la paix: mais quand il

vit

vit approcher le Prieur, il ne douta pas qu'il n'eût un mauvais deſſein, ainſi il ſe mit au large, & fut inutilement pourſuivi des François, qui s'en allerent enſuite à Toulon, & Doria ayant renforcé ſa flotte de pluſieurs autres vaiſſeaux, continua ſon voyage, & arriva ſans empeſchement à Barcelonne, où il prit Maximilien, la Princeſſe ſon épouſe, & leur ſuite, & les conduiſit heureuſement à Genes.

Il donne congé à la Diete.

Cependant Charles travailla à affermir ſes affaires en Allemagne par deux moyens. Le premier en confirmant de nouveau l'*Interim*, & ordonnant qu'il fût obſervé. L'autre en promettant & aſſûrant les Etâts, qu'il tiendroit la main à ce que toutes les affaires de la Religion fuſſent terminées par le Concile; donnant ſa parole que tant les Proteſtans que les Catholiques y auroient une entiere liberté de dire leurs ſentimens. En quoi Charles, tout habile qu'il étoit, ſe laiſſa tromper, car Albert de Brandebourg, & Maurice Duc de Saxe, qui étoient les principaux Chefs des Proteſtans, feignirent d'être contens des promeſſes que l'Empereur leur faiſoit, afin que s'endormant ſur leur bonne foy, il ne pensât pas à lever des troupes, ce qu'il auroit fait s'ils l'euſſent trop aigri; ayant reſolu entre eux, s'ils ne pouvoient l'obliger à mettre en liberté le Landgrave, de le ſurprendre en lui declarant la guerre, comme nous le dirons ci-après; ainſi ils firent ſemblant d'être fort contens. Charles voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à craindre, reſolut de congedier la Diete; il demeura pourtant encore quelque

quelque temps à Ausbourg, où il fut attaqué de ſa goute ordinaire, & d'autres incommoditez, quoi qu'il eſtimât que l'air de ce païs-là étoit meilleur que tout autre.

Malte attaquée.

Cependant Solyman, voulant vanger l'affront que Charles V. avoit fait à Dragut en lui enlevant la ville d'Affrique, & le peu de cas qu'il avoit fait de ſes ſollicitations pour en obtenir la reſtitution, fit deſſein de prendre Malte, & de la donner à Dragut en échange de la ville d'Afrique, ne doutant pas que comme il avoit donné cette Ile aux Chevaliers en la place de celle de Rhodes, il ne voulût la conſerver à quelque prix que ce fût; d'autant plus que c'eſt la clef de la Sicile. Pour cét effet il envoya au mois de Juin 1551. Sinam ſon Bacha de mer avec ſoixante dix Galeres bien armées, & 40. Galiotes, lequel ayant paſſé le Canal de Corfou, & côtoyant cette mer, parût à la vüe de Malte, & s'eſtant approché, la batit terriblement pendant pluſieurs jours. Mais les Chevaliers qui étoient en bon nombre dans la place pour la deffendre, aprés lui avoir coulé à fond quelques vaiſſeaux, & mis les autres en deſordre avec perte de plus de 12. cens Turcs, l'obligerent à abandonner honteuſement cette Entrepriſe.

Dragut aſſiegé, échape.

André Doria & Jeannetin ſon neveu, reſolus de faire tous leurs efforts pour perdre Dragut, aprés la priſe d'Afrique, le pourſuivirent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. André le rencontra enfin dans le detroit du Canal de Zerbi où il goudronnoit ſon Eſcadre, conſiſtant en ſix Galeres & 14. Galiotes, & l'aſſiegea là: Mais pendant que Dragut s'at-

ten-

tendoit de ſe battre contre Doria, en trois heures de temps il fit couper quelques braſſées de Terrein, & fit couler par ce moyen l'eau du Canal dans la mer, & s'enfuit precipitamment de nuit, ſans que Doria s'en appercût. Par cette ouverture, il tranſporta ſa Flotte dans la mer, & s'échapa, au grand étonnement & confuſion de Doria, qui ne doutoit pas que ce Barbare ne fût forcé de ſe rendre à lui, ou de mourir de faim; en quoi il fut bien trompé le lendemain au matin quand il apprit qu'il s'en étoit enfuy. Pendant qu'il fuyoit il eut le bon-heur de rencontrer la Capitane de Sicile, qui venoit ſans craindre aucun riſque pour avoir part à un ſi grand butin, mais elle devint elle même la proye du Barbare, lequel en fit un preſent au grand Seigneur, qui lui donna à Commander l'Armée qu'avoit commandée Sinam, avec ordre d'aller faire le degât ſur les côtes des Terres de l'Empereur; mais n'ayant pû rien faire de conſiderable ſur celles de Naples & de Sicile il paſſa en Barbarie, où il aſſiegea la ville de Tripoli, qui appartenoit aux Chevaliers de Malte, la prit par capitulation le ſeptiéme jour, faute de vivres, & en s'en retournant il eut encore le bon-heur de prendre ſept Galeres de Doria.

Afrique 1551 L'Empereur fut fort chagrin d'apprendre de ſi fâcheuſes nouvelles; & las de tenir une ſi groſſe garniſon à Afrique, qui lui coûtoit plus à entretenir que trois autres en Europe, il envoya ordre à Doria, de faire non ſeulement demolir les murailles de la ville; mais encore toutes les maiſons juſques aux fondemens

mens, & d'emporter le Canon, & toute autre choſe qu'on pourroit prendre. Ce qui trompa beaucoup non ſeulement les Juifs, mais auſſi les Chrétiens Portugais & Eſpagnols, qui voyant que cette ville étoit tombée au pouvoir de l'Empereur, s'y étoient allez établir croyant y faire bien leurs affaires; mais outre les depenſes qu'ils avoient faites, ces malheureux furent expoſez à un pillage plus crüel, que s'ils euſſent été pris par les ennemis de l'Empereur, les ſoldats n'ayant point de retenüe.

Déja Charles étoit allé à Inſpruck depuis le mois de Novembre, dans la reſolution d'y paſſer quelques mois, à cauſe du voiſinage de Trente, & qu'il étoit à portée, pour donner de la vigueur & du courage au Concile dans ces premiers commencemens, & de plus auſſi, pour mettre ordre aux choſes neceſſaires pour la guerre de Parme contre Henry II. Roy de France, lequel avoit pris ſous ſa protection Octave Farneſe qui en étoit Seigneur, comme nous le verrons mieux ci-aprés. Je me contenterai de dire ici, que quoi que Charles n'eût point dit aux Ambaſſadeurs de le ſuivre, ceux qui y avoient quelque intereſt, comme ceux de Danemarc, des Electeurs de Saxe, de Brandebourg, & du Landgrave de Heſſe ne laiſſerent pas de le faire, auſſi bien que d'autres qui avoient intereſt à ſolliciter ſa liberté, & particuliérement celui de Danemarc qui avoit été envoyé exprès pour repreſenter à l'Empereur, qu'il devoit conſiderer meurement que de la priſon, ou de la liberté du Landgrave dependoit la tranquillité

Charles V. va à Inſpruck.

de l'Allemagne, & que de grands malheurs en pouvoient arriver. Les autres Envoyez en firent de même, & cherchoient toutes les occaſions de lui en parler, que Charles V. évitoit de ſon côté tant qu'il pouvoit, & quand il ne pouvoit les éviter il repondoit à ceux qui lui en parloient qu'il vouloit bien mettre en liberté le Landgrave, mais qu'il n'en étoit pas encore temps. Il fit connoître enfin qu'il vouloit traiter des conditions de ſa liberté avec l'Electeur Maurice, & que pour cet effet il lui écriroit de le venir trouver à Inſpruck, mais on reconnût bien-tôt après qu'il ne penſoit qu'à gagner du temps, car non ſeulement il n'écrivit point à Maurice, mais celui-cy ayant cherché une occaſion de lui écrire, il ne lui parla ni prez ni loin de ce voyage.

Ottavio Farneſe ſollicite la reſtitution de Plaiſance 1551.

Je laiſſerai pour un moment les Affaires d'Allemagne pour venir à celles d'Italie, qui ont beaucoup de liaiſon avec elles. Après qu'Ottavio Farneſe eut été rétabli dans la Duché de Parme pas le Pape Jules III. il commença à ſolliciter l'Empereur ſon beaupere, de lui reſtituer Plaiſance; pour cét effet il alla en perſonne à Ausbourg, avec des lettres pleines d'humbles prieres de la Ducheſſe Marguerite ſon épouſe, & fille de Charles V. L'Empereur lui fit un bon accuëil, & plus d'honneur qu'il n'auroit oſé eſperer, mais quand il fallut venir à la reſtitution de Plaiſance, il ne vit aucun jour à y réuſſir, & il eut occaſion de reconnoître la verité de ce que diſoient les Ambaſſadeurs qui ſollicitoient la liberté du Landgrave, *que le Duc Octave*

tave ne ſeroit pas plus heureux à réuſſir dans l'affaire de Plaiſance, qu'eux dans celle du Landgrave. Enfin après l'avoir amuſé pendant un mois par de vaines promeſſes, & des paroles ambigues, il le renvoya avec cette reponſe en Italien, *vous n'avez qu'à vous en retourner à Parme, où vous recevrez dans peu de mes lettres qui vous ſatisfairont, & ma fille auſſi.*

Quand il fut de retour à Parme, il apprit que Don Ferrante Gonzague Gouverneur de Milan, faiſoit travailler avec grande diligence & un plus grand nombre de gens qu'à l'ordinaire aux fortifications de Plaiſance, d'où il conclud que l'Empereur n'avoit aucun deſſein de lui rendre cette place; même par les avis qu'il reçût qu'on y levoit des Troupes, il eut ſujet de croire qu'on tramoit quelque choſe contre lui, pour lui enlever Parme, loin de lui reſtituer Plaiſance. Et comme il voyoit bien que ſeul il n'étoit pas en eſtât de ſe deffendre, il alla à Rome, prier inſtamment le Pape d'entreprendre ſa deffenſe, contre l'Empereur & ſes Miniſtres, qui ſelon toutes les apparences cherchoient l'occaſion de lui enlever Parme, le priant de vouloir conſiderer que s'il perdoit cette ville, l'Egliſe perdroit ſon droit de fief, comme elle avoit perdu celui de Plaiſance. Le Pape n'ignoroit pas cette raiſon, & il ſavoit bien qu'il y alloit encore de ſon honneur de le maintenir dans la poſſeſſion de ce Duché dont il lui avoit donné l'Inveſtiture, & declaré qu'elle étoit fief de l'Egliſe. Mais il conſideroit auſſi qu'il étoit accablé de dettes tant à cauſe des

Il a recours au Pape.

grandes dépenſes qu'il avoit été obligé de faire, que des grandes liberalitez qu'il n'avoit pû éviter dans ce commencement de ſon Pontificat; de ſorte que ne ſe trouvant pas en eſtât d'entreprendre la guerre contre l'Empereur, il ne fit que hauſſer les épaules en preſence d'Ottavio, comme ont accoûtumé de faire les Italiens, pour marquer qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudroient, & lui dire pour toute réponſe, *qu'il fit du mieux qu'il lui ſeroit poſſible, que pour lui il ne pouvoit faire autre choſe que ce qu'il avoit fait, qui étoit beaucoup, comme il le pouvoit bien connoître, & qu'il ſe ſouviendroit de faire davantage pour lui, quand le temps & les conjonctures ſeroient plus favorables.*

Au Roy de France.

Le Duc & le Cardinal Farneſe ſon frere conclurrent, enfin que ne pouvant obtenir autre choſe du Pape, il le falloit prier du moins d'agréer, que lui Duc eût recours à d'autres Princes : étans donc allez enſemble à l'audience de Sa Sainteté, & lui en ayant fait la demande, il répondit au Duc, *qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux à ſes affaires.* Sur cette parole du Pape le Duc, de l'avis du Cardinal ſon frere, envoya incontinent un homme en France vers Horace Duc de Caſtro, ſon frere naturel, qui avoit beaucoup de credit auprès d'Henry II. qui devoit ſe marier avec une ſienne fille naturelle, & que ce Prince qui lui en avoit donné ſa parole aimoit ſi fort qu'il n'avoit rien à lui refuſer. Dès qu'il eut vû les lettres d'Ottavio & reçû les inſtructions de ſon Miniſtre il fut trouver le Roy, qu'il trouva en diſpoſition de faire ce qu'il

qu'il ſouhaitoit, tant par l'inclination qu'il avoit à faire plaiſir à ce Prince, que parce-qu'il trouvoit l'occaſion de faire la guerre à Charles V. Il fut donc convenu que le Duc Ottavio ſe mettroit ſous la protection du Roy de France, aprés quoi on lui envoyeroit inceſſamment une garniſon de François pour deffendre Parme.

Il ne fut pas poſſible de negotier cette affaire avec tant de ſecret, qu'elle ne vînt ce même jour à la connoiſſance des Eſpions de Charles V. à Paris, qui ne manquerent pas de l'en avertir. Dés qu'il en eut reçû avis il écrivit au Pape, *qu'il ſe ſentoit obligé de lui faire ſavoir que le Duc Ottavio étoit ſur le point de Livrer ſa ville de Parme aux François, & que ſi cela arrivoit, on verroit un grand feu s'allumer en Italie. Que ſa Sainteté y devoit donner ordre de bonne heure, ou lui laiſſer le ſoin d'y porter du remede à quoi il ne manqueroit pas.* Le Pape, ſoit qu'il ne ſe ſouvînt pas de la parole qu'il avoit donnée au Duc, ou qu'il crût que la permiſſion qu'il lui avoit donnée n'empêchoit pas qu'il ne fût obligé de ne rien conclurre ſans le lui avoir auparavant communiqué, ou qu'il n'eût donné cette permiſſion qu'en termes vagues & équivoques, fit réponſe à l'Empereur, *qu'il ne pouvoit croire que le Duc en vînt à une ſi grande extrémité à ſon inſçu:* & comme ce Pape étoit naturellement ſujet à oublier, même les affaires les plus importantes, il ne penſa plus à celle-cy; juſques à ce qu'il fût averti que le Roy de France & le Duc Ottavio avoient eu l'adreſſe de faire entrer dans Parme une Garniſon de deux mille François,

L'Empereur en avertit le Pape.

qui devoient être entretenus & commandez par le Roy de France. Jules en fut ſenſiblement affligé, non ſeulement à cauſe que le Duc ne lui avoit point communiqué cette affaire, mais auſſi à cauſe qu'il craignoit le reſſentiment de l'Empereur, parce que l'ayant aſſûré qu'il ne pouvoit croire que le Duc entreprît cela à ſon inſçû, il auroit lieu de ſoupçonner qu'il étoit d'intelligence avec lui pour le tromper, ce qui avoit dautant plus d'apparence, que d'ordinaire dans les Cours on donne beaucoup aux ſoupçons dans des affaires & des occaſions ſemblables.

Le Pape contre Ottavio.

Le Pape naturellement negligent & timide, craignant de tomber en peu de temps dans une diſgrace pareille à celle où tomba Clement VII. pour avoir voulu s'en prendre à l'Empereur, & lui manquer de parole, fit en même temps deux choſes pour ſa juſtification. Premiérement il écrivit des lettres fulminantes pleines de menaces de guerre & d'excommunication au Roy de France & au Duc Ottavio pour avoir mis une telle Garniſon dans une ville de l'Eſtât Eccleſiaſtique ſans lui en avoir donné aucun avis; & ſon dépit alla ſi loin qu'il ordonna à ſon Legat à Paris, de quitter inceſſamment la Cour de France, ſi le Roy reffuſoit de rappeller la Garniſon. De plus il fit partir en toute diligence Dandino, Prelat qui a été depuis Cardinal, pour aller en Allemagne témoigner à l'Empereur, combien il deſaprouvoit l'action du Duc Ottavio qui avoit appellé les François en Italie ſans lui en avoir rien communiqué, & prier ſa Majeſté Imperiale, de vouloir joindre ſes forces

forces à celles de l'Egliſe pour châtier l'inſolence du Duc, & chaſſer les François d'Italie.

Dandino ſçût ſi bien tourner cette affaire, que l'Empereur fut perſuadé que le Pape étoit innocent. Ainſi il accepta ſon offre de faire la guerre enſemble contre le Duc, pour remettre Parme au pouvoir de l'Egliſe, & la tirer des mains des François ſes ennemis, qu'il ne vouloit en aucune maniere avoir pour voiſins, parce qu'étant d'un naturel bouillant & inquiet, ils ne pouvoient que troubler le repos du Milanez. Le Pape ayant donné un ample pouvoir à Dandino de faire un Traité avec l'Empereur ſur cette affaire, il fut conclu entre eux. En conſequence de ce Traité, Charles V. donna ordre à Gonzague Gouverneur de Milan de faire les preparatifs neceſſaires pour cette guerre: & le Pape pour faire les ſiens n'attendoit plus que la Réponſe du Roy & du Duc, qui fut telle. *Qu'il avoit accordé au Duc ce qu'il lui avoit demandé, croyant qu'il feroit plaiſir a ſa Sainteté & que ce ſeroit un bien pour l'Egliſe, puis que déja par le ſecours qu'il donnoit au Duc on rompoit les deſſeins de l'Empereur qui vouloit s'emparer de Parme. Que pour lui il n'avoit fait d'autre Traité avec le Duc que de lui donner une Garniſon, qu'il entretiendroit à ſes dépens, afin qu'il pût deffendre ſa ville, & la garder pour lui même, & qu'ainſi il avoit ſujet d'être fort ſurpris de ſe voir ſi mal recompenſé, & menacé par ſa Sainteté, dans le temps qu'il s'attendoit avec impatience d'en recevoir des remercimens.* Le Roy ajoûtoit encore à cela dans ſa lettre, que le Duc

Réponſe envoyée au Pape.

Ottavio l'avoit assûré, qu'il avoit obtenu du Pape la permission d'en user de la sorte.

Réponse du Duc. Le Duc de son côté fit la réponse suivante. *Que non seulement il n'avoit eu aucune pensée d'offenser sa Sainteté dans la demarche qu'il avoit faite, mais qu'au contraire, il avoit crû faire une chose qui lui seroit agréable, puis qu'il n'avoit d'autre dessein, en recourant au Roy de France, que de conserver sa ville contre les desseins manifestes, & les pieges que lui tendoient ouvertement les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs que sa Sainteté devoit se souvenir, que lui ayant demandé du secours, dans un si pressant danger elle lui avoit répondu qu'elle ne lui en pouvoit donner, & qu'ensuite lui ayant demandé si elle ne trouveroit pas bon qu'il eût recours à quelque autre Prince, elle lui avoit répondu qu'il pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour ses affaires, & qu'en consequence de cette permission, il s'étoit mis sous la protection de la France: qu'ainsi sa Sainteté ne devoit pas en être fâchée, & qu'il est permis à tout soldat qui ne reçoit pas la paye de son Prince naturel, & qui a eu la permission de chercher un autre Maître, de se mettre à la solde de quiconque il lui plaira.*

Le Pape leve des Troupes. La réponse du Duc étoit encore confirmée par les remontrances que firent au Pape sur ce sujet les Ambassadeurs, le Cardinal Farnese & les Cardinaux François, mais le Pape persista toûjours à nier d'avoir jamais donné une telle permission: Mais que faire contre un Pape qui nie? L'obliger au serment, & en quelle maniere? l'appeller en jugement & où? Mais ce qui roidissoit le Pape, & l'empêchoit d'avoir égard

égard à quoi que ce ſoit qu'on lui repreſentât, c'étoit la parole qu'il avoit donnée & le Traité qu'il avoit fait contre le Duc; engagement dont il ne ſe pouvoit tirer, ſans donner lieu à l'Empereur de croire qu'il eût donné les mains à la conduite du Duc. Il donna donc des ordres pour lever ſix mille hommes de pied, & trois cens chevaux, & de les faire marcher à Bologne où ſe devoit faire la jonction des Troupes de l'Empereur avec celles du Pape. Pendant que ces Troupes étoient en marche, le Pape afin de ſe pouvoir mieux diſculper dans toute la Chrêtienté, & montrer qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour éviter la guerre, envoya en Poſte en France Aſcanio della Cornia ſon neveu, jeune homme de grand courage, & le fit paſſer à Parme, pour exhorter le Duc à remettre la ville entre ſes mains, & recevoir en eſchange le Duché de Camerino, qui lui ſeroit plus aſſûré, avec une penſion de quinze mille écus tous les ans que le Pape promettoit de lui payer pour ce que ce Duché pouvoit moins valoir que celui de Parme, lui diſant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de contenter l'Empereur.

Le Duc répondit à la propoſition d'Aſcanio, que les François étant déja dans Parme il ne pouvoit pas les en chaſſer, parce que ſe ſeroit faire une trahiſon au Roy de France. Mais que cependant pour l'amour du Pape il étoit preſt de faire tout ce que le Roy trouveroit bon. Aſcanio alla à Paris avec cette réponſe, mais quand il en parla à Henry II. il lui répondit, qu'il feroit tout ce que voudroit le Duc. Ils étoient convenu enſemble de faire

Réponſe pour gagner du temps.

une ſemblable réponſe, ce qui vouloit dire en bon François qu'ils ne vouloient rien faire de ce qu'on leur demandoit. Aſcanio de retour ayant rapporté ces réponſes, on ne douta plus que ce ne fût un artifice. Cependant le Roy ayant appris les préparatifs qui ſe faiſoient à Boulogne, pour empêcher qu'on ne commençât la guerre, écrivit au Pape, qu'il avoit envoyé prier le Duc de vouloir faire un voyage à Paris, pour conferer avec lui ſur ce qu'il faudroit faire pour ſatisfaire aux demandes de ſa Sainteté; cependant il feignit d'être attaqué de grandes incommoditez, & publia que ce qui lui faiſoit le plus de peine étoit de ne pouvoir faire le voyage de Paris, pour conferer avec le Roy de France ſur ce qu'il faudroit faire pour contenter le Pape; mais ce n'étoit encore qu'un artifice.

Siege de Parme.

Le Pape cependant fit General de ſes Troupes pour le Siege de Parme *Jean Baptiſte di Monte* ſon neveu: & pour ſon Lieutenant *Alexandre Vitelli*, mais qui devoient être commandez l'un & l'autre par Don Ferrante Gonzague qui avoit été fait Generaliſſime de l'Egliſe, afin de faire voir, que Parme étant fief de l'Egliſe, le Pape ſeul & non pas l'Empereur avoit intereſt à cette guerre. Henry II. ayant ſçû cette priſe d'Armes fit faire de grandes plaintes au Pape, de ce que pendant qu'il travailloit à diſpoſer les affaires à une paix, on attaquoit le Duc à force ouverte. Il ne laiſſoit pas pourtant d'avoir ſollicité pluſieurs Gentils-hommes & bons Capitaines de s'aller jetter dans Parme, de ſorte que la Garniſon eſtant forte, le Roy & le Duc croyoient qu'il

n'y

n'y avoit rien à craindre pour la Place. Gonzague entreprit le siege avec les Troupes Imperiales, renforcées de celles du Pape, de deux mille hommes de pied Espagnols, & des vieilles Troupes qui étoient en Piémont. S'étant approché de Parme il commença par se rendre Maître de *Borsello*, lieu qui appartenoit au Cardinal d'Este, mais qu'il jugea lui être necessaire dans cette guerre, à cause qu'il est scitüé sur le bord du Po à sept milles de Parme, du côté de Castel maggiore, Terre de Cremone, par où tous les vivres devoient venir dans le Camp Imperial. A cette guerre se trouva avec le Gouverneur Gonzague, *Don Alvaro di Sande* Mestre de Camp Espagnol, par le genie, & la valeur duquel on fit plusieurs choses considerables. Dès que l'Armée fut devant Parme, on commença par faire le degât, ruïner & brûler les bleds & les Vignes, (il faut remarquer que c'étoit au mois de Mai.) On prit ensuite plusieurs lieux du Parmesan, & entre autres *Colorno*, Terre de Jean François Sanseverino, à qui le Duc l'avoit ôtée, l'ayant mis en prison sous pretexte qu'il étoit partisan de l'Empereur.

Le Pape non content d'attaquer le Duc par les Armes temporelles, se voulut encore servir des Spirituelles, declarant qu'il avoit encouru une severe excommunication. Henry II. envoya Charles de Cossé Seigneur de Brissac au secours du Duc avec une bonne Armée: mais les Imperiaux & les Troupes du Pape attaquerent avec tant de furie en même temps Parme & la Mirandole, & mirent tellement le païs à feu & à sang, que Brissac ne put

Continüation de la guerre. 1551.

tenter autre choſe qu'une diverſion : ainſi il alla attaquer le Piémont, où pour ſe vanger il prit pluſieurs places, & y fit un grand dégât. Pour plus grande ſûreté dans cette guerre le Roy de France fit paſſer en Italie par la Suiſſe Pierre Strozzi, avec un bon corps d'Infanterie, & un autre de Cavalerie commandé par Horace Duc de Caſtro, à qui il avoit déja donné en mariage Diane ſa fille naturelle : ainſi les François étant renforcez donnerent des affaires à Gonzague, qui ne voulant pas laiſſer perdre le Piémont au Duc de Savoye, ſi proche parent de l'Empereur, pour conſerver Parme, leva le ſiege pour courrir à la deffenſe du Piémont.

Remonrances faites au Pape.

Sur ces entrefaites le Pape mal conſeillé avoit fait publier une rude excommunication, contre tous ceux qui oſeroient proteger, ſoûtenir, ou donner du ſecours au Duc Ottavio en quelque maniere que ce fût, ou avec de l'argent, ou par les armes, ou par des conſeils. Le Roy de France voyant que cét anatheme tomboit ſur lui & ſur ſes ſujets, pour mortifier le Pape, deffendit à tous ſes ſujets ſous de rigoureuſes peines, d'envoyer ou de porter de l'argent de France en Cour de Rome, ſous quelque prétexte que ce fût. Strozzi & Horace en même temps voyant qu'on avoit tellement ruïné le Duché de ſon frere, qu'on ne reconnoiſſoit plus ce païs, entrerent dans le Boulonnois & autres terres du Pape, ou ils n'épargnerent que les ſeules vignes, & brûlerent & ſaccagerent tout le reſte. Cependant le Cardinal Farneſe & celui de Tournon fûrent trouver le Pape, & ſans perdre

dre le reſpect qui lui eſt dû, lui firent le diſcours ſuivant.

Saint Pere, ſi la preſente guerre qu'on a entrepriſe contre le Duc de Parme, ne produiſoit pas d'autre effet, que de donner ſujet aux Lutheriens d'Allemagne, de rire ſcandaleuſement, de voir le Vicaire de Jeſus-Chriſt, & le Pere commun detruire & ruïner ſes enfans & ſes ſujets, la choſe ne ſeroit pas fort conſiderable. Mais vôtre Sainteté doit conſiderer, que les Heretiques pullulent beaucoup aujourd'huy en France, où la Doctrine du ſcelerat & Chef de Secte Calvin, qui de Geneve ſouffle le venin de ſon hereſie dans la France ſa patrie, a pris déja beaucoup de racines; & Dieu ſçait s'il ne lui ſert pas de beaucoup à réuſſir dans ſon deſſein, de voir que vôtre Sainteté traite ſi mal le fils aîné de l'Egliſe? Faites reflexion, Saint Pere, que Clement VII. a obſcurci la gloire de la plûpart des actions de ſon Pontificat, pour avoir fait perdre à l'Egliſe le Royaume d'Angleterre, par la complaiſance qu'il eut de prendre le parti de l'Empereur contre Henry VIII. Quel chagrin ne ſeroit-ce pas à vôtre Sainteté, s'il arrivoit quelque malheur ſemblable en France: au fond quelle bonne opinion peuvent avoir de vôtre zéle les peuples deſolez & ruïnez du Parmeſan & du Boulonnois?

Ce diſcours ne manqua pas de faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit du Pape, naturellement timide, comme nous l'avons dit, & de lui faire craindre quelque malheur, de ſorte qu'il pria ſur tout le Cardinal de Tournon, qui étoit François, de vouloir aſſûrer le Roy Très-Chrêtien de ſon amitié ſincere, & Le Pape s'appaiſe.

& de lui faire ſavoir qu'il n'avoit jamais eu deſſein, ni aucune penſée de rien faire contre lui, mais ſeulement contre le Duc. Il donna de plus à ce Cardinal la commiſſion de negotier la paix, juſques à lui dire ces propres paroles, *qu'il ne demandoit autre choſe que de ſauver l'honneur du Roy & le ſien :* & pour mieux faciliter la paix, qui ſe fit bien-toſt après, il rappella ſes troupes. Le Roy de ſon côté leva la deffenſe qu'il avoit faite, de ne point envoyer de l'argent à Rome pour l'expedition des Benefices ; c'étoit l'article qu'il regardoit comme le plus conſiderable, croyant que ſi le peuple le prenoit à cœur, il en pourroit arriver beaucoup de mal, ainſi il voulut y remedier au plûtôt. D'ailleurs le Pape avoit raiſon d'être las de cette guerre, car outre les dépenſes inutiles qu'il avoit faites, & la ruïne du Boulonnois, il avoit perdu Jean Baptiſte de Monte ſon neveu, qu'il aimoit avec paſſion, & Alexandre Vitelli, qui étoit un de ſes meilleurs Officiers, ce qui l'affligea beaucoup.

Reſolution de Maurice contre Charles V.

Revenons aux affaires d'Allemagne. Maurice Electeur de Saxe averti par les Ambaſſadeurs, qui ſollicitoient à Inſpruck la liberté du Landgrave, que c'étoit folie que de ſe fier davantage aux promeſſes de l'Empereur, qui ne ſervoient qu'à faire perdre du temps, crût qu'il y alloit de ſon honneur, de ne ſe laiſſer pas plus long-temps duper par Charles V. dans une affaire de cette importance, & qu'après quatre ans de ſollicitations & de paroles inutiles il étoit temps d'en venir aux effets. Il ſavoit que pour guerir une playe où les remedes

medes ordinaires ſont inutiles, il y falloit employer le fer & le feu Pluſieurs admiroient la patience de Maurice, de voir que s'étant declaré ſi ouvertement le deffenſeur de la liberté de ſon Beau-pere, il eût tant parlé & tant agi, ſans que cela eût ſervi qu'à le faire reſſerrer davantage dans ſa priſon, & qu'il ne laiſſoit pas de ſouffrir en patience tant d'affronts & de refus qu'on lui avoit faits. Mais enfin ayant perdu patience, il ſe reſolût à en venir à un moyen auſſi extréme que celui d'une guerre, qui fût capable de forcer l'Empereur à mettre en liberté le Landgrave. Mais avant que d'executer ſa reſolution, en Prince ſage il peſa toutes les conſequences de cette affaire; ſi jamais Prince fut irreſolu & en une grande perplexité, ce fut lui dans cette conjoncture.

Raiſons diverſes.

D'un côté il conſideroit les grandes obligations qu'il faiſoit profeſſion d'avoir à l'Empereur, & qui lui tenoient fort au cœur; car un auſſi grand bien-fait que celui de lui avoir donné un Electorat, & un Eſtât tel que celui de Saxe, meritoit pour le moins une reconnoiſſance éternelle. Il ne doutoit pas que tout le monde, juſqu'aux Nations les plus barbares, ne le traitaſſent d'ingrat & de perfide s'il prenoit les armes contre un ſi grand Bien-faiteur, ſur tout en un temps où le ſouvenir des obligations qu'il lui avoit étoit ſi recent. Il conſideroit d'ailleurs que la fortune des armes étant inconſtante, il pouvoit tomber dans une diſgrace ſemblable à celle de Jean Frederic, & que n'étant pas auſſi puiſſant

puiſſant que lui, s'il étoit mis au Ban de l'Empire il ſe verroit abandonné de ceux-là même qui ſe liguoient avec lui pour cette entrepriſe. Il voyoit encore qu'il ſeroit accuſé d'imprudence, ſi l'évenement ne lui étoit pas favorable, & que ſi cela arrivoit chacun jetteroit la pierre contre lui, pour avoir ſi mal ſû conſerver ſes avantages, & s'être laiſſé échaper des mains ſa bonne fortune au lieu de s'y maintenir. C'en étoit déja trop pour ne le pas mettre en grande perplexité, & en état de ne ſavoir à quoi ſe reſoudre; auſſi étoit-il difficile qu'il trouvât quelque moyen de mettre ſon eſprit en repos là-deſſus, ni de ſe laver de la tache d'ingratitude.

Raiſons contraires.

Mais ceux qui ont accoûtumé de lire les Hiſtoires trouveront aſſez dequoi l'excuſer, car ce n'eſt pas une choſe ſi ſurprenante que de voir les gens tourner le dos à de ſemblables conſiderations, & prendre les armes contre leurs bien-faiteurs. On ſçait que les femmes ſont capables par quelques careſſes, de faire tomber les hommes les plus ſages dans les plus grandes fautes; & ſi une fille en danſant a été capable de porter un Roy à faire la plus grande injuſtice du monde, quelle force n'aura pas ſur l'eſprit de ſon époux l'amour legitime d'une épouſe? Auſſi celle de Maurice qu'il aimoit avec paſſion, qui étoit toûjours à ſon côté, qu'il voyoit inceſſamment pleurer la priſon ſi longue de ſon pere, & qui ne trouvoit aucun autre moyen de ſoulager ſa douleur, que de ſolliciter ſans ceſſe ſon époux à travailler à ſa liberté, le forçoit de tenter l'impoſſible pour la conſoler, & l'expe-

l'experience fait voir que les larmes des femmes peuvent tout sur ceux qui les aiment. C'est de quoi nous fourniſſent beaucoup d'exemples, non seulement les Hiſtoires anciennes, mais auſſi les modernes, pour ne pas parler des Romans.

Raiſons priſes de l'honneur.

Pluſieurs Hiſtoriens eſtiment que ce fut par des motifs d'honneur, que Maurice entreprit cette affaire. Il croyoit que ſon honneur y étoit engagé, puis qu'après avoir pris tant de peine & fait agir tant de reſſorts pour obliger le Landgrave ſon beau-pere, s'il faut ainſi dire malgré lui, à s'accommoder avec l'Empereur, par un Traité fort deſavantageux, croyant rendre en cela un grand ſervice à l'Empereur, il voyoit pour toute recompenſe de ce ſervice, ſon beau-pere arraché de ſes mains pour être conduit en priſon, (car du moins devoit-on avoir cét égard pour lui de chercher quelque autre prétexte, & quelque autre occaſion de l'arreſter ailleurs que ſous les yeux & en la compagnie de ſon gendre, qui venoit de le mener devant l'Empereur pour lui demander pardon :) & puis pourquoi fut-il arrêté ? ſous prétexte d'une parole mal expliquée ou mal entenduë. Ainſi Maurice étoit obligé par honneur & pour l'intereſt de la ſocieté civile, en cela trompée, de travailler à mettre en liberté ſon beau-pere, & de tout riſquer pour cela, au prix même de ſon ſang.

Le contraire eſt prouvé.

J'avoüe que ce ſont-là de fortes conſiderations, quand on y penſe ſerieuſement ; cependant les Hiſtoriens les plus habiles en politique, ne croyent pas, que ce ſoient les plus

fortes

fortes raiſons qui ont porté Maurice à declarer la guerre à l'Empereur. On ne met pas en queſtion s'il aimoit ſa femme, on veut bien ſuppoſer cét amour plus grand qu'il n'étoit : mais une affection encore plus tendre & plus nouvelle ne fut pourtant pas aſſez puiſſante en 1547. en la perſonne d'Agnez épouſe du même Maurice, pour l'empêcher de prendre les armes pour l'Empereur contre le Landgrave beau-pere de Maurice & pere de ſon épouſe Agnez, ni contre Jean Frederic ſon couſin propre, & de la même famille. Et comment peut-on regarder comme une bonne politique, *de plonger dans une mer irritée un beau-pere & un proche parent, pour avoir la gloire de les en retirer, avec peril d'être ſoy-même ſubmergé?* Le principal motif de cette entrepriſe ne fut pas auſſi l'engagement de Maurice d'avoir donné ſa parole, car l'Electeur de Brandebourg & l'Empereur avoient la reputation de l'avoir violée plus que lui, outre que le Landgrave n'étoit pas ſi mal-traité dans ſa priſon, quoi qu'il fût fort reſſerré, & qu'ayant eu patience pendant quatre ans, on pouvoit bien en avoir encore pour deux autres. Il paroît donc que le deſſein de mettre en liberté le Landgrave, n'étoit pas une raiſon ſuffiſante à Maurice pour prendre les armes contre un ſi grand Bienfaiteur, & qu'il en faut chercher une autre que voici.

Raiſon ſecrete.

Maurice étoit très-bien informé, que ſa conduite dans cette guerre d'Allemagne étoit generalement condannée, & qu'on parloit fort deſavantageuſement de lui, non ſeulement

ment dans les Cours, mais juſques dans les cabarets: que les peuples de l'une & de l'autre communion, & ſur tout les Lutheriens, avoient conçû fort mauvaiſe opinion de lui, & que l'on diſoit en tous lieux, *Que pour ſatisfaire à ſon ambition particuliere, il avoit riſqué le bien public. Que pour venir à bout de ſes deſſeins il avoit miſerablement ſacrifié ſon couſin Jean Frederic & le Landgrave ſon beaupere, qui avoit tant travaillé à l'établiſſement d'une ſalutaire reformation de l'Egliſe. Que pour de ſemblables motifs d'ambition il negligeoit les moyens neceſſaires pour obtenir la liberté de l'un & de l'autre, & que par ſa conduite il étoit la cauſe principale de tous les maux que Charles V. faiſoit de jour en jour aux Proteſtans.*

On diſoit encore pis; car la plûpart des Lutheriens & Calviniſtes ſoupçonnoit que Maurice étoit d'intelligence avec l'Empereur, pour exſtirper la Religion Proteſtante; & ces bruits, qui venoient tous les jours à ſes oreilles, faiſoient des playes profondes dans ſon cœur; parce qu'au fond on lui faiſoit tort, n'y ayant perſonne qui fût plus zélé que lui pour la Religion Proteſtante, & que loin d'avoir voulu rien faire à ſon préjudice, il auroit donné ſon ſang pour ſon ſervice. Il étoit donc obligé d'effacer ces taches & ces calomnies generales par quelque moyen, & il n'y en avoit point d'autre pour ôter au public ces mauvaiſes impreſſions contre lui, que de prendre quelque reſolution vigoureuſe & violente, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans riſquer le tout pour le tout. Il ne falloit pas moins que de tirer l'épée contre l'Empereur, Suite.

que

que les Proteſtans regardoient comme le grand Tyran de leurs conſciences, & de leur liberté. La reſolution étoit perilleuſe, je l'avoüe, mais lors qu'il n'y a pas d'autre remede pour guerir une playe, il y faut employer le fer & le feu.

Préparatifs de Maurice pour la guerre. 1552.

Cette reſolution priſe, Maurice appliqua tous ſes ſoins à trouver des moyens propres, ſeurs, & neceſſaires pour l'execution de ſon deſſein, & pour ne pas tomber dans les fautes, qu'avoient faites ſon beau-pere & ſon couſin. Auſſi eſt-il certain que, quelque bonne opinion que l'on eût de la prudence & bonne conduite de ce Prince, auſſi bien que de ſon experience dans les armes, il en fit plus paroître dans cette occaſion qu'en aucune autre de ſa vie; car il conçût, delibera, & executa cette entrepriſe pendant que l'Empereur étoit deſarmé, & qu'en moins de trois mois, c'eſt à dire, au commencement de Mars de cette année 1552, il ſe trouva en étât de faire la guerre au Monarque d'un ſi grand Empire, & Maître de tant de Royaumes, avant preſque qu'il ſe fût apperçû du deſſein. Par l'entremiſe & les bons offices d'Albert Marquis de Brandebourg, il fit ligue avec Henry II. Roy de France, au nom de tous les Lutheriens d'Allemagne, ayant eu procuration pour la faire lui & Albert, de tous les Princes & Villes Proteſtantes. Henry II. s'étoit obligé d'envoyer contre l'Empereur en Allemagne, & aux Païs-Bas, une armée de trente cinq mille hommes. Il retint à ſon ſervice des troupes Allemandes que Charles V. avoit licentiées, ſans qu'il s'en aperçût.

Il

Il prit auſſi celles qui avoient été employées au ſiege de Magdebourg, & avec toute la diligence poſſible, il leva un corps d'Armée de tous ceux de ſes Etâts qui étoient capables de porter les armes.

Les Princes Proteſtans, qui ſe liguerent avec lui, & dont il fut declaré Chef, furent, Joachim Electeur de Brandebourg, avec les Marquis Jean & Albert, l'un oncle & l'autre frere de Joachim. Frederic Comte Palatin du Rhin, les Ducs de Wirtemberg & de deux Ponts. Henry & Jean Ducs de Meklebourg. Erneſt Marquis de Bade, & pluſieurs Comtes, Barons, & Villes. Et comme il s'agiſſoit d'une affaire de la derniere importance pour la Religion, chacun fit ſes plus grands efforts dans cette occaſion, ſans qu'il fût neceſſaire de fixer le nombre des troupes ou d'argent que chacun devoit fournir. Ainſi Maurice avant le 15. de Mars ſe vit à la tête d'une Armée de trente mille hommes, qui étoient plus que ſuffiſans pour faire la guerre à un Empereur deſarmé. Mais avant que de rien entreprendre, Maurice de l'avis des autres Princes ſes Alliez, quoi qu'il y en eût pluſieurs qui ne furent pas de ce ſentiment, publia le Manifeſte ſuivant contre l'Empereur. Princes ſes Confederez.

Qu'il étoit connu de tout le monde, ou que du moins les apparences en étoient trop claires pour être ignorées que de ceux qui ne vouloient pas les voir, que les deſſeins, les intentions, & les demarches de l'Empereur Charles V. ne tendoient qu'à faire de la liberté Germanique un Gouvernement deſpotique pour lui-même, & une Monarchie Manifeſte contre Charles V. 1552.

narchie abſolüe pour ſa Maiſon, au préjudice des privileges des Princes de l'Empire & des Villes libres. Que la longue priſon du Landgrave, qu'il s'obſtinoit à ne vouloir pas mettre en liberté, quoi qu'il ſçût qu'il le retenoit contre ſa parole, faiſoit voir clairement, qu'il vouloit ſe rendre indépendant, à quoi les Confederez, qui avoient ſigné ce Manifeſte, étoient reſolus de s'oppoſer. Qu'ils invitoient & prioient tous ceux qui y avoient le même intereſt qu'eux, d'imiter leur zéle, de ſe joindre à eux, & de reveiller leurs reſſentimens aſſoupis par une vieille letargie, afin de chaſſer au plûtôt l'ennemi de leurs portes, & avant qu'il ſe rendît maître de leurs maiſons, puis que le mal étoit devenu ſi grand, que pour le guerir il y falloit employer le fer & le feu.

Maurice prend Ausbourg.

On étoit convenu par le Traité fait avec la France, qu'en même temps que Maurice prendroit les armes contre l'Empereur en Allemagne, les François entreroient dans la Lorraine, qui appartenoit à Charles V. en qualité d'Empereur, & que l'on y feroit tous les progrez, dont nous parlerons après que nous aurons vû ceux de Maurice. Il partit donc, accompagné du Marquis Albert de Brandebourg, & du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, avec un bon corps d'Armée, juſtement le premier jour d'Avril, qui lui avoit toûjours été heureux, & s'achemina vers Ausbourg, ſe rendant maître de tous les lieux qu'il rencontra ſur ſon paſſage. La Garniſon & les Bourgeois ſe préparerent à une vigoureuſe deffenſe, ſe confians ſur ce qu'ils eſperoient d'être promptement ſecourus de l'Empereur, car du reſte ils n'avoient

ni

ni vivres, ni munitions que pour quinze jours. Avant que de former le ſiege on les ſomma de ſe rendre, & on leur offrit des conditions fort avantageuſes, qu'ils ne voulurent pas accepter. Ainſi on mit le ſiege devant la Place, qui fut terriblement battüe pendant quatre jours (Monſ. de Heis en met davantage) au cinquiéme elle capitula, & comme ils étoient tous d'une même Nation, on leur fit des conditions fort honorables.

Cét heureux commencement donna beaucoup de courage aux Chefs, & Officiers Proteſtans, qui dirent tous hautement, qu'il falloit ſans perdre du temps courir vers Inſpruk, où l'Empereur depourvû tomberoit infailliblement entre leurs mains. Maurice, ſoit qu'il ne voulût pas pouſſer à toute extrémité ſon Bienfaiteur, ou qu'il voulût railler. *dit qu'il n'avoit pas d'aſſez grande cage pour y mettre un tel oiſeau.* On dit qu'Albert de Brandebourg lui repliqua ceci, ne perdons pas de temps, *allons ſeulement à la chaſſe de cét oiſeau, quand nous l'aurons pris, nous ne manquerons pas de cage pour le mettre.* Maurice ſavoit bien qu'on pouvoit & qu'on devoit même le faire, mais il ne laiſſoit pas d'avoir de la peine à s'y reſoudre: cependant quand il vit qu'en s'oppoſant à ce deſſein, il pourroit donner quelque ſoupçon de mauvaiſe intention dans cette guerre, il donna courageuſement dans cette reſolution. Il marcha donc à grands pas vers les Alpes, pour ſe rendre maître de l'Ecluſe, couper le paſſage aux ennemis; & empêcher les Italiens, & les Eſpagnols qui étoient en Italie de venir au ſecours

On marche contre l'Empereur.

cours de l'Empereur. Charles V. ayant eu nouvelle de la marche de cette Armée, envoya inceſſamment le peu de Soldats qui lui reſtoient garder ce paſſage, mais les Troupes de Maurice l'attaquerent avec tant de furie, qu'ils tuërent la pluſpart des gens de l'Empereur, & s'en rendirent Maîtres.

Lesperes du Concile s'enfuyent.

Comme ce lieu n'eſt pas éloigné de la ville de Trente, & qu'il en eſt le rempart au premier avis que l'on eut que les Lutheriens s'en étoient rendus maîtres, tous les Prelats du Concile furent ſaiſis d'une des plus terribles conſternations, dont on ait jamais vû d'exemple en pareille occaſions. Les deux Cardinaux Legats congedierent d'abord le Concile, afin que chacun ſe ſauvât où il pourroit, il eſt vray qu'ils declarerent qu'ils ſe raſſembleroient deux ans aprés en cas que la guerre fût finie & la paix faite. Quoi que la ville fût bien fortifiée, & qu'il y eût une bonne garniſon dedans, cependant le ſeul bruit que l'Armée Lutherienne étoit à l'Ecluſe, jetta tant de terreur dans l'eſprit des Prelats, qu'il n'y en eût pas un ſeul qui ne prît la fuite; pluſieurs même n'ayant pas le temps de faire ſeller leurs mules s'enfüirent à pied. Le Cardinal Creſcentio tenant le Crucifix entre ſes bras le baiſoit à tout moment, en diſant, *Domine in nomine tuo Salvum fac me*, *Seigneur ſauvez moi pour l'amour de vôtre nom.* Les autres levant les mains au ciel s'écrioient, *Domine ſalva nos, perimus, Seigneur ſauvez nous, nous periſſons.* Le Cardinal de Trente, ſeul eut le courage & la generoſité d'aller trouver l'Empereur à Inſpruck pour lui rendre tout le

le ſervice, & lui donner le ſecours poſſible en une telle conjoncture, en quoi il fit paroître beaucoup de zéle pour lui ; mais je ne dois pas oublier ici ce qui arriva auparavant.

Surpriſe qu'on veut faire à l'Empereur. 1552.

Dés que Charles V. eut appris que Maurice marchoit vers Ausbourg, il envoya un Gentil-homme à Ferdinand ſon frere Roy des Romains, pour le prier de venir inceſſamment le trouver à Inſpruck, afin de conferer enſemble pour negotier un accommodement avec Maurice. Ferdinand aprés en avoir conſulté avec les confederez, temoigna qu'il étoit preſt à faire tout ce qui dependroit de lui pour faire cette paix: non que ce fût ſon intention, mais ſeulement pour raſſurer l'eſprit de l'Empereur par cette negotiation & le retenir plus long-temps à Inſpruck, afin de le mieux prendre au depourvû. Ferdinand & Maurice s'aboûcherent donc à Lintz, où ils convinrent enſemble, que le 26. Mai ſuivant on feroit une Aſſemblée à Paſſau des Deputez de l'Empereur & de ceux des Alliez, dans laquelle ils aſſiſteroient en perſonne tous deux, & que ce même jour commenceroit une Treve de quinze jours. Maurice crut avoir aſſez fait, que d'avoir pû endormir & ſurprendre Charles V.

Charles V. s'enfuit.

Ferdinand s'en retourna cependant aprés cette negotiation, mais il fut bien ſurpris d'aprendre le lendemain au ſoir, que Maurice marchoit à grands pas avec ſon Armée vers Inſpruc, ſur tout quand il aprit qu'il s'étoit emparé de l'Ecluſe. L'Empereur le fut encore plus que lui, & n'ayant dans la ville qu'une petite garniſon, compoſée d'environ

cent gardes, & n'étant pas en eſtât de ſe deffendre, il crût qu'il falloit mettre ſa perſonne en ſeureté par la fuïte, n'y ayant pas d'autre moyen de ſe ſauver. Il s'enfuit donc à minuit avec tant de precipitation qu'il mit ſon Baudrier ſans épée: & la goute l'empêchant d'aller à cheval, il ſe mit en Littiere. Il prit le chemin de Trente, & ſe fit porter à la clarté de quelques flambeaux, dans la petite place de Villach, dans la Carinthie, païs de l'ancien Patrimoine de la Maiſon d'Aûtriche ſur le Drave, accompagné de Ferdinand ſon frere, & du Cardinal de Trente qui ne faiſoit que d'arriver en ce moment-là, & quelques autres de ſes meilleurs amis. Ulloa dit que Charles V. s'enfuit à pied, parce que la Litiere n'alloit pas aſſez vite à ſon gré: mais c'eſt une grande erreur, car quelque lentement que marchât la Littiere, elle alloit toûjours plus vite que Charles V. à pied, qui eſtropié de la goute ne pouvoit ſeulement ſe tenir debout. Cet Auteur ajoûte, que l'Empereur marchoit aprés tous les autres, un bâton à la main, les preſſant de doubler le pas, *ſans avoir peur*, diſoit-il, *d'un Traître, qui a été aſſez fou pour ſe revolter contre ſon Maître.*

Jean Frederic. Nous avons dit en ſon lieu, que par le Traité que Jean Frederic avoit fait avec l'Empereur, il étoit toûjours à la ſuite de Charles V. en qualité de priſonier. Cette nuit-là, il le mit en pleine liberté, & lui dit, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & faire ce qu'il lui plairoit hors d'embraſſer le parti de ſes ennemis. Mais ce Prince qui étoit déja vieux, gros

gros & valetudinaire, voulut ſuivre l'Empereur en Litiere, & depuis ce moment il ne fut plus traité comme priſonier, mais comme Prince libre & ami. Je n'ay trouvé aucun Hiſtorien, qui diſe clairement quelle raiſon pouvoit avoir eu Charles V. de mettre en liberté Jean Frederic en cette conjoncture. Quelques-uns diſent que ce fut le fruit de ſa politique profonde, d'autres que la neceſſité l'y obligea, mais on n'en donne aucune raiſon particuliere, ce que je ne ferai pas auſſi.

Voyez ici quels ſont les évenemens de la guerre ! Quelle l'inconſtance de la fortune ! Rien ne le prouve mieux que ce qui eſt arrivé à ces deux Princes Charles V. & Maurice; celui-là victorieux & triomphant des Lutheriens aprés avoir remporté tant d'avantages ſur eux, & celui-cy triomphant & Victorieux à ſon tour de Charles V. Le premier nous decouvre l'imprudence des Lutheriens, qui pour s'être trop confiez ſur leurs forces, & s'être endormis ſur de vaines eſperances, donnerent lieu à Charles V. de remporter tant de victoires ſur eux. Dans l'autre de ces exemples nous voyons l'imprudence & la mauvaiſe conduite de Charles V. qui pour avoir trop compté ſur la foibleſſe de ſes ennemis, & avoir crû qu'ils n'étoient ni en volonté, ni en pouvoir de lui faire la guerre, deſarma, & fut attaqué au depourvû par les autres qui ne penſoient qu'à le ſurprendre. Inconſtance de la fortune.

Les Venitiens fort éclairez à prevoir l'avenir, voyant que la guerre s'allumoit entre Republique de Veniſe.

les Lutheriens & l'Empereur, & que le ſort des Armes eſt ſi incertain qu'on n'en peut prévoir avec certitude les évenemens, pour éviter toute ſurpriſe firent des levées de troupes. Cependant l'Empereur qui étoit à Villach prit de grands ombrages de l'Armement de la Republique, & fut en grande perplexité, craignant qu'elle n'eût quelque intelligence ſecrete avec ſes ennemis. Il étoit d'autant plus confirmé dans ſes ſoupçons, qu'il avoit depuis peu reçû avis de pluſieurs endroits, que l'Ambaſſadeur de France avoit beaucoup ſollicité la Republique, & lui avoit offert de grands avantages, s'il elle vouloit ſe liguer avec le Roy ſon Maître, & les Proteſtans pour faire la guerre à l'Empereur.

Offres qu'elle fait à Charles V.

Mais bien-tôt aprés il eut ſujet de ſe guerir de ſes doutes, & de ſes ſoupçons, car la Republique accoûtumée à prendre de ſages & genereuſes reſolutions, pour la protection des Princes opprimez par leurs ennemis ou tombez dans les diſgraces de la fortune, n'eût pas plûtôt appris que Charles V. étoit arrivé à Villach, qu'elle envoya ordre au Seigneur Dominique Moroſini ſon Ambaſſadeur auprès de l'Empereur, d'offrir de la part de ſa Serenité à ſa Majeſté Imperiale telle ville de ſes Etâts qu'il lui plairroit pour la ſeureté de ſa perſonne, & de l'aſſurer qu'elle étoit prête à employer avec zele toutes ſes forces pour ſa deffenſe, & de faire de ſes interêts les ſiens propres. Ce compliment plut beaucoup à Charles V. auſſi dès le moment il envoya un Gentil-homme pour en remercier la Republique,

blique, aprés avoir répondu de bouche à ſon Ambaſſadeur, *qu'il ne doutoit pas de l'Amitié ſincere que la Republique avoit pour lui. Que par cette offre elle faiſoit voir à toute la terre l'inclination & le zele qu'elle avoit à Proteger les Papes par principe de Religion, & les Empereurs par maxime d'Eſtât, lors que le beſoin le requeroit.*

Pendant que l'Empereur, après avoir convoqué la Diete à Paſſau pour le 26. Mai, étoit occupé à donner les ordres neceſſaires dans les Païs-Bas, en Italie & dans les Etâts Catholiques d'Allemagne, pour reparer ſon honneur, & humilier ſes ennemis, on apprit qu'il s'élevoit un grand murmure dans tout l'Empire contre Maurice & ſes alliez, non ſeulement parmi les Catholiques, mais encore dans les Villes libres Proteſtantes. Il deplaiſoit à tous de voir qu'au deshonneur de la Nation, les propres Princes de l'Empire ſe fuſſent liguez avec un Prince étranger contre l'Empereur, comme ſi un corps auſſi puiſſant que celui d'Allemagne, n'étoit pas capable de maintenir ſa liberté ſans avoir beſoin de recourir à un ſecours étranger. Ces plaintes produiſirent cét effet, que les Princes qui avoient demeuré juſques-là dans la neutralité, commencerent à prendre les Armes & à ſe declarer pour l'Empereur, ce qui renforça beaucoup ſon parti. Enfin les Catholiques & même pluſieurs Proteſtans voyoient avec chagrin que Maurice, Albert de Brandebourg, & leurs Confederez, ne ſe contentant pas du bonheur qu'ils avoient eu, d'être victorieux, en étoient encore devenus ſuperbes. Maurice à Paſſau.

Maurice toûjours fort ſage, voyant bien que de telles impreſſions dans l'eſprit des gens étoient capables de porter beaucoup de préjudice à leurs affaires, laiſſa le Commandement de l'Armée à Albert, & s'en alla à Paſſau avec ſes autres Alliez pour aſſiſter à la Diete qui y avoit été convoquée, ſelon qu'il l'avoit promis. Le Roy des Romains s'y eſtant auſſi rendu, on commença à parler d'affaires.

Précaution de Charles V.

Charles V. étoit toûjours à Inſpruck avec beaucoup de mortification, de l'affront qu'il y avoit reçû, pour n'avoir pas prevû, ce que pouvoient faire les mécontens qui faiſoient des menaces ſi on ne mettoit en liberté le Landgrave, & de s'être laiſſé prendre au depourvû. Il prenoit cependant toutes les précautions poſſibles & conſultoit ſans ceſſe avec ſon grand favori l'Evêque d'Arras, ſur les moyens de rétablir ſa réputation, ſans tenter la fortune une ſeconde fois; & comme ſes forces étoient inferieures à celles de ſes ennemis, il écrivit à ſon frere Ferdinand à Paſſau, de travailler adroitement à quelque accomodement avec ſes ennemis, & cependant il preſſoit la Reine Marie ſa ſœur Gouvernante des Païs-Bas; & Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, celle-là, de tâcher d'envoyer une Armée en France pour faire diverſion, & celui-cy de lui envoyer inceſſamment les Regimens de Naples & de Milan.

Difficultez.

A Paſſaw, plus on preſſoit la Concluſion des affaires, & moins il ſembloit que l'on avançât. Deux choſes y faiſoient obſtacle, l'article

l'article de la Religion & celui de la liberté du Landgrave. Pour celui de la Religion il y avoit encore apparence d'accommodement, par le moyen d'un *Interim*, en attendant la decision du Concile; mais il n'y avoit aucune apparence qu'on pût convenir du second, parce que l'Empereur demeuroit obstiné, à ne vouloir ouïr parler de la liberté du Landgrave, qu'après que les Confederez auroient quitté les armes. Disant qu'il ne feroit jamais rien qui pût faire du tort à la Majesté de l'Empire, & qu'il y alloit de son honneur propre, de ne mettre point en liberté le Landgrave par force & par des menaces, pendant que ses ennemis seroient armez, ni autrement que par grace & par un mouvement de Clemence.

Pendant que l'on negotioit ces affaires à Passaw, Albert, qui seul avoit le commandement de l'Armée, moins prudent, mais plus avide que Maurice, crut qu'il devoit profiter de l'occasion, & que sans s'amuser à faire le grand Capitaine, il se devoit contenter de faire le métier de Corsaire de Terre, & de s'enrichir du pillage qu'il feroit, sans distinction d'amis, ni d'ennemis. Pour executer sa resolution il se mit à faire des courses avec son Armée, sans autre dessein que de piller & saccager, se souciant peu de s'attirer la haine de ses Compatriotes; Il n'y a point de furie d'enfer, plus dangereuse, qu'un homme de guerre, lors que l'avidité du gain s'est emparée de son cœur. Mauvais desseins d'Albert.

Albert se jetta avec impetuosité sur les terres de Wolfang grand Maître de l'Ordre Dommages.

Teutonique, qu'il livra ſans aucun ſujet à la diſcretion du Soldat, & quand il l'eut ravagé il n'en voulut point ſortir qu'on ne lui eût donné cent mille florins. De là il fondit ſur le Territoire de Nuremberg, ville qui étoit fort attachée aux Intereſts de Charles V. où il detruiſit, ruïna, & ſaccagea plus de cent cinquante Villages, ou Maiſons Seigneuriales, & brûla pluſieurs bois & forêts. Il y a des Auteurs qui le traitent de ſce'erat & d'inhumain; mais d'autres diſent qu'il en uſa de la ſorte, plûtôt pour plaire aux ſoldats, & pour gagner leur affection, que par inclination; quand une Armée a le conſentement du General, les ſoldats ne ſont plus des hommes, mais des Loups.

Autres. Il ſe rendit ſi terrible & ſi redoutable par les rigueurs qu'il exerçoit, que non ſeulement les lieux voiſins, mais les plus éloignez venoient lui offrir des contributions à ſa diſcretion. Les Evêques de Bamberg & de Vitemberg, pour éviter les dommages que leurs ſujets en pouvoient ſouffrir, furent obligez de ſe racheter par de groſſes ſommes, particulierement le dernier, qui après avoir donné deux cens mille écus, fut forcé de donner encore la paye aux Soldats, que l'on fit monter à trois cens mille écus. Il força la ville de Sueve à envoyer des Deputez à Nuremberg, pour les obliger à entrer dans la Ligue, & les Bourgeois ayant fait reponſe, qu'ils ne pouvoient renoncer à la ſujettion, & à l'obeïſſance qu'ils devoient à l'Empereur il ſe mit en colere contre eux, les attaqua une ſeconde fois, & les força pour ſe tirer de l'oppreſſion

preſſion de lui payer deux cens mille écus, ou Tallers, de lui donner douze groſſes pieces d'Artillerie, accompagnées de tout ce qui eſt neceſſaire pour ſervir à la guerre, & de plus de ſigner la Ligue. Il crut en faire autant de la ville d'Ulme, mais il n'y reüſſit pas, car les Bourgeois qui s'étoient pourvûs de bonne heure de toutes choſes neceſſaires, lui firent paſſer l'envie de les attaquer. Ainſi il tourna ſes Armes du côté du Rhin, où il fit des ravages incroiables.

Il ſe reſoût à faire la paix.

Ces deſordres affligeoient ſenſiblement l'Empereur, & ne donnoient pas moins de chagrin à Maurice, à qui l'on imputoit tous les malheurs de la guerre, en quoi on ne ſe trompoit pas. Ainſi Charles V. voyant d'un côté les menaces, & les dommages même que cauſoit le Turc en Hongrie, & de l'autre les progrez que faiſoit le Roy de France, & ne pouvant ſe tirer d'affaires que par une paix, écrivit à Ferdinand ſon frere, de conclurre un accommodement, & de faire de neceſſité vertu. Les Princes, ſur tout les plus puiſſans, lors qu'ils croyent pouvoir faire tout ce qu'ils veulent, ſont le plus ſouvent obligez de mettre en uſage cette maxime, qui ſemble n'être faite que pour les plus miſerables d'entre le vulgaire; mais auſſi ont-ils beſoin qu'il leur arrive de temps en temps quelque mortification, qui les empêche d'oublier qu'ils ſont hommes comme les autres. Voici les Articles du Traité qui fut fait à Paſſaw.

ARTICLES

Du Traité fait entre l'Empereur Charles V. & l'Electeur Maurice avec ſes Alliez.

I. *QUe le Duc Maurice Electeur du S. Empire & ſes Alliez, qui voudront être compris en ce Traité, ſeront obligez entre-ci & le 6. Aouſt prochain de licentier toutes leurs Troupes, & de leur permettre d'aller ſervir dans la guerre contre les Turcs.*

II. *Que Philippe Landgrave de Heſſe ſeroit mis en liberté au 22. du Mois courant au plus tard, à condition qu'il demeureroit toûjours dans l'obéïſſance qu'il doit à ſa Majeſté Imperiale, conformément au Traité fait à Hall en Saxe, & qu'on declareroit nul le Ban de l'Empire publié contre lui.*

III. *Que ſa Majeſté Imperiale ne pourroit empeſcher, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ledit Seigneur Landgrave de Heſſe, de fortifier ſa ville de Caſſel & autres Places de ſes Etâts.*

IV. *Que ſa Majeſté Imperiale s'engageoit très-ſincerement, de ne ſe ſervir des Armées qu'elle a preſentement ſur pied, ni de celles qu'elle pourroit avoir à l'avenir, contre aucun de*

de ceux qui ſont compris dans ce Traité, ſous quelque prétexte que ce ſoit, non pas même pour cauſe de Religion.

V. *Que pour ce qui regarde la Religion, chacun en uſeroit avec juſtice, équité, & vivroit en paix. Que pour la bien établir ſa Majeſté Imperiale executeroit la parole qu'elle a donnée, & feroit publier à Lintz, ſavoir que dans l'eſpace de ſix mois il ſeroit convoqué une Diete generale ou Nationale, ou conference, compoſée de Perſonnes doctes & pacifiques, tant du côté des Catholiques, que des Lutheriens, qui auront plein pouvoir de conclurre une bonne paix dans la Religion, par laquelle non ſeulement l'Allemagne, mais l'Europe entiere pût joüir du repos tant ſouhaité.*

VI. *Qu'en attendant que cela fût executé, les Païs, Principautez, & Perſonnes qui ſuivent la Confeſſion d'Ausbourg, ou Lutheriens, ne pourroient être troublez, ni inquietez pour cauſe de Religion, ni par les armes, ni par les ordres de l'Empereur, ni par quelque autre moyen que ce ſoit. Que les Lutheriens auſſi, ou autrement Proteſtans, ſeroient obligez de ne point empeſcher les Catholiques de joüir du libre exercice de leur culte, ceremonies, & Religion, & de ne leur donner aucun trouble ni empeſchement là-deſſus.*

VII. *Que tout ce qui avoit été ordonné par ſa Majeſté Imperiale, ou par les Etâts*

generaux dans les Dietes ſeroit ponctuellement obſervé, & tout ce qui pourroit être un obſtacle à l'union & à la concorde, & empêcher les Proteſtans de vivre en toute ſeureté, caſſé & annullé. Que pour cét effet ſa Majeſté Imperiale donneroit les ordres neceſſaires à la Chambre Imperiale, en telle ſorte que les Proteſtans auroient tout ſujet d'être contens.

VIII. *Que quand à l'étenduë de la liberté Germanique, dont on avoit déja convenu des principaux articles, l'entiere reſolution en ſeroit remiſe à une Diete, ou à une Aſſemblée particuliere: & qu'en attendant on acceptoit l'offre que ſa Majeſté Imperiale avoit faite de ſe ſervir en ces affaires de Conſeillers & Juges de la Nation Allemande.*

IX. *Quant à l'égalité des voix dans la Diete, & dans l'adminiſtration de la Juſtice dans la Chambre Imperiale, & autres Tribunaux, qu'on en conviendroit dans la prochaine Diete; ſur tout en ce qui regarde la Religion, en telle ſorte, qu'aucun des partis n'eût ſujet de ſe plaindre, qu'il lui fût fait du tort par le nombre inégal des voix.*

X. *Quant à ce qui concerne le Roy de France en particulier, que l'Electeur Maurice feroit ſes diligences pour en apprendre les particularitez, & en informer le Roy des Romains, qui le rapporteroit à l'Empereur, touchant les reſolutions qu'il faudroit prendre ſur*

ce ſujet dans la Diete, où elles devoient être propoſées en la maniere accoûtumée, conformément à l'eſtat preſent des affaires.

XI. *Que ſa Majeſté Imperiale voulant exercer ſon auguſte clemence, promettoit de pardonner à tous ceux qui avoient porté les armes contre elle dans les guerres paſſées, depuis* 1546. *juſques à preſent: & particulierement au Comte Albert de Mansfeldt, & ſes fils, au Rhingrave, à Chriſtophle Comte d'Oldemburg, au Baron de Naſdech, à Rochental, & à Sebaſtien Scheſtel; que le Duc Olderic, le Prince d'Anhalt, & le Baron de Brunſwick ſeroient rétablis dans la poſſeſſion de leurs Etâts; & que ceux-ci & tous autres qui étoient compris dans cette amniſtie, par la clemence de l'Empereur, & remis en poſſeſſion de leurs Etâts, ſeroient obligez de promettre & declarer dans l'eſpace de ſix ſemaines, de ne plus ſervir ni porter les armes pour les ennemis de ſa Majeſté Imperiale, & particulierement pour le Roy de France. Qu'ils ſeroient encore obligez de revenir en Allemagne dans l'eſpace de deux mois, faute de quoi, ils ne ſeroient point compris dans le preſent Traité.*

XII. *Que tous changemens & innovations cauſées par la guerre preſente ceſſeroient, & que toutes choſes ſeroient rétablies dans leur premier eſtât, autant que faire ſe pourroit.*

Que

Que les Païs & Etâts occupez par d'autres ſeroient rendus à leurs Maîtres legitimes, ſa Majeſté Imperiale s'engageant genereuſement de caſſer & rendre nulles les raiſons de ceux qui ont ſouffert des dommages, juſques à la prochaine Diete, où l'on conviendroit des voyes qu'il faut prendre pour ſatisfaire chacun, ſinon entierement du moins autant qu'il ſeroit poſſible ; ſans toutefois charger aucun des Alliez, contre leſquels perſonne ne pourroit avoir action publique ni particuliere.

XIII. *Que le Comte de Solms, qui étoit fait priſonnier au ſervice de ſa Majeſté Imperiale, ſeroit mis en liberté, auſſi bien que tous autres priſonners de part & d'autre.*

XIV. *Qu'il ſeroit en la liberté du Marquis Albert de Brandebourg d'être compris dans ce Traité, & d'avoir part à ſes avantages comme les autres, pendant l'eſpace de quarante jours, lequel terme expiré il n'y ſeroit plus reçû ; que d'ailleurs il ſeroit obligé avant cela de quitter les armes.*

XV. *Quant aux Gentils-hommes de Brunſwick, qui doivent être rétablis dans la poſſeſſion de leurs biens ; qu'il ſeroit élû des Commiſſaires pour convenir des moyens qu'il faut tenir pour cela, & qu'en attendant ſa Majeſté Imperiale deffendroit expreſſement au Seigneur Duc de Brunſwick, de donner aucun ſujet de mécontentement auxdits Gentils-hommes.*

Qu'on

Qu'on nommeroit auſſi des Commiſſaires pour regler les affaires de ce Duc avec Guſtar ; & que cependant ledit Seigneur Duc de Brunſwick ſeroit obligé de quitter les armes.

XVI. *Que ſa Majeſté Imperiale ſeroit obligée, comme elle y engagera ſa parole & ſa dignité Imperiale, tant pour elle que pour ſes ſucceſſeurs, de faire executer tout ce que deſſus, ſans aucune feinte ni reſervation, & ſans qu'il y puiſſe arriver de changement, ni* ex plenitudine poteſtatis, neque ex alio quovis pretextu, c'eſt à dire, *ni par la plenitude de ſa puiſſance, ni ſous quelque autre pretexte que ce ſoit, & ſans qu'on puiſſe y oppoſer quelque ſorte d'ordre émané de l'Empire que ce puiſſe être.*

Après la concluſion de ce Traité, & que les Princes, qui devoient avoir audience de l'Empereur à Ausbourg, y eurent été admis, ſa Majeſté Imperiale s'en retourna à Inſpruck, pour être plus proche du païs de Baviere, où ſe devoit faire par ſon ordre le rendez-vous des troupes qu'on avoit fait venir d'Eſpagne, d'Italie, & d'autres lieux pour les employer contre la France. Cependant il écrivit à la Reine Marie à Bruxelles, de mettre le Landgrave en liberté ; mais comme il n'avoit pas été averti d'envoyer au Gouverneur qui le gardoit les enſeignes, ſans leſquelles il lui avoit deffendu de le relâcher, il ne voulut pas obéïr à l'ordre de la Reine, lui faiſant ſavoir que ſa Majeſté Imperiale lui avoit deffendu de le mettre

Landgrave delivré. 1552.

mettre en liberté quand même il lui en envoyeroit l'ordre par écrit, à moins qu'on ne lui apportât les enseignes qu'il lui avoit données. Ainsi on fut obligé d'envoyer un Gentilhomme exprès à l'Empereur pour les lui demander, au grand regret du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, & des Gentilshommes & Seigneurs qui étoient allez avec lui pour recevoir son pere, & l'accompagner dans ses Etâts, & qui commençoient à croire, qu'il y avoit là encore quelque anguille sous roche; mais ils furent bien-tôt après detrompez, car on n'eut pas plûtôt apporté les enseignes qu'on le mit incontinent en liberté. En partant il donna beaucoup de marques de liberalité, & s'en alla à Cassel plein de joye. Ce qui est contraire à ce que dit Adriani, qui prétend que le Landgrave ne fut pas mis en liberté, mais qu'il fut seulement remis entre les mains de l'Electeur de Cologne, & du Duc de Cleves, jusques à ce que l'Empereur se fût assûré du repos de l'Allemagne.

On tâche de gagner Albert. 1552.

Bien que le Traité précedent eût pacifié toutes choses, le Marquis Albert de Brandebourg n'en voulut pas oüir parler, ni renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France. Maurice & ses Alliez après la conclusion de la paix, ou lors qu'elle étoit sur le point d'être concluë avec l'Empereur, écrivirent des lettres fort honnestes à Henry II. par lesquelles ils le remercioient de tout ce qu'il avoit fait pour eux, & de leur avoir procuré un accommodement honorable avec l'Empereur, de l'obéïssance duquel ils ne pouvoient plus

plus ſe ſéparer. Henry leur fit une réponſe fort honneſte, par laquelle il leur declaroit, qu'il n'avoit pris les armes que pour leur intereſt, & que puis qu'ils n'avoient plus beſoin de ſon ſecours, qu'il prendroit d'autres meſures. Enſuite Maurice fit ſes derniers efforts pour obliger Albert de Brandebourg à ſigner le Traité avec ſes Alliez, n'ayant rien pû obtenir de luy juſques là. L'Empereur, qui ne ſouhaitoit rien avec tant de paſſion que de voir toute l'Allemagne en paix, afin de pouvoir porter ſes armes en Hongrie contre le Turc, & contre la France, écrivit pluſieurs lettres fort honneſtes au Marquis, pour l'obliger à ceſſer de deſoler, comme il avoit fait juſques-là, l'Allemagne, à renoncer à la France, & accepter le pardon qu'il lui offroit fort ſincerement. Mais il demeura toûjours obſtiné dans ſon ſentiment, & refuſa même avec mépris les offres de l'Empereur, qui voyant celà, le mit comme rebelle, & traitre au plus ſevere Ban de l'Empire que l'on eût jamais publié contre perſonne.

Maurice & Charles V. contre Albert. 1552.

Cependant l'Electeur Maurice, croyant qu'il étoit fort difficile que l'Empereur n'eût conſervé quelque reſſentiment des offenſes qu'il avoit reçûës de luy, quoi qu'il eût fait ſa paix, crut qu'il devoit tâcher de guerir entiérement ſon cœur. Il fut donc le trouver, & lui offrit de le ſervir en perſonne avec toutes ſes forces contre le Marquis Albert. Cette offre, faite avec tant de bonne volonté & de zéle, fit un ſi grand plaiſir à Charles V. qu'il l'accepta, après l'avoir embraſſé avec beaucoup d'affection. Maurice avoit d'ailleurs

leurs amené avec lui le jeune Duc de Brunſwick, qu'il avoit gagné par ſes perſuaſions, & qui fit les mêmes offres à l'Empereur. Ainſi ils firent ſur le champ enſemble leur Traité avec lui, ſe liguerent tous contre Albert, & Maurice fut declaré Chef de l'Armée Imperiale, à laquelle il avoit joint ſes Troupes & celles du Duc de Brunſwick. Pluſieurs Gentils-hommes volontaires allerent auſſi ſervir ſous Maurice.

Maurice & Albert ſe préparent à la bataille. 1552.

Albert ne perdit pourtant pas courage, quoi que ſes forces fuſſent inferieures à celles de ſes ennemis, parce qu'il ſe voyoit ſoûtenu par le Roy de France. Ainſi s'étant mis en campagne le premier avec ſon courage ordinaire, qui alloit juſques à la témerité, loin d'attendre l'ennemi, & de ſe tenir ſur la deffenſive, il s'approcha de lui pour l'attaquer, le pourſuivre & le harceler par des eſcarmouches continuelles, qui étoient pourtant vigoureuſement repouſſées par les ennemis, avec perte à peu près égale des deux côtez, mais peu conſiderable. Maurice naturellement prudent & habile gagnoit toûjours du temps en attendant une occaſion favorable, & l'arrivée de 2000. hommes de pied qu'il devoit recevoir. Mais Albert naturellement impatient, pouſſé par cette hardieſſe, qui lui faiſoit riſquer toutes choſes ſans y penſer meurement, lui preſenta le premier la Bataille, que Maurice, qui marchoit à pas de plomb, avoit reſolu de lui donner le lendemain au matin. Soit donc qu'Albert ne voulût pas donner le temps à Maurice de recevoir le ſecours qu'il attendoit ce ſoir-là,

ou

ou que ſon impatience le lui fît faire, il livra la bataille à ſon ennemi avec tant de furie, & remporta d'abord tant d'avantage, qu'il ſembloit que la victoire s'alloit declarer pour lui.

La bataille fut donnée dans une large campagne, qui s'étend juſques aux bords du fleuve Uſſer, & peut-être que de long-temps on n'avoit vû deux Generaux & deux Armées faire ſi bien leur devoir qu'en cette occaſion. Mais enfin Albert, qui étoit en un poſte deſavantageux, & qui n'avoit plus à commander que des monceaux de morts de ſes gens, parmi leſquels il y avoit plus de 1200. chevaux tuez, & ſon Armée perduë, crut qu'il falloit ſauver ſa vie par la fuite, ainſi il ſe retira, avec la honte d'avoir commencé la bataille ſans jugement, & la gloire d'avoir combattu en Heros, & d'avoir donné beaucoup de peine à l'ennemi, auquel il laiſſa le bagage, les depoüilles, & le païs. Maurice ſollicité des ſiens de ne pas tant riſquer ſa vie, après avoir combattu pendant plus de deux heures à pied & à cheval, & fait la fonction de Capitaine & de Soldat, acquis beaucoup de gloire pour lui, & remporté des avantages conſiderables pour l'Empereur, fut bleſſé mortellement d'un coup d'arquebuſe, dont il mourut trois jours après, au grand déplaiſir de l'Empereur, qui avoit reſolu de l'employer dans la guerre qu'il alloit entreprendre contre la France, dont nous parlerons dans la premier Livre du quatriéme volume de cette Hiſtoire. Je me contenterai pour fin de celui-ci, de dire que par la mort de l'Electeur

Fuite d'Albert.

Mort de Maurice. 1552.

lecteur Maurice l'Allemagne perdit un grand Prince, l'Empire un grand Capitaine, les armes un grand modéle de valeur, & la Maiſon de Saxe un grand Heros. Il ne laiſſa point d'heritier, & Auguſte ſon frere, qui fut un exemple parfait de zéle & d'attachement au bien public de l'Allemagne, lui ſucceda, comme nous le dirons en ſon lieu.

Obſervation. La mort de cét Electeur cauſa beaucoup de déplaiſir à Charles V. qui avoit deſſein de ſe ſervir de lui contre la France, voyant qu'Henry II. avoit reſolu, pour ſuivre ſon courage martial, *de tondre*, comme il avoit accoûtumé de dire, *& de couper la laine ſuperfluë de la brebis d'Aûtriche*. Mais au fond Charles V. n'avoit pas tant de ſujet de plaindre Maurice, parce que quelque affectionné qu'il parût à ſon ſervice, par reconnoiſſance des obligations qu'il lui avoit, il eſt pourtant vray, qu'il n'y avoit perſonne qui fût plus que lui ſur ſes gardes pour empêcher que la Maiſon d'Aûtriche, qui étoit fort voiſine de ſes Etâts, ne devînt trop puiſſante. Auſſi avoit-il accoûtumé de dire, *Que la Maiſon d'Aûtriche ſeroit beaucoup plus aimée des Allemans, ſi elle étoit moins puiſſante en Allemagne, & qu'elle le fût d'avantage en Eſpagne*. Politique pourtant mal entenduë, & mal digerée; car ſi cette Maiſon, je dirai même la branche qui eſt en Allemagne, n'y avoit été fort puiſſante, le Turc ſeroit auſſi maître de l'Allemagne qu'il l'eſt de l'Aſie. Les Allemans ont bien contribué à chaſſer les armes Ottomannes de leur païs, qui en a été tant de fois inondé, mais c'eſt la Maiſon d'Aûtriche, l'Eſpagne,

&

& l'Italie, qui par leurs travaux & leurs facultez ont bâti les digues qui ont arrêté les inondations & les entrepriſes de la Maiſon Ottomanne, & ſoûtenu la liberté Germanique.

Si l'Empereur veut maintenir ſa puiſſance, & empeſcher les guerres civiles en Allemagne, il doit compoſer ſes Armées de ſoldats de la Nation, mais de Chefs étrangers : car les gens de cette Nation ne ſe conduiſent pas d'eux-mêmes, comme font preſque toûjours les François, & encore plus les Italiens, mais ils obéiſſent à qui on veut. D'ailleurs les grands Capitaines Allemands ne travaillent qu'à leur intereſt propre, de ſorte que l'Empereur, quelque puiſſant qu'il ſoit, eſt obligé de dependre d'eux, ſans quoi ces Chefs ayant toûjours le peuple à leur devotion, on ne verroit que guerres & diviſions inteſtines dans le païs. Charles V. l'a éprouvé plus que tout autre. Ce fut un malheur pour lui qu'il y eût de ſon temps tant de grands Capitaines de cette Nation, & ſi la fortune n'eût fait naître en même temps les plus grands Capitaines du ſiecle dans ſes propres Etâts d'Eſpagne, d'Italie, & de Flandres, Jean Frederic, Maurice, Albert de Brandebourg, Philippe Landgrave de Heſſe, l'auroient devoré, ou du moins ils l'auroient ſoûmis à leur puiſſance : déja même ils en avoient formé le deſſein, & en étoient venus bien près de l'execution. Gualdi a remarqué que la Reformation de l'Egliſe, ou l'hereſie, comme il parle, n'a pas été introduite en Allemagne par des Princes pieux & zélez, mais par

Autre remarque.

par des Capitaines, & des Guerriers hardis & courageux; mais comme il ne s'explique pas davantage, je crois qu'il a entendu par là les quatre Princes dont je viens de parler.

Pourquoi Charles V. ne devint pas Maître absolu de l'Allemagne. 1552.

Plusieurs Historiens ont dit que c'étoit un miracle que Dieu avoit fait en faveur des Allemans que Charles-Quint ne se fût rendu maître absolu de l'Allemagne. Il est vray qu'un Empereur belliqueux comme lui, qui possedoit tant d'Etâts & de Royaumes en Allemagne & en tant d'autres païs de l'Europe, qui avoit de si nombreuses & si aguerries Armées, & tant de Chefs & de bons Capitaines auroit été capable, je ne dirai pas de subjuguer, mais d'engloutir toute l'Allemagne quand elle auroit été deux fois plus grande qu'elle n'est, ce qu'il ne fit pourtant pas. La Theologie qui juge toûjours charitablement, dira sans doute que ce fut un effet de la moderation de cét Auguste Empereur: mais les Politiques qui raisonnent en Medecins diront que ce Prince sage & sobre n'ignoroit pas, que souvent pour trop manger on gâte son estomac, & que l'on est obligé de rejetter ce qu'on a pris de trop, avec peril de s'attirer quelque fâcheuse maladie: Qu'ainsi ce Prince voulant profiter de cette experience & l'appliquer à la politique, ne voulut pas se charger d'un trop grand poids, par l'ambition de posseder trop d'Etâts, de peur d'être obligé à succomber sous leur pesanteur.

Suite.

Mais pour dire la verité les Princes ne sont moderez sur ce sujet, que quand ils n'ont ni forces, ni occasions, ni moyens de s'agrandir & d'ajoûter de nouveaux Etâts à ceux qu'ils

qu'ils poſſedent déja. Tant qu'Alexandre trouva de païs, il ne fut jamais las de faire des conqueſtes, il mourût même en en faiſant: & Charles Quint ne fut jamais raſſaſié d'aquerir des Terres & des Païs, que lorsque le morceau étoit trop dur pour le pouvoir avaler. Que cét Empereur n'ait pas eu dans l'eſprit le deſſein de faire de l'Empire une monarchie pour ſa Maiſon, il en a donné trop de marques dans ſa conduite, pour qu'on en puiſſe douter, & il eſt certain qu'il l'auroit fait, ſi ſes deſſeins n'avoient été arrêtez par la valeur & le courage des Allemans, ſavoir des deux Ducs de Saxe Jean Frederic & Maurice, du Marquis Albert de Brandebourg, & de Philippe Landgrave de Heſſe. Diſons de Luther lui même, qui lui donna des coups mortels, ſi ce n'eſt avec l'épée, du moins avec la plume, qui ne fit pas moins d'effet que l'épée. Tels furent ceux qui demonterent la grande machine que Charles V. avoit préparée pour établir ſa Monarchie en Allemagne. Pour qu'un Empereur d'un courage martial, & qui eſt déja puiſſant par des Etâts hereditaires devienne Maître de l'Allemagne, il ſuffit que cette Nation ſe trouve ſans Capitaines & que l'Empereur ait de bonnes Armées. Les Allemands ſe laiſſent volontiers conduire aux autres à l'égard de la guerre, du Gouvernement, & de la Religion; mais malheur aux Princes qui les commandent s'ils ne ſont capables de les bien commander, car ils ont accoûtumé de ſe donner au plus fort. Auſſi les Lutheriens attribüent tout le ſuccez de leur Religion au bonheur qu'elle eut de paroî-

paroître en un temps où il y a eû tant de Princes courageux pour les deffendre, ſans quoi elle auroit été éteinte dans ſon berceau.

Pretentions de la Cour de Rome. 1552

Je finirai ce troiſiéme volume de mon Hiſtoire par le recit de quelques évenemens arrivez au Royaume de Naples. La Cour de Rome, qui ne manque jamais de planter le piquet où elle peut, voyant l'Empereur Charles V. ſi embarraſſé dans la guerre voulut profiter de l'occaſion, & tâcher d'amplifier la Juriſdiction Eccleſiaſtique dans ce Royaume, croyant qu'eſtant fief de l'Egliſe l'Empereur en qualité de Roy de Naples ſe devoit contenter de la juriſdiction temporelle, ſans ſe mêler des affaires des Eccleſiaſtiques, ce qui ne vouloit dire autre choſe, ſinon qu'il vouloit établir deux ſouverainetez dans ce Royaume, l'une pour le Pape ſur tous les ordres du Clergé; & l'autre pour l'Empereur en qualité de Roy de Naples ſur les Seculiers: en quoi le Pape avoit la plus conſiderable part, ſinon à l'égard du nombre, au moins à l'égard des Richeſſes, & de la puiſſance.

Fabrique de S. Pierre.

Pour venir à bout de ce deſſein, le Pape Jules III. commença par tâcher d'y établir un Tribunal appellé *della Fabrica di San Pietro, la Fabrique de S. Pierre.* Il en fit dreſſer la Bulle, & en nomma les Magiſtrats ſans en donner aucune connoiſſance à l'Empereur. Mais Don Pietro de Tolede ſon Vice-Roy s'y oppoſa vigoureuſement, & deffendit à peine de la vie, de porter, ni lire cette Bulle dans le Royaume, ni de tenir la main à l'établiſſement

ment de ce Tribunal. Et à qui que ce fût d'accepter, ou d'exercer ces charges à peine d'être empriſonnez juſques à ce que ſa Majeſté Imperiale en eût été informée, & qu'elle en eût autrement ordonné. Et comme le Vice-Roy fut menacé par le Nonce d'être excommunié par le Pape, il lui répondit avec ſa hardieſſe accoûtumée, tout Catholique zelé qu'il eſtoit, du moins en apparence. *J'ay un bon Maître, & qui a les mains aſſez longues pour me donner l'abſolution.*

Cette entrepriſe du Pape donna beaucoup de chagrin à l'Empereur. Ayant tenu conſeil ſur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture, & en quels termes de reſſentiment il en devoit écrire au Pape, aprés pluſieurs avis differens, il fut conclu qu'il falloit approuver ce qu'avoit fait le Vice-Roy, & loüer le zéle qu'il avoit témoigné en cette occaſion pour les intereſts, & la Gloire de cette Couronne. Le charger de continuër; & de proceder rigoureuſement contre tous ceux qui contreviendroient aux ordres qu'il avoit donnez. On fit informer de tout cela le Nonce qui réſidoit auprès de ſa Majeſté Imperiale, ſans en faire la moindre plainte au Pape, lequel voyant le préjudice que cela faiſoit à ſon honneur & à ſon autorité, en écrivit des lettres fort honneſtes à l'Empereur, qui conſentit à l'établiſſement de ce Tribunal. Reſolution.

Fin de la troiſiéme partie.

612439

TABLE

Des Noms propres, & des principales matieres contenuës dans cette troiſiéme Partie de la Vie de Charles-Quint.

A.

ABouchement de Paul III. avec l'Empereur à Buſſet. Voyez Paul III.

Action digne de loüange de Camille Colonne & d'Auguſtin Spinola, 21. Du Chevalier Azzevedo, 28. De l'Empereur à Alger, 32. d'André Doria, *ibid.*

Adrien, ſes ſentimens ſur la mesintelligence du Pape & de Charles V. 253

Afrique, ville aſſiegée par l'Armée de Charles-Quint, priſe, 413. Detruite juſqu'aux fondemens par ſes ordres, 414

Aguilar (Don Jean) Ambaſſadeur de Charles à Rome, deſtiné pour le Concile de Trente, 57

Albert Marquis de Brandebourg mis en liberté en rend graces à Dieu, 243. Ses mauvaiſes intentions contre Charles-Quint, 463. Refuſe d'entrer en un Traité de paix avec Charles,

les, 472. On forme une ligue contre luy, 473. Sa fuite, 475. Son Armée défaite en une Bataille par l'Electeur Maurice, * *ibid.*
Alexandre Farneſe Cardinal neveu de Paul III. envoyé en qualité de Legat à l'Empereur, 59. Sa negociation, 60
Allemands prétendent garder l'Electeur Jean Frederic, 230
Almagro, ſes avantures, 116. *& ſuiv.*
Ambaſſadeur du Roy de Cuco envoyé à Charles, 44
Ambaſſadeurs de Charles au Concile de Trente, 56. Autres pour proteſter contre le Concile aſſemblé à Boulogne par ordre du Pape, 271. De la ville de Naples à Charles, 281. Mal reçûs, 283. Autres de la même ville, comment reçûs, 295
Ambition des hommes combien grande, 136. Diverſes obſervations ſur ce ſujet, *ibid.*
Amiral Annebaut envoyé à Bruxelles à l'Empereur, & pourquoi, 112.
Amniſtie de l'Empereur pour la ſedition de Naples, 294. Autre encore, 297
Amour de Charles avec la Plombes, 123
André Doria, action glorieuſe qu'il fit pour ſauver l'Empereur, 32. Lettre qu'il écrit à Charles devant Alger, 34. Le va ſaluer, careſſes qu'il en reçoit, 39. 40. Son intrepidité dans les dangers, 42. Donne du ſecours au Château de Nice, 81. Soupçonné d'être d'intelligence avec Barberouſſe, 83. Se ſauve d'une conſpiration faite contre luy, & comment, 171. Fait mettre la Flotte en bataille pour recevoir avec magnificence le Prince Philippe, 345. Aſſiege & prend la ville d'Afrique, 413.

Chaſſe le Corſaire Dragut, 415
Anne de Poſileau. Voyez Maîtreſſe de François I.
Antoine Magnalotti Secretaire du Legat *à Latere*, de l'entrepriſe d'Alger, 9. Envoye au Pape un memoire fort exact de cette entrepriſe, 11.
Antoine Polin, Ambaſſadeur de François I. à la Porte, pour ſolliciter la guerre contre l'Empereur, 48. S'embarque ſur l'Armée navale des Turcs deſtinée contre l'Italie, 77. Ecrit au Cardinal Carpi, 79. l'aſſûre qu'on ne fera aucun mal à l'Etât Eccleſiaſtique, *ibid.* Va à Paris informer le Roy & s'en retourne à l'Armée, 81
Antoine Griſoni, ſon diſcours au Vice-Roy de Naples contre l'Inquiſition, 214
Anvers, préparatifs qu'on y fait pour l'entrée de Philippe II. 362. Magnificence de cette entrée, *ibid.*
Arcs de Triomphe à Bruxelles à l'entrée de Philippe II. 458. & *ſuiv.*
Armée de Charles-Quint deſtinée contre le Duc de Cleves, 66. De Henry VIII. contre François I. 105. Des Lutheriens contre l'Empereur, 185. De l'Empereur contre les Lutheriens, 186. & ſuiv.
Armée navale des Turcs met à la mer. Voyez Barberouſſe, 77. Autre Armée à Barcellone pour l'embarquement du Prince Philippe, 346
Articles de paix entre l'Empereur & le Duc de Cleves, 73. entre Charles & François I. 110. De la Ligue du Pape & de l'Empereur contre les Lutheriens, 159. De la grace accordée à Jean

Jean Frederic, 205. De celle du Landgrave Philippe, 232. De la paix avec les Lutheriens, 466
Aſſan-Aga chaſſe l'Armée des Chrétiens, 39
Ausbourg pris par l'Electeur Maurice, 454
Audience accordée par Charles-Quint à Sibylle Ducheſſe de Saxe, avec pluſieurs particularitez, 208. Au Landgrave de Heſſe-Caſſel lors de ſa grace, 237. Céremonie que l'Empereur y fit obſerver, 238. Grande mortification de ce Prince, pluſieurs choſes remarquées, 239. Au Legat *à Latere* de Paul III. Dans la Diete, 248. Pluſieurs diſcours & murmures contre elle, 249. Raiſons alleguées, *ibid.*

B.

BAn publié contre les Lutheriens, 165
Barberouſſe en mer commande l'Armée navale des Turcs, 77. Prend Reggio dans la Calabre, 78. Fait des courſes & des brigandages ſur les côtes du Royaume de Naples, 79. Va à Marſeille, honneurs qu'on lui fait, 80. 81. Aſſiége, prend & ſaccage la ville de Nice, 81, 82. Aſſiege la Citadelle conjointement avec les François, *ibid.* Eſt chaſſé par les Eſpagnols & ſe retire, 83. Retourne une ſeconde fois à Marſeille avec ſa flotte, *ibid.* L'envoye paſſer l'hyver à Toulon, *ibid.* Part avec ſa flotte, 97. Bon accuëil & preſens que lui font les Genois, *ibid.* Ravage les Etâts du Prince de Piombino, & pourquoi, *ibid.* Saccage & ruïne pluſieurs lieux, 98. 99. Fait un grand nombre d'eſclaves, *ibid.* Va attaquer Puzzol, 99. Donne l'alarme à la ville de Naples,

ples, *ibid.* Eſt chaſſé par les ſecours du Vice-Roy, *ibid.* Va attaquer Salerne, *ibid.* Deſſeins qu'il a ſur cette ville, & moyens dont il ſe ſert pour la ſurprendre, 99. Fait mettre à terre ſes troupes, 101. Une tempête ſurvenuë l'oblige à ſe retirer, *ibid.* Attaque & ſurprend Policaſtro, 102. Lippari, dégats qu'il y fait, *ibid.* Fait deſſein de s'en retourner à Conſtantinople, 103. Meurt, *ibid.*

Barberouſſe Roy d'Alger rachette Dragut Rais ſon Favori, 366. Moyens dont il ſe ſert, *ibid.* Difficultez qu'il y trouve, *ibid.* En vient finalement à bout, *ibid.*

Barcelonne, joye qu'elle témoigne de l'arrivée du Prince Philippe, 343. Honneurs qu'on lui fait, *ibid.*

Baron de la Garde. Voyez Antoine Polin.

Bataille contre les Lutheriens, & Armée deſtinée contre eux, 185. Commencement de la bataille, 191. Nombre des morts & des bleſſez, 192. Qui remporta la victoire, *ibid.* On craint que le Duc d'Albe n'y ait été tué, 194. L'Electeur Jean Frederic y eſt fait priſonnier, *ibid.* La victoire & les vainqueurs, quels, 197

Beaucaire (François de) ſon avis ſur la paix avec Charles-Quint, 112

Blâme de la conduite de Charles & de François I. 83. Autres ſur les maux qu'ils ont cauſez à la Chrêtienté, *ibid.* Encore d'autres plus particuliers, 84. *& ſuiv.*

Bohemiens reçûs en grace par Ferdinand, 332. Pluſieurs particularitez ſur cette affaire, *ibid.*

Bruxelles, préparatifs qu'on y fait pour l'entrée du Prince Philippe, 356. Magiſtrats qui lui vont

vont au devant, *ibid.* Magnificence de cette entrée, 357. Regal & preſent qu'on fait au Prince, *ibid.*
Bulle pour la convocation du Concile de Trente, 54. Autre pour le revoquer, 57.

C.

CAraffe. Voyez Jean Baptiſte.
Cardinal Carpi, Gouverneur de Rome en l'abſence du Pape, 79
Cardinal. Voyez Madrucci.
Cardinal. Voyez Sfondrato.
Cardinal Legat. Voyez François.
Cardinaux Legats, Voyez Legats.
Cariati païs ravagé par les Turcs, 132
Charles Prince d'Eſpagne, fils du Prince Philippe, 139
Charles-Quint. Ce qu'il a fait dans l'Entrepriſe d'Alger, ſelon la relation envoyée au Pape par Magalotti, 13. Apprend que Perpignan eſt aſſiegé, 45. Envoye Philippe ſon fils pour faire lever le ſiege, 46. Bon accueil qu'il fait à Octave Farneſe ſon gendre, 52. Inſtances qu'il fait pour le Concile, *ibid.* Il y envoye des Ambaſſadeurs; 56. Va en Italie après avoir laiſſé le gouvernement de l'Eſpagne au Prince Philippe ſon fils, 57. Veut qu'on marie ce Prince avec Donna Marie de Portugal, 58. Accueïl que lui font les Genois, 58. avec quelle tendreſſe il reçoit Marguerite ſa fille femme d'Octave Farneſe, *ibid.* Eſt viſité de la part du Pape par le Cardinal Farneſe Legat *à Latere*, 59. Eſt ſollicité par ce Legat de s'aboucher avec le Pape, 60. Il reffuſe & pourquoi, *ibid.*

Ils s'abouchent à Buffet, 61. Eſt ſollicité de faire la paix avec François I. ce qu'il reffuſe entierement, *ibid.* Ses plaintes contre ce Prince, 62. contre le Pape, *ibid.* Du Pape contre lui, 63. Continüe ſon chemin à Spire, 64. Le Roy de Tunis lui demande du ſecours, ce qu'il lui répond, 65

Armée de Charles deſtinée contre le Duc de Cleves, 66. S'achemine vers Duren, 68. Qui eſt inveſtie, *ibid.* On ſomme le Gouverneur de la rendre, ſa réponſe & Actions de ce Prince dans ce Siege, *ibid.* La prend, la met au pillage & la fait brûler, 69. Tout le pays ſe ſoumet, 70. Charles accorde la grace au Duc de Cleves, 71. Sa reponſe au diſcours ſoumis du Duc, 72. Traité fait avec lui, 73. Charles ſe ligue avec le Roy d'Angleterre contre François I. 76

Charles V. blâmé de ſon obſtination à faire la guerre à François I. 83. Va aſſieger Landrecy, 86. Se prepare à livrer bataille, 88. Paſquinades contre lui, 91. Ses Veritables deſſeins ſur Landrecy, *ibid.* Il va à Cambray où il ordonne de bâtir une Citadelle, 92. Va à Spire à l'ouverture de la Diete, *ibid.* Il publie un Decret en faveur des Lutheriens, 94. Fâche les Catholiques, 95. Il les appaiſe & comment, *ibid.* Eſt cenſuré des François pour ce Decret, 96. Se diſpoſe à la guerre contre François I. 104. Il en eſt blâmé & pourquoi, 206. jette la terreur de tous côtez, 107. Réponſe qu'il fait au Cardinal Polus qui lui propoſoit de faire la paix, 109. Repond aux propoſitions du Roy de France ſur ce ſujet, *ibid.* Eſt blâmé de l'avoir faite, 115. Motifs qui

qui l'y avoient obligé, *ibid.*
Charles aprés la Sedition du Perou fait de nouvelles Loix, 119, Autres motifs qui l'obligerent à faire la paix, 121. Ses amours avec D. Eliodore de Plombes avec plusieurs particularitez, 123. Réponse à ce qu'elle lui disoit un jour, 124. Passion amoureuse quelle a pour ce Prince, 125. Paroles remarquables du même sur les amours des Princes, 126. Sa moderation, & censure qu'il fit à un gentil-homme qui lui offroit une fille. Exemples loüables de sa moderation, 130. Il delibere avec le Pape la tenüe d'une Diete & pourquoi, 137. Part pour Wormes où elle estoit indiquée, 138. Est surpris de voir la protestation des Lutheriens, de ne vouloir pas que le Pape ait aucune part au Concile, *ibid.* Assemble une autre Diete à Ratisbonne, 139
Charles part pour Bruxelles, 134. Reçoit la nouvelle de la naissance d'un fils du Prince Philippe, *ibid.* Son affliction de la mort de la Princesse sa belle fille mere de ce Prince, *ibid.* Se réjouit d'un fils dont la Plombes a accouché, 141. Combien il l'aimoit, 142. Signe la paix & dit une parole remarquable, 144. Combien lui fut sensible la mort du Cardinal de Tavera, *ibid.* Part pour la Diete, 151. Se plaint des Lutheriens, 152. S'apperçoit de leurs desseins, *ibid.* Envoye à Rome le Cardinal Madrucci pour faire une Ligue avec le Pape contre eux, 153. Il la signe & la ratifie, 158. Publie un Manifeste contre les Lutheriens, 162. Donne l'allarme même aux Catholiques, 163. Publie un ban contre les Lutheriens, 165. Delibere d'ôter l'Electorat au

Saxon, 166. Le veut donner à quelqu'un de ſa famille, 167. En eſt détourné par ſon Miniſtre Granvelle & par quelles raiſons, 168. Fait reſolution de le donner à Maurice de Saxe Lutherien, *ibid.* Eſt travaillé de la Goute, 169. Combien il eſtime néceſſaire pour ſa Maiſon de maintenir Genes dans la liberté, 171. Comment il reçoit la nouvelle de la mort de Henri VIII. 173. De François I. 175. Envoye des Ambaſſadeurs pour témoigner la part qu'il prend à la mort de ces deux Princes, 176. Pardonne au Duc de Wittemberg, *ibid.* avec quelles formalitez & ceremonies, 177. 178. Réponſe au diſcours du Duc, 179

Charles V. reçoit en grace les Deputez de Strasbourg, 180. Met ſon Armée en Campagne, 181. Profite d'une faute que font les Lutheriens, 182. Leur livre bataille, circonſtances, 191. Ordonne d'épargner le ſang, *ibid.* apprend que l'Electeur de Saxe eſt fait priſonnier, 194. Ordonne au Duc d'Albe de le lui amener, 195. En quelle maniere cela eſt executé, *ibid.* Ordonne que le priſonnier demeure à cheval & lui diſe ce qu'il a à lui dire, *ibid.* Réponſe de l'Empereur au diſcours du priſonnier, 196. 197. Combien cette guerre fut glorieuſe pour Charles, 198. Il va avec l'Armée vers Wittemberg, 199. On luy preſente la lettre que Sibylle épouſe de l'Electeur écrivoit à ce Prince, qu'il ordonne de lui faire tenir, 201. Veut qu'on lui remette la ville de Wittemberg, 202. En eſt refuſé & s'en fâche, *ibid.* Fait aſſembler le Conſeil de guerre pour juger le priſonnier, 203. On publie ſa condannation à la mort, *ibid.* Lui accorde la vie à la priere de l'Ele-

l'Electeur de Brandebourg, 204. 205. A quelles conditions, *ibid.* La Ducheſſe Sibylle épouſe du priſonnier va rendre viſite à l'Empereur, 208. Réponſe de ce Prince au diſcours de la Ducheſſe, 210. Lui rend la viſite, & comment il eſt reçû, 211. Apprend la ſedition de Naples au ſujet de l'Inquiſition, 212. Sa Lettre au Pape ſur la victoire qu'il avoit remportée contre les Lutheriens, 216. Eſt loüé du Pape dans le Conſiſtoire, 221. Reçoit la réponſe du Pape, 222. Apprend un grand differend ſurvenu dans l'Armée au ſujet de l'Electeur priſonnier, 230. Action genereuſe & hardie de ce Prince pour appaiſer cette diſpute, *ibid.*

Charles-Quint ſollicité d'accorder la grace au Landgrave, 231. La lui accorde & à quelles conditions, 232. Comment & avec quelles formalitez il lui pardonne, 236. 237. 238. Diſcours de ſoumiſſion qu'il lui fait par la bouche de ſon Chancelier, *ibid.* Charles lui fait répondre, 239. Grandes mortifications qu'il lui fait, *ibid.* Le fait retenir priſonnier, 240. Eſt ſollicité de le mettre en liberté & ſa réponſe, 241. 242. De quoi accuſé là-deſſus, 242. Honneurs & careſſes qu'il fait au Marquis de Brandebourg, 243. Permet à Jean Frederic d'aller à Wittemberg ſous bonne eſcorte, 244. Refuſe audience à la femme du Land-Grave, 246. Fait l'ouverture de la Diete, 247. Diſcours qu'il y fait au ſujet du Land-Grave, 247. Donne audience au Legat du Pape, diverſes obſervations, 248. Pluſieurs raiſons qu'il allegue pour retenir en priſon Jean Frederic, 250. 251. Soubçons qu'il con-

çoit contre la maiſon Farneſe, 252. Eſt fâché de la jalouſie du Pape contre lui, 253. Eſt mécontent du Pape à l'occaſion du Concile, 256. Envoye des Ambaſſadeurs pour conſoler le Pape, 266. Pour faire des proteſtations de nullité contre le Concile aſſemblé à Boulogne, 271. Sa Politique envers le Pape, 272. Ses pretentions ſur Plaiſance avec pluſieurs particularitez, 273. Ce qu'il répond aux prétentions du Pape ſur cette ville, 274. Il reçoit pluſieurs Ambaſſades pour le feliciter de ſes victoires, 277. Sa generoſité envers Henry II. 278. Refuſe de reçevoir en ſa protection les rebelles de France, 279. Ce qu'il répond à ceux qui le ſollicitoient de le faire 280. Accuëil qu'il fait à Muley-Haſſen Roy de Thunis, *ibid.* Prend part à ſes diſgraces, *ibid.*

Charles-Quint fait mauvais accuëil aux Envoyez de Naples, 283. Ecoûte le diſcours de Sangro pour cette ville, 284. Sa réponſe, 286. Y envoye un Evêque pour informer du tumulte, 295. Reçoit les Envoyez de Naples 295. Les écoûte & leur répond, 296. Publie une Amniſtie pour tous les habitans, 297. Combien ennemi de l'oiſiveté, 307. Se broüille avec Paul III. 308. Cherche les moyens de ſatisfaire les mécontens dans la Diete d'Ausbourg, 309. Publie *l'Interim*, 311. Tâche d'appaiſer les Catholiques qui ne le comprenoient pas bien, 312. Ses ordres & Reglemens pour la Chambre de Spire, 314. Forme l'Entrepriſe de Conſtance avec pluſieurs particularitez, 318. Perſecute les Lutheriens à Ulme, & pourquoi, 321. Plaintes des Suiſſes de l'Entrepriſe de Conſtance, 322.

L'ayant

L'ayant priſe par trahiſon il y va en perſonne, 327. Etablit ſes affaires, *ibid.* Envoye des Ambaſſadeurs en Angleterre, 328. Va à Spire pour le rétabliſſement de la Chambre Imperiale, *ibid.* Son voyage en Flandre, 329. Envoye le Land-Grave priſonnier à la Citadelle d'Audenarde, *ibid.* Loüé de ſes actions glorieuſes, 331. Ce qu'il a fait pour ſon frere dans les affaires de Boheme, 332. Contribüe à leur faire accorder la paix, *ibid.* Quels ſes deſſeins quand il le vit ſans ennemis, 334. Fait reſolution d'envoyer Maximilien ſon Neveu en Eſpagne, 335. L'accompagne à la Cathedrale à une Meſſe ſolemnelle, 337. Reçoit quelques nouvelles qui l'affligent, 363. Inſtructions qu'il donna au Prince Philippe ſon fils depuis, 371. juſques à, 401. Eſt fâché de la conduite du Prince de Salerne à Naples, 409. Fait reſolution de declarer la guerre à Dragut Rais, 412. Prépare ſon armée navale, 413. Plaintes de Solyman contre lui, 416. Sa réponſe, *ibid.* Apprend avec joye l'élection de Jules III, 417. Publie un Edit en faveur des Catholiques contre les Lutheriens, 418. Ordonne la convocation d'une Diete à Ausbourg, 419. Reçoit un grand deplaiſir de la mort de Granvele ſon favori, 420. Perplexité de ſes penſées, *ibid.* Il eſt ſollicité de mettre en liberté le Landgrave de Caſſel, 421. Réponſe au refus, 422. Ses deſſeins ſur les intereſts de ſa maiſon, 425. Traverſez par ſon Frere Ferdinand, *ibid.* Ordonne le retour de Philippe en Eſpagne, 427. Tâche de mieux établir les affaires de ſa maiſon en Allemagne & par quels moyens, 430. Fait raſer la ville d'Afri-

d'Afrique juſqu'aux fondemens, 432. Va à Inſpruck, 433. Sollicité encore d'accorder la liberté au Land-Grave, la refuſe, *ibid.* De Reſtituer Plaiſance, le refuſe auſſi, 434. Avis qu'il donne au Pape au ſujet d'Octave Farneſe, & la protection de la France qui lui eſt promiſe, 436. Soupçons contre le Pape, 437. Il eſt éclairé & perſuadé de ſes bonnes intentions, 437. Les Lutheriens lui declarent la guerre, 453. Envoye pour ſe rendre Maître du paſſage de l'Ecluſe, 456. On travaille à le ſurprendre, 457. Sa fuite, *ibid.* Donne la liberté à Jean Frederic, 458. Reçoit avec plaiſir les offres de la Republique de Veniſe, 459. Ses précautions, 462. Donne ordre de faire la paix & la conclut, 465. Articles de cette paix, 466. Mande à la Reine Marie à Bruxelles de mettre en liberté le Land-Grave, 371. Son ordre mal expliqué il en donne un autre, 472. Fait offrir le pardon au Marquis de Brandebourg, *ibid.* Lui fait la guerre avec l'Electeur Maurice, évenemens de cette guerre, 473, & *ſuiv.*

Charles Prince d'Eſpagne fils du Roy Philippe ſa naiſſance, 139

Catherine ta Galere des Chevaliers de Malte, triſte accident qui lui arriva, 42

Catholiques mécontens du Decret publié par Charles en faveur des Lutheriens, 95. S'en plaignent. & puis s'appaiſent & comment, *ibid.*

Cariatti, pris & ſaccagé très-crüellement par Barberouſſe, 132.

Cavalcade. Voyez Entrée.

Chevaliers de Malte appellez de S. Jean, 15. Leurs

Leurs glorieuſes actions au ſiege d'Alger ; 23. 24. 25.
Cibos (D. Franceſco de los) conſeiller principal du Prince Philippe, 58
Cleves intimidée envoye ſes clefs à Charles-Quint, 70
Concile, combien preſſé par l'Empereur & pourquoi eſt indiqué à Trente, 54. Bulle du Pape pour ſa convocation, 55
Conference du Pape Paul III. avec Charles V. 60. Fruit de cette conference, 62.
Conjuration des Eſpagnols contre Pierre-Loüis Farneſe à Florence, 259. Par qui tramée, 330. & *ſuiv.*
Conſpiration à Genes, 171. Suites de la conſpiration, 172
Conſtance perſecutée par Charles-Quint, 318. Fait reſolution de la ſoûmettre à ſon pouvoir, *ibid.* La fait attaquer par Viviers, 319. Perplexité des habitans mettent en queſtion ſi on ſe doit rendre, *ibid.*
Crainte des Catholiques de la Ligue contre les Lutheriens, 163
De Henry II. Roy de France, 306

D.

DEcret publié par Charles V. en faveur des Lutheriens, 94
Declaration de guerre des Lutheriens contre Charles, avec pluſieurs particularitez, 185
Défaut blâmable dans les ſermens des Princes, 76.
Députez de Strasbourg recourent à l'Empereur pour obtenir leur grace, 180

Deviſes des Drapeaux des Lutheriens, 187. & ſuiv.
Diete de Spire, ce qu'on y fait contre le Roy de France, 93
Diete indiquée à Wormes, & pourquoi, 137
Diete de Ratisbonne, 139
Diete d'Ausbourg avec pluſieurs particularitez, 247. & ſuiv.
Diſcours ſur la mort du Duc d'Orleans, 143. Du Duc de Wittemberg à l'Empereur Charles en lui demandant pardon, 178. De la Ducheſſe Sybille au même ſur le ſujet des diſgraces de ſa Maiſon, 209. Des Députez de Naples au Vice-Roy contre l'Inquiſition, 284. Du Chancelier du Landgrave au ſujet du pardon, 237. De l'Empereur à la Diete d'Ausbourg, 247. Des Legats du Pape à Charles au ſujet de la reſtitution de Plaiſance, 274. Des Ambaſſadeurs de Charles au Concile, 272. De Sangro à l'Empereur, pour ſa patrie contre le Vice-Roy, 284. Du Prieur Caraffe au peuple de Naples irrité contre la Nobleſſe, pour tâcher de l'appaiſer, 291. De deux Cardinaux au Pape Jules ſur la guerre contre le Duc Octave, 445. De l'Empereur pour l'inſtruction du Prince ſon fils, 371. --- 401.
Diſcorde entre les Eſpagnols & les Allemands, à qui auroit la garde de Jean Frederic de Saxe, 230. Entre le Pape Paul III. & l'Empereur ſur les affaires de Plaiſance, 267. Entre le Vice-Roy de Naples & le peuple ſur l'établiſſement de l'Inquiſition, 281. Raiſons qu'on allegue pour cét établiſſement, 282. & ſuiv.
Diverſité de ſentimens ſur la negociation de la paix entre l'Empereur & François I. 115

Dandino Legat auprès de François I. 114
Dragut Rais Corsaire Turc, 363. Sa naissance, *ibid.* Sa fortune avec plusieurs particularitez, *ibid.* Est fait prisonnier par Doria, 364. Mis à la chaîne comme un Forçat, *ibid.* Discours qu'il fait à la femme de Doria, 365. Est tiré de la chaîne à sa consideration, *ibid.* Est racheté par Barberousse, avec diverses circonstances, 366. Retourne en Afrique, 367. Dommages qu'il cause aux Chrêtiens, 369. Est chassé par Doria, 370
Dupleix écrivain François blâme François I. de s'être ligué avec le Turc contre Charles-Quint, 85
Duren assiegé par Charles, pris, saccagé & brûlé, 89

E.

Echasses, combat de cent hommes sur des échasses à Namur pour divertir le Prince Philippe, 353
Edit publié par Charles V. en faveur des Catholiques contre les Lutheriens, 418
Eleodore Plombes, sa naissance, 123. Devient Maîtresse de Charles-Quint & comment, *ibid.* Discours qu'elle lui fait, qui lui plaît beaucoup, 124. Réponse de l'Empereur, *ibid.* Va trouver l'Empereur au Camp, & pourquoi, *ibid.* Plusieurs particularitez de ses couches, 141. Divers discours tenus sur sa conduite, 142
Eleonor épouse de François I. & sœur de Charles-Quint, negotie la paix entre ces deux Princes, 109. Va à Bruxelles, & pourquoi, 300

Electeur. Voyez Maurice.
Electeur Palatin embraſſe le Lutheraniſme, 149
Electeur de Brandebourg s'employe pour obtenir la grace de Jean Frederic de Saxe, 204. Pour la liberté du Landgrave de Heſſe, 232. L'accompagne à l'audience de l'Empereur, 236. Le Duc d'Albe lui donne à ſouper, 240. Déplaiſir qu'il reçût de ce qu'on y arrêta le Landgrave, 241. Il ſollicite ſa liberté, *ibid.* Reçoit une ſevere réponſe, *ibid.* Combien on fit de démarches pour la liberté de ce Prince, 246
Ceremonie de l'Entrée ſolemnelle du Prince Philippe à Barcellonne, 343. A Milan, 349. A Namur, 352. A Bruxelles, 356. Par qui & comment il eſt reçû à la porte de la ville, *ibid.* Compliment qu'on lui fait, avec pluſieurs particularitez, *ibid.* Il eſt magnifiquement traité, *ibid.* Entrée magnifique de ce même Prince à Anvers, 362
Erneſt Duc de Brunſwic ſe défend courageuſement dans la bataille, 194. Eſt fait priſonnier, *ibid.*
Eſpagnols font priſonnier l'Electeur de Saxe, *ibid.*
Evêque d'Amalfi Legat *à Latere* de Paul III. auprès de Charles-Quint, pour le feliciter de la paix avec la France, 145. De Catanée, ce qu'il fit pour appaiſer la ſedition de Naples. Autre Evêque envoyé par Charles-Quint à cette même ville, 295. Information qu'il fait du tumulte arrivé contre l'Inquiſition, *ibid.* paroît favorable aux Napolitains, *ibid.* Eſt corrompu par le Vice-Roy, & leur devient

vient contraire, *ibid.*
Executions terribles contre les Réformez dans le Comtat d'Avignon, 144
Exemple de moderation de l'Empereur Charles-Quint envers les Dames, 130

F.

FArneſe (Octave) va en Eſpagne, 52. Retourne en Italie, 59. paſſe en Allemagne, 434. Demande inutilement Plaiſance, *ibid.* il a recours au Pape, 435. Ses inſtances auprès de luy, *ibid.* Implore le ſecours de François I. 436. Eſt menacé, 438
Farneſe (Pierre Loüis) fils de Paul III. 252. Envoyé à Charles V. par ſon pere, *ibid.* Accuſé d'avoir trempé à la ſedition de Naples, *ibid.* Sa conduite peu ſage, 257. On trame une conſpiration contre lui, 258. Sa mort avec pluſieurs circonſtances, 263
Feſtes préparées pour la ſolemnité de la paix.
Fieſco (Pierre Loüis) conſpire contre Genes ſa patrie, 252. Meurt, & comment, 253
Figuerra (D. Jean) envoyé par Charles-Quint à Paul III. pour le conſoler de la mort de ſon fils Pierre Loüis Farneſe, 266
François avec les Turcs ſaccagent Nice, 81. Secourent Landrecy aſſiegé par l'Empereur, 87. Se retirent glorieuſement après y avoir conduit le ſecours, 89. Font beaucoup de mal à l'Empereur, 90. Tâchent d'allumer la ſedition à Naples, 281. par quels moyens, *ibid.* Veulent attaquer la Flotte qui conduiſoit le Prince Philippe, 429. Leur deſſein eſchoüe, *ibid.*

Fran-

François I. envoye le Dauphin assieger Perpignan, 46. Déplaisir qu'il reçoit de la levée du siege, 47. Envoye un Ambassadeur à la Porte pour solliciter la guerre contre Charles, 48. Déclare la guerre à Charles, 57. Est averti de la Ligue de Charles & du Roy d'Angleterre contre lui, 75. Lettre qu'il reçoit de Solyman, 78. Honneurs qu'on fait à Barberousse à Marseille, 80. Joint sa flotte à celle du Turc, 81. Son dessein sur le Château de Nice, 82. Blâmé de s'être ligué avec le Turc, 83. Son Armée nombreuse pour le secours de Landrecy, 87. En fait lever le siege, 88. On croit qu'il refusa la bataille contre Charles-Quint, *ibid.* Retraite glorieuse de son Armée, 89. Pasquinades contre lui, 90. Procedures contre lui dans la Diete de Spire, 93. Accusé generalement, *ibid.* Est attaqué en même temps par Charles V. & Henry Roy d'Angleterre, 104. Dommages qu'ils lui causent, 105. Crainte que cela lui donne, 107. Veut faire la paix à quelque prix que ce soit, 108. Sa Maîtresse la lui fait faire desavantageusement, 112. Ce qu'il auroit souhaité avant que de la signer, *ibid.* Envoye l'Amiral à Bruxelles pour y porter le Traité de paix, *ibid.* Raisons qui l'obligerent de consentir à la paix, 115. Son affliction de la mort du Dauphin, 143. Envoye des Ambassadeurs à Charles pour estre presens à la ratification de la paix, 112. Sa mort, 175. Ses défauts, & ses vertus quelles, *ibid.*

G.

GOnzague (D. Ferrante de) Vice-Roy de Sicile dans l'entrepriſe d'Alger, 22. Son diſcours aux Chevaliers de Malte, 11. Ses deſſeins évanoüis, *ibid.*

H.

HEſſe (Philippe Landgrave de) Chef de l'Armée des Lutheriens, qualitez odieuſes qu'il donne à l'Empereur, 186. On travaille à faire ſa paix avec lui, 231. A quelles conditions accordée, 232. Combien il les trouve dures, 235. Se preſente devant l'Empereur, 236. Accuëil qu'il lui fait, *ibid.* Diſcours qu'il lui fit par la bouche de ſon Chancelier, 237. Réponſe qu'on lui fait, 239. Combien il eſt mortifié, *ibid.* Le Duc d'Albe lui donne à ſouper avec pluſieurs autres, 240. Eſt arrêté par ordre de l'Empereur, 241. Déplaiſir qu'en reçoivent ces Princes, *ibid.* On ſollicite inſtamment ſa liberté, 246. Conſeil que lui donnent les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, 245. Nouvelles inſtances pour ſa liberté, 247. Raiſons alleguées, 250. Tout y eſt inutile, *ibid.* On le transfere pour plus grande ſeureté à Audenarde, 329. Nouvelles ſollicitations pour ſa liberté, 421. Il tâche de s'évader, & comment, 422. On le tient plus reſerré, 424. Il obtient ſa liberté, 471

TABLE

I.

INconſtance de la fortune, quelle, 459
Inquiſition, combien abhorrée des Napolitains, 214. Cauſe un ſoulevement dans le Royaume, 215. Pluſieurs particularitez de cette affaire, *ibid.*
Inſtructions données par Charles V. au Prince Philippe ſon fils, 371
Interim publié par l'Empereur en faveur des Lutheriens, 311. Pourquoi mal pris par les Catholiques, 312

L.

LAndgrave. Voyez Philippe. Heſſe.
Landrecy, aſſiegé par Charles-Quint, 86. Secouru par les François, 87. Qui font lever le ſiege, 88
Legats *à Latere* envoyez à Trente, 56. à Charles pour le feliciter de ſa victoire contre les Lutheriens, 266. Le preſſent de reſtituer Plaiſance à la Maiſon Farneſe, 267. 268. Du Concile de Trente, accueïl qu'ils font au Prince Philippe, paſſant par cette ville-là, 428
Lettre de Charles V. au Pape ſur le mauvais ſuccez de l'entrepriſe d'Alger, 49. Réponſe du Pape, 51. De Solyman à François I. pour l'inciter à la guerre contre Charles-Quint, 78. De la Ducheſſe Sybille à Jean Frederic ſon mari dans ſa priſon, 200. Réponſe de ce Prince, 201. De Charles au Pape ſur la victoire remportée contre les Lutheriens, 216.
Ré-

Réponſe du Pape à cette Lettre, 222. D'un homme de Milan à Pierre Louïs Farneſe ſur la conjuration faite contre lui, 260. Du Roy Henry au Pape touchant le Duc de Parme, 439. De ce Duc au même Pape, *ibid.*
Liberté accordée au Land-Grave, comment, 471
Ligue entre le Pape Paul III. & Charles-Quint contre les Lutheriens, 159. Entre les François & les Suiſſes, 301
Lipari, aſſiegé & ſaccagé par les Turcs, 102
Loix de l'Empereur pour le Perou. 119
Lutheriens, ſe rejoüiſſent d'un decret publié en leur faveur, 94. Ne veulent pas que le Pape ait aucune part au Concile, 138. Leur Réponſe au manifeſte de l'Empereur, 164. Grande opinion qu'ils ont de leurs forces, 164. Deviſes de leurs Drapeaux, 189. Laiſſent paſſer une occaſion favorable de remporter la Victoire, 182. Malheurs où ils tombent, 183. Veulent recourir au pardon de l'Empereur, 184. s'en repentent & lui declarent la guerre, 185. ſont entiérement défaits en une bataille, 192. Se retabliſſent & comment; 452. Se préparent encore à faire la guerre à l'Empereur, *ibid.* Ils commencent, 454. Quel en fut l'évenement, 457, 458. 459.
Luther ſa mort, ſes deffauts, & ſes Vertus, 150

M.

MAdrucci (Cardinal) envoyé par Charles-Quint à Rome, 156. Fait une ligue, entre lui

lui & le Pape contre les Lutheriens, *ibid.*
Magnalotti. Voyez Antoine.
Malte, fortifiée contre les desseins des Turcs, 43
Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens, 162. Réponse de ceux-cy, 164. De Maurice Electeur de Saxe contre Charles-Quint, 453
Marquis de Vasto, ou du Guast Gouverneur de Milan va au secours du Château de Nice, 82. Défait par les François en une Bataille dans le Milanez, 120
Marguerite Ducheſſe de Parme, 58. Careſſes qu'elle reçoit de ſon Pere Charles-Quint à Genes, 59. Va à Rome pour les affaires du Duc ſon Epoux, 418. Réponſe favorable qu'elle reçoit, 419
Marie Gouvernante des Païs-Bas & tante de Philippe, 354. Accueüil qu'elle fait à ce Prince, *ibid.* L'accompagne à l'audience de l'Empereur, 359.
Marie de Portugal ſe marie avec le Prince Philippe II. 86. Honneurs qu'on lui fait à ſon entrée, *ibid.* ſes couches & ſa mort, 134. Bruits qu'on fait courir ſur cette mort, 140
Maximilien deſtiné à gouverner l'Eſpagne, 336. A ſe marier avec Marie fille de Charles, *ibid.* Part pour Eſpagne, *ibid.* Arrive à Barcelonne, 343. Accueüil que lui fait le Prince Philippe, 339. Son entrée à Valladolit, 341. Va voir ſon épouſe dans ſa Chambre, 340. Son Mariage, *ibid.* S'embarque avec ſa femme pour s'en retourner, 427.
Maximilien fils du Comte de Buren envoyé en Ambaſſade en Angleterre, 328

Maurice Duc de Saxe pretend à l'Electorat, 168. l'obtient & comment, *ibid.* Fait la guerre à l'Electeur Jean Frederic, 170. Entreprend plusieurs autres choses, *ibid.* Est chassé de ses Etâts par celui-ci, *ibid.* Se ligue avec l'Empereur contre les Lutheriens, *ibid.* Obtient la grace du Land-Grave son beaupere, à quelles conditions, 232. Le Duc d'Albe lui donne à souper, 240. Deplaisir qu'il y reçoit de ce qu'on y arrêta le Land-Grave, 241. Sollicite la liberté de son beaupere & est refusé, *ibid.* Commence ses sollicitations avec plus d'empressement, 246. Protestation qu'il fait sur sa demande, 309. Se prépare à la guerre contre l'Empereur, 446. Pour quelles raisons, 447. 448. Raison contraire, *ibid.* Encore d'autres plus amples, 449. Ses préparatifs pour la guerre contre Charles, 452. Invite les autres Princes à se joindre à lui, 453. Son manifeste contre l'Empereur, *ibid.* Entre en Campagne & prend Ausbourg, 453. Poursuit l'Empereur, 453. Tente de le faire prisonnier, 457. Va à Passau conferer avec Ferdinand, 461. Conclut la paix, 465. Fait savoir à Henry II. qu'il a fait la paix avec l'Empereur, *ibid.* Exhorte Albert de Brandebourg d'accepter la grace qu'on lui offre, 472. Sur son refus il se ligue avec Charles & lui fait la guerre, 473. Grande victoire qu'il remporte sur lui, 474. Sa mort, 475

Mendozza. Ambassadeur de Charles à Venise destiné pour le Concile de Trente, 57

Metteren, son sentiment sur la mort de la Princesse Marie, 140

Milan, comment le Prince Philippe y est reçû, 349

Modeſtie des hommes quelle, 136
Monferrat (nôtre Dame de) lieu d'une grande devotion pour les Catholiques, 343
Mort de quelques Chevaliers de Malte devant Alger, 25. De Barberouſſe, 103. De la femme du Prince Philippe, 139. Du Duc d'Orleans, 143. De Tavera Archevêque de Tolede, 144. De Luther, 150. De Jannetin Doria, 172. De Henry VIII. Roy d'Angleterre, 173. De François I. 175. De Pierre Louïs Farneſe aſſaſſiné, 335. De Viviez, 320. Du fils du Duc d'Albe, 342. De Paul III. 370. De Granvele, 540. Morts au ſiege de Carignan, 120. à Grandeſir, 122
Muley-Aſſen Roy de Thunis chaſſé va demander du ſecours à Charles-Quint, 65. 280.

N.

NApolitains, ne veulent pas recevoir l'Inquiſition, 212. En font de preſſantes inſtances au Vice-Roy, 214. Se ſoulevent & prennent les Armes, 215. Envoyent des députez à Charles pour l'informer de leurs raiſons contre l'Inquiſition, 281. Sont mal reçûs, 283. Applaudiſſent Sangro à ſon retour d'Allemagne, 286. Prennent les Armes contre le Vice-Roy, 288. Font leur accommodement & quittent les Armes, 293. 294
Naiſſance d'un fils du Prince Philippe, 139. D'un fils de l'Empereur & de ſa Maitreſſe, 141
Nice priſe par les Turcs, 81
Noces du Prince Philippe avec Donna Marie de Portugal, 86. De l'Infante Marie avec Ma-

Maximilien d'Aûtriche, 340

O.

OBſervation ſur l'Eſtât ancien & preſent des Suiſſes, 323
Octave Farneſe. Voyez Farneſe.
Ordre pour une relation de l'Entrepriſe d'Alger, 11

P.

PAix entre Charles V. & François I. par qui negotiée, 108. Articles de cette paix & réjoüiſſances, 110. 114.
Paix (Articles de) entre l'Empereur Charles & le Duc de Cleves, 73. Entre Charles & François, 110. Pour la Ligue de Paul III. avec l'Empereur contre les Lutheriens, 159. De la grace accordée à Jean Frederic, 205. De celle du Land-Grave de Heſſe, 232. De la paix avec les Lutheriens, 466
Parme, ſiege de cette ville avec pluſieurs particularitez, 434. 435.
Paroles remarquables du Grand-Viſir ſur les guerres de Charles-Quint & de François I. 48. Du Pape ſur le pouvoir des Princes, 51. De l'Empereur à Marguerite ſa fille ſur ſon mariage, 59. Réponſe de cette Princeſſe, *ibid.* De Charles en ſignant la paix, 113. Des gens de la ſuite de l'Ambaſſadeur de France, qui ſouhaitoient avec paſſion de voir l'Empereur, *ibid.* De ce Prince ſur les amours des Princes, 126. Sur leur chaſteté, *ibid.* Sur la mort de Tavera, 144. De Paul Soave ſur la mort de Luther,

Luther, 151. De Charles en ſignant la Ligue contre les Lutheriens, 158. De Henry VIII. un peu avant que de mourir, 173. De Charles ſur la mort de François I. Du Duc d'Albe ſur la mort de Henry & de François I. 176. De l'Electeur de Saxe ſur ce qu'il craignoit, 181. De l'Empereur ſur les victoires ſans effuſion de ſang, 193. Sur les railleries des Lutheriens contre lui, 196. De Jean Frederic après qu'on lui eut prononcé la ſentence de mort, 203. De Charles-Quint ſur la grace du Landgrave, 232. D'un Miniſtre de celui-ci ſur la dureté des conditions de ſa grace, 235. De Marie en recevant Maximilien ſon époux, 340. De ce Prince à ſon épouſe, *ibid.* Du Prince Philippe, *ibid.* Du Duc d'Albe ſur la mort de ſon fils, 342. Sur la demande de Farneſe au ſujet de la reſtitution de Plaiſance, 434. De l'Electeur de Saxe à ceux qui l'aſſuroient qu'on pourroit faire priſonnier l'Empereur, 455

Paſquinade contre Charles-Quint & François I. 90. Autre contre Charles ſur l'autorité demeſurée du Vice-Roy de Naples, 299

Paul III. donne ordre de lui faire une relation jour par jour de l'entrepriſe d'Alger, 9. Reçoit une Lettre de l'Empereur ſur l'évenement de cette guerre, 49. Réponſe du Pape, 51. Fait publier le Concile de Trente, 54. Envoye trois Cardinaux Legats pour en faire l'ouverture, 56. On decouvre ſa tromperie ſur la revocation du Concile, 57. Envoye Pierre Louïs ſon fils à Genes pour voir de ſa part l'Empereur, 58. Lui envoye encore le Cardinal Farneſe ſon neveu en qualité de Legat

gat à *Latere*, 59. Instances de celui-cy pour un abouchement du Pape avec l'Empereur, *ibid.* Qui arrive à Busset, 60. Cardinaux qui accompagnent ce Pape, 61. Il propose à l'Empereur la paix avec François I. *ibid.* Est refusé, 62. S'en plaint, 63. Se radoucit & tâche d'appaiser l'Empereur, 64. S'en retourne à Rome, *ibid.*

Paul III. abouchement de ce Pape avec Charles-Quint à Busset, 60. Accorde une dispense pour le mariage du Prince Philippe, 86. Envoye des Legats pour negotier la paix entre Charles V. & François I. 109. 110. N'envoye que de simples Nonces pour feliciter ces Princes de la paix, 114. Forme tout de bon la resolution d'assembler un Concile, 137. Convient avec l'Empereur de la tenuë d'une Diete, pour quelles raisons, *ibid.* Envoye le Cardinal son neveu pour y assister, 138. Dispositions qu'on y trouve à se liguer avec Charles contre les Lutheriens, *ibid.* La Ligue est concluë & signée, 158. Travaille à faire donner l'Electorat de Saxe à son neveu, 166. Sa joye de la victoire contre les Lutheriens, 198. Ordonne des processions pour en remercier Dieu, 199. Ses instances pour établir l'Inquisition à Naples, 212. Reçoit une Lettre de Charles V. sur sa victoire contre les Lutheriens, 216. Assemble le Consistoire pour en faire la lecture, 221. Loüe la pieté de Charles, *ibid.* Nomme un Legat *à Latere* pour lui en faire compliment de sa part, *ibid.* Fait réponse à la lettre de l'Empereur, 122. Dequoi soupçonné & accusé par l'Empereur, 252. Reçoit une Ambassade de Charles-Quint sur la mort

de Pierre Loüis Farneſe ſon fils, 266. Envoye deux Cardinaux Legats pour feliciter l'Empereur de ſa victoire contre les Lutheriens, 221. Ses inſtances à l'Empereur, pour l'obliger à rendre Plaiſance à Octave Farneſe ſon petit-neveu, 267. Diverſes propoſitions & réponſes ſur cette affaire, *ibid.* Son obſtination à vouloir que le Concile ſe tienne à Boulogne, 269. Sa réponſe à l'Empereur au ſujet des affaires de ſa Maiſon, 273. Eſt ſollicité par le Roy de France à faire la guerre à Charles V. 275. Ce qu'il refuſe, & ſes raiſons, 276. Sa mort, 370. Peres du Concile s'enfuyent, 456

Perpignan, eſt aſſiegé, 45. Levée du ſiege, 46

Philippe Landgrave de Heſſe. Voyez Heſſe.

Philippe Prince d'Eſpagne part pour Perpignan, 46. En fait lever le ſiege, *ibid.* On luy deſtine le Gouvernement de l'Eſpagne en l'abſence de ſon pere, 58. Son mariage avec Dona Marie de Portugal, 86. Accuëil qu'il fait à Maximilien ſon Couſin, 339. Va à Valladolit, *ibid.* En Italie, 343. Reception que lui font les Pelerins de Montferrat, 441. Arrive à Barcelonne, honneur qu'on lui fait, *ibid.* pluſieurs particularitez de ſon embarquement, 346. Eſt accuëilli d'une grande tempête, 347. S'embarque une ſeconde fois, *ibid.* Arrive à Genes & comment reçû, *ibid.* Fait pluſieurs preſens & part, 348. Arrive à Milan, 349. pourſuit ſon voyage, 351. Entre en Allemagne, *ibid.* Dans les Païs-Bas, & reception qu'on lui fait, 353. à Namur, 352. Rejoüiſſances de ſon arrivée, 353. Accuëil que lui fait ſa Tante, 354. part pour Bruxelles, *ibid.*

prend

prend congé de ſa Tante, *ibid.* Son entrée magnifique à Bruxelles, habit qu'il y portoit, 356. Reception qu'on lui fait, *ibid.* Eſt complimenté par le Penſionnaire, *ibid.* Arcs de Triomphe pour ſon entrée, 358. Accuëil que lui fit l'Empereur ſon pere, 359. On l'accompagne dans l'Egliſe Cathedrale, à une Meſſe ſolemnelle, *ibid.* Va viſiter d'autres villes de Flandres, 361. Eſt reçû magnifiquement par tout, *ibid.* Son entrée à Anvers avec la Cavalcade qui l'accompagnoit, 362. Inſtructions que l'Empereur ſon pere lui donne, 371. Prend congé de ſon pere pour retourner en Eſpagne, 427. Accuëil que lui font à Trente les Peres du Concile, 428. Il arrive à Barcelonne, 446

Pizzaro, ſes avantures au Perou, 116. *& ſuiv.*

Plaiſance, raiſons & pretentions du Pape & de l'Empereur ſur cette ville, 273. 274. 275. *& ſuiv.*

Plaintes de Charles-Quint contre François I. 62. Contre le Pape, *ibid.* Du Pape contre l'Empereur, 63. Generales contre les François pour s'être unis avec les Turcs au grand dommage des Chrêtiens, 83. Des François contre Charles, *ibid.* De l'Empereur contre les Lutheriens, 152. De Solyman contre l'Empereur ſur la priſe de la ville d'Afrique, 416

Plenipotentiaires pour la paix entre Charles V. & François I. 109. 110

Policaſtro, pris & ſaccagé par les Turcs, 102

Puzzuolo, aſſiegé par Barberouſſe, 99. Chaſſé par les Chrêtiens, *ibid.*

Preludes de la paix entre Charles-Quint & François I. 108

Princes voluptueux, comment, 127
Princes confederez avec l'Electeur Maurice contre Charles-Quint, 453
Pretentions sur l'Electorat de Saxe, 166. 167
Pronostic sur la conjuration & mort de Loüis Farnese, 259
Protestation de Charles contre le Concile assemblé à Boulogne, 271
Protestans, mesures qu'ils prennent sur la cruauté exercée contre eux dans le Comtat d'Avignon, 145. 146. Consultent sur le même sujet, 147. Prennent des resolutions, *ibid.* Commencent à rompre avec l'Empereur, 148

R.

RAchapt de Dragut Rais. Voyez Dragut.
Raisons & pretentions du Pape & de l'Empereur sur Plaisance, 273. 274. De l'Electeur Maurice pour faire la guerre à l'Empereur avec plusieurs particularitez, 447
Reggio en Calabre assiegée par Barberousse, 78
Religion Refformée rétablie dans le Comtat d'Avignon comment, & par qui extirpée 144
Republique de Venise, sa generosité envers Charles dans ses disgraces, 460
Rebellion de Naples. Voyez Naples.
Requesenz (Donna Stephana de) veuve se remarie à Barcelonne, 344
Réponse du Pape à Charles sur les affaires de Genes, 51. De Marguerite à l'Empereur son pere au sujet de son mariage, 59. De Charles au Pape sur la paix avec François I. 61. Du même

même à Muley-Haſſen ſur ſes diſgraces, 66. Du Gouverneur de Duren ſollicité de rendre la place, 68. De Charles au Duc de Cleves ſur la grace accordée, 72. Au Cardinal Polus qui lui demandoit la paix, 109. Aux demandes du Roy de France au ſujet de la paix, 113. Au Duc de Wittemberg ſur ſa grace, 179. A ceux qui le ſollicitoient d'accorder la grace, au Land-Grave, 232. Sur la liberté du même, 471. Aux Legats ſur les affaires de Plaiſance, 274. A Urſin ſur la reſtitution de cette ville, 280. Au Pape ſur ſes prétentions ſur la même ville, *ibid.* Sur ce qu'il avoit reffuſé la protection aux rebelles de France, 280. A Sangro Envoyé de Naples, 286. A Solyman qui ſe plaignoit de lui, 416

Rome, conſternée par l'approche des Troupes de Barberouſſe, 79. Raſſurée par Polin Ambaſſadeur de France, *ibid.* Tombe dans de nouvelles craintes & pourquoi, 80

Ruigomez de Sylva envoyé par l'Empereur au Prince Philippe ſon fils, 336. Son éloge, *ibid.* Retourne en Eſpagne avec le Prince Maximilien, *ibid.*

S.

SAlerne, aſſiegée par Barberouſſe, 101. Comment delivrée, *ibid.*

Salerne (Prince de) Envoyé par la ville de Naples à Charles-Quint, 282. Mal reçû, 283. Demeure auprés de l'Empereur par ſon ordre, mais ſans avoir audience, *ibid.* Retourne à Naples, 406. Son entrée ſurperbe dans cette ville, 407. Rend viſite au Vice-Roy,

Roy, avec pluſieurs particularitez, 408. Lui donne ſujet de mécontentement, *ibid.* Et puis à l'Empereur lui même, 409. Feint que ſa femme eſt groſſe & pourquoi, 410. Malheurs que cette feinte attirent ſur lui, *ibid.*

Sangro (Placido de) envoyé par la ville de Naples à Charles V. 282. Mal reçû, 283. Son zele & ſa fermeté, 284. Son diſcours à l'Empereur, *ibid.* S'en retourne à Naples, 286. Court un grand peril, *ibid.*

Sanſeverino (Don Jean) Voyez Prince de Salerne.

Sedition au Perou, 116. Auteurs de la ſedition, 117

Sedition à Naples avec pluſieurs circonſtances, 281

Sentence de mort contre Jean Frederic, 202

Sentiment des François ſur la levée du ſiege de Perpignan, 7

Sfondrato (Cardinal) envoyé par le Pape à Charles V. en qualité de Legat à *Latere*, pour le feliciter de la paix, 114. Une autre fois au ſujet de la victoire contre les Lutheriens, 221

Sibylle, femme de Jean Frederic, combien affligée de la priſon de ſon époux, 199. Lui envoye des raffraîchiſſemens & des habits, 200. Luy écrit une lettre, *ibid.* Réponſe à ſa lettre, 201. Eſt conduite à l'audience de Charles-Quint, comment habillée & par qui accompagnée, 208. Diſcours qu'elle lui fait, 209. Va voir ſon mari en priſon, 211. Eſt viſitée par l'Empereur, avec quelle humilité elle le reçoit, *ibid.* Conduit Charles quand

quand il s'en alla, *ibid.* Eſt reconduite par le Duc d'Albe juſques dans ſon appartement, 212
Solyman Empereur des Turcs ſollicité par François I. de faire la guerre à Charles-Quint, 48. Sa lettre à François I. ſur ce ſujet, 78. Fait mettre en mer une puiſſante Armée, *ibid.* Son reſſentiment contre Charles pour avoir pris & ſaccagé la ville d'Afrique, 416. S'en plaint très-fortement, *ibid.* Réponſe de Charles, *ibid.* Solyman fait reſolution de s'en venger, 431. Ses deſſeins contre Malte, *ibid.*
Soria (D. Martino) di Velaſco Ambaſſadeur pour proteſter contre le Concile de Boulogne, 271
Soupçons contre Charles-Quint, 156. On croit qu'il faiſoit les forces des Lutheriens plus grandes qu'elles n'étoient pour obliger le Pape à ſe liguer avec lui, *ibid.* De Charles contre le Pape Paul III. 252. Fruits des ſoupçons, *ibid.* Contre le même Pape ſur les affaires du Concile, 256. 257
Spinola, Action genereuſe de ce Colonel qui ſauva l'Empereur d'un grand peril, 20
Strasbourg rentre en grace avec l'Empereur, 184
Suabe, forcée par le Roy de Suede à ſe liguer avec lui, 264
Suiſſes, ſe liguent avec le Roy de France, pluſieurs circonſtances, 301. Ce qu'ils penſent de l'entrepriſe de l'Empereur ſur Conſtance, 322. Lui en font de grandes plaintes, *ibid.* Se declarent protecteurs de cette ville, *ibid.*
Let-

Lettre & Envoyé des Suiſſes pour cette affaire, *ibid.*

T.

TAlamon, pris par les Turcs, 98. Dommages reçûs avec pluſieurs circonſtances de cette action, *ibid.*
Tavera Cardinal Archevêque de Tolede, 58. Donné au Prince Philippe par l'Empereur ſon pere pour être ſon principal Conſeiller, *ibid.* Sa mort avec pluſieurs particularitez, 144
Tempeſte terrible qui accueillit l'Armée Chrétienne devant Alger, 20. Combien grande, *ibid.* Dommages qu'elle cauſa, avec quelques obſervations, *ibid.* Autre tempeſte qui accueillit la Flotte qui accompagnoit le Prince Philippe, 347. Evenement de cette tempeſte, *ibid.* Dommages qu'elle cauſa, *ibid.*
Titres odieux que les Lutheriens donnent à l'Empereur, 196
Tolede (D. Ferdinand de) Duc d'Albe, Vice-Roy de Naples, chaſſe les Turcs de Puzzuolo, 99. Veut malgré le peuple établir l'Inquiſition à Naples, 212. Violences qu'il met en uſage, 213
Traitez. Voyez Paix.
Trente, Deſcription de cette ville, avec pluſieurs particularitez, 55. 56. Deſtinée pour l'aſſemblée du Concile general, 57. Honneurs qu'on y fait à Philippe paſſant par cette ville, 248
Tribunal de la Fabrique de S. Pierre à Naples, ce que c'eſt, & les deſordres qu'il a cauſez, 480. *& ſuiv.*

Tribu-

Tribunal du S. Office, le Pape le veut établir à Naples, qui le refuſe, 212. Troubles & ſoûlevement dans cette ville à cette occaſion, 215
Turcs, aſſiegent Nice, avec les François ſous le commandement de Barberouſſe, 81. Tentent en vain la priſe de la Citadelle, 82. Surprennent Policaſtro, 102. Ravages qu'ils y font, *ibid.* Aſſiegent Puzzuolo, 49. L'attaquent vigoureuſement, *ibid.* Sont obligez de lever le ſiege, par le ſecours du Vice-Roy de Naples, *ibid.* Font des courſes ſur les côtes Chrêtiennes, 101. Grands dommages cauſez par eux, & s'en retournent chargez de butin à Conſtantinople, 103

V.

VArgas (Don Franciſco de) Fiſcal de Caſtille, envoyé à Boulogne par Charles-Quint, pour proteſter contre le Concile, 271
Vertus de Luther. Voyez Luther.
Vice-Roy de Naples. Voyez D. Pietro de Tolede.
Vice-Roy du Perou, ſa conduite, 116. Ses diſgraces & malheurs avec pluſieurs particularitez, 117. 118
Vices des ſermens des Princes blâmez, 127
Vices & défauts de Luther. Voyez Luther.
Villamarina Princeſſe de Salerne, 410. Feint d'être groſſe & pourquoi, *ibid.* Ce qui en arriva, 411
Vittemberg, ville très-forte, eſt remiſe à Charles V. par un Traité, 205
Viviés Capitaine fort eſtimé de l'Empereur, lui fait

fait fort aisée l'entrepriſe de Conſtance, 318. Y va & de quels moyens il ſe ſert, 319. Evenement qu'elle eut, 320. Sa mort, *ibid.*
Ulloa Auteur de l'Hiſtoire de Charles-Quint. Son ſentiment particulier touchant les Calviniſtes, 146
Volupté des Princes, ce qu'on en doit penſer, 127. En quel cas on la peut ſouffrir, 128. Diverſes obſervations ſur cette matiere, 129
Voyage du Prince Philippe, 342. Sa Suite, *ibid.* Eſſuye une grande tempeſte, 347
Voyage du Prince Philippe de Genes à Milan, 349. De Milan en Allemagne, reception qu'on luy fait, 351. D'Allemagne aux Païs-Bas, avec pluſieurs circonſtances & obſervations, *ibid.*

Z.

ZEle de l'Ambaſſadeur Polin pour Rome, 79. De Sangro Envoyé de Naples pour ſa patrie, 284. Du Prieur Caraffe à défendre la Nobleſſe contre le peuple, 290. Diſcours qu'il fit ſur ce ſujet, 291. De Charles-Quint pour l'inſtruction de Philippe ſon fils, 371. Du Pape Jules III. pour l'Empereur, ſur la convocation du Concile, 417
Zurich, un des Cantons Suiſſes, ne veut pas ſe ſeparer de l'alliance de Charles-Quint, 301

Fin de la Table de la troiſiéme Partie de la Vie de Charles V.